

SYSTEME

DE

FRATERNITE.

(Extraits du **POPULAIRE.**)

N° 1.



Adoptons, pratiquons, proclamons, propageons
le principe chrétien de la Fraternité, tirons-en toutes
les conséquences, et nous arriverons à l'organi-
sation sociale la plus parfaite, et la plus capable
de réaliser complètement le salut et le bonheur de
l'Humanité.

CABET.

Prix : 10 cent., par la poste, 15 c.

PARIS,
AU BUREAU DU POPULAIRE,
RUE J.-J. ROUSSEAU, 18,
ET CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES.

Septembre 1849.

1849

SYSTÈME

DE

FRATERNITÉ.

(Extraits du POPULAIRE.)

Nº 1.

Adoptons, pratiquons, proclamons, propageons
le principe chrétien de la Fraternité, tirons-en toutes les conséquences, et nous arriverons à l'organisation sociale la plus parfaite, et la plus capable de réaliser complètement le salut et le bonheur de
l'Humanité. CABET.

Prix : 10 cent., par la poste, 15 c.

PARIS,
AU BUREAU DU POPULAIRE,
RUE J.-J. ROUSSEAU, 18,
ET CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES.

Septembre 1849.

ROUGES OU BLANCS.

Le grand Jugement universel, appelé, à cause de sa justice et de sa puissance, *Jugement de Dieu*, approche et nous entraîne, tous, à ne former que les deux camps évangéliques qui doivent embrasser toute l'Humanité.

Encore un moment et il n'y aura plus sur toute la terre que des *Élus* et des *Damnés*, des *Rouges* et des *Blancs*.

Nous ne pouvons pas résister ; nous sommes tous forcés de nous déclarer *Rouges* ou *Blancs* : chacun selon son cœur et ses habitudes.

Quant à nous, nous sommes *Rouges* dans toute la force du terme. Nous acceptons la Révolution et la République avec toutes leurs conséquences.

La Révolution pour nous, c'est l'accomplissement de la destinée de l'Humanité ; c'est cette grande transformation de la Société humaine, que l'Évangile appelle *Jugement de Dieu*, *Jugement dernier*.

La Révolution, suivant Robespierre, l'un de ses plus fidèles et ardens Apôtres, doit avoir pour but *d'améliorer profondément le sort du Peuple*, autrement elle ne serait qu'un CRIME remplaçant une autre CRIME.

Nous sommes donc, dans ce sens, Révolutionnaire au suprême degré : car nous voulons le *bonheur commun de tous les Peuples*. Nous abandonnons aux *Blancs* tous les embarras des Révolutions stériles pour le bonheur du Peuple : à eux toute la responsabilité de leurs crimes ! Voici notre programme :

Réalisation complète du VRAI CHRISTIANISME avec toutes ses conséquences, jusqu'aux dernières limites, posées par PAUTEUR DE L'ÉVANGILE : rien de plus, rien de moins.

Nous acceptons par conséquent et nous voulons réaliser :

FRATERNITÉ.

Souveraineté pour tous.

Solidarité.
Égalité.—Liberté.
Éligibilité.
Unité.
Paix.

AMOUR

JUSTICE

SECOURS MUTUEL

ASSURANCE UNIVERSELLE

ORGANISATION DU TRAVAIL

MACHINES AU PROFIT DE TOUS

AUGMENTATION DE LA PRODUCTION

RÉPARTITION ÉQUITABLE DES PRODUITS

SUPPRESSION DE LA MISÈRE

AMÉLIORATIONS CROISSANTES

MARIAGE ET FAMILLE

PROGRÈS CONTINUEL

De chacun
suivant ses forces.

ABONDANCE

ARTS.

Chacun pour tous.

Perfection en tout.

Éducation.
Intelligence.—Raison,
Moralité.
Ordre.
Union.

A chacun

suivant ses besoins.

Tous pour chacun.

BONHEUR COMMUN.

SYSTEME DE FRATERNITÉ.

POINT DE MILIEU.

Le Communisme avec la Paix, la Fraternité et le bonheur de tous ; ou le despotisme avec la guerre, l'oppression et la misère de l'immense majorité ; ce sont les deux uniques issues de la situation actuelle, les deux fameuses alternatives que Napoléon nous prophétisait, en nous assurant que *dans cinquante ans toute l'Europe sera RÉPUBLICAINE ou COSAQUE*. Il ne nous reste point d'autre choix. Voici comment le citoyen Billault le prouve (journal *la Presse*, du 3 juillet) :

« Mais, me dit-on, pour être élu, je ne suis pas assez blanc aux yeux des uns, pas assez rouge aux yeux des autres. Je comprends bien ce que cela veut dire : entre les deux tendances extrêmes et exclusives qui se disputent le succès, il n'y a point de place en ce moment. »

Voici aussi ce qu'en dit avec beaucoup de raison et de conviction un journal monarchien, l'UNION, qui est pourtant excessivement intéressé à ne pas reconnaître cette toute puissante virtualité du Communisme, qui entraîne irrésistiblement toute l'Humanité à se constituer en une seule Famille de Frères :

« Nous le demandons à l'histoire et à la raison, aux faits acquis et au bon sens de tous, quel a été chez nous, depuis plus d'un demi-siècle, l'office des *milieux* révolutionnaires ? En est-il un seul, dites-nous, qui ait sérieusement et d'une façon permanente, réalisé son rêve insensé trouvé ce point d'arrêt, ce tempéramment chimérique, véritable pierre philosophale de l'alchimie révolutionnaire ? 93, avec sa sinistre logique, passa rapidement sur la tête des modérateurs, et la fit tomber en passant ; l'orage de février dispersa à son tour d'autres modérateurs, et le parti vaincu, broyé du *National*, n'a pu même sauver ses débris au fond de l'urne du 13 mai.

Ainsi disparaîtront tous les milieux révolutionnaires ; ainsi seront emportés tour à tour ces sophistes du moyen-terme, ces visionnaires du point d'arrêt, pareils à l'imprudent enfant de la ballade, qui, effrayé d'avoir déchaîné le torrent, cherchait naïvement à lui faire une digue de ses petites mains.

Cela dit, nous irons plus loin. Qu'on suppose un moment l'arrivée au pouvoir du parti montagnard. Certes, la *chose est grave*, la *perspective assez menaçante* : aussi ne faisons-nous qu'une supposition. Eh bien ! dans l'hypothèse de cet avènement, le même phénomène se produit aussitôt. M. Ledru-Rollin et son parti politique passent rapidement à l'état de milieu révolutionnaire. De faction débordante, ils deviennent pouvoir débordé ; d'opresseurs de la veille, opprimés du lendemain. Ils sont menacés, ébranlés, emportés à leur tour par cette inflexible logique, qui crie, elle aussi, à la Révolution, ce que la voix du ciel répétait au maudit de Dieu : Marche incessamment, marche encore, marche, marche !

La Montagne n'est déjà plus l'expression avancée de la Révolution. Derrière son horizon apparaissent au monde des horizons plus lointains, mais qui, chaque jour, à chaque heure, se rapprochent de nous. Le Socialisme, – nous pouvons le nommer, – le Socialisme est le légataire tout prêt à recueillir la succession révolutionnaire du parti montagnard.

Mais encore qu'est-ce donc que le Socialisme ? Qu'est-ce donc que la triple école de MM. *Proudhon*, *Considerant* et *Pierre Leroux* ? Mon Dieu, rien de plus simple, et pour tout dire sur cette école à trois chaires, nous croyons pouvoir affirmer qu'elle est *l'introduction au Communisme* PUR du citoyen CABET.

Si donc nous poursuivons l'hypothèse posée, si nous admettons au pouvoir les chefs Socialistes, nous les voyons à leur tour devenir milieu révolutionnaire, comme l'aura été M. Ledru Rollin, comme l'auront été le parti du *National* et les autres chercheurs doctrinaires du point d'arrêt en révolution.

Ainsi, le Communisme apparaît comme conséquence rigoureuse, infaillible, au fond de cet abîme qui s'est ouvert sous nos pas. C'est le terme dernier de la Révolution. »

Nous reconnaissons aussi que le Communisme est une conséquence rigoureuse, infaillible, de toutes les améliorations et de tous les progrès sociaux.

Et comme l'Humanité ne peut pas vivre sans progrès ; la preuve en est que l'Europe, de *cosaque* qu'elle était naguère tout entière, devient irrésistiblement *démocrate* et *socialiste* ; il en résulte que toutes les Nations marchent fatalement à la réalisation du Communisme, qui est le dernier terme de toutes les Révolutions.

Remarquons qu'à ce développement de l'opinion du journal légitimiste il ne manque qu'une seule conclusion, c'est que son système, comme barbare, oppressif, retrograde et matérialiste par excellence, est inévitablement destiné à périr, à tout jamais ; tandis que le Communisme seul, réalisant la Fraternité avec toutes ses conséquences, accomplira la destinée de toute l'Humanité, et se perpétuera avec son bonheur impérissable, qui lui est déjà promis depuis tant de siècles par le Fondateur du Christianisme.

RÉPUBLIQUE.

Notre ennemi, c'est notre maître.

(LA FONTAINE).

Depuis le commencement de son existence l' Humanité est divisée en deux classes, en oppresseurs et opprimés, en exploiters et exploités. Selon la judicieuse observation de *Volney*, il ny a aujourd'hui de milieu pour personne : il faut se ranger avec les uns ou les autres.

Suivant la tradition biblique les hommes se sont divisés dès le commencement en deux camps : celui des *Abels* ou des justes, dont l' existence normale, providentielle, divine fut anéantie, ensevelie dans la mort par un fratricide ; et celui des *Coins* ou des assassins, qui en vertu de leur *force* ou de leur *ruse* sont devenus maîtres et possesseurs de tout, même de la part des Abels.

Dieu notre PÈRE COMMUN ne pouvait ainsi abandonner ses enfans a la merci de la violence, de la vengeance et du crime. Il prit donc le parti des déshérités et des opprimés, et demanda compte aux Caïns de de leurs actions abominables.

Ceux-ci se montrèrent endurcis, incorrigibles, en prétendant qu'ils n'étaient obligés à aucune solidarité avec leurs Frères. Le Père éternel maudit ces individualistes et ces assassins, qui reconnurent dailleurs eux-mêmes avoir mérité d'être exterminés ; mais il défendit de les tuer (Genèse ch. IV.) ; et il promit à l'Humanité qu'elle serait sauvée a jamais de la *mort*, que subissaient innocemment les Abels, par suite du mensonge, de la ruse et des

promesses de ce vieux serpent symbolique, qui se présente encore aujourd'hui à nous sous la figure des diplomates et des jésuites.

Voilà l'origine, la raison et l'histoire de toutes les Sociétés individualistes, c'est-à-dire des monarchies, des fausses républiques, des aristocraties, des castes et des Peuples asservis.

Voilà la véritable question sociale, posée devant la République du 24 février qui est venue avec la mission d'effacer toutes les iniquités, de réparer toutes les injustices, d'abolir tous les privilèges, de mettre fin à toutes les exploitations de l'homme par l'homme, de supprimer toutes les servitudes et la misère, de réduire les oppresseurs au rôle de serviteurs, et de réaliser enfin le Règne de Dieu sur la terre, en assurant la SOUVERAINETÉ *pour chacun et pour tous* et la FRATERNITÉ *entre tous*. Depuis des siècles, cette grande question a été déjà bien des fois agitée, principalement par un *Communiste Galiléen*, qui pour taire cesser le règne des Caïns, le règne du mensonge, de la ruse, de la corruption, de la violence et de la mort, cherchait à établir sur toute la terre la Solidarité universelle, et la Fraternité humanitaire.

Pour qu'on ne puisse se tromper sur la signification de sa *Réforme* et sur la portée de l'Association fraternelle qu'il provoquait *entre tous les hommes de bonne volonté*, il ne l'appela point *Empire* ni *République*, noms appliqués déjà à la Société des Caïns ; mais il la qualifia de *Règne ou Empire de Dieu, Eglise*. Pour ne laisser aucun doute sur la nature de la Société qu'il voulait fonder, il enseignait que nous sommes tous Frères, et que nous ne devons former tous qu'une seule famille où il n'y a de privilège pour personne, où les premiers sont comme les derniers, et les Chefs comme des Serviteurs de tous, sans pouvoir jamais imposer par violence à personne leur volonté, leur commandement, ni même leur service.

Mais les Caïns, irrités comme une bête féroce à qui la proie échappe, pour anéantir l'Entreprise humanitaire de ce LIBÉRATEUR, lui firent expier sur le Golgotha son dévouement pour ses Frères déshérités, exploités et opprimés^ Et quand ils s'aperçurent que sa mort ne pouvait empêcher la continuation de son OEuvre, ils se déclarèrent eux-mêmes Chrétiens, ses Apôtres, ses Continuateurs, avec toutes les démonstrations de régénération, d'abnégation, de sainteté et de dévouement à la Cause de l'Humanité

souffrante. Mais ils ne le firent qu'en apparence, pour s'emparer du gouvernement dans son Eglise, afin de pouvoir tout commenter, expliquer, diriger et commander au profit de leur domination et de leur oppression.

Avec cette perfidie, qui les caractérise encore aujourd'hui, ils se firent plus Chrétiens que tous les Chrétiens, afin de pouvoir exterminer les véritables Apôtres et Réalisateurs de la Fraternité évangélique. Ils continuent encore de jouer ce rôle ignoble, même en ce moment où le pape, l'un de leurs chefs, pousse Limpudence jusqu'à bénir le tyran sanguinaire de Naples, en le présentant comme un modèle de piété, et en maudissant toutes les populations qui cherchent à reconquérir leur dignité et qui ne demandent que la réalisation de l'Evangile.

Ce sont aussi eux qui, monarchiens dans l'âme, se font aujourd'hui passer pour de meilleurs Républicains que tous les Républicains de la veille, afin de pouvoir mieux les asservir tous ou les exterminer.

Ce sont eux qui, pharisiens, jésuites ou républicains honnêtes et modérés, sont toujours les mêmes, et qui se font tout à tous, afin de pouvoir s'emparer de tout et exploiter tout.

Ils crient : *vive la République !* pour pouvoir plus facilement la trahir, la vendre et l'anéantir au profit de la monarchie, qui répond le mieux à leurs vœux, et dans laquelle ils croient trouver leur salut.

Ils sont toujours disposés à accepter, même à prôner tous les programmes, toutes les constitutions, toutes les doctrines, tous les systèmes, même l'Evangile, pourvu qu'ils conservent eux seuls le pouvoir illimité avec la faculté de les expliquer, enseigner, appliquer et réaliser.

Mais quand ils s'aperçoivent que les Justes prennent une attitude ferme, et qu'ils sont bien résolus de réaliser la Fraternité évangélique, malgré eux, sans eux et même contre eux, ils cherchent par la ruse et les plus séduisantes promesses, à entortiller leurs Frères qui sont sans défiance ni arrière-pensée.

Sous le prétexte de perfectionnement, de progrès, d'ordre, de liberté ou d'autre jonglerie semblable, ils substituent adroitement leur système fratricide à celui de l'Evangile, et lorsqu'ils parviennent à le faire adopter, comme une pilule empoisonnée, sous l'enveloppe d'une constitution ou d'un code quelconque, ils proclament avec une grande solennité que la

Société, la Religion, la Morale, la Propriété et la Famille sont sauvées. Et le plus souvent, le Peuple ignorant et crédule, ne s'aperçoit pas que dans toutes ces vaines parades il ne s'agit nullement de la Propriété, de la Famille, etc., instituées et sanctifiées par l'Évangile, en vue du bonheur commun de toute la Famille humaine, mais uniquement de celles des Caïns.

Au moment de leur triomphe, il se trouve malheureusement toujours des scribes, leurs valets ou compères, qui prêchent et enseignent avec emphase et une grande apparence d'autorité, que la Fraternité évangélique n'est qu'une niaiserie ; – que leur doctrine est bien supérieure à toutes ces billevesées utopiques ; – que la Constitution et la loi, faites par d'habiles Caïns, assurent au Peuple tout ce qu'il lui faut ; – que c'est-là tout le progrès possible, toute la perfection, tout le salut social ; – et que hors de là il n'y a que des illusions et des chimères.....

Ces pharisiens, pour mieux tromper le Peuple, marchent sous sa bannière, imitent même ses allures et son langage ; ils poussent leur hypocrisie jusqu'à venir s'asseoir aux *repas communs* avec lui.

Mais heureusement le Peuple commence à apprécier ses véritables amis et à connaître ses ennemis. Quand ceux-ci, dans un baiser de Judas, répètent son cri : *Vive la République !* le Peuple croit s'être trompé, se défie, et se met à crier : *Vive la République démocratique !* Quand ceux-ci continuent à reproduire son programme, le Peuple se reprend et crie : *Vive la République démocratique et sociale !* ou tout simplement : *Vive la Sociale !...*

Ces sortes de Républiques s'usent et passent bien vite ; car le Peuple, trompé par leurs apparences et leurs promesses fallacieuses, n'en veut plus. Il s'aperçoit qu'il ne cesse d'être joué et asservi, le plus souvent par ceux-là même qui lui promettaient la meilleure République possible. Il se fortifie de plus en plus dans cette conviction que, sans la réalisation de la Fraternité évangélique, il n'a rien de bon à espérer de tous les systèmes, de toutes les réformes politiques et de toutes les institutions sociales. Il veut et cherche avant tout la RÉPUBLIQUE FRATERNELLE, dont le triomphe amènera toutes les améliorations, tous les perfectionnements, comblera de bonheur tous les Hommes, et réalisera le Règne de Dieu sur la terre.

On ne peut pas suivre à la fois deux routes opposées. On ne peut pas accepter la République fraternelle et continuer le règne des Caïns, la

monarchie, l'aristocratie, l'exploitation de l'homme par l'homme. Il faut opter.

Le grand jour de la vérité envahit déjà toutes les régions naguère plongées dans des ténèbres séculaires. Les deux camps se dessinent de mieux en mieux. Le jour du GRAND JUGEMENT approche. La volonté de Dieu, qui est *notre unique constitution* et notre invariable loi, sera accomplie, sa Justice sera faite, son Règne sera réalisé ; tous les hommes, en devenant Souverains et Frères, seront sauvés !...

Ne nous laissons donc point tromper par ces Escobards qui, au nom du Socialisme, nous promettent tout, et qui cependant, loin de poursuivre la réalisation de la Fraternité avec toutes ses conséquences, ne cherchent qu'à perpétuer l'Individualisme et la Concurrence, sans lesquels le règne des Caïns ne pourrait jamais subsister.

Pénétrons-nous bien de ce principe évangélique que nous sommes tous Frères, et que nous ne devons jamais établir ni souffrir d'autres relations avec nos semblables, que celles qui sont fraternelles. En vertu de notre dignité d'Enfants de Dieu, nous sommes au-dessus de tous les Rois et Archiprêtres, qui n'ont d'autre litre que le privilège et la force. Dans notre République fraternelle, il n'y a pas un seul maître, pas un seul exploiteur, pas un seul privilégié : tous au contraire sont Souverains, et personne ne peut être soumis à un commandement qui lui serait imposé *par la violence des autres*.

Tous les membres de notre Société sont Travailleurs ; tous les Travailleurs sont Fonctionnaires ; tous les Fonctionnaires sont *nos Elus*, et tous nos Chefs ne sont que nos Serviteurs.

En vertu de notre Souveraineté, nous changeons nos Fonctionnaires, nos Serviteurs, quand nous le voulons, *sans aucune permission ni autorisation de personne*. Et celui qui voudrait nous ravir cette Souveraineté, ou qui tenterait de s'imposer à nous, ou de nous imposer un chef, un directeur ou même un serviteur quelconque, serait regardé par tous comme un audacieux violateur de la CONSTITUTION ÉTERNELLE de l'Humanité.

Cette Souveraineté, qui n'a d'autre limite ni règle que la Fraternité entre tous, c'est le premier point de départ de notre politique, c'est notre premier droit de citoyen, c'est la première condition de l'existence de notre

République, qui était inaugurée en Février par l'engagement solennel de réaliser en France la *Liberté, l'Egalité* et la *Fraternité*.

Nous sommes tous Enfants de Dieu, donc nous sommes tous Souverains et Frères.

C'est de la volonté de Dieu, de la destinée de l'Humanité, de la Constitution éternelle de la Famille humaine, que tirent leur origine et leur sanction la SOUVERAINETÉ de tous et la FRATERNITÉ entre tous. Il ne peut y avoir au monde de constitution ni de lois contre elles.

Celui qui attente à cette Constitution génératrice de toute dignité et de tout droit humain, qui est antérieure et supérieure à toutes les autorités et à toutes les lois humaines, se révolte contre Dieu lui-même, commet un crime de lèse-Humanité, et se met lui-même *hors la loi*.

La première conséquence d'une proclamation-sincère de la République, c'est la Souveraineté de tous et la Fraternité entre tous. C'est donc l'abolition complète de tous les privilèges, de toute domination de l'homme sur l'homme et de toute exploitation de l'homme par l'homme. Entre de véritables Frères il ne peut y avoir de maîtres ni d'exploiteurs.

Un maître quel qu'il soit dans une vraie République, c'est une anomalie ; c'est une monstruosité qui doit disparaître ; c'est un ennemi de la République qui doit être vaincu et désarmé. C'est un ennemi d'autant plus dangereux qu'il se trouve dans l'intérieur de la Famille nationale ; il faut donc s'en affranchir *avant tout et à tout prix*.

En effet, tous les ennemis extérieurs, et toutes les coalitions du monde, fussent-elles mille fois mieux armées qu'elles ne le sont, seraient complètement impuissantes contre nous, si nous n'étions point divisés par ces arrogants exploiters du Peuple, qui veulent rester à tout prix nos maîtres.

Supposons un instant que notre Gouvernement provisoire eût provoqué et protégé une organisation sociale vraiment fraternelle, sans exploiters sans maîtres ; eût-il jamais été possible que nous ayons éprouvé tant de malheurs, attiré tant de calamités sur tous les Peuples de l'Europe, sans aucun autre résultat que l'affreuse misère, des haines implacables, et une guerre civile d'extermination en perspective ?...

A l'œuvre donc Frères ! Il est toujours temps de faire le bien. Ne craignons plus de nous compromettre par la Vérité, la Justice et la Perfection. Ne laissons plus de place à cette sauvagerie et à cette lâche barbarie qui ravagent les plus belles villes de l'Europe, et exterminent les populations les plus généreuses ! Réalisons l'Evangile avec toutes ses conséquences, ou cessons de jouer le rôle d'hypocrites et abjurons à jamais le litre de Chrétiens !...

Les vrais Chrétiens savent très bien qu'ils sont tous appelés dans le Royaume éternel des BIENHEUREUX, où il n'y a de place que pour des ELUS. Ce Royaume c'est notre RÉPUBLIQUE FRATERNELLE. N'admettons donc dans notre Société républicaine, et même dans nos relations fraternelles, que ceux qui sont *nos élus*.

Ne nous laissons imposer à aucun titre, par aucune raison, ni sous aucun prétexte nos chefs, nos commandans, nos administrateurs, nos serviteurs, ni même nos compagnons et camarades ! Nous sommes tous SOUVERAINS et nous ne devons nous laisser autrement traiter par personne qu'en FRÈRES.

Si on nous fait la guerre, parce que nous voulons sincèrement et loyalement la réalisation de la Fraternité avec toutes ses conséquences, même au profit de nos éternels ennemis ; acceptons la guerre, même la guerre à mort ; car il vaut mieux en subir tous les malheurs, que de consentir encore à la prolongation du règne de l'injustice et de l'iniquité.

Arrière donc toute violence, toute astuce, tout mensonge, toute corruption, et tous privilèges de quelque nature qu'ils soient !... Arrière tout pouvoir, tout commandement et toute direction, dont les organes ne sont pas élus par le Peuple, ou ne peuvent être, au besoin à *tout moment*, changés par le Peuple !

Arrière toute exploitation de l'homme par l'homme, et toute domination de l'homme sur l'homme.

Le moment solennel pour toute l'Humanité est déjà venu, où tous les obstacles doivent céder et toutes les barrières disparaître devant l'action toute puissante de la Vérité, de la Justice et de la Fraternité !

Arrière tous les Caïns ; vous ne savez que tuer pour pouvoir plus facilement vous approprier tout le pouvoir et toutes les richesses ! Si vous

ne voulez que de l'or, prenez-le tout. Nous vous l'abandonnons de très bon cœur, avec tous les trésors de la France. Nous nous obligeons même, au besoin, à vous envoyer à nos frais dans la riche Californie, afin que vous puissiez en recueillir davantage et vous y enrichir à satiété. Mais quant au sol de la France, à tous les instrumens de travail et à la *direction de nos affaires*, vous ne les aurez plus jamais !.... Devant Dieu et dans notre conscience, votre règne est fini sans retour, à tout jamais ! Car il ne reste plus le moindre doute, pour le Peuple, que la Francene sera jamais grande, glorieuse, puissante ni heureuse, tant que vous serez à la tête des affaires publiques et tant que vous ne serez réduits à la position évangélique, où vous ne pourrez plus disposer d'aucun instrument de travail sans travailler vous-mêmes, d'aucune faveur, d'aucune place, d'aucun pouvoir, pas même de celui de garde-champêtre ou de simple caporal !...

Tant que vous pourrez arbitrairement disposer en maître de ces choses-là, vous serez toujours nos ennemis, et des ennemis beaucoup plus dangereux pour nous que les Russes vos amis ; car ceux-ci ne peuvent au moins, comme vous, disposer de nos personnes ni des fruits de notre travail. ?

Et sachez le bien, nous vous condamnons et vous repoussons non point comme propriétaires, riches ou capitalistes ; mais uniquement comme nos oppresseurs, exploiters, maîtres ou dominatEUR. Nous ne vous envions nullement vos propriétés et vos richesses. A l'exemple des Chrétiens primitifs, nous ne recherchons que vos personnes, pour fraterniser et nous associer librement avec vous.

Si vous nous repoussez et que vous préfériez vivre dans l'isolement et dans votre individualisme, nous vous laissons et garantissons la disposition complète de toute la valeur de vos propriétés et de vos richesses, mobilières et immobilières, bien ou mal acquises. Si vous êtes assez fous d'y chercher votre bonheur, nous sommes disposés, par compassion pour vous, à vous assister au besoin et à vous secourir. Nous pouvons même nous engager à vous donner tout notre argent, jusqu'au dernier centime, et à nous en passer complètement. Mais nous voulons à tout prix conserver vis-à-vis de vous notre position de SOUVERAINS et de FRÈRES ; de manière que personne de vous, même pour tous les trésors du monde, ne puisse jamais asservir,

corrompre, louer, engager ni même obliger *aucun de nos Frères*, à vous prostituer ses services ou ses complaisances à quelque titre que ce soit.

Qu'avons-nous besoin de vos trésors et de vos richesses, nous qui produisons tout ? Puisque dans notre République fraternelle chacun reçoit de tout *suivant ses besoins*, que pourriez vous nous donner ou nous assurer au-delà de ce que la Société nous donne et assure ? Fussiez-vous même les plus riches au monde, n'êtes-vous pas toujours plus pauvres que tous nos Frères associés solidairement, qui, selon la promesse évangélique, sont *Rois de l'Avenir* et à qui toute la terre appartient ?... A quel titre oseriez-vous prendre envers nous, SOUVERAINS comme vous et vos FRÈRES, le titre, l'autorité ou les airs arrogans de magnanimes protecteurs, ou de généreux bienfaiteurs ? Ne sommes nous pas, devant Dieu et dans notre conscience, membres d'une Société qui nous protège mieux que les meilleurs pères, mères, frères, sœurs, amis et bienfaiteurs ?...

Réfléchissez donc, ô Frères égarés ! Ne poussez pas plus loin votre aveuglement ! Ne vous endurcissez pas plus longtemps dans votre iniquité, qui a couvert déjà toute l'Europe de ruines, de deuil et de misère ! Revenez à nous avec cette confiance que donnent l'Amour, la Justice et la Vertu ! Nous vous tendons affectueusement nos bras ! Nous invoquons encore, malgré vos cris de colère et de menace, vos sentimens d'humanité, que nous supposons ne pas être tout à fait éteints dans vos cœurs ! Cessez donc à jamais d'être nos oppresseurs, nos exploiters et nos maîtres !.... Ne formons tous désormais qu'une seule Famille de Frères !...

Paris, le 13 mai 1849.

FRATERNITÉ.

Adoptons, pratiquons, proclamons,
propageons le principe chrétien de la Fraternité,

tirons-en toutes les conséquences, ci nous arriverons à l'organisation sociale la plus parfaite, et la plus capable de réaliser complètement le salut et le bonheur de l'Humanité.

CABET.

Comme il n'y a au monde qu'un seul Dieu et qu'une seule Vérité, de même il n'y a qu'un seul principe générateur de toute Justice, de toute Science sociale, de toute Morale et de toute Religion ; c'est la FRATERNITÉ.

En dehors de la Fraternité, la Justice, la Science sociale, la Morale et la Religion ne sont que des préjugés, des erreurs, des mensonges et des iniquités traduites en paroles ou en actions.

Cherchez quel était le principe de ces Philosophes, dont les préceptes, la science et l'exemple ont imprimé la plus forte impulsion au progrès de l'Humanité, et vous reconnaîtrez avec étonnement que tous, sans exception, ne pouvaient trouver un autre point d'appui que la Fraternité, de mieux en mieux sentie, de mieux en mieux définie et mise en pratique.

Depuis l'antique précepte de la Philosophie chinoise : *ne fais pas à autrui, etc. ; fais aux autres, etc. ;* – depuis le précepte de Moïse : *aime ton Dieu de toute ton âme.... et ton prochain comme toi-même ;* – jusqu'au CRUCIFIÉ que les Pharisiens, non moins habiles que nos *honnêtes et modérés*, ont su faire, passer, aux yeux du Peuple trompé, pour un plus grand scélérat que l'assassin Barabas ; tous les Réformateurs ont uniquement prêché la Fraternité, sous diverses formes, et n'ont cherché que sa réalisation plus ou moins complète.

Jésus-Christ n'a-t-il pas prêché la Fraternité, quand il répétait à ses disciples : *Je vous donne un NOUVEAU commandement : aimez-vous les uns les autres, comme je vous ai aimés. Personne ne peut avoir un plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis. C'est par là qu'on reconnaîtra que vous êtes mes Disciples, quand vous vous aimerez les uns les autres ?*

N'est-ce pas prêcher la Fraternité que d'enseigner : *Si vous n'aimez pas votre Frère que vous voyez, comment pouvez-vous aimer Dieu que vous ne voyez pas ? Celui qui n'aime point, demeure dans la mort. Si nous nous entre aimons, Dieu demeure véritablement en nous, et notre amour pour lui est parfait ?*

Notre divin. Législateur ne voulait-il pas introduire dans l'ordre politique et dans la vie sociale une réforme radicale, basée sur la Fraternité, quand il recommandait instamment à ses Fidèles de chercher AVANT TOUT une organisation sociale où Dieu seul serait l'unique Roi, Seigneur, Maître et Père de tous les Hommes ?

Ne nous a-t-il pas fait connaître, ce Prince de l'Avenir, que la réalisation de la Fraternité était d'une importance beaucoup plus grande pour l'Humanité que tous les progrès des Sciences et de l'Industrie, et toutes les conquêtes de la Politique, quand il nous enseignait, que la Fraternité, appliquée à toutes les relations sociales, réaliserait le Règne de Dieu sur la terre, qui comblerait les hommes de tous les biens, et leur amènerait inévitablement un bonheur que l'œil n'a jamais vu, que l'oreille n'a jamais entendu, et que la pensée humaine n'a jamais conçu ?

Ce grand Prophète du salut impérissable de l'Humanité, ne nous a-t-il pas montré de la manière la plus évidente, que la Fraternité doit être notre unique règle sociale, quand il voulait, même aux dépens de sa vie, amener tous les Peuples à ne former qu'une seule Famille de Frères, dont les chefs de tous degrés ne seraient que des serviteurs, sans autres privilèges que ceux qui seraient accordés aux plus petits et aux plus faibles ?

Le principe trinaire de notre République : *Liberté, Égalité.....* n'est qu'une amplification du principe unitaire : la *Fraternité*. C'est tout simplement l'affirmation de cette vérité que la Fraternité sans Liberté et sans Égalité est inconcevable, et qu'elle se manifeste inévitablement, entre ceux qui la pratiquent, par la Liberté de tous, sans aucun privilège pour personne. En effet, de véritables Frères ne songent même point à mettre en question leur Liberté ou leur Égalité mutuelle : ils s'aiment, ils s'entraident, ils se dévouent les uns aux autres jusqu'à la mort.

Les termes de *Liberté* et d'*Égalité* sont essentiellement négatifs : on s'en sert pour protester contre l'oppression, et l'exploitation de l'homme par

l'homme. Si vous admettez le contraire, vous êtes obligé de reconnaître qu'ils ne sont affirmatifs que dans la bouche d'un esclave, révolté contre son maître.

Ces deux prétendus principes sont essentiellement individualistes, égoïstes : ils n'impliquent ni le dévouement, ni l'amour, qui sont de leur nature les plus énergiques mobiles de la sociabilité, et qui se traduisent toujours par le sacrifice volontaire et spontané de notre Liberté, de nos plaisirs, de notre vie même, pour le salut et le bonheur de nos Frères.

Tous ces systèmes prétendus sociaux, exclusivement basés sur une de ces deux aspirations favorites des esclaves, ne cessent cependant d'être prônés depuis des siècles par les Républicains *non-socialistes*. Il n'est donc point étonnant, que tous les efforts, toutes les conquêtes et tous les sacrifices, de ces *payens* de nos jours, aboutissent toujours aux déceptions amères ; parce qu'ils n'entrent pas franchement dans la réalisation de la Fraternité : leurs systèmes sont bâtards, stériles, toujours *individualistes* et *marchands*. C'est pourquoi toutes leurs élucubrations, mêmes celles qui ont l'apparence de la science, aux yeux de *vrais Chrétiens*, hommes pénétrés du principe de la Fraternité, passent toujours pour des doctrines des Pharisiens, des escobarderies plus ou moins savantes.

Il est des gens, graves et fraternels en apparence, qui, par leur calcul égoïste, réduisent tout au culte de leur personnalité. Ces gens prétendent que la Fraternité n'est point un principe, mais un fait, résultat d'un principe métaphysique supérieur, qui nous enseigne pourquoi nous sommes Frères et comment nous devons pratiquer la Fraternité... Pauvres gens ! Ce sont des *doctrinaires*, qui ne vivent que par leur doctrine et pour leur doctrine !... Si vous examinez bien leur vie et leur prétendu principe, qu'ils disent supérieur à la Fraternité, vous trouverez facilement qu'ils ne cherchent, ne reconnaissent, n'aiment et ne prêchent que leur personnalité, – qu'ils se croient au-dessus des autres, – qu'ils n'ont point de Frères, – et que s'ils en cherchent, c'est uniquement pour se faire valoir, pour être admirés, prônés pour leur Doctrine.

Du moment que vous ne venez à moi qu'avec votre doctrine et pour votre doctrine, que vous ne voulez de moi qu'autant que j'accepte votre doctrine, vous cherchez à devenir mon exploiteur. Vous ne venez point vous unir à

moi comme Frère, mais vous vous attachez à moi comme Procuste. Vous cherchez à faire de moi une image et une ressemblance de vous-même ; vous voulez me confisquer au profit de voire individualité ; vous ne reconnaissez rien au-dessus de vous ; vous n'êtes qu'un orgueilleux, un impie, un athée ! Et quand vous me parlez de Dieu, de Religion et d'Amour, vous ne le faites que pour trouver un véhicule à votre petite doctrine. Vous faites du jésuitisme à votre manière. La vraie Fraternité n'a après Dieu, notre Père commun, d'autre cause, d'autre condition qu'elle-même : elle ne dépend d'aucun système, d'aucune doctrine. Elle est tout à la fois principe, moyen et but : prétendre le contraire, c'est nier et anéantir la Fraternité elle-même.

Toute l'histoire de l'Humanité nous prouve que les doctrines et les systèmes, loin de produire la Fraternité et la Religion, en reliant tous les hommes en une seule Famille de Frères, n'ont jamais servi qu'à les désunir, à les diviser en sectes, à susciter des hérésies et les plus violents déchirements.

C'est pourquoi Jésus-Christ n'a point cherché à formuler un système ou une doctrine, n'a rien même écrit à ce sujet, et il a concentré toute sa science et tous ses préceptes, dans un seul commandement, la Fraternité évangélique, qui, sans la Solidarité et la Communauté n'est qu'un mensonge et une jonglerie.

Ainsi, prétendre qu'une doctrine ou un système peut produire la Fraternité, c'est soutenir qu'on ne peut aimer, si on ne comprend, si on n'accepte tel ou tel dogme, ou si on ne s'élève à la hauteur de telle ou telle théologie ; c'est soutenir que les plus savans sont les plus dévoués au Peuple ; c'est soutenir enfin qu'on ne peut vivre qu'après s'être pénétré de certaines conceptions à la mode.

Vouloir, savoir et pouvoir sont sans doute les trois conditions de tout acte humain complet ; mais le *vouloir* ou *l'amour* en est le générateur principal, sans lequel l'homme ne peut jamais acquérir le savoir ni le pouvoir.

En vérité, en vérité, les Chrétiens d'aujourd'hui, bien qu'ils n'aient rien de commun avec le Fondateur du *Vrai Christianisme* et ses Apôtres, bien qu'ils soient disposés à haïr, à calomnier, à persécuter, à exterminer même les Apôtres et les Réalisateurs de la Fraternité, sont encore moins égarés,

touchant les vrais principes de la VIE so-CIALE, que de prétendus Socialistes qui n'admettent rien au-delà de leur doctrine, qui réduisent tout leur système à la LIBERTÉ, OU l'ÉGALITÉ seule ; car les Chrétiens n'enseignent jamais que leur Dieu ne soit que *Liberté* ou *Égalité* ; mais ils soutiennent envers et contre tous leurs adversaires, que leur DIEU, PÈRE de tous les Hommes, c'est l'AMOUR, qui ne peut avoir de principe supérieur à lui, et qui se révèle et se manifeste parmi les Hommes sous la forme de la FRATERNITÉ.

Attachons-nous donc à ce principe divin comme à un rocher contre lequel les flots les plus impétueux de l'individualisme vont se briser ! Attachons-nous à ce principe générateur, d'autant plus qu'il est encore méconnu, même par ceux qui en devraient être les plus ardents Apôtres ! Ne cherchons plus en vain et n'espérons rien en dehors de la Réalisation de la Fraternité, qui nous amènera le Règne de Dieu sur la Terre, avec tous les biens nécessaires au bonheur de l'Humanité par surcroît !

LIBERTÉ.

La liberté, à nous, c'est la faculté de vivre en Frères sans aucun empêchement.

Les nations et les hommes invoquent souvent cette divinité qu'on honore sous le nom de Liberté. On se dévoue volontiers à la servir, on s'enthousiasme pour elle, on ne recule devant aucun sacrifice, pas même les sacrifices humains, pour gagner ses faveurs. Voyons donc ce que c'est que la Liberté.

Pour un Malthusien¹.

Si vous demandez à un Malthusien ce qu'il entend par la Liberté, il vous dit : « *Laissez faire, laissez passer ; chacun chez soi, chacun pour soi ; c'est la vraie liberté que j'aime et que je pratique, Mon champ, ma boutique, c'est moi. Je me procure tout ce qu'il me faut en payant. Je n'ai besoin de personne ; je ne dois rien à personne. Tout va au mieux dans ce meilleur monde possible, quand mes affaires vont bien. »*

Nous lui répondons : – Oui, homme sans cœur et sans entrailles, la liberté à toi, c'est ton isolement et ta sécurité dans les plaisirs du frère de Lazare ! Ta vraie liberté, c'est celle de la concurrence et de l'anarchie à ton profit et aux dépens de tes Frères. C'est la vraie liberté de s'entr'exploiter, s'entredéchirer et de s'entretuer pour la plus grande gloire et le bonheur des plus forts, des plus riches, des plus instruits, des plus habiles et des plus effrontés, comme nous en voyons tant parmi les républicains *honnêtes et modérés*. Arrière, parasite !

Pour un Constitutionniste.

Celui-ci, aveuglé par son idolâtrie pour les lois faites par les hommes, répète : « Ma liberté à moi, c'est de ne pas violer la loi, concourir à sa confection, ne dépendre de personne, avoir la plus grande part dans le gouvernement, élarger le budget, jouir de rentes, posséder des actions de banque et de chemin de fer, et ne jamais me laisser surprendre pour un acte qui pourrait entraîner ma condamnation juridique. Je suis *honnête et modéré*, je ne demande que de ne pas être troublé dans mes jouissances, dont je crois ne pouvoir trouver la garantie que sous l'ORDRE d'une monarchie constitutionnelle ou sous une république *honnête et modérée*, gouvernée par des généraux et des banquiers, conseillée par des avocats et d'autres hommes pratiques, qui savent diriger de grandes exploitations et qui cherchent à faire marcher *leur* commerce. »

Oui, vous monarchiens, républicains du lendemain, républicains jésuites, nous ne pouvons ignorer que vous savez à propos crier *vive la République*, faire parade officielle de votre républicanisme, nous devons plutôt dire de votre cynisme, pour nous mieux tromper, afin de nous écraser, supprimer, anéantir et exterminer au profit de votre système, que vous voyez s'écrouler sous le poids de vos iniquités. Votre république honnête et modérée, c'est celle de Guizot et de Metternich, sous un autre nom, ornée des sanglants trophées de Transnonain, du Dahra, de Tarnow, de Rouen, de Lyon et de Juin. Votre république, à vous, c'est une insulte permanente à l'Humanité, c'est un outrage perpétuel au Peuple, c'est son esclavage, sa dégradation, son avilissement et sa misère éternelle, pour assurer vos iniques privilèges, vos richesses et votre règne ; vous ne savez qu'opprimer et tuer, vous ne pouvez que méditer des spoliations et des assassinats : vous êtes des Malthusiens. Arrière, Caïns !

Pour un Catholique.

Tout rétrograde et superstitieux qu'il est, un Catholique, se détournant des impies et des infâmes, et en élevant les yeux vers le ciel, s'écrie avec l'abbé Gerson, auteur de *l'Imitation de Jésus-Christ* : « O aimable et douce servitude de Dieu : c'est toi qui nous rends libres et nous sanctifie ! »

– Oui, Frère, lui disons-nous, tu as raison d’aimer la servitude de Dieu ; car c’est la conséquence du règne de Dieu, notre Père, que nous cherchons avant tout, et qui doit réaliser la plus parfaite liberté et le plus complet bonheur pour tous. Mais pourquoi préfères-tu invoquer plutôt la *servitude* que le *règne* ? As-tu donc déjà oublié que nous sommes tous appelés à RÉGNER avec notre Père, et non point à être esclaves ? Ne resie-t-il donc plus dans ton âme qu’un sentiment de servilisme, pour ainsi dédaigner la souveraineté de l’Enfant de Dieu ? Ne veux-tu donc plus savoir que notre Dieu, c’est notre PÈRE, – que nous sommes tous Frères, – que nous ne devons jamais reconnaître aucun homme pour notre Roi ni notre Maître, – que nous ne devons jamais nous laisser opprimer ni exploiter par personne, – et que nous ne devons accepter pour notre Chef que celui dont nous sommes sûrs qu’il ne peut se faire valoir plus qu’un serviteur ?... Tu as l’air de ne louer que la servitude de Dieu, pourquoi supportes-tu donc la servitude de l’homme ? Pourquoi te laisses-tu imposer sous divers prétextes des maîtres, des pasteurs, des directeurs, des gouverneurs, des préfets et des curés même, qui, loin d’être tes serviteurs, suivant le précepte positif de l’Évangile, ne sont que tes maîtres, tes exploiters, tes oppresseurs ou valets d’opresseurs ? Comment oses-tu te soumettre à eux et leur obéir ? Ne sais-tu donc plus qu’on ne peut pas servir deux maîtres à la fois ?

Délivre-toi donc auparavant de toute servitude envers les hommes, – cesse de faire leur volonté, – déclare toutes leurs lois impies et sacrilèges, – et tu pourras après servir parfaitement ton Dieu, et jouir de la dignité et de la liberté de son Enfant, souverain par sa nature : autrement tu auras beau te dévouer et aimer la servitude parée du nom de piété ; tu ne seras jamais qu’un misérable esclave. Arrière donc, rétrograde ! Quitte notre République, va vivre dans l’empire du tsar de Rome, si tu le trouves encore sur la terre !

Pour un Philosophe.

Avec un air composé et grave, le philosophe nous enseigne avec Bacon, que nous ne pouvons être souverains ni libres qu’en obéissant à la Nature. Soyez-donc, nous dit-il, ses esclaves, et vous jouirez d’une parfaite liberté.

– Tu as raison, brave combattant des préjugés, lui répondons-nous. Tu es cependant complètement d'accord avec le Catholique qui soutient, lui aussi, que pour être libre, il faut faire la volonté de Dieu, et être son fidèle esclave. Seulement tu n'oses t'exprimer en mêmes termes que lui, et tu évites les apparences qui pourraient t'assimiler à l'apôtre du servilisme, qui condamne et repousse la liberté, même pour sa propre pensée et sa conscience. Mais au fond tu n'es pas du tout plus avancé que lui ; car pour obéir à Dieu ou à la Nature, il faut toujours connaître préalablement ses volontés, et avoir tous les moyens et toutes les facilités nécessaires de les remplir fidèlement : sans quoi, comme lu le reconnais toi-même, point de liberté pour personne. Tout le problème reste donc pour vous deux également irrésolu. On vous reconnaît d'ailleurs tous les deux à vos œuvres. Arrière donc protestant : tu n'es pour nous qu'un jésuite déguisé !

Pour un Démocrate individualiste.

Un des plus fameux Démocrates INDIVIDUALISTES de nos jours, avec cette assurance qu'on lui connaît, proclame que : *la Liberté, c'est le nom propre de la CONSCIENCE et du MOI*. Il aurait été beaucoup plus clair, s'il avait dit : la Liberté, c'est la plus parfaite expression de l'individualisme et de l'égoïsme. que les Malthusiens savent au reste le mieux définir et pratiquer. Il aurait pu dire encore, avec non moins de raison : la Liberté, c'est une huître renfermée dans sa coquille qui n'est unie par aucun lien de Solidarité ni de Fraternité avec ses semblables, et que la première forte vague emporte. Toutefois nous nous empressons de reconnaître que le *moi* de notre Individualiste définit assez bien sa Liberté dans son but et son étendue.

Quant à la *conscience*, nous ne doutons point qu'elle est le foyer principal de lumière, de volonté et d'activité dans l'homme, et que par conséquent l'idée de spontanéité et de liberté est inséparable d'elle. Mais nous ne croyons point qu'il faille pour cela confondre et identifier ces deux idées fort distinctes. En admettant même le contraire, nous ne serions pas fort avancés ; car nous savons qu'un fou, avec toute sa liberté, n'est fou que parce qu'il a une très forte conscience d'une idée fixe qui le rend fou, et qu'il accorde trop de confiance à sa conscience et à son *moi*. Ce qui devrait

prouver à tout bon logicien que les individualistes et les égoïstes sont les plus fous de tous les hommes, ou au moins le plus disposés à le devenir.

Ne parlons donc point de Solidarité, de Fraternité, de Société ni de Socialisme même, si nous aimons tant l'individualisme que nous ne savons ni ne voulons point mettre notre *conscience* et notre moi à l'unisson de nos Frères.

Un sauvage même, dans son désert, n'est maître ni de ses pensées ni de ses actions : elles lui sont inspirées et commandées par le monde extérieur, par la Nature. Il ne peut être maître de lui-même qu'autant qu'il *sait* et *peut* la gouverner en souverain et se faire servir par toute sa puissance. Or, s'il vit isolé, sans le secours de ses semblables, son savoir et son pouvoir sont le plus souvent au-dessous de ceux des animaux : s'il ne s'associe avec ses frères, pour produire un puissant foyer de savoir et de pouvoir, nécessaire pour assurer sa souveraineté et son règne, il devient esclave de tous les élémens et de tous les animaux.

Qu'est-ce que s'associer, si ce n'est d'entrer dans les rangs d'un corps organisé, et de confondre son existence avec la sienne ? Ainsi donc, la première condition de l'exercice raisonnable et utile de notre liberté, c'est l'Association, la pratique de la Fraternité.

Celui qui ne veut se servir de sa liberté que pour pratiquer son individualisme est un imbécile ou un sauvage qui croit avoir le droit de pousser l'exercice de la *concurrence* jusqu'à dépouiller et même tuer le premier homme qu'il rencontre.

Aujourd'hui, il n'y a plus d'autres *sauvages ni barbares* que ceux qui veulent à tout prix rester eux-mêmes dans l'*individualisme* et l'imposer aux autres. Nous savons où ils se trouvent, nous les connaissons déjà suffisamment à leurs œuvres.

Pour un Socialiste Icarien.

Pour, tout Socialiste sincère et éclairé, la Liberté c'est la faculté de parler et d'agir *selon sa conscience*, en accord et en harmonie avec ses Frères.

Mais pour conformer nos idées, nos discours et nos actions à celles de nos Frères, il faut déjà avoir des Frères, il faut déjà se trouver dans une Société de Frères, pratiquer la *République fraternelle* ; tandis

qu'aujourd'hui nous ne trouvons partout que des agglomérations d'opresseurs et d'opprimés, de maîtres et d'esclaves, d'exploiteurs et d'exploités, de voleurs et de volés, de filous et de dupes ; – des agglomérations, qui n'ont d'autres cohésions que le mensonge, la ruse, la corruption et la violence.

Voilà pourquoi tous les efforts des vrais Socialistes sont dirigés à créer des noyaux de Sociétés ou Républiques fraternelles. Dans l'une de ces Républiques en germe, les Icariens mettent dès aujourd'hui en pratique le vrai Socialisme, et nous donnent des preuves irrécusables qu'ils comprennent toute la portée de notre devise républicaine : *Liberté, Égalité, Fraternité*. Voici ce qu'un de ces intrépides Pionniers de l'Humanité a écrit dans son journal de voyage sur la Liberté, telle qu'il sait la propager, la défendre et la mettre en pratique :

« Il est un droit généralement mal compris, et dont l'interprétation plus ou moins exagérée cause des déceptions même parmi les dévoués à la Communauté : c'est le droit de LIBERTÉ. Plusieurs ne comprennent pas, par exemple, que la liberté individuelle poussée à l'excès n'est que de la *sauvagerie*. En effet, quels sont les êtres les plus libres sur la terre ? Ne sont-ce pas les sauvages isolés, dont aucune loi, aucun droit commun n'entravent les actions ? Qui de nous voudrait de cette farouche liberté ? Plus les Sociétés se rapprochent de la perfection et moins les institutions semblent laisser de liberté à l'individu : la raison en est toute simple, c'est qu'à mesure que l'homme se civilise, il sent que, dans son propre intérêt, il doit s'astreindre à plus de devoirs soit envers la Société, soit envers chacun de ses membres.

Cette gêne sociale, basée sur les deux maximes évangéliques si connues et si peu pratiquées : « Ne fais pas à autrui, etc., » peut sembler un esclavage soit à l'égoïste ou à l'orgueilleux, trouvant tout naturel de demander ou recevoir, mais s'étonnant qu'on exige d'eux ; soit au riche ou au travailleur ignorant, croyant ne rien devoir aux autres, parce qu'ils ne demandent rien que contre écus ou travail. Mais pour les hommes de progrès, pour les Icariens surtout, qui comprennent la Fraternité, la Solidarité humaine ; cette gêne, loin d'être un esclavage, n'est que l'accomplissement de devoirs réciproques, lesquels étant volontairement et

librement consentis, sont pour tous et pour chacun une source de sécurité, de bien-être et d'affectueux rapports. C'est ainsi que doit se comprendre, je crois, la liberté, soumise à la Fraternité. »

(Extrait du journal de voyage de Bourg.)

Voilà une appréciation juste et véritable de la Liberté *sociale*, telle que la Fraternité l'inspire à tous les hommes de cœur, et que les partisans de la Liberté *individualiste* ne peuvent encore supporter à cause de leurs préjugés et de leur faiblesse. Charité donc et pitié pour eux !...

Incroyables calomnies.

Le départ du citoyen Cabet pour l'ariane a été un signal, pour tous les ennemis du Socialisme, d'une attaque générale contre lui, comme personnifiant le plus aujourd'hui l'idée de la réalisation de la Fraternité avec toutes ses conséquences. Ils n'ont négligé aucune arme, et ils ont employé tous les moyens que peuvent fournir le mensonge, la perfidie et la calomnie.

Tous les journaux jésuitiques, légitimistes, financiers et bourgeois ont fait chorus de calomnies. C'était une émulation entre eux pour montrer du zèle et de l'ardeur à mentir, à calomnier et à renchérir sur les mensonges et les calomnies des autres. On aurait dit qu'on assistait à une comédie infernale, jouée au profit du MAL, pour railler et outrager tout ce qu'il y a de plus beau dans l'idéal, de plus moral dans le sentiment, de plus généreux dans l'aspiration, de plus vrai dans la pensée, et de plus consolant dans l'espérance de l'Humanité.

Tous les journaux, depuis le *National* jusqu'à l'*Univers*, depuis le *Siècle* jusqu'à l'*Assemblée Nationale*, et depuis le soi-disant *Républicain de Vasconie* et le *Censeur de Lyon* jusqu'à la *Revue du Havre*, tous, sous la conduite du *grand patriarche des menteurs et des calomniateurs*, du même qui, au jour du déchirement et du deuil de la France, pour fomenter et exalter la guerre fratricide, calomniait impudemment jusqu'aux femmes du Peuple, en les accusant mensongèrement qu'elles coupaient les têtes aux

gardes mobiles, qu'elles sciaient leurs corps et qu'elles les mutilaient ; tous ces journaux poursuivaient partout le Gérant de l'Icarie de leurs sarcasmes, de leurs injures et de leurs accusations les plus perfides, en le représentant comme un homme sans honneur, sans probité et sans foi, qui ne cherche qu'à spolier ses concitoyens et à en faire dès victimes.

Cabet accuse d'escroquerie.

Le 6 janvier 1848.

Très cher frère Cabet,

La nouvelle de ton arrestation m'a pénétré d'une douleur inexprimable ; le premier mouvement de mon âme était de courir à toi pour l'offrir tout ce que je possède avec ma vie, pour la défense de la cause dont tu te fais l'Apôtre en continuant l'œuvre divine de Jésus-Christ. Mais comme je ne puis facilement parvenir jusqu'à toi, je te transmets cette offre par écrit.

Quelle mauvaise foi, quelle perfidie de ces pharisiens qui osent t'accuser d'escroquerie !.....

Si tu es escroc, Jésus-Christ, que la multitude suivait et à qui les femmes apportaient leur avoir, l'était également aussi !.....

Si tu es escroc, tous les Apôtres du Christ, à qui les fidèles apportaient tout ce qu'il possédaient pour le mettre en commun, l'étaient également aussi !.....

Nous savons où l'on rencontre facilement des escrocs !

Nous sommes victimes des escrocs !.....

On nous escroque la *Vérité*, quand on veut nous maintenir à jamais dans l'ignorance et les préjugés !.....

On nous escroque la *Justice*, quand on cherche à maintenir pour toujours les privilèges et la domination des privilégiés.

On nous escroque la *Liberté*, quand, sous prétexte d'ordre et de devoir, on nous impose l'immobilité et l'esclavage !

On nous escroque la *Fraternité*, quand, par une manœuvre infernale, on nous divise, et quand, au nom de la science, de la capacité, du mérite ou de la justice, on établit des privilèges et impose la domination des uns sur les autres !.....

On nous escroque les *fruits de nos labeurs*, quand on nous laisse languir pendant toute notre vie dans les privations et la misère ; – quand on nous laisse mourir de faim, nous qui produisons et préparons tous les aliments ; – quand on nous laisse sans vêtements, nous qui vêtissons tout le monde ; – quand on nous laisse sans abris, nous qui construisons les palais et toutes les maisons !.....

On nous escroque même *notre vie*, quand on nous regarde comme des machines ou comme de la chair à canon, et quand on se sert de nous au profit exclusif d'un petit nombre de privilégiés !.....

On nous escroque encore la *Religion*, quand, tout en reconnaissant Jésus-Christ pour Dieu, on repousse ses préceptes les plus essentiels, et quand on refuse d'appliquer à l'ordre social sa loi, qui est la Fraternité et la Communauté !.....

Et on ne cherche point à garantir notre vie et notre propriété contre toutes ces escroqueries ; on ne poursuit pas les escrocs dont nous sommes victimes ; au contraire, on les protège le plus souvent !.....

Il s'est trouvé un Ami sincère du Peuple, un Frère des déshérités et des pauvres, un défenseur des spoliés et des opprimés, et les pharisiens, pleins de fureur, le traitent comme ils ont traité Jésus-Christ et ses Apôtres !

O ! très cher Frère ! on veut l'escroquer à nous, avec l'Icarie que tu nous prépares. On veut nous exploiter éternellement, au profit des passions les plus égoïstes et les plus impies !..... Et quand nous nous défendons de la manière la plus résignée, la plus fraternelle et la plus pacifique, on nous calomnie et on nous traite comme des voleurs et des brigands !.....

Courage, bien aimé Frère ! ta cause est celle de l'Humanité : ton danger est celui de tous les Pauvres ! Nous ne devons pas et nous ne pouvons l'abandonner à la haine des pharisiens et des idolâtres ! Tu ne seras pas seul !

Si tu n'étais pas Frère du Pauvre, tu ne pourrais jamais être plus qu'un juge, un procureur du roi, un député, un ministre, ou un prince. Tu serais toujours isolé et abandonné dans ta propre conscience, au milieu de plus nombreux complices et courtisans. Tu n'aurais jamais de Frères ! Mais, puisque tu t'identifies avec nous et que tu ne vis que pour nous, il est de notre devoir de donner notre vie, dans la mesure évangélique. pour te défendre et pour seconder tes nobles efforts.

Du moment que tu as commencé à vivre pour nous et à nous apprendre à pratiquer entre nous la divine Fraternité, ton existence n'est plus isolée ni séparée de la nôtre. Nous sommes tous UN, et nous sommes prêts à donner notre vie les uns pour les autres.

Si une telle unité, dont tu es le principal auteur parmi nous, constitue une *association illicite*, à l'exemple des Chrétiens primitif, loin de la nier, nous l'avouons hautement et nous nous en glorifions ! Même sans nous fréquenter ni nous connaître, du moment que nous sommes avec toi, pénétrés de tes sentimens et éclairés de la doctrine de Jésus-Christ, dont tu le fais l'Apôtre, nous sommes tous UN, et il n'y a pas de puissance au monde qui puisse nous diviser ou nous séparer. Les bastilles sont impuissantes contre nous ; car nous ne sommes plus révolutionnaires portés à la violence. Ce n'est plus la force brutale qui nous donne de la confiance, mais c'est la Fraternité ; et notre triomphe, c'est la *pratique sociale* la plus complète et la plus parfaite de ce principe divin.

Nous ne sommes pas encore aussi nombreux que nous le désirons, mais nous sommes plus puissans que tous les rois avec leurs armées ; car il passeront comme toute la grandeur de

l'ancienne Rome a passé ; et nous finirons par triompher comme les Apôtres de Jésus-Christ.

Il n'y a pas de juge ni de puissance contre une cause aussi humanitaire que la nôtre ! Il peut bien se trouver contre nous des Judas, des sbires, des assassins, des bourreaux et des valets de bourreau, mais des juges jamais ! Comme Jésus et ses Apôtres ne pouvaient être jugés par le monde, et ils jugeaient eux-mêmes tous les Pharisiens, tous les prêtres et tous les princes ; de même la justice humaine ne peut rien contre nos doctrines, si nous sommes véritablement Chrétiens ; c'est-à-dire si nous acceptons de tout notre cœur la Fraternité avec toutes ses conséquences, et que nous la pratiquions parfaitement entre nous dans toutes nos relations sociales.

Courage donc, très cher Frère ! Hâte le moment de notre départ pour Icarie ! Comme les Chrétiens primitifs, séparons-nous et retirons-nous de ces idolâtres qui nous imputent à crime de vouloir *vivre avec eux en frères*, et PAS AUTREMENT ! Laissons-les à leur aveuglement et à leur impuissance, en faisant cependant toujours des vœux pour que leurs yeux s'ouvrent à la lumière, et leur cœur à la Fraternité !.....

Ton fidèle et dévoué Frère.

ICARIE.

Existe-t-elle ? où est-elle ?

Quand Jésus trahi, renié et abandonné par ses Disciples mourait sur la croix, et quand ses fidèles Amis haïs et persécutés jusqu'au martyre étaient obligés de chercher leur asile jusque dans des catacombes et dans des déserts, *leur Empire*, dans l'avenir, devant l'Humanité, était plus beau, plus vaste et plus assuré que tous les autres, les plus vastes et les plus puissans Empires de la terre. Nous reprenons leur œuvre et nous sommes résolus, aujourd'hui plus que jamais, à poursuivre la réalisation la plus complète de

leur principe divin, la Fraternité. Aucune difficulté ni aucun obstacle ne sauront nous arrêter ; car nous savons que notre Icarie est plus belle que tous les Empires du monde actuel, et qu'elle est capable de produire ce bonheur auquel toute l'Humanité aspire depuis tant de siècles !

Dussions nous succomber clans nos tentatives mille lois, nous nous relèverons encore pour re commencer et pour combattre les obstacles jusqu'à la victoire définitive et complète.

A nous donc, tous les Frères de tous les pays qui partagez notre foi et nos espérances ! Nous ne formons tous qu'une seule famille, et nous devons tous partager les efforts de nos frères, soldats d'Icarie, soldats de l'Humanité ! Soutenons-les donc de toutes nos forces et de tous nos moyens ! Ils cherchent l'Icarie, ils la fondent, ils ne l'ont point abandonnée et ils ne l'abandonneront jamais !...

Que dis-je ! l'Icarie existe déjà, puisque nous la portons nous mêmes dans nos cœurs ; puisqu'elle s'est élargie dans nos consciences jusqu'à envelopper toute Humanité en une seule Famille ; puisque nous l'embrassons de tout notre amour de la Vérité, de la Justice, de la Liberté, de l'Égalité, de la Fraternité et de l'Unité. Toutes les puissances du monde ne sauraient la détruire !...

Nos deserteurs.

Il arrive très souvent aux hommes les mieux intentionnés, de ne pas assez mesurer leurs forces à la grandeur de la tâche qu'ils s'imposent. C'est souvent une faute grave, une grande déception, un malheur irréparable, et quelquefois, par l'enchaînement des circonstances et par suite de la sobdarité inévitable entre les hommes de la même société, c'est une calamité, un désastre qui est toujours regardé comme un véritable crime, si le manque de bonne volonté est constaté.

Que le malheur nous vienne de la méchanceté de nos ennemis, ou de l'inexpérience de nos amis, ou du dévouement même de nos frères ignorans et présomptueux, l'effet est toujours le même ; et notre douleur est d'autant

plus grande, si le mal nous vient de la mauvaise volonté de ceux qui passaient pour nos meilleurs frères, et qui s'étaient engagés à vivre en solidarité avec nous et à se dévouer à la Cause commune jusqu'à la mort.

Parmi les Icariens, engagés de la manière la plus sacrée dans la Société qui se propose de réaliser la *République fraternelle*, comme l'expérience le prouve malheureusement, il s'est glissé des hommes qui, tout en acceptant fièrement le titre glorieux de Soldats de l'Humanité, n'appréciaient point la grandeur de leur entreprise, ni la difficulté de leur tâche, et encore moins tous les périls de leur expédition héroïque. Au moment de leur engagement ils paraissent bien tous de leur dévouement à la plus belle Cause du Monde qui est celle des Icariens ; ils se disaient tous être forts et prêts à braver tout et à supporter tout dans l'intérêt de la réalisation d'icarie ; mais en action, même là où tout dépendait de leur propre prudence, de leur intelligence, de leur choix et de leur dévouement, à la première difficulté rencontrée, ils se découragent, abandonnent leurs Frères, au moment le plus difficile, trahissent la Cause commune elle-même, et reviennent ignominieusement croupir dans la fange de l'Individualisme, d'où ils étaient à peine sortis. Horreur ! ils s'en est même trouvé qui ont passé au camp de l'ennemi éternel de l'Humanité, pour faire cause commune avec les dominateurs et les exploiters de leurs Frères !

Que dire de tels hommes, d'une telle déception, d'une telle trahison ?... Malheureux ! c'est, la société individualiste qui les a ainsi formés et façonnés ; ils sont à son image. Ils ne peuvent nous donner que ce qu'ils ont ; et chez plusieurs on ne trouve que de la lâcheté, de la perfidie et des vices qu'ils emportaient avec eux en venant réaliser la Solidarité fraternelle avec nous.

La position de tous nos déserteurs est telle que, s'ils ne nous font pas plus de mal, ils sont réduits à mentir pour nous calomnier et nous défigurer, afin de justifier leur désertion. S'ils disaient sur nous et notre entreprise la vérité, rien que la vérité, ils annonceraient eux-mêmes à tout le monde leur condamnation, qui serait d'autant plus grande et inexorable qu'on leur reconnaîtrait plus de ressources de toute nature ; car ils se sont engagés à servir la Cause commune et à nous aider suivant tous leurs moyens, jusqu'à la mort.

Oh ! s'ils avaient de la bonne volonté, ou s'il germait dans leur cœur le plus petit grain de fraternité, ou s'ils pouvaient au moins apprécier la grandeur du tort qu'ils faisaient à leurs Frères restés fidèles au drapeau d'Icarie, ou s'ils avaient la conscience de la honte ineffaçable qui s'attache à leur front et dont ils se stigmatisent eux-mêmes, ils auraient certainement préféré plutôt mourir que de se séparer de leurs Frères et d'abandonner la plus belle Cause du monde.

Quelle excuse peuvent-ils trouver de leur désertion ? Comment peuvent-ils oser même ouvrir la bouche pour justifier leur conduite ? Y a-t-il des circonstances où un soldat ordinaire puisse désert son drapeau, par les mêmes raisons dont ils cherchent à se justifier ? Un Soldat de l'Humanité, n'est-il pas obligé d'avoir plus de courage, de dévouement et de persévérance, que tous les autres soldats du monde ?...

Dans notre cause, il n'y a point de choix pour personne ; il faut, même au prix de notre vie, persévérer jusqu'à la fin dans la réalisation de la Fraternité et vaincre tous les obstacles. Ce n'est qu'à ce prix que nous pouvons espérer d'arriver au Salut impérissable de tous, même de nos ennemis.

Il n'y a que ceux dont la santé ne permet pas de supporter les fatigues et les privations, inséparables de notre premier établissement, qui sont excusables en nous quittant momentanément pour soigner leur santé, comme des soldats blessés dans une bataille, avec l'intention de revenir après à leur drapeau quand ils sont guéris. Ceux-là ne doivent jamais être regardés comme déserteurs et encore moins comme renégats, s'ils continuent toujours de professer la même foi et la même espérance sur la réalisation de la Fraternité en Icarie.

Mais tous les autres qui se séparent de nous, dans aucun cas et sous aucun prétexte, ne peuvent être excusés ; car, de deux choses l'une : ou ils ont plus de dévouement, d'intelligence et de connaissances que nous tous, ou c'est le contraire. Dans le premier cas, pour ne pas nous priver de leurs qualités si précieuses, pour les appliquer à la réalisation de la plus belle et la plus utile entreprise au monde, il était de leur devoir de rester avec nous, quand même ils n'en auraient pris aucun engagement : surtout lorsqu'ils ne peuvent trouver nulle autre part des soldats plus courageux et plus dévoués,

ou au moins mieux disposés que nous, qui ne demandons qu'à être enseignés, conseillés, guidés, commandés et dirigés dans l'intérêt du Salut de tous.

Dans le cas contraire, malheureux aveugles ! comment peuvent-ils se séparer de nous, sans se priver du secours le plus utile dont ils ont tant besoin ? Où peuvent-ils trouver un concours plus fraternel, plus dévoué, et surtout plus utile à eux-mêmes et à toute l'Humanité ?

Dans les deux cas, où peuvent-ils trouver un champ plus vaste et plus libre à la fois, pour l'exercice de leurs facultés et de leurs vertus ?...

Que tous les hommes de cœur prononcent donc, s'il y a quelque chose au monde de meilleur, pour tous les citoyens courageux et dévoués, que de s'unir solidairement à nous, rester avec nous et faire cause commune pour travailler ensemble à la réalisation de la République fraternelle.

Cette vérité est tellement sentie par tous les Icariens sincères, qu'une de nos sœurs dévouées dont le fils est parti pour Icarie, en apportant au Correspondant du *Populaire*, deux cents francs pour le *Secours Icarien*, et en causant avec lui sur l'infamie de tous ceux qui abandonnent notre drapeau, s'est écriée qu'elle aimerait mieux apprendre la mort de son fils que sa désertion !...

Que ces malheurs servent du moins à notre enseignement ! Que le triste tableau de la désertion de nos frères, que nous avons tout lieu de croire remplis de bonne volonté et de dévouement, nous apprenne à mieux juger nos forces et nous pénètre bien de l'absolue nécessité d'une courageuse persévérance, qui est une vertu inséparable de la divine Fraternité !...

Persévérance ! Persévérance jusqu'à la mort, malgré et contre tous les obstacles, c'est notre devise et notre devoir ! La République fraternelle et universelle, dont l'Icarie n'est qu'un essai et qu'un germe, est la plus grande nécessité dans la destinée de toute l'Humanité- Nous ne pouvons rien y changer, ni ajouter, ni retrancher ! Nous sommes appelés depuis des siècles à la connaître, à l'aimer, à nous dévouer pour elle et à la réaliser le plus complètement possible. Nous n'avons point de choix. Nous devons l'accepter telle que la Fraternité parfaite la définit, et nous devons la servir de tout notre cœur et de toutes nos forces, jusqu'au dernier souffle de notre vie. Et quand même notre aveuglement nous empêcherait de la réaliser (car

en cela, pour tout Peuple, il n'y a point d'autre empêchement que son aveuglement) ; quand même toute la génération actuelle manquerait à sa mission ; les générations futures seraient obligées de revenir à la charge et de reprendre notre OEuvre, comme nous reprenons celle des Chrétiens primitifs.

Courage, Persévérance.

Malheur à nous, malheur à toute l'Humanité, si les Apôtres qui cherchent à réaliser le *Vrai Christianisme*, ou la *Communauté fraternelle* faiblissent jamais et reculent devant les difficultés et les persécutions qu'ils rencontrent !.....

Ce cri se presse dans notre poitrine à la lecture d'une lettre que vient de recevoir un de nos frères, dans laquelle nous trouvons :

« La propagande active que j'ai faite m'a valu ce qui suit : Sacrifice de temps et d'argent, toutes sortes de calomnies, la haine et le mépris d'un grand nombre de personnes, l'ingratitude même de beaucoup qui m'ont compris et qui ont renié leurs idées, et la perte de mon ouvrage. Aujourd'hui, je ne sais de quel côté tourner ; car je ne puis rester dans mon pays ; et pas d'espoir d'aller en Icarie, par rapport à ma femme. Obligé de vivre au milieu de tout d'ennemis qui me poursuivent de leur haine, n'importe où j'irai. Quelle triste existence !..... »

Qu'est-ce que tout cela prouve pour nous Icariens, sinon que nous sommes exposés, dans ce *vieux monde pharisien et bourgeois*, à la haine et à la persécution ?

Mais l'Apôtre *Paul* apprécie admirablement les Si-positions des privilégiés et des dominateurs, quand il enseigne que tous ceux qui voudront vivre selon Jésus-Christ seront persécutés par eux.

Pour nous, qui cherchons à réaliser tous les préceptes, toutes les espérances et toutes les perfections du *Vrai Christianisme*, peut-il être étonnant que les persécutions nous viennent ?

L'œuvre commencée par les Chrétiens primitifs n'est pas encore achevée, et nous entrons dans la carrière glorieuse de son accomplissement. Il faut donc que nous en subissions toutes les conséquences, et que nous acceptions courageusement et résolument leur position *apostolique* et *militante*.

Ne savons-nous pas que pour récolter il faut commencer par labourer et semer, et que pour jouir de la victoire il faut lutter et vaincre auparavant ? Ne savons-nous pas que pour arriver à l'Eglise triomphante, il faut nécessairement passer par l'Eglise militante et souffrante ?

Reculer devant les difficultés inséparables de notre mission humanitaire, ou seulement faiblir dans notre Apostolat, ce serait renier l'Hu inanité et la trahir.

Ne savons-nous pas que faute d'un seul pas on peut manquer d'atteindre le but de sa course ? Les Chrétiens primitifs ont faibli et fléchi devant les persécutions atroces de la part des dominateurs du monde païen, et ils'est passé bien plus de dix-huit siècles sans qu'on atteigne la réalisation du *règne de Dieu* sur la terre : tandis que Jésus ne lui assignait qu'une *seule génération*, et qu'il assurait même qu'avant que ses disciples fissent le tour des villes de la Judée, ce règne serait déjà arrivé dans toute sa splendeur et dans toute sa puissance.

Et Jésus devait être bien sûr de ce qu'il avançait, quand il ajoutait, que le ciel et la terre passeraient plutôt que sa promesse. Et réellement il ne faut pas plus de temps pour cette Réalisation ; mais il faut s'y prendre convenablement, et y employer toutes ses forces et tous ses moyens.

Comme un voyageur qui se laisserait arrêter dans son chemin par le mauvais temps, ou effrayer par des brigands, pourrait ne jamais arriver à son terme, nous aussi, même après des sacrifices mille fois plus grands que ceux que nous faisons, et après des conquêtes mille fois plus grandes que celles dont nous nous réjouissons, si nous faiblissons et nous reposons, nous pouvons manquer notre but, et même perdre l'avantage de notre position actuelle.

Il pourrait nous arriver ce qui est arrivé aux Chrétiens primitifs. Par des persécutions inouïes jusqu'alors, entravés continuellement pendant trois siècles dans leur *propagande pacifique* et dans leurs efforts pour réaliser la

Communauté fraternelle, ils ont faibli, ils ont voulu se reposer, gagner seulement du temps, et ils ont perdu tout, même leur position apostolique : car, par ce moyen, sous l'action puissante et incessante des oppresseurs, ils se sont *paganisés* partout, cessant d'être *Vrais Chrétiens*, à tel point qu'aujourd'hui même encore ils ne pourraient nulle part supporter Jésus-Christ ni ses vrais Apôtres : ils les persécuteraient et même il les tueraient.

Nous, plus que tous les autres, nous pouvons apprécier le mieux ce que toute l'Humanité a perdu par cette temporisation et par cette pactisation des Chrétiens primitifs avec le monde païen. Nous ne voulons point déprécier leur courage et leur dévouement ; mais nous cherchons uniquement à éviter leur faute la plus grave.

Jésus Christ nous dit : « Qui aura persévéré jusqu'à la fin et qui aura *vaincu*, héritera de tout, et régnera *sur la terre* avec le Père céleste, dans le royaume qui lui est préparé depuis le commencement du monde. »

Persévérons donc, frères, persévérons jusqu'à la mort, jusqu'au martyre ! Ne reculons jamais devant aucune des conséquences de notre principe divin : *Communauté fraternelle* ! Ne faiblissons jamais, ne nous reposons jamais, ni ne nous arrêtons jamais jusqu'à la réalisation la plus complète et la plus parfaite de ce principe en dehors duquel il n'y a point de salut pour personne !

Les difficultés sont naturelles : les persécutions sont inévitables ! *Il faut vaincre pour en être complètement affranchi !*

Si nous ne soulevons pas ce fardeau qui pèse sur l'Humanité, si nous succombons à notre tâche, nos descendants, même après mille siècles, seront obligés d'y revenir, de recommencer, et de faire ce que nous aurons abandonné. La même obligation pèse aujourd'hui sur nous par rapport à l'œuvre que les Chrétiens primitifs ont laissé inachevée. Courage donc, Frères, et persévérance jusqu'à la fin !

Nous faut-il de l'encouragement, des modèles et des exemples ? La vie des Chrétiens primitifs nous en fournit surabondamment. Nous n'avons qu'à les imiter dans leur courage, dans leur dévouement et dans leur persévérance, en évitant les fautes qu'ils ont commises à cause de l'inexpérience de l'Humanité dans l'ORGANISATION SOCIALE.

Voyez quelle était leur position et leur vie sous l'oppression des dominateurs toujours féroces ! Nous allons vous en soumettre quelques traits seulement que nous trouvons dans le *Vrai Christianisme*, p. 569. Voici comment s'écriait l'Apôtre le plus ardent :

« Il me semble que Dieu nous traite, nous autres Apôtres, comme les *derniers des hommes*, comme ceux qui sont *condamnés à la mort*, nous faisant servir de spectacle au monde.

Nous sommes à toute heure *livrés à la mort* pour Jésus, afin que la vie de Jésus paraisse aussi dans notre chair mortelle.

Mais qui nous séparera de l'amour de Jésus ? Sera-ce l'affliction, ou les déplaisirs, ou la persécution, ou la faim, ou les périls, ou le fer et la violence ?

On nous *égorge* pour l'amour de vous, Seigneur, on nous regarde comme des *brebis destinées à la boucherie* : mais, parmi tous ces maux, nous demeurons VICTORIEUX par celui qui nous a aimés ; car je suis assuré que ni la Mort, ni la Vie, ni les Anges, ni les Principautés, ni les Puissances, ni le Présent, ni l'Avenir, ni la Force, ni ce qu'il y a de plus Grand et de plus Bas, ni aucune Créature ne pourra jamais nous séparer de l'amour de Dieu en Jésus-Christ Notre-Seigneur. »

Et Jésus Christ lui-même ne fut-il pas en but à toutes les haines, à toutes les calomnies et à toutes les persécutions, puisqu'il subit le martyre de la croix, et qu'il put s'écrier de lui-même, comme l'atteste *saint Clément*, disciple et compagnon de l'Apôtre Paul :

« Pour moi, je suis un ver de terre et non un homme ! Je suis l'opprobre des hommes et le rebut du Peuple ? Tous ceux qui me voient m'insultent !..... »

Courage donc, frères, et persévérance ! Car ceux qui auront persévéré jusqu'à la fin seront VAINQUEURS, pour le salut de l'Humanité tout entière !....

On trouve les ouvrages suivans, consacrés à la défense et à la propagation des mêmes principes, au bureau du POPULAIRE, 18, rue Jean-Jacques-Rousseau, à Paris, et chez tous les principaux libraires de France et de l'étranger :

HISTOIRE POPULAIRE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE, de 1789 à 1848, par Cabet, 2 ^e édition, avec gravures, 6 vol.	25 fr.	ALMANACH ICARIEN, par Cabet, depuis 1841, chaque année, . . .	50 c.
Ou sans gravures, 5 vol.	20 fr.	SUPPLÉMENT à l'Almanach 1848, . . .	50 c.
VOYAGE EN ICARIE, 5 ^e édit., 1 vol. par Cabet.	3 fr.	ONZE DISCOURS du citoyen Cabet à la Société fraternelle.	1 fr.
LE MÊME, en allemand, traduit par Everbeck.	4 fr.	LE GANT jeté au Communisme, par Cabet.	25 c.
VRAI CHRISTIANISME, 2 ^e édit., 1 vol. par Cabet	2 fr. 50 c.	LE DÉMOCRATE devenu Communiste, par Cabet.	20 c.
COMMENT JE SUIS COMMUNISTE, et MON CRÉDO COMMUNISTE, par Cabet.	20 c.	LE VOILE SOULÉVÉ sur le procès de Tours, par Cabet.	25 c.
LE MÊME, en allemand, traduit par Everbeck.	30 c.	BIEN ET MAL, par Cabet.	15 c.
DOUZE LETTRES sur la Communauté, par Cabet.	1 fr. 50 c.	Collection du POPULAIRE, depuis 1841 jusqu'au n ^o 100.	36 fr.
MA LIGNE DROITE, par Cabet.	60 c.	RÉFUTATION de l' <i>Humanitaire</i> , 10 c.	
SALUT OU RUINE, par Cabet.	40 c.	— de l' <i>Atelier</i> , ...	30 c.
LA FEMME, par Cabet.	10 c.	— de l' <i>abbé Constant</i> , ...	30 c.
L'OUVRIER, par Cabet.	15 c.	LES VILLAGEOIS, par L.-Y. Mail-lard.	20 c.
CABET A CEUX QUI LE MENACENT D'ASSASSINAT, par Cabet.	10 c.	BIOGRAPHIE DE CABET, publiée par les Actionnaires du <i>Populai-re</i>	10 c.
BOMBARDLEMENT DE BARCELONE, par Cabet.	50 c.	A BAS LES COMMUNISTES, par Ca-bet.	5 c.
RÉALISATION de la Communauté, 8 livraisons, par Cabet.	4 fr.	INSURRECTION DU 23 JUIN, par Ca-bet.	50 c.

SYSTÈME DE FRATERNITÉ.

(Extrait du POPULAIRE.)

N^o 2.

Adoptons, pratiquons, proclamons, propageons
le principe chrétien de la Fraternité, tirons-en toutes les conséquences, et nous arriverons à l'organisation sociale la plus parfaite, et la plus capable de réaliser complètement le salut et le bonheur de

l'Humanité. CABET.

Prix : 10 cent., par la poste 15 c.

PARIS,
AU BUREAU DU POPULAIRE,
RUE J.-J. ROUSSEAU, 18,
ET CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES.

Novembre 1849.

ROUGES OU BLANCS.

Le grand Jugement universel, appelé, à cause de sa justice et de sa puissance, *Jugement de Dieu*, approche et nous entraîne, tous, à ne former que les deux camps évangéliques qui doivent embrasser toute l'Humanité.

Encore un moment et il n'y aura plus sur toute la terre que des *Élus* et des *Damnés*, des *Rouges* et des *Blancs*.

Nous ne pouvons plus résister ; nous sommes tous forcés de nous déclarer *Rouges* ou *Blancs* : chacun selon son cœur et ses habitudes.

Quant à nous, nous sommes *Rouges* dans toute la force du terme. Nous acceptons la Révolution et la République avec toutes leurs conséquences.

La Révolution pour nous, c'est l'accomplissement de la destinée de l'Humanité ; c'est cette grande transformation de la Société humaine, que l'Évangile appelle *Jugement de Dieu*, *Jugement dernier*.

La Révolution, suivant Robespierre, l'un de ses plus fidèles et ardens Apôtres, doit avoir pour but *d'améliorer profondément le sort du Peuple*, autrement elle ne serait qu'un CRIME remplaçant une autre CRIME.

Nous sommes donc, dans ce sens, Révolutionnaire au suprême degré : car nous voulons le *bonheur commun de tous les Peuples* Nous abandonnons aux *Blancs* tous les embarras des Révolutions stérile- pour le bonheur du Peuple : à eux toute la responsabilité de leurs crimes !..... Voici notre programme :

Réalisation complète du VRAI CHRISTIANISME avec toutes ses conséquences, jusqu'aux dernières limites, posées par l'AUTEUR DE L'EVANGILE : rien de plus, rien de moins.

Nous acceptons par conséquent et nous voulons réaliser :

FRATERNITÉ.

Souveraineté pour tous.

Solidarité.

Égalité.—Liberté.

Éligibilité.

Unité.

Paix.

AMOUR

JUSTICE

SECOURS MUTUEL

ASSURANCE UNIVERSELLE

ORGANISATION DU TRAVAIL

MACHINES AU PROFIT DE TOUS

AUGMENTATION DE LA PRODUCTION

RÉPARTITION ÉQUITABLE DES PRODUITS

SUPPRESSION DE LA MISÈRE

AMÉLIORATIONS CROISSANTES

MARIAGE ET FAMILLE

PROGRÈS CONTINUEL

ABONDANCE

ARTS.

Perfection en tout.

Éducation.

Intelligence.—Raison.

Moralité.

Ordre.

Union.

De chacun

suivant ses forces.

A chacun

suivant ses besoins.

Chacun pour tous.

Tous pour chacun.

BONHEUR COMMUN.

POUVOIR LÉGISLATIF.

Qui est celui d'entre vous qui puisse avec tous
ses soins ajouter un pouce à sa taille ?

(*Evang. de MAT. VI, 27.*)

Un astronome peut-il faire des lois pour les corps célestes ? Un physicien peut-il faire des lois pour les êtres de son domaine ? Un chimiste peut-il faire des lois pour les corps qu'il analyse ou qu'il compose ? Un médecin peut-il faire des lois pour l'organisme humain ? Ne sont-ils pas, au contraire, tous *obligés* de rechercher les lois de la Nature, toutes faites, et de s'appliquer à les connaître et à leur obéir ? Toute leur sagesse, toute leur science, toute leur autorité et toute leur puissance ne consistent-elles pas uniquement en étude, travail, courage, persévérance, et surtout en *obéissance* ? Leur activité et leur volonté peuvent-elles s'appliquer à autre chose ?....

Par quelle exception ou par quelle raison donc certains hommes peuvent-ils prétendre posséder une autorité, un pouvoir, une souveraineté absolue pour faire des lois, d'après lesquelles les hommes, les Peuples et toute l'Humanité même doivent régler les actes de leur vie ? N'est-ce pas du charlatanisme ou de la folie ; ou plutôt n'est-ce pas une impiété et un sacrilège que de vouloir substituer sa volonté à celle de Dieu, qui est notre unique Législateur, qui nous a dotés d'une constitution éternelle, qui nous a fait des lois inaltérables et fixé les règles invariables de la vie ?....

La volonté unanime et les efforts, même de l'Humanité tout entière, peuvent-ils changer les qualités d'un seul atome ou lui ajouter une propriété qu'il n'a pas ? Est-il plus facile ou plus possible de changer la nature

humaine, de la modifier ou de lui prescrire des lois auxquelles Dieu ne l'a pas soumise ?

Si nos législateurs se bornent à rechercher uniquement les lois éternelles et à leur donner un pieux témoignage ; si nous ne sommes soumis qu'à des lois éternelles et invariables ; pourquoi nos prétendues lois varient-elles d'un peuple à l'autre ? Pourquoi sont-elles méconnaissables d'une génération à l'autre, quelquefois même d'une année à l'autre ? Pourquoi tous ces débats, discussions, intrigues, cabales, votes et prescriptions des peines, comme sanction indispensable, si la volonté d'aucun homme ni d'aucune assemblée ne peut pas faire la loi, ni anéantir, changer ou modifier la loi de Dieu

Si la force et la violence doivent ou peuvent faire la loi pour les hommes, pourquoi ne respecterions-nous pas les habiles exploiters des grands chemins qui, eux aussi, font la loi aux voyageurs faibles et sans armes ? Ne donnent-ils pas souvent, eux aussi, des preuves de courage, de valeur personnelle, et même de loyauté et quelquefois de générosité qu'on rencontre rarement chez leurs ?

Il nous convient donc point de prétendre qu'il puisse exister une autorité législative quelconque, et nous ne devons reconnaître qu'*un seul pouvoir, le pouvoir exécutif des lois éternelles de Dieu*, il n'y a d'ailleurs d'autorités que celles qui viennent de Dieu. Les pouvoirs qui ne viennent que des hommes ne sont nullement des pouvoirs, mais des instrumens abominables et sataniques d'usurpation, de sacrilège et d'oppression.

Ne devons-nous pas écouter plutôt Dieu que des hommes, et obéir plutôt à notre Père éternel qu'à des oppresseurs sans cœur, sans conscience, sans charité, sans foi ni loi ?

N'avons-nous pas déjà, depuis des siècles, la ICI SOCIALE, ÉTERNELLE, SUPRÊME, révélée par Jésus-Christ, attestée par la conscience de l'Humanité, celle de la FRATERNITÉ ?..... Cette loi n'est-elle pas déjà inscrite sur tous les monumens publics ?.... Pourquoi chercherions-nous, ou nous laisserions-nous imposer une autre loi quelconque, opposée à cette loi éternelle, que rien ne peut effacer de notre conscience ?.... Cette loi ne suffit-elle pas complètement à déterminer et à régler toutes nos relations sociales ?....

Ce programme, cette proposition qu'on nous somme audacieusement et impudemment de produire, c'est notre trinitaire sacré : *Liberté, Égalité, Fraternité* !... N'est-il pas déjà inscrit partout ? Ne frappe-t-il pas, à tout moment, la vue de nos Représentants pour leur rappeler leur mission ?... N'est-il pas déjà accepté et proclamé par tous les Peuples où l'on peut librement manifester son opinion ?... Tous des gouvernements, tous les sauveurs des Nations ne sont-ils pas sommés, par la Providence et par la conscience de l'Humanité, de l'exécuter sans délai et de le réaliser dans toutes les institutions nationales.

Ne les voyons-nous pas à l'œuvre, tous ces grands sauveurs ?... Nous les laissons faire. Ils ne pourront jamais se plaindre des obstacles qu'on aurait opposés à leur volonté. Rien ne contrarie leur omnipotence, ils agissent seuls et en souverains : les Peuples sont patients comme Dieu, qui est éternel. Ils seront obligés d'exécuter la loi éternelle, ou ils passeront comme un souffle du simoun, produit d'une infection, à laquelle les hommes n'ont pas encore remédié.

Malheur aux serviteurs *inutiles* ; car, selon l'arrêt irrévocable de l'Evangile, ils seront jetés dans les ténèbres extérieures, où il y aura les pleurs et des grincement des dents (Evang. de Mat. 25 ; 30) !...

ICAR E DEVANT LE MONDE.

Vous aurez à souffrir des afflictions dans le monde ; mais ayez confiance j'ai vaincu le monde,

(EVANG. DE JEAN, XVI ; 33.)

Ne craignez point, petit troupeau ; car il a plu à votre Père de vous donner le RÈGNE.

(EVANG. DE LUC, XII, 32.)

Le règne des ténèbres et d'iniquités n'est pas encore complètement vaincu. La Liberté, l'Egalité et la Fraternité, que nous ne cessons d'invoquer et de proclamer, sont encore bien loin d'être réalisées.

Chez tous les Peuples, de petites minorités factieuses, fortes de leur position acquise par le privilège, le mensonge, la ruse, l'imposture, la corruption et la violence, oppriment adacieiisement les majorités simples, crédules et désarmées, en les exploitant sans miséricorde, comme des troupeaux de bêtes de somme.

Ces bandes d'opresseurs armés et organisés ont changé le monde en une vaste caverne de larrons où, pour les justes, il n'y a qu'injure, outrage, calomnie, spoliation et martyre.

On pousse le crime jusqu'à voler et assassiner des Nations tout entières ; on a l'impudence de pousser l'impiété jusqu'à se faire rendre publiquement des honneurs presque divins, sous prétexte d'autorité, de dignité et de

mérite ; et, pour comble d'imposture, on nous envoie au-delà du tombeau et de la terre pour y chercher le règne de Dieu et sa justice.

Tel est le monde actuel dans son essence ! Tels sont ses gouverneurs, ses administrateurs, ses héros et ses sauveurs !....

Faut-il donc s'étonner que le règne de Jésus-Christ n'est pas de ce monde, et que tous les Réalisateurs de l'Evangile sont par lui honnis, calomniés, outragés et persécutés ?

Tous les martyrs dont l'histoire nous transmet le souvenir, et l'état des neuf dixièmes de l'Humanité qui depuis des siècles ne cesse d'être lamentable et désespérant, ne prouvent-ils pas jusqu'à l'évidence que ce monde, inspiré, gouverné et audacieusement exploité par une poignée d'usurpateurs et d'oppresses, pour nous imposer son joug et sa misère, ne fait et ne fait que persécuter, supprimer et exterminer les meilleurs Apôtres de la vérité, les plus fidèles Serviteurs de Dieu et les plus dévoués Défenseurs du Peuple ?....

Faut-il s'étonner que ce grand menteur, spoliateur et homicide ne respecte pas plus aucun juste qu'il n'a respecté Socrate, Jésus-Christ, et leurs disciples et imitateurs ?

Faut-il s'étonner qu'il ne respecte pas la PROPRIÉTÉ matérielle des Travailleurs qui produisent tout et qui manquent de tout, lui, cet insigne larron, qui ne respecte point même cette autre propriété, bien plus importante et plus sainte, la vérité, l'injustice, la conscience et la dignité humaine ?

Faut-il s'étonner qu'il ne respecte pas la FAMILLE, lui assassin par excellence, qui à tout propos outrage et extermine des millions de familles par la misère, quand il cherche à les exploiter, et par les armes, quand il veut les asservir et les soumettre à la domination de ses favoris ?

Faut-il s'étonner qu'il n'ait aucune RELIGION et qu'il n'en respecte aucune, lui le plus grand imposteur et impie, qui ne respecte en rien la Vérité et la Justice, – qui les abhorre comme son plus grand danger, – et qui se jette avec rage et fureur, pour le tuer, sur tout homme qui manifeste le désir de suivre les traces du Communiste Gahlén, auteur du Christianisme ?

Faut-il s'étonner qu'il ne puisse supporter aucune vraie SOCIÉTÉ, ni germe d'aucune Société fraternelle, lui destructeur insolent de toute Société, qui ne cherche que des complices et des esclaves pour ses amis et ses adorateurs.

Faut-il s'étonner que cet incorrigible pervers ne veuille accepter ni tolérer notre Icarie, laquelle, pour mettre fin à toute misère, à toute oppression et à toute injustice, cherche à réaliser la Fraternité avec toutes ses conséquences et le règne de Dieu sur la terre ?

N'avons-nous pas la mesure de sa haine et de son audacieuse déloyauté sur cette République romaine qu'il vient d'assassiner, et qui cependant de toutes les Républiques était, dans son origine, la plus légitime, la plus régulière et la plus sainte ? Quel motif pourrait-il avoir pour respecter notre Icarie, qui surpasse de beaucoup toutes les Républiques connues jusqu'à ce jour, qui cherche à réaliser toutes les promesses évangéliques, et tous les progrès nécessaires au bonheur le plus parfait de l'Humanité entière ?

Quelle loi, quel droit, quel principe a-t-il respecté dans sa conduite infâme envers la République romaine, qui était pourtant très modeste dans ses prétentions, qui se renfermait rigoureusement dans son indépendance nationale, et qui n'osait franchir les limites étroites des promesses formulées par l'individualisme ?

Que peut-il y avoir de commun entre ce Monde et l'Icarie, qui est destinée, non à lui ressembler ni à le servir, mais à l'entraîner par son exemple, à l'absorber par sa justice distribuée, à le vaincre par son dévouement et sa fraternité, et même à l'écraser par sa toute puissance sociale, s'il persiste dans la voie de l'injustice et dans l'emploi de ses manœuvres infâmes ?

Nous n'avons donc rien de bon à espérer de ce monde ni de ses institutions iniques, et nous n'avons à lui offrir que la Fraternité évangéliques, avec toutes ses conséquences.

Nous acceptons donc avec résignation, vis-à-vis de lui, cette position, qui convient à de vrais Chrétiens ; nous la soutiendrons avec courage et persévérance, et nous ne l'abandonnerons jamais !..

Paix aux hommes de bonne volonté ; à chacun suivant ses besoins ; de chacun suivant ses moyens !....

Armes de nos adversaires.

Il n'y a qu'une vérité et une justice au monde, qui déterminent et règlent la vraie *vie* de l'Humanité. Tout ce que les Peuples supportent de contraire à ces deux régulateurs éternels, n'appartient point à leur vie et doit immanquablement disparaître, malgré tous les artifices du mensonge, de la ruse, de la corruption et de la violence.

Nous ne voulons nous appuyer que sur la Fraternité, qui est la suprême expression sociale de la vérité et de la justice. Par cette raison nous participons à la vie impérissable de l'Humanité, et nous sommes sûrs que tous ces fantômes de puissance et de grandeur, qui s'élèvent contre la réalisation de la Fraternité et qui cherchent à nous anéantir, disparaîtront à jamais devant la manifestation majestueuse de notre *République fraternelle*.

Celui qui est dans la vérité et la justice, quand même il se dirait notre adversaire, marche dans noire voie, avec nous, ou vient inévitablement à nous.

Nos adversaires de bonne foi, égarés par l'ignorance ou par la calomnie, comme l'expérience journalière le prouve, tout en nous combattant font des progrès dans la connaissance de la vérité et de la justice, se perfectionnent, se convertissent eux-mêmes et viennent fraterniser avec nous.

Deux camps sont impossibles dans la vie normale de l'Humanité ; car elle est une dans son origine et dans sa destinée. L'union et l'unité sont le *critérium* infaillible de la vérité et de la justice de tout système social. Notre système de fraternité appelle tous les hommes de bonne volonté, les concilie, les relie, les stimule, et les réunit en une seule famille.

Il n'y a parmi nous ni sectes, ni castes, ni classes ; nous sommes tous également libres et frères, tous également *Souverains* pour réaliser notre République fraternelle.

Il n'est de là que tout homme de cœur, fût-il notre plus cruel persécuteur, s'il est, comme Paul l'Apôtre, de bonne foi et de bonne volonté, se convertit bientôt comme lui, rend hommage à la Vérité et, au péril même de sa vie, vient s'unir à la grande Famille de ses frères. Aussi croyons-nous qu'il est

de notre devoir d'être in Ijilgens, patien-et pleins de-compassion envers les hommes de bonne foi et de boune volonté, qui peuvent quelquefois s'égarer jusqu'à nous combattre et nous persécuter. Nous ne cessons de les plaindre et de les aimer comme nos propres frères malades et malheureux ; et la Vérité éternelle, plus puissante que toutes les erreurs, tous les préjugés et toutes les manœuvres du tnode, leur vient bientôt en aide et les amène sur la voie du salut, où nous nous rencontrons avec joie et bonheur.

Mais les hommes pour qui la Vérité et la Justice éternelles ne sont rien, qui ne veulent point de Fraternité eu pratique et qui s'en moquent en principe ; qui n'ont d'autre conscience que celle de leurs intérêts factices et de leurs passions dépravées ; qui n'admettent d'autre règle sociale que les dispositions impies et sacrilèges des dominateurs et des exploiters, peuvent-ils jamais venir à nous par la Vérité et la Justice, qu'ils n'avaient point, qu'ils ne cherchent jamais, qu'ils ne veulent point pratiquer, et qu'ils trouvent en opposition avec to'etes leurs habitudes et toute leur vie ?

Oh ! ces hommes là sont nos adversaires incorrigibles, nos ennemis implacables. Ils ne peuvent même rester indijtérens envers nous ; car notre existence seule est une critique pour eux et une condamnation. Depuis des siècles, depuis le Communiste crucifié sur le Golgotha jusqu'aujourd'hui, ils se conduisent toujours envers nous comme nos calomniateurs et nos assassins.

En effet peuvent-ils jamais nous combattre par la Vérité et la Justice éternelles, qu'ils ne connaissent point eux-mêmes, dont ils ne se soucient nullement, et qu'ils regardent toujours, à cause de leurs vices et de leur dépravation, comme un danger imminent, qui les menace sans cesse de les dépouiller de tous les privilèges uniques sur lesquels sont basés leur grandeur, leur autorité, leur domination et leur exploitation ? Et quelles autres armes peuvent-ils nous opposer ou trouver à leur disposition, si ce n'est le *mensonge*, la *calomnie*, la *corruption*, et la *violence* ? Demandez leur quels sont les mobiles et les liens de toutes les sociétés civiles et politiques actuelles, et quels sont les moyens de leurs gouvernemens, et ils ne manqueront pas de vous répondre eux-mêmes qu'il n'y en a point d'autres, et que c'est une illusion, une utopie et une chimère que d'espérer pouvoir jamais s'en passer. Otez aux sociétés actuelles et à leurs

gouvernemens tous les moyens que le mensonge, la calomnie, la ruse, la corruption et la violence mettent a leur disposition, et ils ne pourront pas subsister même pendant vingt-quatre heures. Tant la Vérité et la Justice leur sont dangereuses et les tuent vite !...

Quand les gouvernemens eux-mêmes des sociétés actuelles ne peuvent s'appuyer que sur le mensonge, la ruse, la calomnie, la corruption et la violence ; les dominateurs et les exploiters de toutes sortes, peuvent-ils s'appuyer sur autre chose, ou défendre leurs intérêts égoïstes avec d'autres armes ?

Ne voyons-nous pas toujours et partout les habiletés elles grandeurs politiques ne s'élever, ne se maintenir et ne régner sur les immenses majorités des Nations, que par ces moyens-là ? Otez-leur ces leviers et vous les réduisez à leur néant, où laissés à eux-mêmes, selon la mesure évangélique, des premiers ils deviendront bientôt les derniers, sans prouver même dans leur conscience la douce consolation de mériter d'être traités par les autres en frères.

SPces'gens habiles voulaient essayer de nous combattre avec les armes loyales de la vérité et de la justice, loin de nous nuire, ils ne pourraient que dévoiler leurs erreurs à notre égard ; ils nous aideraient, sans le savoir même, à faire triompher notre cause ; ils seraient obligés d'entrer dans la voie de la réalisation de la Fraternité ; et il ne leur resterait qu'un seul moyen pour nous confondre et nous vaincre, ce serait de nous surpasser en tout et de réaliser la République fraternelle mieux et plus tôt que nous.

O vous, puissans par le mensonge, vous puissans par la ruse, vous puissans par la calomnie, vous puissans par la corruption, vous puissans par les privilèges et vous puissans par la violence, pourquoi ne cherchez-vous pas à devenir puissans par la vérité, par la justice, et par votre dévouement à la réalisation de la Fraternité ?

Vous tous, dominateurs et exploiters des ignorans, des faibles, des crédules et des pauvres, ne seriez-vous pas mille fois plus heureux, dans une Société organisée selon la vérité, la justice et la fraternité, que vous ne l'êtes actuellement dans une société organisée selon le mensonge, la ruse, la calomnie, le privilège, la corruption et la violence ? Par toutes vos manœuvres et par toutes vos cruautés les plus atroces, pendant tant de

siècles, qu'est-ce que vous avez gagné ? Votre situation d'aujourd'hui est-elle plus assurée que celle avant le martyre de Jésus et de ses disciples et imitateurs ? Toute votre Impiété et tous vos efforts ont-ils pu produire autre chose que la misère et des souffrances affreuses et inutiles de tant de générations ? Pendant tant de siècles de travail constant et persévérant, qu'ont-elles produit, votre sagesse et votre habilité ? Où sont aujourd'hui vos sages et vos habiles ?... Eles-vous sûrs au moins de votre lendemain ?... Quand les rois et le pape lui-même ne le sont point, combien moins, ô insensés pouvez-vous l'être vous-mêmes ?....

Quand même vous réussiriez à nous exterminer tous jusqu'au dernier, les générations futures reviendraient inmanquablement à la charge, contre votre injustice, votre orgueil, votre domination et votre exploitation, comme nous revenons aujourd'hui après les Chrétiens primitifs ; car il faut que la volonté de Dieu se fasse, et que les destinées de l'Humanité s'accomplissent !.... Pourquoi ce travail, ces peines et ces malheurs inutiles ?.... Vous est-il si difficile de fraterniser avec vos semblables ? Nous ne vous demandons pas autre chose. Nous ne cherchons pas même à vous imposer notre Fraternité ; nous voulons seulement ne plus être opprimés, ni dominés, ni exploités : nous voulons seulement jouir d'une liberté complète de pouvoir réaliser le Règne de Dieu entre nous-mêmes.

Tous les malheurs de l'Humanité viennent uniquement de votre aveuglement, de votre dureté et de votre refus opiniâtre de fraterniser avec ceux que vous dédaignez, repoussez, exploitez, dominez et opprimez, et que vous empêchez de toutes vos forces de fraterniser entre eux.

Ne savez vous point que toute domination, tout privilège et toute exploitation de l'homme par l'homme sont irrévocablement destinés à périr, et que nulle puissance et nulle sagesse ne pourront empêcher leur destruction complète ?...

Vous et nous, venons plaider notre cause devant Dieu et l'Humanité ! venons exposer ce que nous sommes et ce que nous voulons ; que le jugement de Dieu prononce entre nous et vous, et qu'il décide de notre sort !

Nous avons pour témoins et compagnons Abel, Socrate, Jésus et tous leurs Imitateurs ; vous êtes escortés par Caïn, par tous les princes et leurs

serviteurs, et par tous les juges et les bourreaux des martyrs. Nous sommes pauvres, et, comme le Fils de l'Homme, nous n'avons souvent où reposer notre tête ; vous possédez, au contraire, tout avec le pouvoir. Nous n'héritons que des peines, des privations, de l'abnégation, du dévouement et du martyre ; vous gardez tous les droits et tous les privilèges pour vous, usant et abusant de tout ce dont nous sommes dépouillés. Nous n'avons d'autre prétention que la réalisation de la Fraternité avec toutes ses conséquences, pour le Salut social et éternel de tous, même de vous ; vous voulez, au contraire, perpétuer l'esclavage, la misère de tous les Peuples avec vos privilèges et votre domination. Nous vous invitons avec instance à fraterniser avec nous et, selon le précepte évangélique, nous vous offrons tout avec notre vie ; vous nous insultez, outragez, calomniez, et vous profitez du moindre prétexte pour nous persécuter et nous anéantir même. Nous condamnons toutes sortes de violences et demandons l'abolition de la peine de mort, d'abord pour vous et puis pour les autres moins coupables que vous ; vous nous imposez, au contraire, voire autorité par la violence et la terreur, vous faites alliance éternelle avec la MORT et vous cherchez à perpétuer à jamais son règne sur la terre. Nous sommes doux et pacifiques, comme notre Maître qui nous commande du Golgotha, et nous n'avons d'autres armes que la Vérité, la Justice et la Fraternité ; vous êtes partout, au contraire, tous seuls armés, insolans, arrogans, menaçans et oppresseurs, eu vous attribuant les honneurs de bienfaiteurs et de sauveurs des Nations !... O impies !...

Vous vous troublez, ô frères égarés et malheureux !... Le jugement de Dieu s'annonce donc pour vous comme de la terreur ! .. Vous paraissez être surpris comme un voleur en flagrant délit ! Au milieu de toute l'Humanité, vous et les vôtres, vous êtes les seuls armés du glaive, vous vous êtes entourés de bastilles, vous proclamez partout que vous avez pour vous l'immense majorité, et pourtant vous tremblez ! C'est parce que vous n'avez point pour vous la vérité et la justice, et que vous méconnaissiez et blasphémiez la Fraternité ; c'est que vous n'avez d'autre science que le mensonge, ni d'autre connaissance que la ruse et la corruption, ni d'autre espoir, droit, raison et soutien que votre glaive que vous suspendez sur nos têtes. O malheureux !... Ne savez-vous pas que cette attitude, que vous

cherchez à rendre de plus en plus menaçante, vous condamne, et donne le témoignage évangélique que vous êtes destinés tous à périr par le glaive ?

Mais tranquillisez-vous, ô Frères égarés, il ne s'agit pas encore du Jugement dernier, du terrible jugement de Dieu ! Ce n'est qu'un appel à votre conscience et à votre Iraternilé !...

Qui de vous ou de nous fait la Volonté de Dieu et accomplit les destinées de l'Humanité ? Pourquoi donc nous attaquer avec tant de déloyauté, tant de perfidie et tant de violence ? Que ne nous indiquez-vous pas plutôt quelque chose de mieux et de plus parfait que la réal sation de l'Evangile qui est notre vœu ? Pourquoi ne faites-vous vous-mêmes rien de mieux ni de plus efficace pour détruire à jamais l'ignorance et la misère, et pour réaliser la Fraternité universelle, avec le bonheur de toute l'Humanité ?

Mais vous n'êtes pas encore dans la Vérité et la Justice, et vous ne voulez pas de Fraternité ni pour vous ni pour les autres : voilà pourquoi vous êtes forcément réduits au rôle ignoble de menteurs, de calomniateurs, de persécuteurs et de cruels oppresseurs !...

Notre mission.

Il y a des gens qui s'imaginent facilement qu'on peut récolter avant d'avoir semé, et cueillir de doux fruits de la Communauté Fraternelle ayant de i'avoir réalisée. Pour ces malheureux la déception est inévitable. Nous comprenons les motifs de leurs plaintes amères ; nous compatissons à leurs souffrances ; leur haine même et leurs calomnies ne nous surprennent point. Mais ceux qui paraissent le plus dévoués à la Communauté, et qui, comme *Pepin et Chaise*, voulaient toujours passer pour tels, viennent, par un abus de confiance, d'une manière sacrilège, cent fois plus coupables *qu'Ananie*, nous soustraire dan un moment le plus difficile, une somme de 8.700 fr., cela surpassa toute idée.

Et si nos amis nous fonrtant de mal, devons nous nous étonner que nos ennemis cherchent à nous supprimer, séquestrer, anéantir, etc.?

Que faire ? – Il faut nous résigner. Nous ne pouvons commencer la réalisation de la Fraternité qu'au milieu et qu'avec de tels hommes que la

Société actuelle forme et nous donne. Notre Religion nous impose l'obligation de persévérer dans notre mission jusqu'à la fin. Nous ne devons, pas ni ne pouvons reculer devant aucune difficulté, obstacle ou persécution. Notre *Avant-Garde Humanitaire* est obligée (l'avoir plus de courage et de persévérance que toutes les Avant Gardes militaires du monde. Nous savons que l'Armée de Dieu qui nous suit ne peut manquer de triompher. Nous ne devons pas la trahir. Notre victoire amènera inmanquablement le règne de Dieu sur la terre, pour toute l'Humanité.

QUELQUES PROTESTATIONS

*En faveur du Citoyen Cabet, accusé
d'escroquerie.*

Notre procès a été l'occasion de nombreux témoignages de sympathie pour le Citoyen Cabet, qui ont naturellement redoublé depuis sa condamnation *par défaut*.

Nous avons été particulièrement touchés d'une lettre des exilés de Londres, qui revendiquent noblement pour tous les Socialistes la solidarité de l'arrêt rendu contre Cabet. Nous sommes affligés, sans être surpris de la saisie pratiquée à ce sujet contre les journaux la *République* et la *Démocratie pacifique*. Nous espérons bien qu'un jury ne pourra jamais voir « l'apologie d'un fait qualifié crime, » c'est-à-dire l'éloge de l'escroquerie, dans le cri d'indignité excité par un jugement qui inflige à un citoyen vertueux et dévoué à l'Humanité la qualification d'*escroc*.

Comme nous ne voulons fournir aucun prétexte à d'inutiles persécutions, nous ne répéterons pas cette lettre, que nos amis pourront lire accompagnée d'injures dans l'*Ami de la Religion* du 24 octobre 1869, et dans l'*Union* du

même jour. Le texte en sera d'ailleurs lu à l'audience lors du procès qui aura lieu devant le jury, et il sera ainsi publié dans tous les journaux.

En attendant, voici une nouvelle lettre de cette Société, qui a été adressée à la *République* et à la *Démocratie Pacifique* :

Société des Proscrits démocrates-socialistes à Londres.

« Cher concitoyen,

En apprenant que votre journal avait été saisi pour avoir publié noire protestation en faveur du citoyen Cabet, nous avons éprouvé un vif sentiment de surprise et de chagrin. Pourquoi faut-il que l'auteur d'un article incriminé ne puisse pas en revendiquer pour lui seul la responsabilité judiciaire et en affranchir le gérant ? Jamais nous n'avons mieux senti combien cette législation de la presse est dure, et nous nous reprocherions amèrement de vous avoir exposé à une saisie, s'il nous était possible d'apercevoir dans notre lettre la moindre trace de délit.

Comment ! voici un homme qui a toujours fidèlement servi la démocratie ; pour réaliser des idées qu'il croit vraies, et sous l'empire d'un sentiment incontestable de dévouement et de foi, il entreprend un essai de colonisation ; à l'âge de soixante-quatre ans, il traverse les mers, affrontant les mille fatigues et les mille dangers d'une expédition lointaine, jouant son repos, sacrifiant sa santé ; et parce qu'à la suite d'une adhésion toute volontaire, il y a eu chez quelques-uns des illusions déçues, parce que des plantes, habilement encouragées peut-être, se sont fait entendre, cet homme est tout à coup, après une longue vie honorable, présenté au public comme un malfaiteur du plus bas ordre, cet homme qui, candidat aux élections, a obtenu près de cent mille suffrages, est tout-à coup dénoncé....

Nous rougissons d'avoir à écrire un mot semblable : comme un *escroc* ! C'est peu. On s'empare de l'accusation, on la commente

on l'envenime, on la généralise ; une grande partie de la presse anglaise s'en autorise pour dire des socialistes français qu'ils sont un ramas de brigands, et en présence de pareils faits, nous devons nous taire, nous qui avons écrit le mot *fraternité* sur notre bannière, , nous, contre qui l'on s'arme des colères triomphantes du parquet ; nous, qui savons trop, hélas ! ce que la calomnie pèse dans la balance des sentimens humains

Si le citoyen Cabet avait été condamné après avoir été entendu, passe encore. Quoique Injustice, des hommes soit faillible, nous savons qu'il est d'un haut intérêt social que les décisions des tribunaux soient respectées. Mais le citoyen Cabet n'a-t-il pas été condamné ABSENT ? Le jugement qui l'atteint n'est-il pas un jugement par défaut ? Un jugement de cette nature ne laisse-t-il pas tout entier le droit de la défense ?

Nous n'avons pas attaqué la CHOSE JUGÉE, et cela est tellement manifeste, que le parquet n'a pas osé baser là-dessus ses poursuites.

Mais voilà que, chose étrange, chose à peine croyable ! on saisit la lettre comme présentant « Papologie de faits qualifiés crimes ou délits par la loi ! Est-ce que nous avons bien lu ? Quoi ! nous avons fait Papologie de l'escroquerie ! Assez ! assez ! nous aurions honte d'insister. La lettre est là : qu'on la lise !

Salut et fraternité.

Les membres du comité :

Signé : Louis BLANC, *président* ; CAZAVANT, *secrétaire* ; CAUSSIDIÈRE, Louis MÉNARD, A. WATRIPON, A. DUBOIS, *ouvrier menuisier* ; Martin BERNARD, DELEAU, A. BOURA, J.P. H. BERJEAU. »

Les autres protestations ne sont pas moins significatives, car elles viennent : des Icariens de Nauvoo, – des Icariens de France, – des membres des deux Avant-Gardes, – des témoins même à charge entendus au procès.

Protestation de la Colonte Icarienne à Nauvoo.

Une de ces grandes iniquités, qui suffirait pour déshonorer un siècle, va peut-être s'accomplir en France. D'ignobles calomnies veulent flétrir le nom de Cabet, du Philosophe chrétien qui a consacré toute une longue vie à l'éducation morale des Peuples ; du Régénérateur, de l'intrépide Apôtre qui, abandonnant Patrie, famille et fortune, prépare, en de lointains Climats, au milieu des dangers et des privations, le bonheur de l'Humanité.

Nous, témoins et objets de son amour et de son dévouement ; nous, jouissant déjà du fruit et de ses sacrifices et de notre persévérance, nous protestons contre des accusations aussi absurdes qu'infâmes, dont le triomphe serait une nouvelle honte pour notre infortunée Patrie.

Nauvoo, 9 août 1849.

*(Suivent cent quatre-vingt quatorze signatures, publiées dans la brochure :
RÉALISATION DICAHIE, N° 4)*

Protestation de trois prétendus Plaignans et témoins à charge.

Au Citoyen Rédacteur du POPULAIRE.

« Citoyen.

Entraînés par des circonstances indépendantes de notre volonté, et surtout à cause de l'état de notre santé qui était fort mauvaise, nous avons quitté la Société Icarienne à la Nouvelle-Orléans après son retour du Texas, et nous en sommes partis sans demander du secours à la Société. Ce qui prouve assez que nous ne croyons pas avoir le droit de réclamer et de nous plaindre, ni surtout de porter contre le citoyen Cabet une accusation aussi monstrueuse que celle d'escroquerie.

Nous n'avons nullement renié ni abandonné nos principes et notre but ; il n'est pas non plus dans notre caractère de

méconnaître nos engagements envers lui, que nous considérons comme l'un des plus détones défenseurs de la Démocratie.

Nous so âmes indignés de cette perfide manœuvre qui, dans les journaux officiels des Tribunaux nous a fait jouer le rôle si odieux de *plaignans* envers le Gérant d'Icarie et nous a portés comme ses principaux *accusateurs*.

Pourtant à notre interrogatoire, nous avons déclaré devant la Justice, d'une manière non équivoque, que nous n'avions point à nous plaindre du citoyen Cabet ni rien à lui réclamer.

Nous venons donc protester hautement contre cet artifice infernal, par lequel, en cherchant à avilir et à flétrir d'une manière aussi infâme un citoyen intègre et éprouvé, on flétrit notre nom et l'on nous voue au mépris de tous les Républicains sincères.

Nous vous prions, citoyen rédacteur, de nous réserver une place dans le plus prochain numéro de votre journal, afin d'y publier notre protestation.

Recevez, citoyen, nos salutations fraternelles et l'assurance de notre haute considération.

Paris, ce 6 octobre 1849.

L. TEYSSIF. R, de la première Avant-Garde,
J. ROUSSEAU, de la deuxième Avant-Garde.
POIRET, de la deuxième Avant-Garde. »

Membres de la première et de la deuxième Avant-Garde.

Paris, le 1^{er} octobre 1849.

Nous soussignés, membres de la 1^{er} et 2^e Avant-Garde Icarienne pour la colonisation au Texas, présens actuellement à Paris, nous avons lieu de nous étonner et de nous indigner de n'avoir pas été appelés à produire notre témoignage vrai et désintéressé dans l'affaire de cette colonisation, jugée récemment

par la 7^e chambre du tribunal correctionnel de la Seine. Nous avons donné des preuves non-équivoques de notre dévouement ; nous n'avons jamais renié nos principes ; nous sommes loin de cette triste position où l'on est obligé de mentir pour se justifier ; notre séjour à Paris était bien connu ; si l'on a su trouver les autres pour en obtenir quelques dépositions favorables à l'accusation, on aurait dû, dans l'intérêt de la justice et de la vérité, nous entendre aussi, afin de pouvoir juger l'affaire en toute connaissance de cause.

Nous protestons contre un tel procédé ; nous protestons de notre estime inaltérable pour le citoyen Cabet ; nous protestons contre toutes les accusations dirigées contre lui, à cause des revers produits par des causes indépendantes de sa volonté ; nous protestons enfin contre toutes ces pauvres arguties, contre tous ces sophismes débités sur la concession des terrains de la compagnie Peters, sur laquelle nous n'avons nullement été trompés et sur laquelle tout ce qui a été publié dans le *Populaire* était vrai.

Tout en allant coloniser au Texas, nous n'avons jamais subordonné dans notre pensée, la réalisation d'icane à la prise en possession des terrains sus-mentionnés, auxquels nous étions libres de préférer d'autres terrains et même une autre contrée.

Le citoyen Cabet, par sa présence, aurait facilement mis à néant tous les argumens avancés contre lui ; il le fera plus tard, c'est là notre conviction intime.

A nos yeux, la cause principale des désastres de l'expédition icarienne au Texas, ne peut être attribuée qu'à la Révolution inattendue de février. Cette explosion politique a produit des perturbations sociales trop graves, pour qu'il fût possible aux Icariens de France de venir efficacement à notre secours.

Quoi qu'il en soit, rien ne saurait justifier la conduite inqualifiable des dissidens hostiles envers le citoyen Cabet. Il était évident qu'après l'engagement solennel signé par eux, ils n'étaient plus au droit de réclamer quoi que ce fût. Un avide égoïsme, pour ne rien dire de plus, était seul capable de les porter

à de tels excès : ils se sont bénévolement rendus les aveugles instrumens d'une mystification policière, que ce soit là désormais une bonne leçon pour ceux qui tenteraient de suivre leur exemple.

PAQUOT, *doyen-d'âge de la première Avant-Garde* ; MAURICE, *membre de la première Avant-Garde* ; BOUÉ, *membre de la première Avant-Garde* ; COCHARD, *membre de la première Avant-Garde* ; DUTHY (Auguste), *membre de la deuxième Avant-Garde* ; CROMBEZ, *membre de la première Avant-Garde*.

Protestation des icariens de Paris.

Le Gérant d'Icarie est condamné pour escroquerie : on n'y saurait penser sans se rappeler la condamnation inique de Socrate et de Jésus-Christ !....

Si Jésus venait encore aujourd'hui avec ses Disciples renouveler au milieu de nous son divin Apostolat, les Pharisiens modernes ne pouvant plus le crucifier le dénonceraient comme un Rouge, un Communiste, un Rebelle ou un Escroc.

La vie des Chrétiens primitifs se renouvelle. Comme du temps des Apôtres, chacun vend ce qu'il possède et en apporte le prix pour en faire un fonds commun, afin qu'il n'y plus de Pauvres, – qu'il n'y ait qu'une seule propriété commune, à jamais indivise, celle de la Société ou de l'Église, – et que chacun, en vrai co-héritier et co-propriétaire, puisse en jouir selon ses besoins.

Les Païens d'aujourd'hui, furieux contre cette tentative de régénération sociale, déchaînent la persécution. Les vrais Chrétiens cherchent une nouvelle Thébàide pour se retirer dans un désert.

Mais les Pharisiens, les Publicains et leurs valets s'effraient de la puissance d'un tel exemple, et tremblent pour leurs

positions, acquises par tant de servilité, tant de lâcheté, tant d'injustice et tant d'iniquité.

Ils poursuivent donc avec rage ces Rénovateurs, et cherchent, avant tout, à se défaire de leur chef, Cabet. Ils y attachent le salut de leurs privilèges et de leur infamie.

Pour atteindre leur but homicide, ces persécuteurs reconnaissent la nécessité de tuer d'abord moralement leur victime, afin de pouvoir impunément et facilement consommer leur crime.

Jésus-Christ fut accusé et condamné comme Rebelle ; il faut donc représenter Cabet comme un Révolutionnaire qui ne médite que des coups de fusils.

Jésus Christ fut accusé et condamné comme un ambitieux qui voulait devenir *Roi des Juifs* ; il faut donc faire passer Cabet comme un intrigant, qui fait tout pour arriver au Pouvoir, et qui veut au moins être Dictateur dans un désert, quand il ne peut devenir ministre en France.

Jésus-Christ fut vendu et livré par son Disciple ; on le jugea et condamna en vertu des dépositions de faux témoins ; il faut donc séduire et amener quelques Disciples de Cabet, – chercher dans leur nombre de faux témoins, et *se débarrasser ainsi de la canaille par la canaille.* (Historique.)

Jésus-Christ fut pendu entre deux voleurs ; il faut donc attacher au front de Cabet le stigmate flétrissant d'escroc et de voleur.

Nous dévoilons et dénonçons ces manœuvres à tous les hommes de bien. Nous connaissons Cabet par sa vie politique et sociale de quarante ans, et son persévérant dévouement à la cause des prolétaires. Ses actes ne lui sont nullement individuels. Il n'a rien fait, il n'a rien entrepris pour la réalisation d'Icarie, sans préalablement demander avis, au moins à plusieurs d'entre nous, sans se concerter avec nous, et sans être sûr de l'assentiment, au moins de la grande majorité de ses Associés. Telle a toujours été, et telle est encore sa règle de conduite au milieu des Icariens.

Nous nous déclarons donc solidaires avec lui, et s'il faut que nous soyons flétris avec lui comme escrocs, à l'exemple des

Chrétiens primitifs qui se marquaient de la croix, nous acceptons cette glorieuse flétrissure, et nous serons mille fois plus fiers de nous trouver flétris avec Cabet, que si nous étions décorés, honorés et glorifiés avec tous les princes du monde qui ne cessent de spolier les Peuples, – de leur escroquer ce qu'ils ont de plus cher, – de voler des Nations, – et de les assassiner pendant des générations entières.

Paris, le 30 septembre 1849.

(Suivent les signatures.)

Les Icariens de Toulon à leur vénéré Père Cabet.

Père,

Nous saisissons avec un indicible plaisir l'occasion que nous présente un de nos Frères qui, plus heureux que nous, part pour le Nouveau-Monde, pour le monde de la Fraternité, pour vous adresser l'expression de nos sentiments respectueux et des vœux ardent que nous formons pour le triomphe définitif de notre chère Icarie.

Malgré les lâches persécutions des Barrot, des Falloux et des Btrotche de tous les étages, croyez, bien aimé Père, que notre dévouement et notre amour pour vous, seront toujours inébranlables. Puissent-ils vous dédommager un peu de tant de souffrances et de privations !

Notre reconnaissance est immense comme les services que vous avez rendus et que vous rendez encore au Peuple, dont nous vous avons proclamé le Père. Tandis que les aveugles et les médians abreuvent votre cœur du fiel delà médisance et de l'injure, nous, nous vous offrons avec bonheur tout ce que nos âmes possèdent de sincère gratitude. de profond respect et de sympathique admiration.

A la vue de toutes les cruelles épreuves auxquelles vous êtes en butte, si nous ne savions tout ce que vous possédez d'énergie, de confiance et de fraternité, nous vous crierions, de cette terre de souffrance et de malheur : « Courage, espérance, persévérance, car nos principes sont éternels ! » Et, en effet, la vérité, la justice et le droit peuvent-ils jamais périr ? Mais, nous vous savons convaincu et dévoué.

Tous les systèmes politiques, toutes les théories de réorganisation sociale auront leur temps, mais elles périront : le Communisme seul n'aura pas de fin !... La royauté a fait place à la présidence, la présidence fera place à la République démocratique ; celle-ci, sera remplacée par la République sociale qui, à son tour, le sera par la République Icarienne, c'est-à-dire la pure Communauté !!!

Nous sommes profondément convaincus de cette vérité, car le Christ l'a prêchée ; les premiers Chrétiens l'ont mise en pratique ; les philosophes de tous les siècles et de tous les pays l'ont enseignée. Et même, de nos jours, Lamartine, en parlant de l'immortel Robespierre, ne vous en démontre-t-il pas l'excellence et la vérité ? Écoutons-le ;

« Robespierre, dit-il, demandait une taxe des pauvres au moyen de laquelle les communes entretiendraient les vieillards et les infirmes indigents. Le riche, dépouillé graduellement de son superflu, le pauvre, gratuitement élevé à l'instruction, à la faculté du travail, à la profession d'un métier ; tout, dans ce plan de Robespierre, tendait évidemment à la Communauté des biens et à l'égalité des conditions. C'était l'esprit du Communisme primitif, idéal des premiers Chrétiens, redevenu l'idéal des philosophes.

Ce partage égal des lumières, des facultés et des dons de la Nature, est évidemment la tendance *légitime* du cœur humain. Les révélateurs, les poètes et les sages, ont roulé éternellement cette pensée dans leur âme, et l'ont perpétuellement montrée dans leur ciel, dans leurs rêves ou dans leurs lois, comme la perspective de l'Humanité. 'est donc un instinct de la justice dans l'homme, par

conséquent un lan divin que Dieu fait entrevoir à ses créatures. Tout ce qui conrarie ce plan, c'est-à-dire, tout ce qui tend à constituer des inégalités e lumières, de rang, de conditions de fortune parmi les hommes, est mpie. Tout ce qui tend à niveler graduellement ces inégalités, qui ont des injustices, et à répartir le plus équûablementl l'héritage ommun entre tous les hommes, est *divin*. Toute politique peut être ugée à ce signe, comme tout arbre est jugé à ses fruits : l'idéal n'est que la vérité à distance². »

Républicains et Démocrates exclusifs, qui prenez Robespierre pour modèle, imitez-le et suivez-le dans la route qu'il a tracée. Aristocrates et égoïstes qui vénerez Lamartine, mettez à profit son éloquente leçon. Pour nous, qui voyons la vérité, nous n'avons qu'à persévérer, à pratiquer et à propager les sentimens d'amour qui seuls doivent conduire l'Humanité là où tous les progrès aboutissent ; et bientôt, nous aurons la joie de voir poindre à l'horizon l'aurore du bonheur universel, nous annonçant l'avènement du règne de Dieu sur la terre.

Très illustre Maître, conformément aux sublimes principes que vous nous avez appris à connaître, nous tendons une main fraternelle à nos ennemis, car ceux qui, aujourd'hui, calomnient le Communisme, seront Communistes demain.

La veille, Saül persécutait les Chrétiens, le lendemain, il fut Chrétien lui-même : aujourd'hui, il est Saint Paul.

La tête du Christ, fut couronnée d'épines avant d'être ceinte de la divine 'auréolé. Bien-aimé Père, en vue du triomphe prochain de vos principes, réjouissez-vous : le laurier des martyrs couronne votre front.

Vénérable Père, avec le désir sincère d'aller vous rejoindre un jour, recevez l'accolade filiale et respectueuse que vous envoient de tout cœur vos enfans, les Icariens de Toulon.

Toulon, le 15 septembre 1849.

Pour les Icariens de Toulon.

(Suivent quarante et une signatures.)

AUX FONDATEURS D'ICARIE.

Honneur à vous, ô soldats magnanimes
De la sainte fraternité !
Gloire immortelle à vous, ombres sublimes
Qui dormez dans l'éternité !
Les chants sacrés d'innombrables phalanges,
En longs échos à nos accords unis,
Pour célébrer avec nous vos louanges,
Répéteront : Frères, soyez bénis.

Honneur à vous, etc.

Ouvrez, martyrs, les portiques célestes :
Nos messagers vers Dieu prennent l'essor,
ils vont du peuple offrir les vœux modestes ;
Recevez-les au son des harpes d'or.

Honneur à vous, etc.

Enfans du Christ, dans un antre Hémisphère,
De l'avenir préparant les autels,
Ils sont morités à la divine sphère, ...
Frères, chantons : ils sont morts immortels !

Honneur à vous, etc.

Séchons nos pleurs, et qu'un mâle courage
Rende la force aux faibles abattus :
Allons, amis, recueillir l'héritage
De leurs dangers, de leurs nobles vertus.

Honneur à vous, etc.

Ils ont scellé la nouvelle alliance,
Non par le glaive, et le sang, et les pleurs,
Mais par la foi, l'amour et l'espérance.
Semant pour tous des moissons et des fleurs.

Honneur à vous, etc.

En foudroyant les trônes de ce monde,
Le Peuple voit briller l'Egalité ;
Mais le bonheur des Nations se fonde
Sur la justice et sur la charité.

Honneur à vous, etc.

Ainsi qu'au ciel, la commune Patrie,
Quand verrons-nous tous les hommes s'unir ?
O fondateurs de l'heureuse Icarie, .
Vous seuls tenez les clefs de l'Avenir.

Honneur à vous, etc.
Lorsque la France, et grande et triomphante, .
Jetai ce cri : Vive la Liberté !
Vous répondiez d'une voix frémissante :
Républicains, sauvez l'Humanité ?
Honneur à vous, etc.
Mais vos accents n'ont pu se faire entendre ;
Et la discorde, accourant des enfers,
Couvrait Paris et de deuil et de cendre...
Beaucoup sont morts, beaucoup sont dans les fers !
Honneur à vous, etc.
Mânes chéris des modernes Apôtres,
Daignez sourire à l'hymne fraternel
Que nous offrons au ciel avec les vôtres.
Soyez bénis. Loué soit l'Eternel.
Honneur à vous, ô soldats magnanimes
De la sainte fraternité !
Gloire immortelle à vous, ombres sublimes
Qui dormez dans l'éternité !

(L'auteur de Chynine Icarien.)

15 novembre 1848.

LE CITOYEN CABET A LOUIS- NAPOLÉON,

Président de la République française.

CITOYEN PRÉSIDENT,

Lorsque, quelques mois avant la Révolution de Février, les agens de Louis-Philippe me poursuivirent devant le tribunal de Saint Quentin, et m'accusèrent de soutirer l'argent du Peuple, soit pour préparer une armée, des vaisseaux et des armes, afin de renverser le Gouvernement, soit pour m'enrichir des dépouilles des pauvres travailleurs, quelque contradictoire, absurde, déloyale et infâme que fût cette accusation, elle n'avait rien de bien étonnant, puisqu'elle était lancée au nom d'une monarchie qui s'efforçait de se rendre absolue et qui se montrait ennemie systématique de toute réforme et de tout progrès ; mais que la même accusation d'escroquerie soit renouvelée par les agens de Louis-Napoléon, au nom d'une *République* qui se dit *honnête* et *modérée*, n'est-ce pas une monstruosité ?

Que l'accusateur monarchiste ait osé soutenir, avant le premier départ Icarien, que le projet d'émigration et de colonisation n'était qu'un mensonge et une ruse, on peut le concevoir, quand les ennemis du Communisme Icarien affirmaient sans cesse que je ne partirais jamais moi-même ; mais qu'un accusateur républicain ose douter encore et m'accuser après huit expéditions d'émigrans Icaris, quand je suis parti moi-même, firavant toutes les

fatigues, toutes les souffrances et tous les périls pour venir à 3000 lieues partager le sort de mes Frères, réparer un premier désastre et dévorer là douleur d'entendre les regrets et les plaintes de ceux que le revers rendait injustes jusqu'à la folie ; qu'on m'accuse encore dis-je, dans ces circonstances, n'est-ce pas incroyable ?

Cependant, pourquoi l'absurdité et l'iniquité dans l'accusation seraient-elles incroyables, surtout pour vous ? Est-ce que toutes les accusations contre le Communisme et contre moi, qu'on désigne comme son chef ne sont pas des mesures politiques, et la politique n'emploie-t-elle pas les coups d'état de toute espèce pour satisfaire ses passions et ses intérêts ? N'avez-vous pas été accusé, condamné, prisonnier, sacrifié par la politique ?..... Et quand nous nous sommes rencontrés à Londres, tous deux exilés, n'est-ce pas la politique qui nous avait envoyés en exil ?

Pour moi, rien n'est incroyable en fait de violence et de mensonge politique, quand je considère que le Gouvernement provisoire, M. de Lamartine et la Garde nationale ont fait crier et ont crié à *bas les Communistes ! mort à Cabet !* et quand je me rappelle que les journaux réactionnaires m'ont dénoncé comme étant sur un cheval blanc à la tête de 200,000 insurgés le 16 avril, comme envahissant l'Assemblée à la tête du Peuple le 15 mai, comme dirigeant et commandant les barricades du faubourg Saint-Antoine le 24 juin, tandis que j'étais complètement étranger à tous ces mouvements.

Ce n'est sans doute pas le défaut de succès dans la première tentative de colonisation Icarienne au Texas qui légitime à vos yeux l'accusation dirigée contre moi ; car, que de milliers d'autres désastres bien autrement funestes n'ont été suivis d'aucune accusation ! Et que diriez-vous si on accusait votre famille pour les désastres de Jaffa, de Moscou, de Waterloo, et vous même, pour ceux de Strasbourg et de Boulogne, et maintenant de votre colonie Algérienne ?

Vos agents ne craignent pas de lancer contre moi, en votre nom, l'ignoble accusation d'escroquerie dans une des plus grandes entreprises sociales et politiques dont fasse mention l'histoire de l'Humanité, quand une longue vie d'abnégation, la notoriété publique et le dévouement le plus manifeste se réunissent pour protester contre une si infâme calomnie ; mais dans une accusation si grave, l'impartialité, vous n'en disconviez pas, est un impérieux devoir de la part des officiers de la justice. Hé bien ! quand l'immense majorité des colons Icariens proteste contre l'accusation, on reçoit les dénonciations occultes de quelques déserteurs traîtres et parjures ; on profite de mon absence à 3000 lieues pour exploiter la calomnie contre moi ; on m'enlève mes registres et mes papiers ; on essaie d'expulser de France l'ami, dépositaire de ma confiance et de mon mandat, qui seul peut me représenter et me défendre, on l'emprisonne sous le prétexte le plus évidemment faux ; on le met au secret ; on le tient deux mois prisonnier ; en un mot, on rend toute défense impossible pour moi ; n'est-ce pas, je vous le demande, de la partialité et de la partialité la plus révoltante ?

Mais d'ailleurs, comment avez-vous pu souffrir que, en votre nom, vos agents se permissent contre moi une accusation si odieuse ? Avez-vous donc oublié que, en 1839, quand vous étiez comme moi exilé en Angleterre, vos amis, les généraux Vandrey et Montauban me pressèrent longtemps de consentir à recevoir votre visite, que vous vîntes enfin trois ou quatre fois me visiter, dans le désir de m'attacher à votre cause ; et que si j'avais eu la moindre ambition et la moindre cupidité, je n'aurais pas eu la peine de m'avilir et de me déshonorer pour arriver avec vous au pouvoir, aux honneurs et à la fortune ?

Oui, comme beaucoup d'autres, vous devez en être convaincu, il n'y a pas de trésor sur la terre qui ait pu m'engager à sacrifier ma conscience ; et dire que, avec ma vie tout entière, avec mon caractère, avec mes études et mes travaux, j'ai pu, par une insatiable soif de l'or, dépouiller des malheureux pour m'enrichir,

en m'exposant infailliblement à leurs cris unanimes, c'est une absurdité en même temps qu'une abominable calomnie.

Cependant, quoique le tribunal de Louis-Philippe, à Saint-Quentin, n'ait pas même voulu autoriser la poursuite, les juges de la République ou les vôtres l'ont autorisée, et quand cette lettre arrivera à Paris, dans la première quinzaine d'octobre, j'aurai été condamné sans avoir été entendu.

Je me résigne, mais je proteste.

Je proteste contre la dénonciation, contre les calomnies, contre la partialité, contre l'erreur et l'injustice.

Je ne sais pas si, persévérant dans mon œuvre de dévouement, il me sera donné de revoir ma Patrie et de m'y faire rendre enfin justice ; mais je ne cesserai de protester que ma condamnation, comme les cris de mort poussés contre moi le 16 avril, seront quelque jour une honte pour la République et pour la France.

Du reste, pendant le procès de Saint-Quentin, je voulais écrire à Louis-Philippe une lettre dans laquelle je lui aurais dit que toutes les persécutions de la Monarchie contre le Communisme n'arrêteraient pas ses progrès ; et je puis vous dire à vous aujourd'hui : que malgré toutes les calomnies et toutes les persécutions, le Communisme a plus de chances que l'Empire.

CABET.

Nauvoo, 10 septembre 1849.

ROME.

TOUS ceux qui sont venus sont des *voleurs* et des *larrons* ; et LES BREBIS NE LES ONT POINT ÉCOUTÉS. Le voleur ne vient que pour voler, pour égorger et pour perdre Mais le bon Pasteur donne sa vie pour ses brebis (*Évang. de saint Jean*, X).

Après la Révolution de Février, les Romains ont fait tout ce qu'ils ont pu pour s'affranchir du joug odieux que leur imposait, depuis des siècles, le gouvernement des prêtres. Et ils avaient grandement droit et raison de le faire ; car tin tel gouvernement est le plus abominable et le plus insupportable de toutes les oppressions, parce qu'il s'arroge le pouvoir sur votre pensée et votre conscience même.

Le pape, froissé dans son orgueil et dans ses habitudes tsariennes, a spontanément quitté Rome et s'est rendu à Gaëte, pour fraterniser avec le bourreau couronné de Naples et bénir sa piété.

Les Romains n'ont rien négligé pour le faire revenir. Ils lui assuraient tous ses revenus avec la plus parfaite liberté de l'exercice de son pouvoir spirituel. Mais pour un tsar, un tel pouvoir ne suffit pas. Il a arrogamment et outrageusement refusé de traiter avec ses *sujets rebelles*. Il n'a pas même reçu la Délégation romaine qui était allée le prier de revenir à son poste de vicaire de Jésus-Christ. Et comme il sentait dans sa conscience qu'il n'avait d'autre titre ni qualité pour régner sur les Romains, que la *force*, il a préféré se liguier avec les despotes de l'Europe, pour regagner, par leur intervention, son pouvoir absolu. Notre République *démocratique*, sous l'inspiration du *saint* Falloux et compagnie, et sous la direction de *l'intègre* Barrot, y a prêté son

concours avec un empressement orthodoxe et catholique. L'armée française a bombardé Rome et l'a prise d'assaut.

Les horreurs de cette guerre, la plus injuste et la plus infâme dans ses motifs, et la plus atroce dans ses détails, ont soulevé l'indignation de tous les hommes pieux contre le pape, principal auteur de ce crime de lèse-humanité.

Voici quelques extraits d'une correspondance à ce sujet, publiée par plusieurs journaux, que nos organes officiels du mensonge et de la calomnie se sont bien gardés de reproduire. Cette correspondance est attribuée au père Ventura, ancien ami du pape actuel :

« Civita-Vecchia, 12 juin 1849.

Mon très cher ami et frère,

C'est les larmes aux yeux, c'est le cœur brisé par la douleur que je vous écris cette fois. Pendant que je trace ces lignes, les soldats français bombardent Rome, détruisent ses monuments, mitraillent ses citoyens, et le sang, de part et d'autre, coule par torrent. Les ruines s'accumulent sur les ruines, et Dieu sait quelle sera l'issue de cette lamentable lutte !....

Mais ce qui désole bien davantage toute âme catholique, c'est que cette restauration, si elle a lieu, sans arriver à rétablir solidement le pouvoir du prince, frappera et détruira peut-être l'autorité du pontife : c'est que chaque coup de canon, en endommageant les murs de Rome, détruira peu à peu la foi catholique dans le cœur des Romains....

Le Peuple romain voit que les Autrichiens, avec un prélat du pape au milieu d'eux, ravagent les légations, bombardent les villes, frappent de contributions énormes les plus paisibles citoyens, exilent, fusillent les plus ardens patriotes, et rétablissent partout l'absolutisme clérical. Il voit que les Français, au nom du pape, font couler le sang romain et détruisent la ville de Rome. Il voit que c'est le pape qui a lancé quatre puissances, armées de tous les moyens de destruction, contre l'état romain, comme une *meute* sur une bête féroce ; et dès lors il n'entend plus rien, il se lève contre le pape et l'Eglise, au nom et dans l'intérêt de laquelle le pape proclame qu'il est de son devoir de reconquérir par la force le pouvoir temporel...

On vient de lire la dernière allocution du pape aux cardinaux. Quelle imprudence, quelle sottise d'avoir mis dans la bouche du saint-père les éloges pompeux de l'Autriche et du roi de Naples, les plus grands ennemis de l'indépendance d'Italie, dont le nom seul fait horreur à tout Italien.

Quelle imprudence d'avoir fait dire au pape que c'est lui-même qui a fait appel aux puissances pour être rétabli sur le trône qu'il avait lui-même abandonné ! c'était dire : « Je veux faire à mon Peuple cette guerre que l'année passée j'avais déclaré ne pas vouloir faire aux Croates, aux Autrichiens oppresseurs de l'Italie ! – Les femmes mêmes font ce rapprochement. Et maintenant, en voyant les effets de cette guerre brutale et sauvage de quatre puissances contre un petit état, en voyant leurs maris, leurs enfans tués ou blessés, vous ne pouvez vous faire une idée de la rage de ces femmes, des sentimens énergiques qu'elles manifestent, des cris de fureur qu'elles poussent contre le pape, les cardinaux et les prêtres en masse !

Dès lors vous comprendrez bien qu'on ait dévasté les églises. ne veut pas ni se Confesser, ni communier, ni assister à la messe, ni entendre la parole de Dieu, On ne prêche plus à Rome faute d'auditeurs. On ne veut plus rien de ce qui est présenté par le prêtre, de ce qui sent le prêtre....

Mes amis d'ici me cachent tout ce qui se fait et se dit à Rome dans ce déplorable sens. Ils veulent m'épargner l'immense douleur que cela, me causerait. Malgré ces soins délicats, je viens d'apprendre qu'à Rome toute la jeunesse, tous les hommes de quelque instruction en sont à ce raisonnement : « Le pape veut régner par la force sur nous. Il veut pour l'Eglise ou pour les prêtres la souveraineté qui n'appartient qu'au Peuple, et il croit, il dit qu'il est de son devoir d'agir ainsi, parce que nous sommes catholiques, parce que Rome est le centre du catholicisme, Eh bien ! qui nous empêche d'en finir avec le catholicisme, de nous faire protestans s'il le faut, et alors quel droit politique pourra-t-il réclamer sur nous ? car n'est-ce pas horrible à penser que, parce que nous sommes catholiques et fils de l'Eglise, il faille être maîtrisés par l'Eglise, abjurer tous nos droits, attendre de la libéralité des prêtres, comme une concession, ce qui nous est dû par justice, et être condamnés au sort du plus misérable des Peuples.

» J'apprends aussi que ces seutimens sont devenus plus communs qu'on ne pense, qu'ils ont pénétré même dans le cœur des femmes. Ainsi, vingt ans de travaux apostoliques que j'ai supportés pour unir de plus en plus le Peuple romain à l'Eglise, les voilà perdus en quelques jours !.....

» Ah ! mon cher ami, l'idée d'un évêque qui fait mitrailler ses diocésains, d'un pasteur qui fait égorger ses brebis, d'un père qui envoie à la mort ses enfans, d'un pape qui veut régner, s'imposer à trois raillions de Chrétiens par la force, qui veut rétablir son trône, sur des ruines, des cadavres et le sang, cette idée, dis-jè, est si étrange, si absurde, si scandaleuse, si hôteièble, si contraire à l'esprit et à la lettre de l'Evangile. qu'il n'y a pas de conscience qui n'en soit révoltée, qu'il n'y a pas de foi qui puisse y tenir, pas de cœur, qui n'en frémissè, pas de langue qui ne se soute poussée à la malédiction, au blasphème ! Ah ! mieux valait mille fois perdre le temporel, le monde entier s'il le fallait, que de donner un pareil scandale à son Peuple !.....

» Pie IX, conseillé de provoquer l'intervention armée des puissances, aurait dû répondre : « Ce qui est indifférent pour un prince, est scandaleux pour un pape. Il ne sera pas dit que Pie IX a fait la guerre à son Peuple. Je ne veux pas reconquérir par la force ce que je ne puis posséder que par l'amour. Je ne veux pas qu'on verse une seule goutte du sang de mes enfans ; l'exil, mille fois l'exil, et pour toute ma vie, plutôt que d'en appeler aux baïonnettes, aux canons, qui, en m'assiujétissant mon Peuple, me feraient perdre son amour et l'éloigueraient de l'Eglise et de la Religion ! »

» Il est probable que Rome succombera sous l'attaque des troupes françaises. Comment résister à la France ! Il est possible que le pape rentre à Rome portant à sa main le glaive au lieu de la croix, précédé de soldats, suivi par le bourreau, comme si Rome était la Mecque et l'Evangile le Coran ; mais il ne régnera jamais sur le cœur des Romains. Sous ce rapport *son règne est détruit, fini pour toujours.* ; il ne sera plus pape que d'un petit nombre de fidèles.

» L'immense majorité restera protestante de fait, car elle ne pratiquera plus la religion, tant sera grande sa haine pour le prêtre. Nos prédications ne pourront plus rien. Il nous sera impossible de faire aimer et même tolérer l'Eglise catholique par un Peuple qui aura appris à la haïr, à la mépriser

dans un chef imposé par la force et dans un clergé dépendant de ce chef. Il nous sera impossible de persuader que la religion catholique est la mère, la tutrice de la liberté des Peuples et la garantie de leur bonheur. Les plus beaux argumens, les plus sensibles aujourd'hui, les seuls qui soient goûtés par les Peuples, les plus efficaces, ces argumens de fait, à l'aide desquels, il y a deux ans, nous faisons triompher la Religion des esprits les plus rebelles, des cœurs les plus durs, ces argumens nous seront à jamais enlevés. Notre ministère deviendra stérile, et nous seront hués, méprisés, quand nous ne seront pas poursuivis ou massacrés !

» Remerciez donc, au nom de l'église de Rome, vos soi-disant catholiques, vos journaux prétendus religieux. Oh ! ils peuvent s'applaudir d'avoir encouragé, soutenu le gouvernement actuel de France dans cette *guerre fratricide*..... qui ne laissera dans l'histoire qu'une de ces pages sanglantes que devront expier, pendant de longs siècles, et l'Humanité et la Religion. Ils ont réussi à éteindre la foi catholique dans son centre, à frapper le pape en s'acharnant à restaurer le souverain. Quel mal immense ils ont fait ! Ils le comprendront un jour ; mais il sera *trop tard*.

» Faites de cette lettre l'usage que vous voudrez. Si vous la publiez, elle aura l'avantage de prêcher à un clergé étourdi, à l'aide d'un terrible exemple, que nous ne devons point nous laisser dominer par l'intérêt du temporel ; sans quoi, semblables aux Juifs, non seulement nous ne pourrions sauvegarder le temporel, mais encore nous arriverons à perdre les biens éternels ; que le clergé doit prendre sérieusement à cœur la cause du Peuple et non celle du pouvoir ; qu'il doit se faire le tuteur des libertés publiques : qu'il ne doit point invoquer la force du pouvoir pour s'assujétir les Peuples, mais s'unir aux Peuples pour, ramener le pouvoir dans les voies de la justice et de la charité de l'Evangile. – Il est temps aussi qu'en France le clergé ne se mette pas à combattre *imprudemment* et *systématiquement* tout ce que l'on désigne sous le nom de SOCIALISME. Il y a du *bon*, du *juste* dans tous les systèmes. – C'est pour cela que saint Paul nous dit : *Probate omnem spiritum, et quod rectum est relinquate*. (Examinez toutes les idées et admettez celles qui sont bonnes). Autrement, la question socialiste, livrée à elle-même ou persécutée par le clergé, tuera la foi catholique en France,

comme la question de la liberté et de l'indépendance italienne, abandonnée et combattue par le clergé romain et par son chef, a tué la foi catholique en Italie et à Rome même..... »

Nous lisons aussi sur le même sujet dans le *Progressif de la Corse*, l'article suivant :

» Dès le 13 de ce mois, le journal de *Coni*, (royaume de Sardaigne), avec un ton respectueux mais ferme, adressait les paroles suivantes à Pie IX :

« Ce n'est point la glorification de l'Evangile que recherchent les » cardinaux de votre cour, c'est la satisfaction de leur *cupidité*. »

» En effet, le concile de Latran de 1514 (sex. IX), défend aux cardinaux d'avoir rien dans leurs demeures, dans leurs meubles, dans leur table, qui se ressentent des pompes du siècle ; et leurs maisons sont des palais dont ils ne sortent que pour s'asseoir dans des voitures dorées, et la *simonie* est leur seule ressource pour subvenir à tout ce faste.

» Le journal de *Coni*, revenant sur l'affaire de Rome, dit :

« Ce n'est ni un incrédule, ni un athée, qui vous condamne, Saint-» Père ; c'est le Christ lui-même qui a dit que celui *qui aura dégainé » l'épée mourra par l'épée*.

« Quelle confiance pourrions-nous désormais avoir dans votre morale ? L'annonce passée vous ne vouliez pas répandre du sang contre les Autrichiens, parce que la Religion le défendait, et aujourd'hui vous bénissez les armes appelées à égorger les Romains. »

» Le 23, le même journal, sans sortir encore des termes d'une respectueuse confiance, parle ainsi :

« Ce trône que l'Evangile vous refuse, vaut-il une seule goutte du sang que vous faites répandre ? – Vicaire d'un Dieu de paix, de charité et d'amour, ne devriez-vous pas vous jeter entre les combattants pour faire cesser le carnage ? Quand vous ne suiviez pas les conseils de nos ennemis, nous vous bénissions, Saint-Père, ah ! veuillez n'écouter que les mouvemens de votre cœur. »

« Mais le 27, à la lecture des termes injurieux employés par S.S. contre ces braves défenseurs de Rome, les journaux italiens perdent patience et l'un d'eux s'exprime de la sorte.

Pourrait-on imaginer qu'au XIX^e siècle, à la face de l'Europe civilisée, un pape eût jamais osé employer ce *langage insultant et sauvage* ? Et ce pape ose encore s'appeler le vicaire du Christ ?

Hola, faites nous voir quand cet agneau de mansuétude a appelé *traîtres, infâmes, loups, monstres*, ceux-là mêmes qui l'ont mis sur la croix. – Il n'est sorti que deux fois de sa mansuétude, et ce fut pour apostropher ces *ministres de l'autel* qui, sous prétexte de longues prières, dévorent le bien de la veuve, et pour chasser les *vendeurs* du temple. Le vicaire du Christ, vous ? Et qu'y a-t-il de commun entre vous et le Christ ? Jésus nu ;.... Vous couvert de pourpre. – Jésus sur la croix ;.... Vous assis sur le trône. – Jésus couronné d'épines ;.... Vous la tiare des despotes orientaux sur le front. –

Jésus les pieds et les mains mains percés de clous ;... Vous l'anneau du pêcheur au doigt, et aux pieds la mule que les chefs des nations baisèrent à genoux.

Là, Jésus qui prie pour ceux qui l'ont crucifié,

Vous, appelant l'étranger à venger les blessures faites à *votre orgueil*. Enfin, *Dieu* qui se fait *homme* pour faire de tous les hommes des frères ; et vous, Mastaï, vous *homme*, vous faisant *Dieu* pour que les Italiens, les Espagnols et les Français, pour que des Peuples Frères se détestent à jamais.... *Plus d'intermédiaire désormais entre nous et le ciel !....* Quand nous aurons soif de Dieu, nous irons boire à la source, et devant Celui qui est partout nous dirons : *Notre Père qui êtes aux cieux.* »

DÉFENSE LÉGITIME.

Ceux qui volent au Peuple la liberté, la vérité et la justice, sont de plus grands criminels que les voleurs d'or et d'argent.

On parle très souvent de la défense de la Société et de celle du Gouvernement. Mais qu'est-ce que cette Société et ce Gouvernement qui sont en dehors du Peuple et qui ont des intérêts apposés à ceux des Travailleurs, des vrais et seuls Producteurs de toute richesse et de toute puissance nationale ? Tout le monde aurait-il droit de se défendre, excepté le vrai et éternel SOUVERAIN, le Peuple, dans lequel s'incarne la volonté et la voix de Dieu, du moment qu'il cesse d'appartenir à des oppresseurs et à des exploiters ? Pourquoi le Peuple, s'il est Souverain, ne pourrait-il pas exercer sa Souveraineté comme les princes souverains qui nomment, changent et renvoient leurs ministres quand il leur plait, et même comme tous les entrepreneurs et tous les exploiters qui sont toujours libres de renvoyer leurs Ouvriers ?...

Nous lisons à ce sujet dans la *Tribune des Peuples* quelques lignes qui viennent à l'appui de ce qui précède, en rappelant le droit national, le droit populaire de toute Société qui veut être maîtresse chez elle et exercer sa propre souveraineté. Les voici :

« Nous jugeons que le droit de défense ne doit pas se borner à l'individu : nous affirmons qu'il peut couvrir de sa légitimité les efforts d'une nation. De même, que tout homme, tout Peuple a le droit et le devoir de repousser l'assassin qui lui veut mettre le couteau dans la gorge. Tout Peuple a le droit de jeter à la porte ses voleurs ; que ces voleurs exploitent une fraction de la Société, ou qu'ils se bornent à l'exploiter toute en général, à la piller et à la salir, sans s'adonner à des spécialités. »

INFAME CALOMNIE.

Dans son numéro du 8 octobre, le journal *la Voix du Peuple* publie un article intitulé : *Ni Capital ni Communauté*, dans lequel nous remarquons le passage suivant, que nous ne pouvons laisser passer sans protester :

La Communauté, comme tout système qui a pour principe l'*auto-rité*, n'a pour dernier argument que le *gendarme* et le *bourreau*, » et c'est

pourquoi nous disons arrière à la Communauté 1... »

N'est-ce pas incroyable qu'un journal qui se dit socialiste, se rende l'écho des calomnies qui, depuis dix ans, traînent dans la boue des feuilles réactionnaires ? Nous reconnaissons que l'auteur de cet article ne soit pas Communiste, et certes nous ne nous en plaignons pas ; mais ce dont nous avons le droit de nous plaindre, c'est qu'un journal qui se prétend socialiste, cherche à déshonorer la Démocratie en affirmant que les masses qui sont pénétrées des principes communistes, n'ont pour dernier argument que le *gendarme* et le *bourreau*.

Ce dont nous nous plaignons, c'est qu'un journal qui veut être pris au sérieux, accepte la responsabilité d'un article calomnieux, dont nous ignorons le nom de l'auteur et sa moralité.

Quand on écrit de pareilles choses, il faudrait au moins avoir le courage de se faire connaître. Pour nous, nous affirmons que la Communauté devra nécessairement ; en appliquant à toutes les relations sociales son principe de Fraternité supprimer à jamais le *gendarme* et le *bourreau*.

SYSTÈME DE FRATERNITÉ.

N^o 3.

Adoptons, pratiquons, proclamons, propageons
le principe chrétien de la Fraternité, tirons-en toutes les conséquences, et nous arriverons à l'organisation sociale la plus parfaite, et la plus capable de réaliser complètement le salut et le bonheur de
l'Humanité. CABET.

Prix : 20 cent., par la poste 25 c.

PARIS,
AU BUREAU DU POPULAIRE,
RUE J.-J. ROUSSEAU, 18,
et CHEZ les PRINCIPAUX LIBRAIRES.

Mars 1850.

ROUGES OU BLANCS.

Le grand Jugement universel, appelé, à cause de sa justice et de sa puissance, *Jugement de Disu*, approche et nous entraîne, tous, à ne former que les deux camps évangéliques qui doivent embrasser toute l'Humanité.

Encore un moment et il n'y aura plus sur toute la terre que des *Élus* et des *Damnés*, des *Rouges* et des *Blancs*.

Nous ne pouvons pins résister ; nous sommes tous forcés de nous déclarer *Rouges* ou *Blancs* : chacun selon son cœur » t ses habitudes.

Quant à nous, nous sommes *Rouges* dans toute la force du terme. Nous acceptons la Révolution et la République avec toutes leurs conséquences.

La Révolution pour nous, c'est l'accomplissement de la destinée de l'Humanité ; c'est cette grande transformation de la Société humaine, que l'Évangile appelle *Jugement de Dieu*, *Jugement dernier*.

La Révolution, suivant Robespierre, l'un de ses plus fidèles et ardens Apôtres, doit avoir pour but *d'améliorer profondément le sort du Peuple*, autrement elle ne serait qu'un CRIME remplaçant un autre CRIME.

Nous sommes donc, dans ce sens, Révolutionnaire au suprême degré : car nous voulons le *bonheur commun de tous les Peuples*. Nous abandonnons aux *Blancs* tous les embarras des Révolutions stériles pour le bonheur du Peuple : à eux toute la responsabilité de leurs crimes !.... Voici notre programme :

Réalisation complète du VRAI CHRISTIANESME avec toutes ses conséquences, jusqu'aux dernières limites, posées par l'AUTEUR DE L'EVANGILE : rien de plus, rien de moins.

Nous acceptons par conséquent et nous voulons réaliser :

FRATERNITÉ.

Souveraineté pour tous.

Solidarité
Égalité.—Liberté.
Éligibilité.
Unité.
Paix.

Perfection en tout.

Éducation.
Intelligence.—Raison.
Honnêteté.
Ordre.
Union.

AMOUR
JUSTICE
SECOURS MUTUEL
ASSURANCE UNIVERSELLE
ORGANISATION DU TRAVAIL
MACHINES AU PROFIT DE TOUS
AUGMENTATION DE LA PRODUCTION
RÉPARTITION ÉQUITABLE DES PRODUITS
SUPPRESSION DE LA MISÈRE
AMÉLIORATIONS CROISSANTES
MARIAGE ET FAMILLE
PROGRÈS CONTINUEL

De chacun
suivant ses forces.

ABONDANCE
ARTS.

A chacun
suivant ses besoins.

Chacun pour tous.

Tous pour chacun.

BONHEUR COMMUN.

ÉMANCIPATION DU BAS CLERGÉ.

Unité et Perfection en tout (CIBET.)

On parle souvent de l'émancipation du bas clergé, on en exprime le vœu dans des programmes électoraux, on propose différentes mesures pour y parvenir ; mais malheureusement on traite cette question il un point de vue très mesquin, mercenaire, qui atteint à peine le but d'un parti et qui se réduit après tout à un meilleur pot-au-feu. On veut résoudre, par un règlement administratif ou par un traité avec le *tsar de Rome*, un problème intimement lié à toute la question sociale !

Si Jésus revenait encore au milieu de nous pour nous prêcher la loi d'amour et pour l'appliquer à toutes les relations des hommes entre eux, il serait obligé de combattre l'orgueil et la domination des grands-prêtres et de les faire chasser de son Église à coup de fouet.

Comment, dans la grande Famille de Frères instituée par le Christ au prix de son supplice sur la croix, y aura-t-il toujours une hiérarchie païenne de servitude et d'oppression, uniquement organisée au profil île l'abominable et détestable caste qui l'a crucifié ?

Comment, dans une Société où il ne devait y avoir Que des Frères, où tous devaient être saints et inviolables comme les Enfants de Dieu, et où personne ne devait jamais dominer les autres ni à titi e de roi, ni à titre de maître, ni même à litre de père, y aura-t-il toujours de grands seigneurs et des princes, *imposés* aux Frères par cette prétendue autorité qui se dit venir de Dieu, et qui en réalité ne vient que des oppresseurs, et n'a pour but que de perpétuer leur règne impie et sacrilège ?

Comment, dans la Société qui doit réaliser le Règne de Dieu sur la Terre, ceux-là même qui, par devoir et par vocation, doivent être les premiers Apôtres, les plus grands Défenseurs et les plus persévéraux Réalisateurs de

la Fraternité évangélique, ne seront que des valets d'opresseurs et d'exploiteurs, des aide-bourreaux, des policiers spirituels, enrégimentés par nos malthusiens pour compléter le service des gendarmes...

Non ! C'est une impiété que de souffrir de telles infamies, de telles iniquités ! Il est temps que le *Jugement de Dieu* commence par son Eglise !... (1. Pierre, 4 ; 17).

Nous tous qui nous disons Chrétiens, nous savons très bien que la Liberté, quelle Égalité et quelle Fraternité doivent être organisées et pratiquées dans l'Eglise de Jésus-Christ ; nous devons donc les réaliser, à tout prix, même aux dépens de notre vie ; nous devons les appliquer, *avant tout et avec toute la rigueur évangélique, à la HIÉRARCHIE ECCLÉSIASTIQUE*, et principalement au bas Clergé, qui a le plus d'influence sur le Peuple.

Il ne faut pour cela ni nouvelle doctrine, ni nouveau système, ni nouveaux dogmes. Les doctrines et les dogmes sont complètement en dehors de cette question, qui est antérieure et supérieure aux théologies de toutes les sectes chrétiennes. Toute théologie n'est qu'une stérile futilité à côté de ce grand problème !

Nous savons parfaitement bien, malgré tous les scribes, tous les docteurs et tous les prêtres qui pratiquent le contraire, que dans l'Eglise de Dieu *les PREMIERS doivent être sans aucun privilège comme les DERNIERS, et que les CHEFS, de tous grades, ne doivent être que des SERVITEURS*. C'est un commandement positif du Législateur des Chrétiens, et nulle autorité au monde, nul sophisme ne peut le mettre en doute (*Luc*, 22, 25. 26).

Or, le premier caractère de tout Serviteur, c'est qu'il dépend dans sa fonction, de son Maître, – qu'il ne peut s'imposer à lui dans aucun cas ni par aucune raison, – et qu'il peut être remplacé, *à tout moment* par un meilleur et plus parfait Serviteur que lui, selon la volonté et les convenances de son Maître.

Le premier point donc sur lequel nous devons tous être d'accord devant le commandement positif de l'Évangile, et devant la conscience de l'Humanité, c'est que *nous sommes tous également SOUVERAINS et*

FRÈRES, et qu'en toutes circonstances nous devons vivre et agir comme tels.

Dans l'Église de Jésus Christ disparaissent toutes les différences de race, de nationalité, de naissance, d'état et de sexe ; *tous* sont Souverains, Rois, Archiprêtres et Maîtres : le plus petit de cette Société fraternelle surpasse le plus grand de la Société païenne, rongée par l'individualisme, les privilèges, la concurrence, l'oppression et par la misère matérielle et morale (*Math.* 11 ; 11, *Galat.* 3 ; 26 à 28 *Apo cal.* 5 ; 10).

Les *vrais Chrétiens* ne peuvent donc jamais, par aucune raison et sous aucun prétexte, reconnaître personne ni pour leur Roi ni pour leur Maître, sans renier leur caractère *d'Enfans de Dieu*, et sans cesser d'être Chrétiens. Ils ne peuvent accepter pour leur Chef ou Pasteur que celui qui est leur *élu*, qui dépend complètement d'eux, comme leur Serviteur, et qui, *à tout moment*, peut facilement être remplacé par un meilleur, suivant leur VOLONTÉ SOUVERAINE ; car ils ne peuvent jamais consentir qu'à des relations *libres* et *fraternelles* avec les autres la FRATERNITÉ, c'est leur *première règle sociale*, leur SUPRÊME LOI, contre laquelle il n'y a pour eux, ni autorité, ni constitution, ni code.

Qu'en ne s'imagine point que ce soit la une exagération, ou qu'on désire introduire une innovation dans la vie des Chrétiens. Rien ne serait plus erroné qu'une telle pensée. La vie des Chrétiens primitifs le prouve jusqu'à l'évidence. Malgré leur pauvreté et leur faiblesse ils résistaient à la domination païenne jusqu'au martyre. Toute la puissance de l'empire romain, qui n'avait alors rien de comparable dans le monde, n'aurait jamais pu leur imposer un seul évêque, dont la fonction pénible a cependant été beaucoup moins avantageuse que celle de nos curés d'aujourd'hui. Dans le temps même où le Christianisme avait déjà dégénéré, *par suite de L'INAMOVIBILITÉ des évêques, de leur corruption et des manœuvres des conciles*, les Chrétiens n'avaient encore que des évêques de leur choix, dont l'humilité à l'égard du Peuple n'a plus aujourd'hui d'exemple qu'en Icarie. Pour le prouver il nous suffit de citer saint Augustin : quoiqu'il n'eût été jusqu'alors qu'un *laïque*, il fut élu évêque (en 391), pur les Chrétiens d'Hippone, et son humilité fut telle qu'il ne voulut jamais porter d'autres habits que ceux que pouvait se procurer le plus pauvre de son diocèse.

Tous ceux qui s'imposent, ou qu'on impose aux Chrétiens comme chefs, pasteurs, directeurs, administrateurs, ou gouverneurs, à quelque titre que ce soit, fût ce même à titre d'amour, de dévoûment, de service et de salut, du moment qu'ils ne sont pas librement et spontanément élus et nommés par eux, appelés et approuvés à les servir, sont à leurs veux des imposteurs, des usurpateurs, des agresseurs, des oppresseurs, qu'on doit traiter comme des loups introduits dans une bergerie. Et qu'on ne pense point qu'il y ail en cela la moindre exagération ; car un loup, par sa nature, a beaucoup plus de droit à la chair d'une brebis, qu'un homme ne peut en avoir sur la personne, ou sur la volonté et la liberté de son Frère.

Suivant ces principes reconnus depuis des siècles par les *vrais Chrétiens*, et pratiqués même aujourd'hui jusqu'à un certain point dans quelques sectes et communautés religieuses, *tous les membres de l'Eglise chrétienne doivent être émancipés sans retard*, de la manière la plus complète et la plus parfaite ; autrement cette Eglise n'existerait pas encore, il faudrait la constituer.

L'injustice, l'oppression, l'esclavage et la misère qui frappent l'immense majorité de chaque Nation, prouvent jusqu'à l'évidence que la *Souveraineté* et la *Fraternité* entre tous les hommes ne sont pas encore généralement reconnues, et sont encore moins pratiquées. Une telle Société donc, si elle en mérite toutefois le nom, se trouve *déchirée* et *bouleversée* par les plus forts, les plus riches, les plus instruits et les plus astucieux, au grand détriment des masses du Peuple, qui sont volées, spoliées, mutilées, sous le rapport moral, intellectuel et physique, et à qui on doit une restitution juste, prompte et éclatante, afin que la *Souveraineté de chacun* et la *Fraternité* entre tous les Hommes se trouvent mutuellement reconnues, garanties et pratiquées, et que la FAMILLE HUMAINE soit constituée, conformément à sa destinée.

Il est surprenant qu'on ne parle que de l'émancipation du bas clergé, au lieu de s'occuper de l'émancipation de tous les Chrétiens. Et c'est d'autant plus étonnant que certains Réformateurs ne proposent à cet effet que *l'augmentation de salaires* et *l'inamovibilité*, ce qui au fond ne pourrait

produire d'autres résultats qu'une augmentation de salaires et l'inamovibilité appliqués aux gendarmes, sergents de ville, gardes municipaux., geôliers et bourreaux ; car ces magistrats, dans l'ordre matériel, font ce que faille bas clergé dans l'ordre spirituel : avec cette différence toutefois que nous devons beaucoup plus redouter ceux qui tuent nos âmes, notre intelligence, notre conscience, que ceux qui ne peuvent tuer que nos corps.

Pour traiter cette question d'une manière convenable et complète, il ne faut pas séparer le sort du Clergé de celui de tous les Fidèles. Selon l'Apôtre des Nations, nous sommes tous solidaires, nous sommes tous UN, *un seul corps* : il est impossible qu'il ne souffre pas, quand un seul de ses membres souffre.

Nous sommes tous destinés à ne former qu'une seule Famille de SOUVERAINS et de FRÈRES. C'est particulièrement la mission et le devoir de tous les vrais Chrétiens de réaliser une telle Société, et d'assurer le SALUT ÉTERNEL à toute l'Humanité.

Un Chrétien qui n'accomplit pas cette mission, dans la mesure de tous ses moyens, n'est pas Chrétien, – il renie et avilit son caractère, – il déserte et trahit sa Famille qui est l'Humanité, il n'est pas digne de participer à la Communion des Fidèles.

C'est particulièrement sur le Clergé que pèse l'obligation d'édifier l'Église, de veiller à sa conservation, et de la servir, même jusqu'au martyre de la croix, s'il le faut : sans quoi le prêtre ne serait qu'un exploiteur, ou au moins qu'un parasite de la Famille humaine.

C'est une nécessité donc, en parlant du bas Clergé, d'examiner s'il remplit sa mission, – s'il se trouve dans les conditions nécessaires pour la remplir d'une manière complète, – s'il pourra mieux la remplir après ce que nous appelons son émancipation, – et s'il y a possibilité de lui assurer une position plus favorable à l'accomplissement de sa destinée.

La plupart des questions sociales ne paraissent insolubles que parce qu'on les envisage sous un point de vue faux, ou partiel, fort rétréci, , et qu'on leur impose d'avance une solution subordonnée à la conservation des monstruosité sociales actuelles, auxquelles on ne veut point toucher, et qu'on admet comme légitimés et sacrées.

Toute mesure sociale, toute organisation sociale, quand elle est conforme à la destinée de l'Humanité, se distingue toujours par ce caractère essentiel, qu'elle est l'expression et la pratique de la LOI UNIVERSELLE, PROVIDENTIELLE, et qu'elle convient également à une Famille, à une Commune, à une Nation et même à tout le Genre humain. Pour prouver l'absurdité d'une organisation politique ou sociale quelconque, il suffit de faire observer qu'elle n'est pas applicable aux autres Nations et encore moins à toute l'Humanité.

Il n'y a pas, sur la terre, une seule Société humaine où la Souveraineté de chacun et de tous, et la Fraternité entre tous se trouvent pratiquées, ou au moins garanties par l'opinion publique. Au contraire, on les rejette généralement presque partout, comme des impossibilités dont le désir seul est souvent condamné et réprimé.

Les Nations même les plus civilisées, qui sont fières de marcher à la tête de l'Humanité, paraissent se soucier très peu de la Souveraineté *de chacun* et de tous, et de la Fraternité entre tous. On y parle souvent, il est vrai, du salut de la Société, mais on n'y propose d'autres moyens, d'autres garanties que le *suffrage universel*, – le *parlementarisme* sous diverses formes, – une *constitution* et des *codes*, – ou, comme un remède héroïque le plus efficace, une DICTATURE ; et le tout avec force baïonnettes, canons, bastilles, prisons, gendarmes, procureurs, juges, geôliers et bourreaux. On ne s'y doute même point qu'il se trouve d'autres moyens de salut commun plus propres et plus efficaces. Les plus avancés même et les plus radicaux, ne savent que méditer et combiner ces expéditions barbares, en attendant une occasion favorable pour surprendre leurs concitoyens, et leur en imposer une application procustique.

Suffrage universel

Comme une garantie de la souveraineté de chacun.

Parmi tous les moyens, parmi toutes les garanties que l'on propose pour sauvegarder la Souveraineté de chacun et de tous, et la Fraternité entre tous, le suffrage universel mérite sans doute une attention toute particulière de tous les citoyens qui cherchent le SALUT COMMUN IMPÉRISSE. Mais le suffrage universel, tel qu'on le pratique aujourd'hui, n'est qu'un mensonge universel, une déception universelle, un escamotage universel, et le plus souvent une calamité universelle !..... Nous le connaissons par ses œuvres !

En effet, que peut-il résulter de bon du hasard, de l'inconnu, de l'intrigue, de la ruse, de l'intimidation, de la corruption, de la fraude et de toutes ces combinaisons où ne préside point la CONSCIENCE, où la BONNE FOI, momentanément surprise par l'astuce des habiles, n'a aucun moyen de revenir sur son erreur ni de réparer sa faute ?....

Cependant, par quel autre moyen pouvons-nous aujourd'hui exercer notre Souveraineté, si ce n'est uniquement par le suffrage universel ?

Tout le bonheur des Nations dépend de leurs chefs, de leurs patrons, de leurs directeurs, de leurs guides, de leurs gouvernails ; car les éléments en abondent dans la Nature, il faut seulement les rendre accessibles à tous, et les utiliser pour le bien général. Mais nous savons que si un aveugle conduit un autre aveugle, ils tombent tous les deux dans la fosse ; il en arrive de même à toute Société.

Les gouvernants n'ont jamais rendu les prolétaires heureux ; il est au contraire certain qu'ils ont toujours empêché les Peuples d'arriver au BONHEUR COMMUN. C'est cette raison puissante qui avait déterminé l'Auteur du *Christianisme* à nous enseigner que nous devons, AVANT TOUT, *chercher le Règne ou le Gouvernement de Dieu* ; car le gouvernement des hommes est toujours mauvais, et sera éternellement stérile pour le bonheur social des Peuples.

Mais qui donc nous initiera à ce Gouvernement des Bienheureux, si ce ne sont les hommes pieux, sincères et dévoués à faire la VOLONTÉ DE DIEU, laquelle se révèle d'une manière particulière dans la CONSCIENCE des

hommes purs, qui se font un devoir sacré d'y obéir, même jusqu'au martyre ? De tels Serviteurs de Dieu se font toujours connaître par leurs *œuvres*, et les hommes de bonne volonté ne manquent jamais de les distinguer et de les reconnaître.

Pour que ces Serviteurs de Dieu puissent toujours agir conformément à la volonté de leur Père et de leur Maître éternel, et pour que les autres puissent les suivre, les imiter, et se conformer à leurs inspirations, ne faut-il pas que tous jouissent d'une liberté parfaite, absolue ?... Ne faut-il pas que tous soient complètement affranchis de tout maître, de tout dominateur, de tout exploiteur, de toute servitude, de tout engagement et de toutes entraves qui puissent les gêner dans leur obéissance à Dieu ?... On ne peut pas servir deux maîtres à la fois.

C'est donc une nécessité absolue pour tout homme pieux qui veut servir Dieu et se perfectionner, de jouir d'une Souveraineté parfaite, et de pouvoir disposer librement de toutes ses facultés selon sa conscience. La pratique du suffrage universel ne doit nullement nous priver de notre Souveraineté, ni en limiter l'exercice ; elle doit, au contraire, nous en garantir toute la plénitude, et nous en faciliter la jouissance, sans quoi le suffrage universel devrait être maudit et banni de notre vie sociale, comme impie et contraire à la dignité humaine ; car rien au monde ne peut sanctifier ni légitimer l'erreur et l'iniquité.

Aujourd'hui, qu'est-ce que le suffrage universel, ce décevant mirage qu'on fait briller à nos yeux comme une institution fondée pour assurer notre dignité humaine, institution dont nous ne pouvons jouir, d'après l'admirable Constitution des adorables amis du *National* et de la *Réforme*, que pendant un instant, une fois tous les trois ans, dans les limites des convenances de nos gouvernants, avec l'autorisation et la permission de la police, que nos oppresseurs et nos exploiters nous imposent ? Et quand nous exerçons notre droit, ainsi réduit jusqu'à une ombre et une apparence, ne sommes-nous pas le plus souvent obligés de voter pour un *inconnu* qui, dans le cas le plus favorable, comme un hanneton attaché à un bout de fil, sera forcé de tourner dans un cercle tracé d'avance par une main impie et sacrilège ? Ne sommes-nous pas le plus souvent obligés, sous peine d'annulation de notre droit, de disposer de notre vote dans l'intérêt d'un

parti que nous ne pouvons estimer ni aimer, uniquement pour soutenir une lutte désespérée contre les *roués* qui aspirent au pouvoir, et qui cherchent à surprendre, à envahir et asservir toute la Société ?

Le suffrage universel actuel n'est pas sérieux.

Ainsi pratiqué, le suffrage universel peut-il être considéré comme l'exercice sérieux de la Souveraineté des citoyens ? – Nullement. Car nous savons comment les princes et leurs imitateurs entendent l'exercice de leur propre souveraineté. Ils ne se laissent aucunement limiter dans le choix de leurs ministres et mandataires. Ils savent toujours se réserver la faculté complète de les choisir, nommer et révoquer *à tout moment*, quand ils en reconnaissent l'utilité.

Pourquoi le Peuple ne pourrait-il pas jouir au même degré de sa Souveraineté, lui qui ne peut jamais en abuser, ainsi que les princes ?

Pourquoi l'exercice de la Souveraineté doit-il être ordonné, autorisé, réglementé ou limité, le plus souvent par ses plus constans et ses plus cruels ennemis ? A-t-on besoin d'une autorisation pour penser et respirer ? L'exercice de la Souveraineté n'est-il pas également indispensable pour tout homme et pour toute Société que ta respiration et la pensée pour tout individu ? Il ne doit donc être soumis à aucune autre condition que celle d'entente spontanée et d'union fraternelle entre les citoyens, ce qu'aucun pouvoir du monde ne peut jamais commander ni réglementer, sans commettre un crime de lèse-humanité.

Que diraient les principicules d'Allemagne et d'Italie, si un arrogant législateur, appuyé de la force, décidait dans sa profonde sagesse qu'il ne leur serait plus permis de changer leurs ministres que tous les trois ans, au jour et à l'heure déterminés par leur ennemi ? Pourquoi les citoyens, mille fois plus sociables et plus estimables que ces sauvages et ces barbares-là, devraient-ils avoir un autre sentiment sur le même sujet ? Par quelle raison un travailleur qui, dans la mesure de ses facultés, est la source de toute prospérité, de toute puissance, de toute gloire de sa Patrie, pourrait-il être restreint dans l'exercice de sa Souveraineté, pendant qu'un prince, un oisif, un écornifleur du budget, un riche et puissant ennemi de la Société en jouit de la manière la plus insolente et la plus illimitée ? A quel titre le Peuple

doit-il être moins souverain que les Rois, qui ne doivent être que ses serviteurs ? Qui oserait proposer de limiter sa Souveraineté, si ce n'est son ennemi, son oppresseur qui craint de voir disparaître ses privilèges et sa domination, ou un traître qui cherche à escompter sa servilité et sa corruption ?

Condition de l'exercice du suffrage universel.

Pour que le SUFFRAGE soit l'expression de notre Souveraineté et qu'il puisse être qualifié UNIVERSEL, il faut que son exercice soit toujours, partout et pour tout le monde, *libre, spontanée, permanent, sincère ; consciencieux, complet et direct*, ce qui ne peut avoir lieu, si tous les citoyens ne sont pas également reconnus Souverains et Frères. Sans cela le suffrage universel n'est qu'une illusion et qu'un mensonge, pour tous ceux qui ne peuvent l'exercer aussi facilement, aussi sincèrement et complètement que les autres.

Suffrage universel libre, spontané et permanent.

Le suffrage autorisé, permis ou ordonnancé au jour et à l'heure fixe, peut-il être estimé libre, spontané et permanent ? C'est une corvée ou tout au plus une concession et une faveur accordées aux esclaves révoltés. Un roi ne se laisse jamais assujettir à des formalités aussi gênantes et humiliantes. C'est lui seul au contraire qui ordonne et commande. Aujourd'hui il n'y a plus d'autre Roi ni Souverain que le Peuple.

Que le Peuple, à l'exemple des princes, apprenne donc comment il doit exercer et défendre sa Souveraineté !...

Suffrage universel sincère, consciencieux et complet.

Dans une Société, où les uns vivent dans la dépendance des autres, l'exercice du suffrage ne peut être rendu consciencieux, sincère et complet que par le SCRUTIN SECRET. En l'admettant même faut-il encore que les citoyens aient toute la facilité nécessaire pour s'éclairer et pour s'entendre entre eux sur le résultat à produire par leur vote, ce qui est plus ou moins

impossible pour les hommes asservis et exploités par les plus forts, les plus riches, les plus instruits, les plus astucieux et les plus effrontés.

Aujourd'hui le Peuple SOUVERAIN, le bandeau de l'ignorance et des préjugés sur les yeux, mutilé dans son intelligence et dans sa conscience, ne ressemble-t-il pas à ce Jésus que l'Aristocratie juive et ses valets appelaient aussi Roi en le déclarant digne de mort, en lui crachant sur la figure, en le souffletant, en lui donnant des coups, et en lui demandant par dérision : *prophétise donc, devine qui te frappe ?*, .. Ne dit-on pas aussi aujourd'hui aux Prolétaires qu'on insulte, qu'on outrage et qu'on asservit de toutes les manières : « Prophétisez qui vous frappe : sont-ce les rouges ou les blancs ? Reconnaissez vos sauveurs, – vous êtes souverains, – vous avez le suffrage universel, – nommez des représentans qui fassent votre bonheur, – réalisez une République parfaite, telle que vous la voulez !..... »

Que peuvent produire la sincérité et la conscience d'un homme privé de la lumière pour juger les choses où la vue est indispensable ?.... Et pourtant nos malthusiens, après avoir cloué le Peuple sur le lit de Procuste, lui crient par dérision : « Tu es souverain !... Sauve-toi !... Tu n'as qu'à marcher !... »

Suffrage universel direct.

C'est un préjugé général que le suffrage universel, tel que nous le connaissons et le pratiquons aujourd'hui en France, est *direct*. Il *faudrait* cependant soutenir tout à fait le contraire. On a tout perverti et dénaturé, jusqu'aux notions les plus claires et les plus simples, afin de pouvoir plus facilement escamoter la liberté et la Souveraineté aux Prolétaires ignorans, – établir un pouvoir inique, – et perpétuer l'asservissement et l'exploitation du Peuple.

En effet, est-il raisonnable d'admettre que le suffrage s'exerce d'une manière directe, là, où le votant ne peut exprimer sa conscience, ni sa volonté, ni son intérêt même, mais où il se trouve inévitablement condamné à n'être qu'une machine à voter, que les habiles manient à volonté fit exploitent sans merci ni pitié ?

Ne savons-nous pas malheureusement, par une expérience douloureuse, que le premier journaliste vendu, ou un intrigant actif, peut facilement

détourner beaucoup de votes et en disposer dans son intérêt personnel ou de celui qui le paie ? Est-ce ainsi qu'on exerce le suffrage *direct* ou *immédiat* ?

Ne devons-nous pas au contraire regarder seulement comme direct le suffrage qui s'exprime d'une manière libre, spontanée, sincère, complète, avec la *faculté permanente* de le changer, de le perfectionner, dans un but bien connu, suffisamment apprécié, – qui se pratique dans un cercle de relations immédiates, à la portée des connaissances et de la conscience du votant ? Ne devrait-on pas s'arranger de manière, que dans aucun cas le vote ne puisse être corrompu, détourné ni égaré, sans que le mal soit immédiatement et spontanément réparable ? Par quel vertige prend-on le contre-pied de ce qu'il faut dans le suffrage direct pour le lui attribuer ? C'est là le procédé d'une ignorance inexcusable, ou l'effet d'une imposture inqualifiable.

Conclusion.

Nous faisons toutes ces considérations sur le suffrage universel direct, non dans un but de critique, ce qui nous répugne toujours, mais uniquement afin de rendre notre lecteur plus attentif au sujet que nous traitons, plus sévère et plus exigeant envers nous-mêmes.

Nous cherchons un moyen infaillible et tout-puissant d'assurer la Souveraineté à chacun et à tous, et la Fraternité entre tous : nous croyons aussi que le *suffrage universel direct*, bien compris et convenablement exercé, peut seul résoudre ce problème.

Avant d'aller plus loin, constatons encore que ce suffrage n'est qu'un *mensonge universel*, non seulement dans ses moyens et dans ses résultats actuels, dont nous subissons une épreuve bien douloureuse, mais aussi dans son application.

En effet, les fonctionnaires ecclésiastiques, administratifs, judiciaires, militaires et surtout industriels sont-ils le produit du *Suffrage universel direct* ? Nullement. A quoi donc ce suffrage est-il si pompeusement appliqué, et pourquoi est-il appelé *universel et direct* ? N'est-ce pas une

ironie sanglante que de jeter à tout propos à la face du Peuple cette assertion impudente : « Vous avez le suffrage universel, que voulez-vous de plus ? C'est par le suffrage universel que nous obtiendrons tout. C'est de lui que nous devons tout espérer. Respectons donc ses résultats en tout, et sachons attendre le reste du temps et du progrès. »

Respectons ce qui est véritablement respectable. Respectons-le non seulement en apparence, pour nous conformer à la légalité officielle, mais pour notre conscience. Néanmoins, gardons-nous bien de cette idolâtrie fort commune qui nous fait adorer les institutions les plus détestables, au mépris de la Souveraineté de chacun, aux dépens de la Fraternité entre nous tous, et au détriment de notre dignité d'Enfants de Dieu. Au contraire, abandonnons à jamais toutes ces constitutions tous ces codes, toutes ces lois et toutes ces institutions impies et sacrilèges qui ne respectent pas notre conscience, qui portent atteinte à nos⁸ droits les plus sacrés, antérieurs et supérieurs à toute autorité et à toute législation humaines, et qui n'ont d'autre but, d'autre résultat que celui de garantir à nos oppresseurs et à nos exploitateurs leurs privilèges fraticides et de les perpétuer.

Voici quel moyen serait le plus simple, le plus efficace et tout à la fois immédiatement applicable pour assurer la Souveraineté à *chacun* et à tous, et la Fraternité entre tous.

Tous les vrais Chrétiens déclarent dans leur conscience, devant Dieu et devant les Hommes, que toute la hiérarchie ecclésiastique actuelle, créée et soutenue par le privilège, le mensonge, le jésuitisme, la corruption et la violence au profit d'une poignée d'aristocrates et d'oppositeurs, est de plein droit comme non-avenue et de nulle autorité pour eux.

En même temps, ils se reconnaissent tous mutuellement, *Enfants de Dieu et Frères de la même Famille*, en se garantissant les uns aux autres le plein exercice de leur SOUVERAINETÉ, au profit du *bonheur commun* de tous les Hommes.

Puis, suivant les préceptes et l'exemple de leur Maître et de ses Apôtres ils mettent tout leur zèle et tout leur dévouement à L'ÉDIFICATION de l'Eglise, réellement *unitaire et universelle*, où tous les *Hommes de bonne*

volonté qui s'engagent mutuellement entre eux à pratiquer la Fraternité avec toutes ses conséquences, sans aucune condition de doctrine ni de dogme, puissent être acceptés et solidairement associés.

Partout où il y a au moins trois *vrais Chrétiens* qui s'associent, dans l'esprit et dans le but évangélique, suivant l'assurance positive du Fondateur du Christianisme, il y a déjà une Église chrétienne, une *Souveraineté parfaite*, qui est au-dessus de tous les princes de la terre, au-dessus de toutes les autorités du monde : la présence permanente de Jésus-Christ et l'assistance incessante du Saint-Esprit en sont la preuve irréfragable.

Comme c'est le premier devoir de tout vrai Chrétien de vivre pour l'Eglise, et de donner tout, même sa vie, pour sa défense, sa gloire, son bonheur et son développement, afin qu'elle finisse le plus tôt possible par réunir toute l'Humanité en une seule Famille de Frères, toute association de vrais Chrétiens, même la plus petite, n'a rien de plus pressé que de constituer un *serviteur*, pour veiller au maintien de son *unité*, pour l'étendre, pour la relier, l'associer et la fondre *avec ses pairs*, pour provoquer et stimuler sa *perfection*, et pour assurer le *bonheur* de tous ses membres.,

L'unité et la perfection de la DIRECTION, partout et en tout, c'est la plus grande préoccupation de tous les vrais Chrétiens, c'est leur vœu le plus ardent, c'est leur règle la plus fidèlement observée. L'unité et la perfection de la direction, dans leur conviction, c'est le *Règne ou Le Gouvernement de Dieu* ; car Dieu est *un et parfait*.

Dès qu'un vrai Chrétien a conscience qu'il n'y a ni *unité* ni *perfection* dans le Gouvernement de son Eglise, il ne croit plus à sa réalité, et en vertu de sa *Souveraineté royale et pontificale*, il la réalise de toutes ses forces et de tous ses moyens, avec ses Frères. Nous disons, avec ses Frères ; car le vrai Chrétien n'entreprend et ne fait jamais rien isolément, il déteste et maudit l'individualisme, cherche avant tout l'association, *l'unification*, si l'on peut s'exprimer ainsi, l'édification et la perfection de son Eglise, par la pratique de la Fraternité sans reculer devant aucune de ses conséquences,

Pénétré de ces principes et de ces sentimens, le vrai Chrétien s'identifie toujours avec son Maître, Jésus-Christ, et ne cesse jamais de répéter dans sa conscience et devant les hommes : « Il y a encore d'autres brebis qui ne sont

pas de notre bergerie, nous devons les y amener toutes. Elles écouteront la même voix que nous, et il n'y aura plus qu'un troupeau et qu'un pasteur (*Jean 10 ; 16.*). »

Une telle conduite des vrais Chrétiens produit le résultat suivant :

Tous les Frères de la même paroisse ne forment qu'une seule famille sous la direction souveraine de leur *curé* (appelez-le *maire*, si vous l'aimez mieux : le nom lie fait rien à la chose).

Les curés du même doyenné s'entendent entre eux, associent et unifient toutes leurs paroisses en une seule famille et en confient la direction à un Serviteur de Dieu, le plus parfait qu'ils puissent trouver dans tout leur doyenné, c'est leur *doyen*.

Les doyens du même diocèse, en vrais Chrétiens, se constituent avec leurs ouailles en une seule famille sous le gouvernement d'un *évêque*, de leur propre choix.

Plusieurs évêques en continuant l'édification de l'Eglise de la même manière, forment un archevêché dont ils confient les soins à un *archevêque*.

Plusieurs archevêques servent Dieu sous la direction d'un *primat*.

Les primats continuent à édifier l'Eglise et à unifier sa direction jusqu'à la nomination d'un *pape* ; car il en faut un dans l'Eglise de Jésus-Christ, parce que toute l'Humanité ne doit former qu'une seule Famille, sous la direction d'un seul Pasteur, Serviteur de Dieu.

Nous disons *Serviteur de Dieu*, car, dans la Société des vrais Chrétiens, tous les fonctionnaires, depuis le curé jusqu'au pape, ne se soumettent jamais à aucune loi faite par les hommes, ni ne reconnaissent aucune autorité qui ne vienne de Dieu. Quand même tous les habitants de leur circonscription auraient voté à l'unanimité une loi pour régler l'exercice de leurs fonctions, à l'exemple des Evêques des Chrétiens primitifs, s'ils la trouvent impie, contraire à la *loi éternelle*, à la vo-LONTÉ DE DIEU dont ils reçoivent le témoignage dans leur CONSCIENCE, ils la récusent, la repoussent de toutes leurs forces, et la condamnent à la face de toute l'Eglise, comme elle le mérite. Ils ne se sentent liés par aucune autorité, par aucune loi, par aucune volonté humaine. Ils sont *Souverains* comme les dictateurs dans le monde païen. Et s'ils se soumettent, avec l'amour et le dévouement le plus complet, à la direction, au commandement supérieur

dans leur Hiérarchie, c'est uniquement parce qu'ils ont conscience que c'est la voie du salut de tous, – que c'est la condition de tout progrès social et de l'ordre providentiel, – que c'est l'initiation à la perfection et à la connaissance de la volonté de Dieu dont ils se reconnaissent les Serviteurs.

Ce sentiment qu'ils sont *Serviteurs de Dieu* et qu'on ne peut servir deux maîtres à la fois, les préserve de toute aberration sociale et les soutient dans la voie de l'infailibilité progressive, tant qu'ils sont fidèles à pratiquer l'union *fraternelle* et à réaliser toute *la perfection* que leur conscience leur révèle (*Isaïe*, 35 ; 8.).

S'ils reconnaissent des Supérieurs, et marchent en vrais Soldats de l'Humanité sous leur commandement, ils le font seulement dans la mesure du témoignage de leur conscience, étant sûrs de se trouver ainsi sous la main de Dieu, qui les initie par là au progrès, à une nouvelle vie, à la perfection et au bonheur social impérissable. Ils le font, parce qu'ils sont convaincus que leurs Guides sont *les plus parfaits* qu'ils puissent découvrir, c'est à quoi ils veillent en Souverains, et c'est ce qu'ils cherchent toujours *avant tout*, sans aucun égard aux prétentions, aux prescriptions et aux caprices des hommes.

Dans toute la hiérarchie de l'Eglise des vrais Chrétiens, il n'y a jamais de révoltes, de disputes, ni de jugemens, pour obtenir le changement ou la révocation d'un fonctionnaire à cause de son démerite. Il n'y a cependant pas de société au monde où l'inamovibilité des serviteurs publics soit plus en horreur. Dans leur Société, tous sont travailleurs, tous les travailleurs sont fonctionnaires publics, tous les fonctionnaires sont serviteurs, tous les serviteurs sont *élus*, et aucun élu n'a d'inamovibilité assurée pas même pour vingt-quatre heures, quoiqu'il arrive très souvent qu'un serviteur remplisse la même fonction pendant toute sa vie, si son Souverain a la conscience que personne ne puisse la remplir mieux que lui.

Quand le Souverain découvre quelqu'un plus capable, plus dévoué et sous tous les rapports plus parfait que son serviteur actuel, quand même celui-ci n'aurait démerité en rien, se fût-il même perfectionné dans l'exercice de sa fonction de la manière la plus étonnante et la plus glorieuse, l'autre est appelé au service. Car, parmi les vrais Chrétiens, la fonction n'est point un privilège, une faveur, ni une récompense, et encore moins une

dignité accordée pour des services rendus ; mais une véritable charge, imposée au dévouement de celui-là qui a le plus de force et de bonne volonté pour la *mieux porter que tous les autres*.

Le changement d'un serviteur public n'a jamais pour but le serviteur lui-même, mais toujours le bien de la Société, – la grandeur et la gloire de l'Eglise, – le perfectionnement du service public, qu'on regarde comme le *premier élément* du bonheur social, – la réalisation du progrès auquel le Père éternel initie ses Enfants par SA VOIX qu'il fait retentir dans leur conscience.

De cette manière, les Frères de toute Souveraineté, n'importe de quel degré, dévoués toujours à la réalisation de *l'Unité* et de la *Perfection*, ne s'occupent plus du tout de leur ancien serviteur qui était au-dessous de sa mission, et qui s'est laissé devancer par d'autres. Ils l'abandonnent sans procès, sans reproche, sans aucune discussion, en appelant, en élisant, nommant et en suivant un meilleur Guide, à qui ils reconnaissent les qualités nécessaires pour les conduire à un nouveau progrès et à une réalisation plus parfaite du Règne de Dieu.

Le nouveau Serviteur, en entrant en fonctions, comme *le seul* juge compétent et souverain des mérites et de la conduite de son prédécesseur, lui fait rendre compte de ses actions et finit par en donner un témoignage solennel à son Souverain.

Le Serviteur de tout grade, appelé à une fonction ne la refuse jamais par aucune raison, ne l'abandonne jamais par aucun motif ; il respecte la voix de Dieu qui a parlé par la conscience de ses Frères. Fidèle au devoir que lui impose la Fraternité évangélique et inébranlable dans l'accomplissement de sa mission, il reste à son poste jusqu'à la mort, et ne le cède qu'à son Successeur légitime, appelé à la fonction par son Souverain, par ses FRÈRES UNIS (*Math. 18 ; 18 à 20*), par ses PAIRS qui agissent dans les limites de leurs fonctions. (*1 Corinth. 6 ; 2, 3*).

L'autorité absolue et le pouvoir illimité avec lesquels les fonctionnaires de tous les degrés gouvernent, administrent et dirigent les affaires de leur ressort, ne diminuent en rien la Souveraineté de leurs Frères, leur assurent au contraire toute la dignité et tout le bonheur des Enfants de Dieu, et ne

donnent jamais lieu à aucun abus qu'on ne puisse arrêter dans sa source, et le tourner au perfectionnement du service public et de l'ordre social.

Le Directeur de tout grade s'applique avant tout à maintenir l'UNITÉ, à faire pratiquer la *Fraternité* dans toutes les relations sociales, et à réaliser dans sa Famille *toute la perfection* CONNUE ou RÉVÉLÉE par les instructions de ses Supérieurs. De même que nous en voyons un exemple dans l'ordre de saint Benoît, le Guide ne fait rien et ne commande rien d'important sans avoir auparavant recueilli et examiné à fond sur ce sujet toutes les idées, toutes les connaissances, tous les vœux et toutes les aspirations de ses Frères. C'est une assemblée en permanence perpétuelle qu'il tient avec ses Frères qui tous, dans la mesure de leurs facultés, lui apportent leurs lumières et leurs moyens, qu'il utilise dans l'intérêt commun, selon sa conscience et son pouvoir.

Dans celle Société d'Unité, de Fraternité, de Paix, d'Ordre et de Famille, où le Chef ne relève que de Dieu et de sa conscience, tout le monde jouit de la *liberté illimitée* d'opinion et de parole. Personne n'est jamais condamné ni même jugé pour ses opinions, ses discours en ses écrits. Malgré toute la diversité et la divergence d'opinions, on n'y connaît ni opposition ni dispute. Chacun est censé agir *selon sa conscience* et donner à la Société *selon ses moyens*. On y croirait manquer à la Fraternité et commettre une injustice en dédaignant le moindre don de parole, de jugement ou de connaissances de son Frère. Le parlementarisme y est regardé comme la plus grande absurdité, comme une monstruosité, comme une des plus grandes impiétés. Y proposer un *vote* ou un *tirage au sort* pour décider la moindre question, ou pour résoudre la moindre difficulté, serait regardé comme un jeu sacrilège, une profanation commise sur la source de tout ordre social et de notre vie spirituelle. Tout s'y décide *fraternellement et unitairement*, par la conscience et la raison de tous, sous le commandement d'un *seul*, qui est reconnu et accepté librement par tous, comme le plus dévoué et le plus capable.

Toute la discussion, qui se pratique parmi les vrais Chrétiens de la manière la plus libre et la plus complète possible, se borne uniquement à une simple émission d'opinions, d'avis, de conseils et de vœux que le Guide *seul* apprécie et utilise le mieux qu'il peut. L'assentiment plein et

parfait de tous les Frères lui est acquis, tant qu'ils n'appellent pas un autre Guide plus parfait que lui pour le remplacer. C'est ce qu'ils peuvent faire à tout moment sans la moindre difficulté.

Aucun Gu de n'est abandonné, dans l'exercice de sa fonction, aux errements de ses opinions personnelles, qui ne peuvent avoir d'application ni de valeur qu'autant qu'elles sont connues, vérifiées, appréciées, estimées, aimées, approuvées et acceptées par ses Frères. Sans quoi on s'empresserait d'appeler à la fonction un autre qui serait mieux connu, plus apprécié et plus aimé. Tout s'y fait fraternellement, unitairement, en communauté de sentiment, de vue, de vœu et de résolution, *révélés et aimés dans la DIRECTION, acceptés librement avec elle*. Par ce moyen, toutes les erreurs se corrigent, tous les défauts se redressent avant de passer en actes, à leur première apparition dans la Famille, quand ils sont encore à l'état d'opinion et d'aspiration.

La sincérité, la franchise la plus parfaite caractérise toutes les réunions des vrais Chrétiens. Leurs temples présentent un modèle parfait d'école et d'assemblée délibérante. Chacun y apporte, selon ses moyens, un tribut de vérité, de justice, d'amour et de salut commun ; chacun y donne le plus qu'il peut, tout ce qu'il a ; tandis que c'est le Directeur *seul* qui en forme un trésor public et en dispose dans l'intérêt général.

L'hypocrisie, la flatterie, la corruption ni le favoritisme ne peuvent jamais empoisonner les relations fraternelles entre les Enfants de Dieu. Ce cortège *inséparable* de tout pouvoir IMPOSÉ ne peut jamais s'introduire dans la Famille des vrais Chrétiens, par la raison toute simple que les chefs n'y sont que des serviteurs qui peuvent être facilement remplacés à tout moment, sans aucun inconvénient et toujours avec quelque avantage, – qu'ils n'ont aucun privilège eux mêmes, – et qu'ils ne peuvent jamais disposer d'aucune place, fonction ni faveur. L'unité, la solidarité et l'ordre fraternels qui y règnent sont tellement puissants, que l'hypocrisie et la flatterie n'y pourraient jamais nuire qu'à ceux qui y auraient recours.

Entre vrais Souverains et Frères, il n'y a d'autres rapports possibles que ceux qui sont pleins de sincérité, de franchise, de dignité de prévenances mutuelles et d'amour fraternel.

Tous les efforts et tous les soins du Gouvernement des vrais Chrétiens ont pour but : d'assurer à chacun sa Souveraineté, – de garantir chacun contre toutes les influences et les rapports qui ne seraient pas véritablement fraternels, – d'aider chacun à connaître, à aimer, à *pratiquer* et à réaliser la perfection dans la mesure de ses moyens, – enfin d'amener tous les Fidèles à vivre dans *l'Union fraternelle*.

C'est la seule Société qui comprend, aime et pratique aujourd'hui le mieux la RELIGION ; car c'est elle seule qui possède réellement un *Gouvernement de Dieu*, qui renonce complètement à l'emploi de tous les moyens que peuvent procurer le mensonge, la ruse, la corruption et la violence, sans lesquels aucun gouvernement barbare, impie et athée ne peut subsister même pendant un seul jour.

C'est cette seule Société qui aujourd'hui n'est pas athée, qui reconnaît un Dieu *Tout-Puissant* – Vérité, Justice, Amour et Perfection – et se conduit en conséquence.

C'est elle seule qui renonce complètement à Satan, à ses œuvres et à toutes ses pompes, et qui, pleine de confiance en la toute-puissance de son Dieu, ne croit devoir jamais employer d'autres moyens pour vivre, pour subsister que ceux qui viennent de LUI, lesquels seuls tout-puissans n'ont jamais besoin d'être soutenus ni appuyés par le mensonge, la ruse, la corruption, et encore moins par la violence.

Gloire à Dieu tout-puissant, notre Père !...
Paix aux hommes de bonne volonté !...
A nous triomphe définitif et salut éternel !..
Vive le Règne de Dieu sur toute la terre !...

Paris, le 26 mars 1850.

Louis KROLIKOWSKI.

Louis Blancs aux Curés de campagne.

Dans son journal mensuel de novembre, le *Nouveau Monde*, Louis Blanc publie un article remarquable à l'adresse des curés de campagne. Nous nous faisons un plaisir et un devoir d'en reproduire ici un fragment :

« Ce n'est pas vous enfin qui défendrez contre les Socialistes le dernier des privilèges à détruire, celui de l'argent ; car vous n'ignorez pas avec quelle colère éloquente tous les Pères de l'Église ont dénoncé le *prêt à intérêt*, et vous vous rappelez sans nul doute cette peinture saisissante de l'usurier, par saint Ambroise : « Celui qui vous paie l'usure est dans le besoin ; il est forcé de vous emprunter pour payer la dette qui le presse, et il reste sans ressources pour lui-même. Hommes pleins de miséricorde, qui le déliez à l'égard d'autrui et le liez envers vous-mêmes ! cet homme cherche un remède, vous offrez un poison ; il demande du pain, vous montrez le glaive ; il soupire après sa délivrance, vous serrez le nœud qui l'étrangle... Vous buvez, et un autre fond en pleurs ; vous mangez, et votre nourriture suffoque les autres ; vous vous enrichissez par des malheurs, vous cherchez votre profit dans les larmes, vous vous nourrissez de la faim d'autrui. » (Traité de saint Ambroise sur Tobie.)

» Il faudrait trop citer. Une voix s'élève dans l'histoire, une grande voix composée de toutes celles des Pères de l'Église et qui n'est que celle du Christ prolongée d'échos en échos, et elle crie : QUICONQUE N'EST PAS SOCIALISTE N'EST PAS CHRÉTIEN.

« *Mon royaume n'est pas de ce monde*, disait le Christ. Et en effet il n'était pas de ce monde perde d'égoïsme et d'iniquité le royaume de l'égalité fraternelle. Voilà le véritable sens d'un texte si odieusement interprété depuis, par le mysticisme à la solde de l'oppression. Le Christ disait encore ; *Rendez à César ce qui appartient à César* ; mais, suivant le beau commentaire de l'abbé Fauchet, ce qui n'est pas à César, faut-il aussi le lui rendre ? Or, la liberté n'est point à César, elle est à la nature humaine³.

Et maintenant, à vous qui voulez être les vrais ministres de l'Évangile, les soutiens de qui chancelle, les médecins des cœurs souffrants, les anges gardiens de la chaumière, la lampe vivante qui brûle au chevet des intelligences endormies, à vous de voir si votre mission est d'emprisonner à jamais la réalité dans le symbole, de masquer la haute morale de votre maître, de la remplacer par je ne sais quelles pratiques vaines, de faire la

nuir autour des âmes abandonnées à votre vigilance, de prendre parti pour les riches à qui le Christ a usé la vie éternelle, contre les pauvres dont il naquit l'égal..., ce fils d'un charpentier. Ah ! *concertez-vous* plutôt pour secouer le joug et renier les *doctrines païennes* de cette FAUSSE EGLISE, CORRUPTRICE, CORROMPUE, COMPLICH SÉCULAIRE DE TOUS LES TYRANS. Vous n'avez pas à consoler le malheureux seulement, vous avez à combattre le mal. Les Instituteurs primaires sont Socialistes : partagez avec eux la gloire d'être Chrétiens. Unissez-vous à eux par une alliance qui sera celle du sentiment avec la raison, du ciel avec la terre, et travaillez au salut commun en prêchant à l'homme ce qu'ils enseignent à l'enfant. »

JÉSUITISME CONFONDU.

Le journal *la Presse* a publié dans ses feuillets une série d'articles très intéressants du Citoyen *Eugène Pelletan*. à l'occasion de l'ignoble propagande, inspirée et dirigée par les Jésuites politiques de la rue de Poitiers. Nous en reproduisons ici les passages les plus remarquables, extraits des feuillets du 16 et du 23 septembre dernier.

Ce Communisme, c'est le vrai Christianisme.

» M. de Montalembert veut affilier l'Eglise à la résistance, se croiser même avec M Fould, catholicisme avec judaïsme, pour *exterminer les hérésies d'argent*.

» M. de Montalembert est deux fois ennemi du Communisme : une fois au nom des idées de l'Evangile, une autre fois au nom des idées de conservation. Il promène, de banquets en banquets, cette formule de RELIGION et de PROPRIÉTÉ, comme si elle recouvrait le même ordre d'intérêts et d'idées. L'un de ses écoliers même, dans un petit pamphlet

intitulé : *Gare aux Clochers*, affirme que le Christianisme est le *sceau de la propriété*.

» Toute l'école de M. de Montalembert attribue au Christianisme des doctrines déterminées d'économie politique parfaitement conformes aux doctrines de la résistance. Eh bien ! savez vous ce qu'a fait le parti religieux en confondant les idées profanes et les idées sacrées ? Il a prêté un *mensonge* à la Religion.

» Assurément, l'Eglise n'a pu venir jusqu'à nous, du fond des siècles, sans rencontrer parfois sur son chemin la question de la PROPRIÉTÉ. Mais lorsqu'elle a eu en passant, surtout à l'origine, à traiter *ce formidable problème*, elle qui était venue proclamer l'égalité, le mépris des richesses (il faut entendre *richesses individuelles*, et jamais *collectives et sociales*, ou celles de l'Eglise), réagir contre le plaisir (*égoïste et exclusif*) et contre la dureté d'entrailles, elle qui était venue ressusciter Lazare et diviniser la charité, – elle inclina d'abord vers le Communisme. Le Communisme dut, en effet, paraître aux natures primitives de l'Evangile le procédé *le plus direct* d'appliquer la charité.

» Oui, dès le premier jour, au pied même du Calvaire et dans l'ombre du Christ qui remontait au Ciel, l'Eglise institua la Communauté entre les fidèles, comme pour réaliser extérieurement, sous une forme plus saisissante, son principe d'égalité. *Omnia erant illis communia* (tout était commun entre eux), dit l'Ecriture. Quiconque était baptisé apportait son patrimoine aux Apôtres, qui le distribuaient ensuite à *chacun selon ses besoins*. Cette loi du dépouillement de tous au profit de tous était si rigoureusement observée, que saint Pierre frappa de mort Ananias pour avoir voulu soustraire une partie de sa fortune à la Communauté.

» Mais ce régime, a-t-on dit, ne pouvait être alors que le premier élan d'une foi naissante, qui emportait l'homme au-delà de l'Humanité. C'était une héroïque tentative. Ce n'était pas une doctrine, et en renonçant à toute tentative ultérieure, le Christianisme a montré qu'il renonçait aussi à la doctrine.

» Il n'en fut pas ainsi. L'Eglise avait bien pu abandonner, devant l'invincible soulèvement de notre nature, l'application de ses premières théories de la propriété ; elle n'avait pas pour cela abandonné ses théories.

Elle consentait à faire ce sacrifice à la faiblesse humaine, mais elle tournait sans cesse un regard de mélancolie vers les *beaux temps des Apôtres*. Elle regrettait toujours cette conception de la Communauté, cette vérité en arrière, que, dès les premiers pas, elle avait laissé tomber sur son chemin. Mais tout en subissant le régime *du tien et du mien* dans la Société, de l'appropriation personnelle du sol, selon le vieux droit romain, elle n'en protestait pas moins avec une profonde conviction contre ce qu'elle appelait *l'injustice de la propriété*. Et ce n'est pas par mégarde, par hasard, par la bouche de tel ou tel Père de l'Eglise, qu'elle fulminait cette protestation ; c'est sciemment, c'est de propos délibéré, c'est par la bouche de *tous les Pères de l'Eglise*, avec une telle persistance, une telle crudité, une telle énergie d'expressions, que nous craignons de passer pour factieux en reproduisant ses doctrines :

– « Quiconque possède sur la terre, dit saint Augustin, est *infidèle* à la loi du Christ. »

– « La vie commune est *obligatoire pour tous les hommes*, dit saint Clément. C'est l'iniquité qui a fait dire à l'un : Ceci est à moi, et à l'autre : Cela m'appartient. De là est venue la discorde entre les mortels. »

– « La Nature, dit saint Ambroise, fournit en commun tous les biens à tous les hommes. Dieu a créé toute chose afin que la jouissance en fût commune à tous, et que la terre devînt la possession commune de tous. *La Nature a donc engendré le droit de Communauté, et C'EST L'USURPATION QUI A FAIT LA PROPRIÉTÉ.*

» Qu'y a-t-il d'injuste dans ma conduite, dis-tu, si, respectant le bien d'autrui, je conserve avec soin mes propriétés personnelles ? O impudente parole ! La terre ayant été donnée en commun à tous les hommes, *personne ne peut se dire propriétaire de ce qui dépasse ses besoins naturels*, dans les choses qu'il a détournées du fonds commun, et que *la violence seule* lui conserve. »

– « Il eût été meilleur, dit saint Grégoire de Nysse, puisque nous sommes tous Frères et unis par les liens du sang et de la Nature, que nous fassions un partage égal de tous les biens. »

– « *La terre est commune à tous les hommes*, dit saint Grégoire, et dès lors les fruits qu'elle porte appartiennent à tous indistinctement. »

– « Allez, dit saint Jérôme, et vendez non pas une partie de votre bien, mais *tout ce que vous possédez*, et donnez-le, non pas à vos amis, à vos parents, à votre femme, à vos enfants, et, pour dire encore quelque chose de plus, ne vous en réservez **RIEN** du tout, par une timide prévoyance, de peur que vous ne soyez puni comme Ananias ; mais donnez tout aux pauvres.

Ce n'est pas sans raison que l'Evangile appelle les biens accumulés des *richesses injustes*, car elles n'ont point d'autre source que *l'injustice des hommes*, et les uns ne peuvent les posséder que par la perte et la ruine des autres. »

– « Voici l'idée qu'on doit se faire des riches, dit saint Jean-Chrysostôme : ce sont des VOLEURS qui assiègent la voie publique, dévalisent les passans, et font de leurs chambres des *cavernes* où ils enfouissent les biens d'autrui. »

– « En vain ceux-là se croient innocens, dit saint Grégoire-le-Grand, qui s'approprient à eux seuls les biens que Dieu a rendus ; communs. En ce rendant pas aux autres tes biens qu'ils ont reçus, ils deviennent *meurtriers* et *homicides*, parce que, retenant pour eux seuls le bien qui aurait soulagé les pauvres, on peut dire *qu'ils en tuent tous les jours autant qu'ils en auraient pu nourrir*. »

» Voilà les opinions des Pères de l'Eglise, formellement, itérativement exprimées en toute occasion et à toute époque, sur le droit de propriété. La rue de Poitiers a-t-elle voulu les admettre en admettant le parti religieux dans son comité ?

» Que penser maintenant de ce parti qui prétend défendre la propriété par la religion, la religion par la propriété, comme relevant toutes deux de la même tradition, de la même doctrine ?

» Que penser de M. Montalembert, qui fatigue en ce moment tous les échos du Jura de ses monitoires contre l'athéisme et contre l'impiété du Communisme ? Est-ce que, par hasard, en vertu de la canonisation de la rue de Poitiers, M. de Montalembert serait un plus grand saint que saint Augustin, que saint Clément, que saint Ambroise, saint Grégoire de Nysse, saint Grégoire-le Grand, saint Jean-Chrysostôme et saint Basile, etc., *qui tous ont prêché les plus authentiques, les plus incontestables théories du*

Communisme ? Et ce n'est pas tout, vous allez voir que l'inconséquence flagrante de cette propagande en participation. entre le parti de la religion et le parti de la résistance, est poussée jusqu'à l'hérésie.

» Un écrivain catholique, M. Alfred Nettement, dit quelque part, en parlant des Socialistes, dans une brochure éditée par la rue de Poitiers :

« Les Socialistes qui se trouveraient maîtres du pouvoir essaieraient d'appliquer les idées les plus *inapplicables* et les plus *insensées*. Ce sont des espèces de *maniaques* qui courent tout droit devant eux, *comme des sangliers*....

Une partie d'entr'eux est d'avis qu'on ne doit pas servir la rente du capital, c'est-à-dire que celui qui aura confié, soit à l'Etat, soit à de simples particuliers, ses économies, ne doit rien recevoir...

Voilà à qui nous avons affaire, voilà les dangers que nous courons, etc. »

» M. Nettement est un écrivain assurément très orthodoxe. Eh bien ! sait-il sur qui retombe le reproche de courir comme un sanglier ? Il retombe sur l'Eglise. L'Eglise, en effet, a constamment réprouvé le prêt à intérêt, et l'a toujours, dans ses anathèmes, assimilé à l'usure.

– « Il est souverainement injuste, dit Lactance, d'exiger plus qu'on n'a donné. »

– « Le prêt à intérêt n'est jamais permis, dit saint Thomas, *pas même dans les limites de ce qui est nécessaire pour vivre*. »

– « L'usure, dit saint Jérôme, est le prix exigé pour l'usage de l'argent « prêté. »

– « L'usure n'est qu'une *variété du vol*, dit saint Bernard. »

– « Les rentiers, prétend saint Augustin, osent dire : Je n'ai pas d'autre ressource pour vivre. Et *n'est-ce pas ce que répondrait un voleur pris sur le fait ?....* »

– Il y a usure, dit le concile d'Agde, dès qu'on répète plus qu'on n'a donné. »

– « Que l'usurier, dit le concile d'Elvire, soit rejeté de l'Eglise. »

– « Qu'il soit puni comme hérétique, reprend le concile de Vienne. »

» Enfin, Bossuet vient couronner cette invariable tradition de l'Eglise par la déclaration suivante, que nous recommandons d'autant plus

charitablement à la rue des Poitiers, qu'il y va de son salut si elle a des tonds placés sur hypothèques :

« Par là s'établit, dit Bossuet, en quoi consiste l'usure, puisque la loi détermine clairement que c'est le surplus, ce qui se donne au-dessus du prêt, ce qui excède ce qui est donné, et, selon notre langage, ce qui est au-dessus du capital

Personne dans l'Eglise n'a jamais réclamé contre ces décrets. Au contraire, on s'y est soumis comme on a toujours fait aux choses résolues par la tradition, par les conciles même généraux, et par les décrétâtes des papes acceptées et autorisées du consentement de toute l'Eglise.

C'est donc toujours été l'esprit du Christianisme de croire que la défense de l'usure portée par la loi était obligatoire sous l'Evangile, et que Notre-Seigneur avait confirmé cette loi. »

» Après cette citation, nous ne saurions concevoir comment la brochure de M. Nettement, à moins qu'elle ne soit plus inspirée du Saint-Esprit que Lactance, que saint Jérôme, que saint Bernard, que saint Augustin, que Bossuet, que les papes, que les conciles, que les décrétâtes, que les traditions, en un mot, que l'Eglise, saurait échapper au reproche d'hérésie.

» Vous voyez donc que cette Association forcée du Christ et de César, pour sauver la Société à frais communs, par les mêmes soldats, par les mêmes principes, n'aboutit qu'à faire contredire César par le Christ, le Christ par César.

» L'intérêt de l'argent est sacré, dit M. Thiers ; l'intérêt de l'argent est hérétique, doit dire M. de Montalembert. De quel côté se range la rue de Poitiers ? Car, eût-elle le don des miracles, nous la défions d'accorder sur cette grave question, qui renferme implicitement en elle *tout le Communisme*, ses idées de propriété avec ses idées de Religion. De toutes les impossibilités, la plus impossible serait de vouloir rattacher dans les liens de la même unité le Christianisme, qui est le vœu de pauvreté (*individuelle*), et l'économisme, qui est le vœu de richesse.

» Car, quel que soit le sens qu'on veuille donner aux faits, l'interprétation qu'on veuille donner aux paroles, l'Eglise, non pas seulement dans les premiers siècles, mais dans tous les siècles, a eu de secrètes préférences pour le régime de la Communauté. Quand elle a rêvé la vie parfaite ici-bas,

c'est sous la forme de Communauté ; quand elle l'a réalisée parmi ses milices, c'est sous forme de Communauté. Et plus tard, dans les temps derniers, quand les jésuites, M. de Monlalvmboi t ne les accusera pas ceux-là d'athéisme et d'impiété, eurent dans les mains non pas une faible corporation, mais toute une Nation, matière inerte et ductile qu'ils pouvaient entièrement pétrir et modeler à leur fantaisie, sans qu'aucune puissance extérieure pût limiter leur puissance, aucune loi supérieure contrôler leur volonté, eh bien ! savez-vous la constitution civile économique qu'ils décrétèrent dans leur omnipotence et dans leur orthodoxie, eux, les représentants les plus autorisés, les plus prépondérants de l'Eglise, comme la constitution la plus conforme au prototype de l'Eglise ?

Ils décrétèrent le Communisme le plus radical qui ail jamais resplendi sous le soleil.

La Communauté des biens obligatoire pour les vrais Chrétiens⁴.

« Lundi dernier, dit le journal la *Presse* du 23 septembre 1849, l'*Univers* contenait le passage suivant à notre adresse :

« Le théologien de la *Presse* se trompe étrangement lorsqu'il nous donne le chef des Apôtres pour un *chef de Communistes*, au moment même où il déclare que chacun est libre de vendre son champ, d'en garder le prix ou de le donner pour le soulagement des pauvres. Ce trait suffit pour montrer qu'il e confiance mérite ledit théologien, quand il attribue aux Pères de l'Eglise, *d'autres textes de sa façon* dont il a soin, et pour cause de ne pas indiquer la source. »

» Ainsi donc nous avons, non pas dénaturé, non pas interprété, mais supposé, mais fabriqué des textes de notre façon, pour attribuer des doctrines aussi de notre façon, aux Pères de l'Eglise. Nous sommes un faux-monnayeur de citations qui prenons prudemment nos précautions d'avance, pour dérober à tous les regards le mystère de nos iniquités. Assurément, pour aventurer en public une pareille ac usation, l'*Univers* a dû

en acquérir vingt fois la preuve, car *Y Univers* est un journal de piété. « Tu ne mentiras pas, » dit l'Écriture, et la piémaccomplit rigoureusement la parole de l'Écriture.

» Comment croire, en effet, qu'un écrivain catholique, un écrivain dévot, puisse venir sans preuve, sans motif, un dimanche, un jour de messe, un jour de communion, et qui sait, l'hostie peut-être encore sur les lèvres, porter un faux témoignage. Cela n'est pas possible ; aussi nous voilà bien et dûment un faussaire de textes sur la foi d'un journal religieux, donc parfaitement renseigné sur toutes les choses de religion, avec les plus grandes chances et les plus grandes probabilités pour demeurer éternellement un faussaire.

» Nous voulons abrégé cette discussion, et pour l'abrégé, la poser nettement. Trois questions sont débattues entre nous ; les voici :

» 1^o Nous prétendons que l'Eglise primitive avait établi le régime de la Communauté entre les fidèles, *l'Univers* prétend le contraire.

» 2^o Nous prétendons *qu'Inanie* périt pour avoir voulu soustraire une partie de sa fortune à la Communauté ; *l'Univers* prétend qu'il périt uniquement pour avoir dit un mensonge.....

» Reprenons une à une ces questions.

» L'Eglise primitive a-t-elle pratiqué, dès le principe, le régime de la Communauté ? *L'Univers* a sans doute dans ses bureaux un exemplaire du *Nouveau-Testament* ; s'il veut se donner la peine de l'ouvrir aux Actes des Apôtres, il y trouvera les versets suivans :

« Toute la multitude de ceux qui croyaient n'avaient qu'un cœur et qu'une âme, et nul ne considérait ce qu'il possédait *comme étant* à lui, *en particulier*, mais toutes choses étaient *communes* entre eux.

Car il n'y avait aucun pauvre parmi eux, parce que *tous ceux* qui possédaient des fonds de terre et des maisons, les vendaient et en portaient le prix qu'ils mettaient aux pieds des apôtres, et on les distribuait ensuite à chacun selon ses besoin. »

» *L'Univers* aura beau tourner et retourner les termes de ces versets, en interroger et en torturer l'esprit, il ne pourra jamais en arracher d'autre sens que celui-ci : Dans la première Eglise, quand le sang du Christ fumait

encore sur le Calvaire, aucun Chrétien ne disait : *Ceci est à moi, ou ceci est à toi* ; car tout était à tous, et tous ceux qui possédaient, indistinctement tous, absolument tous, depuis le premier jusqu'au dernier, vendaient leurs propriétés pour eu apporter le prix aux Apôtres, et chacun prenait sur le fonds commun selon ses besoins. Si ce n'est pas là le régime de la Communauté, à quel autre caractère donc pourra-t-on reconnaître ce régime ? Quelle langue faudrait-il donc désormais parler, puisque la langue parlée par tous ne suffit plus à l'esprit de controverse ? Tous les écrivains, sans exception, catholiques, juifs, protestans, M. de Wallon, dans son *Histoire de L'Esclavage* ; Grotius, dans son *Commentaire de l'Evangile* ; Salvador, dans sa *Vie de Jésus*, ont signalé ce partage des biens au berceau même du Christianisme ; ils l'ont appelé de son vrai nom, la Communauté, et *l'Univers* vient affirmer en propres termes que ce partage était précisément le contraire de la Communauté !

» Mais Gibbon dit expressément : « La Communauté des biens qui avait séduit l'imagination de Platon, fut adopté pendant quelque temps par la primitive Eglise. »

» Trouvez-vous l'autorité de Gibbon suspecte de philosophie ? Voici une autorité que vous récuserez peut-être moins, c'est celle de l'abbé Morel, un ami de M. de Falloux, un chanoine, un prédicateur, qui, dans des conférences publiques religieuses, autorisées, surveillées par son évêque, a prononcé ces paroles :

« On se trompe étrangement, quand on oppose la richesse de l'Eglise, sous la papauté du moyen-âge, au dénûment du pêcheur de Génésareth. Saint Pierre a eu entre les mains un mouvement de fonds qui surpassera toujours celui qui sera confié à ses successeurs. Dans la primitive Eglise, on avait si bien compris que l'emploi de la fortune est l'objet le plus important de la vertu, que *l'on n'osait faire un ACTE DE PROPRIÉTÉ sans l'avis du pape* ; et les Chrétiens, au lieu de faire une part de leurs biens, la part à Dieu, pour être consacrés par l'Eglise à ses œuvres pies, *les Chrétiens mettaient leurs biens INTÉGRALEMENT à la disposition* du chef des Apôtres. Ainsi, saint Pierre a été pendant l'âge d'or de l'Eglise, *l'unique propriétaire* de la Chrétienté⁵. »

«L'Univers trouve-t-il que l'unique propriétaire de la Chrétienté diffère beaucoup d'un chef de Communistes ? Mais soit, nous dira-t-il peut être ; je vous accorde que la Communauté existait entre les premiers fidèles ; est-ce une raison pour écrire, comme vous, que l'Eglise ait institué cette Communauté ? Mais qui donc l'avait instituée, alors ? Serait-ce Brahma, par hasard ? Jusqu'à preuve contraire, nous sommes bien forcés de croire que l'Eglise avait institué ses propres institutions.

» Voilà, nous l'espérons, une première question vidée ; passons maintenant à la seconde question. Ananie a-t-il été frappé pour un détournement seulement ou pour un mensonge ? Citons d'abord le texte de l'Ecriture :

« Alors un homme nommé Ananie, et Saphire sa femme, vendirent ensemble un fonds de terre. Et cet homme ayant *retenu* de concert avec sa femme une partie du prix qu'il en avait reçu, apporta le reste et le mit aux pieds des Apôtres. Mais Pierre lui dit : Ananie, comment Satan a-t-il tenté votre cœur pour vous porter à mentir et à *détourner une partie du prix de ce fonds de terre* ? Ne demeurerait-il pas toujours à vous si vous l'eussiez voulu garder ; et après même l'avoir vendu, le prix n'en était-il pas encore à vous ? Comment donc avez-vous conçu ce dessein dans votre cœur ? Ce n'est pas aux hommes que vous avez menti, mais à Dieu. Ananie ayant ouï ces paroles tomba... »

» Si nous voulons bien comprendre cette légende d'Ananie, rappelons les versets qui précèdent immédiatement celle légende. Que voyon-nous dans ces versets ? Nous y voyons que tous les Chrétiens, exactement tous, *quot quot erant*, vendaient leurs biens et en apportaient intégralement le prix aux Apôtres. Et dans la même page, à l'épaisseur d'une ligne au-dessus d'Ananie, nous voyons comparaître un juste du nom de Barnabas, qui vend son bien et en apporte aussi le prix à l'Eglise.

» Et maintenant examinons la conduite d'Ananie : il vend son champ comme Barnabas ; mais, au lieu d'en apporter entièrement le prix à saint Pierre, comme Barnabas, que fait-il, lui, Ananie, le seul jusqu'alors, le *premier* entre tous les Chrétiens ? Il garde, l'Ecriture est encore plus énergique, *il fraude une partie du prix* qu'il a reçu. Il viole ainsi la *règle générale, universellement suivie par les Chrétiens*. Il cherche ensuite à

déguiser ce détournement par un mensonge. Mais pourquoi eût-il menti si ce détournement eût été innocent aux yeux des Apôtres ? L'innocence n'a pas besoin de mentir. »

» Retenons d'ailleurs ce que dit saint Pierre à Ananie : « Pourquoi as-tu menti au Saint-Esprit et fraudé sur le prix de ton champ (*Fraudarc de pretio agri*) » Fraudé qui ? si ce n'est la Communauté ?

» Mais, nous dit *l'Univers*, mais, nous disent avec lui plusieurs lettres, les unes anonymes, les autres signées, que nous avons reçues à ce sujet, vous oubliez le virset suivant : « Ton champ, dit saint Pierre à Ananie, ne demeurait-il pas toujours à toi si tu l'avais voulu garder, et après même l'avoir vendu, le prix n'en était-il pas encore à toi ? »

» Vous voyez donc par ces paroles, ajoute-t-on, que tout Chrétien en entrant dans la Communauté de l'Eglise, a le droit de garder son bien ou de le donner à la Communauté.

» L'exception, répondons-nous, dans tous les cas n'eût été faite que pour Ananie, car aucun Chrétien n'avait donné l'exemple d'un pareil détournement, ce qui n'eût pas manqué d'arriver si ce détournement eût été parfaitement licite. Mais saint Pierre a-t-il bien voulu dire par ces paroles : vendez ou ne vendez pas vos biens, cela est entièrement facultatif pour votre salut, quand le Christ avait dit : *vendez tout ce que vous avez et donnez-le aux pauvres* ; quand ce précepte était encore présent à tous les esprits ; quand, beaucoup plus tard, saint Ambroise disait que ceux qui ne voulaient pas se dépouiller de leurs biens, mais les garder pour en faire l'aumône, étaient des *hypocrites*, des *faussaires*, qui dénaturaient les préceptes du Seigneur.

« Non, cette interprétation des paroles de saint Pierre n'est pas possible pour quiconque lit l'Ecriture. Remarquons d'ailleurs que saint Pierre parle toujours au passé : « Ton champ ne demeurait-il pas à toi, si tu avais voulu le garder ; et même après l'avoir vendu, le prix n'en était-il pas encore à toi ? » Pourquoi l'Apôtre dit-il : « Le prix *n'en était-il pas à toi ?* au passé, au lieu de dire : n'en est-il pas à toi ? au présent ?

» Pourquoi ? C'est que l'Apôtre ne voulait pas dire à Ananie : « Le prix de ton champ est encore, est toujours, ici même, et peut rester actuellement la propriété ! »

» Il lui disait simplement : « Avant de vendre ton champ et d'apporter une portion du prix à la Communauté, tu pouvais le vendre ou le garder, à ta volonté. L'Eglise, avant que tu lusses entré dans son giron, n'avait évidemment, ne voulait, ne pouvait avoir aucune action sur ta propriété. Mais du moment où tu demandes à faire par lie de l'Eglise, dont lu n'es pas encore membre, puisque nous vivons tous en commun, tu devais apporter le prix de tes biens *jusqu'à la dernière ubole*. Tu fraudes la Communauté où tu viens t'asseoir, et où lu ne peux l'asseoir qu'aux mêmes conditions que les autres Chrétiens. Tous ont tout donné ; tu devais tout donner aussi. Autrement dit, tu avais la liberté d'entrer ou de ne pas entrer dans l'Eglise. Mais une fois introduit tu devais suivre la loi commune, et ne pas l'étudier par le mensonge. »

« Tu as donc prévarié à la loi, et je frappe en ta personne, d'abord le délit de soustraction que lu as commis pour frauder la Communauté, et ensuite le délit de mensonge que lu as commis pour déguiser la soustraction. » Le mensonge n'est pas le délit unique, il e si la circonstance aggravante du délit »

» Nous avons suffisamment expliqué, nous le croyons du moins, la légende d'Ananie, mais cette explication n'est pas de nous, malheureux théologien de la fabrique de *l'Univers* ; elle est de quelqu'un dont aucune conscience catholique ne récusera l'autorité.

» Elle est d'abord de saint Jérôme. Cet illustre docteur, après avoir rappelé que *tous les Chrétiens étaient tenus de vendre leurs biens pour vivre en commun*, ajoute : « Ananie et Saphire furent condamnés, parce qu'après avoir fait vœu de remettre leurs biens aux Apôtres, ils les offrirent comme si ces biens continuaient de leur appartenir, tandis qu'ils appartenaient déjà à celui auquel ils avaient fait vœu de les remettre. Ils prirent la part d'autrui, par crainte du besoin, que la vraie foi ne doit jamais craindre, et méritèrent ainsi leur châtement.

» Ainsi saint Jérôme dit formellement qu'Ananie fut frappé de mort pour avoir dérobé, dans le prix de son champ, le bien de la Communauté. »

Tous les Icariens doivent bien méditer les vérités que nous venons de reproduire. On ne peut pas suivre à la fois deux routes opposées. On ne peut pas être païen, c'est-à-dire individualiste, égoïste, anarchiste, exploiteur de

ses Frères qui se trouvent à portée, honnête malthusien vivant selon l'évangile du *chacun chez soi, chacun pour soi* ; et à la fois être Chrétien, c'est-à-dire l'homme dévoué à la Famille, à la Patrie, à l'Humanité, à l'Union libre, à l'Association égalitaire, à l'Ordre frater nel et à la Solidarité organisée au profit de tous. Il faut franchement op er. Entre l'Egoïsme et la Fraternité, entre l'Individualisme et le Communisme il n'y a pas de milieu. C'est une erreur de croire qu'on peut se déclarer Communiste, entrer dans la Communauté, et à la fois suivre ses affections et ses habitudes païennes. Le régime de la Communauté exige de nous TOUT, OU il ne nous demande RIEN. La Fraternité oblige. Dans une Société fraternelle, on ne doit agir qu'avec le consentement et l'agrément de ses Frères. Se conduire autrement, c'est tomber dans le paganisme et dans l'individualisme, c'est frauder et voler ses Frères sincères et dévoués qui acceptent la Communauté avec nous, sans aucune réserve. Du moment qu'on se déclare vouloir entrer dans la Communauté, on ne peut plus disposer individuellement de rien : c'est à la Gérance seule qu'appartient la direction et la distribution de toutes choses,

Que faire dans notre situation ?

Question excessivement grave et difficile dans les circonstances actuelles. Il n'y a pas d'insulte, d'outrage, de calom de ni de manœuvre infernale qui ne nous soient appliqués avec une effronterie sans pareille. On nous fait sournoisement et perfidement une guerre d'extermination.

Nous n'avons pas le choix de notre position ni celui de nos moyens. Continueurs des Chrétiens primitifs, il est de notre devoir de les imiter et de poursuivre leur tâche inachevée.

Sans être idolâtres des lois païennes, barbares et sacrilèges, par lesquelles ou cherche à nous asservir à jamais, subissons-les avec résignation, autant que nous le permet notre respect à la Vérité, à la Justice éternelle et à la Fraternité. Profitons de ces lois, défendons-les même courageusement

autant qu'elles peuvent servir à nous protéger et à garantir nos droits éternels. N'y opposons que notre patience héroïque, notre inertie inébranlable, notre zèle apostolique pour la vérité, et notre ardeur infatigable pour la réalisation de la Fraternité avec toutes ses conséquences, dans toutes les relations sociales, même dans celles avec nos oppresseurs et nos bourreaux.

Tournons toutes nos pensées, toutes nos aspirations et tous nos efforts à la pratique des vertus apostoliques, à la Propagande, à l'édification de l'Eglise humanitaire, de la nouvelle Jérusalem, à la réalisation d'Icarie !...

Ne nous laissons arrêter par aucune difficulté ni entraves ! Ne reculons devant aucun sacrifice personnel, pour faire triompher nos principes ! Poursuivons noire œuvre, même aux dépens de notre vie et au prix du martyre ! Le **SALUT ÉTERNEL** de l'Humanité nous le commande !...

Ne dissipons pas nos pensées entre divers systèmes et plusieurs entreprises. Limitons-nous dans notre but. On ne peut pas servir deux maîtres à la fois, ni suivre deux roues opposées. Concentrons tous nos moyens et tous nos efforts dans un seul foyer. Cherchons imperturbablement la RÉALISATION et L'ORGANISATION de la Souveraineté de tous et de chacun, et de la Fraternité entre tous. Préparons avant tout dans notre conscience une telle Société humanitaire où il n'y aurait pas un seul esclave, pas un seul serf, pas un seul domestique ni salarié, mais où tous seraient également Souverains et Frères, associés solidairement pour réaliser le Règne de Dieu sur la terre et le bonheur éternel de tous les Hommes !...

Que chacun de nous convertisse et prépare dans six mois un seul Frère, tiré de la corruption du vieux Monde, et, malgré tous les efforts de nos oppresseurs, notre nombre sera bientôt doublé. En poursuivant invariablement cette OEuvre, dans un an notre nombre sera au moins quadruple ; – dans dix-huit mois huituple ; – dans deux ans seizetuple ; – et ainsi de suite jusqu'à l'affranchissement définitif de tous les Peuples.,

Cherchons des adeptes pour notre système de Fraternité dans les rangs de nos adversaires, et même de nos ennemis les plus acharnés, mais sincères, désintéressés et dévoués comme Paul, Apôtre, quand il était persécuteur aveugle des Chrétiens. Tâchons de les gagner à notre Cause par notre

exemple, par nos vertus, par notre Fraternité héroïque envers tous nos persécuteurs.

Et bientôt le camp de nos ennemis sera considérablement éclairci.

Réduits ainsi à un petit nombre d'aveugles, avertis par leur nullité et leur impuissance, ils viendront fraterniser et se sauver avec nous. Ou, si par malheur, ils persistent encore dans leur haine féroce et poussent leur folie jusqu'à nous combattre par les armes, l'Evangile sera accompli, ils périront par les armes !

Paris, le 28 janvier 1850.

LOUIS KROLIKOWSKI.



Avis à nos Amis d'ALLEMAGNE et de SLAVIE.

On peut se procurer, à l'étranger, les ouvrages de CARET en français et quelques-uns en allemand, et les ouvrages de KROLIKOWSKI en polonais, par l'entremise de *Twietmeyer, libraire, à Leipzig.*

SYSTÈME DE FRATERNITÉ

N^o 4.

Adoptons, pratiquons, proclamons, propageons
le principe chrétien de la Fraternité, tirons-en toutes les conséquences, et nous arriverons à l'organisation sociale la plus parfaite, et la plus capable de réaliser complètement le salut et le bonheur de l'Humanité. CABET.

Prix. : 15 cent., par la poste 20 c.

PARIS,
AU BUREAU DU POPULAIRE,
RUE J.-J. ROUSSEAU, 18,
ET CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES.

Juin 1850.

ROUGES OU BLANCS.

Le grand Jugement universel, appelé, à cause de sa justice et de sa puissance, *Jugement de Dieu*, approche et nous entraîne, tous, à ne former que les deux camps évangéliques qui doivent embrasser toute l'Humanité.

Encore un moment et il n'y aura plus sur toute la terre que des Élus et des *Damnés*, des *Rouges* et des *Blancs*.

Nous ne pouvons plus résister ; nous sommes tous forcés de nous déclarer *Rouges* ou *Blancs* : chacun selon son cœur et ses habitudes.

Quant à nous, nous sommes *Bauges* dans toute la force du terme. Nous acceptons la Révolution et la République avec toutes leurs conséquences.

La Révolution pour nous, c'est l'accomplissement de la destinée de l'Humanité ; c'est cette grande transformation de la Société humaine, que l'Évangile appelle *Jugement de Dieu*, *Jugement dernier*.

La Révolution, suivant Robespierre, l'un de ses plus fidèles et ardents Apô•jes, doit avoir pour but *d'améliorer profondément le sort du Peuple*, autrement elle ne serait qu'un CRIME remplaçant un autre CRIME.

Nous sommes donc, dans ce sens, Révolutionnaire au suprême degré : car nous voulons le *bonheur commun de tous les Peuples*. Nous abandonnons aux *Blancs* tous les embarras des Révolutions stériles pour le bonheur du Peuple : à eux toute la responsabilité de leurs crimes ! Voici notre programme :

Réalisation complète du VRAI CHRISTIANISME avec toutes ses conséquences, jusqu'aux dernières limites, posées par l'AUTEUR DE L'EVANGILE : rien de plus, rien de moins.

Nous acceptons par conséquent et nous voulons réaliser :

FRATERNITÉ.

Souveraineté pour tous.

Solidarité.

Égalité.—Liberté.

Éligibilité.

Unité.

Paix.

AMOUR

JUSTICE

SECOURS MUTUEL

ASSURANCE UNIVERSELLE

ORGANISATION DU TRAVAIL

MACHINES AU PROFIT DE TOUS

AUGMENTATION DE LA PRODUCTION

RÉPARTITION ÉQUITABLE DES PRODUITS

SUPPRESSION DE LA MISÈRE

AMÉLIORATIONS CROISSANTES

MARIAGE ET FAMILLE

PROGRÈS CONTINUEL

ABONDANCE

ARTS.

Perfection en tout.

Éducation.

Intelligence.—Raison.

Moralité.

Ordre.

Union.

De chacun

suivant ses forces.

Chacun pour tous.

A chacun

suivant ses besoins.

Tous pour chacun.

BONHEUR COMMUN.

UNION ET FUSION.

Qu'y a-t-il de commun entre la justice et l'iniquité ? Quelle union peut-il exister entre la lumière et les ténèbres ?

(II Corinth. 6 ; 14.)

« Je vous prie, mes Frères, d'observer ceux qui cherchent à vous » diviser et à vous rabaisser dans nos principes : éloignez-vous d'eux. » Ce sont des gens qui ne vivent que pour leur ventre, et qui par des » paroles douces et flatteuses séduisent l'esprit des simples..... Votre » discipline est devenue célèbre dans le monde, je m'en réjouis pour » vous !..... Le Dieu de paix écrasera bientôt Satan sous vos pieds ! »

C'est ainsi que Paul, apôtre, s'exprime dans son épître aux Romains (16 ; 17 à 20) ; c'est ainsi qu'il conviendrait aussi de nous adresser à nos Amis de la Seine à l'occasion des dernières élections du 10 mars.

A peine ces élections étaient elles autorisées, permises et ordonnées que les colporteurs de l'union et de la fusion se sont mis tous en campagne.

Les organes d'un Socialisme houleux et bâtard qui jugent plus convenable pour leur industrie de ne jamais franchir les limites de l'individualisme, ou qui, à gonds frais et avec des décors superbes, ont établi leurs boutiques à la porte du vestibule du vrai Socialisme, nous ont le plus prêché l'union et la fusion.

Jacques Bonhomme, qui ne sait pas très souvent distinguer un jongleur d'un Apôtre, croyant avoir affaire aux anges, – s'est laissé inspirer par les

agens de je ne sais qui, – et, une fois tombé dans le panneau, il s'est empressé de faire union et fusion, même avec ceux qui le traitent pis qu'il ne traite son âne, et qui refusent le nécessaire à son existence, en lui donnant à profusion de la mitraille avec tous les délices de l'*état de siège*.

Quelle admirable chose que l'union et la fusion ! L'homme est tellement disposé à s'associer et à fraterniser que le seul appel à l'union et à la fusion l'électrise, le captive et l'entraîne. Malheureux ! Il est toujours trompé, toujours victime de ses propres sentimens les plus généreux et les plus dévoués... La pauvre brebis même ne consent jamais à fraterniser avec un loup ; elle le fuit toujours ; mais l'Homme, surtout le Prolétaire dont le cœur n'est pas rongé par la corruption et les vices de cour, de salon ou de boutique, pris par ses sympathies fraternelles pour ses semblables, toujours dévoué pour eux, habitué même à sacrifier tout pour la cause commune, se laisse facilement abuser jusqu'à se mettre à la merci de ses ennemis les plus cruels !...

Pourquoi la République du 24 février, qui nous est apparue sous des auspices si beaux et si humanitaires, est-elle réduite à cette position pitoyable où nous la voyons ? N'y est-elle pas arrivée à cause de sa générosité et de sa confiance dans les hommes qui lui ont parlé liberté, égalité et fraternité, ordre, union et conciliation ? N'est-ce pas la fusion des Républicains sincères et dévoués avec les faux frères de la *Réforme* et du *National* qui a tout paralysé et tout perdu ? N'est-ce pas l'union du Peuple avec les jésuites et les valets de la monarchie déchue qui nous a fait le plus de mal depuis la fuite ignominieuse de Louis-Philippe ? N'est-ce pas les scribes, n'est-ce pas les fabricans et les marchands de phrases qui nous ont amenés par leurs mensonges, leurs ruses et leurs jongleries aux pieds des royalistes et dès jésuites pour nous y humilier, garotter et martyriser, en l'honneur et au profit de la corruption dorée qui les nourrit et les engraisse aux dépens de la République ?

Y avait-il rien de plus séduisant que cette fusion bourgeoise qui s'opérait sous l'influence des discours de Lamartine et de ses compères ? Les Républicains clairvoyans qui n'ont pas fait d'union avec ces gracieux étouffeurs de la République, ont-ils plus à regretter ou à se reprocher que les

Patriotes éloignés de l'union de Lafayette, de Dupont (de l'Eure) et de Laffitte avec Louis Philippe en 1830 ?

Si tous ceux qui nous prêchent l'union et la fusion sont sincères, pourquoi ne veulent-ils pas se fusionner avec nous selon la Vérité et la Justice, pour réaliser la Liberté, l'Égalité et la Fraternité ? Qu'est-ce qui les en empêche ? Leur imposons-nous quelques conditions contraires aux principes républicains ou à la Fraternité évangélique ?... Non, pas le moins du monde ! Au contraire, ne leur prouvons nous pas journellement et d'une manière incontestable, que nous nous sacrifions et nous anéantissons pour leur servir de pont, afin qu'ils puissent arriver le plus doucement et le plus commodément possible à une République fraternelle, impérissable, où aucune révolution, aucune émeute, aucune oppression, aucune usurpation, aucune injustice ne seraient plus possibles ?

Les intrigans et les jongleurs de toutes les couleurs et de toutes les nuances, pressés d'arriver au pouvoir ou de réaliser leurs bénéfices, ne rêvent que coalitions et transactions, pour faire triompher plus tôt leurs prétentions égoïstes. Mais le véritable Peuple, qui peut être mille fois battu et martyrisé, sans pouvoir jamais être vaincu ; le véritable Peuple, dont le salut et le bonheur ne dépendent que de la réalisation de la Fraternité évangélique dans toutes les relations sociales, n'a rien de bon à espérer des intrigues, des cabales, ni des artifices les plus habiles. Calme et patient comme Dieu, parce qu'il est au-dessus des simples mortels, il attend avec résignation le triomphe définitif de la Vérité et de la Justice. Il ne se préoccupe pas de tous ces petits expédients qui ne peuvent aboutir qu'à la satisfaction momentanée d'une personne ou d'un parti, et qui, le plus souvent, n'ont qu'une valeur négative dans les destinées sociales. Pour lui, pouvoir, grandeur, puissance, constitutions, lois et institutions humaines, s'ils ne sont pas dans la Vérité et la Justice, ce ne sont que de petits accidens, des frimas destinés à disparaître au premier rayon d'un beau soleil.

A quoi bon, en effet, nous occuper de ces petites escarmouches, de ces succès éphémères qui, loin de nous rapprocher du but final de la Société, ne servent qu'à nous éloigner de la Vérité et de la Justice éternelle, et à nous faire perdre cet immense avantage qui nous est toujours assuré quand nous

ne manquons pas aux principes, ni ne transigeons avec notre CONSCIENCE pour gagner des partisans ou des positions ?

Que pouvons-nous espérer de bon en reniant et en abandonnant Dieu qui est la Vérité, la Justice, l'Amour et la Perfection ? Et pourtant, trompés, abusés, aveugés et égarés, n'abandonnons-nous pas souvent ce que nous croyons dans notre CONSCIENCE le plus vrai, le plus juste, le plus beau et le plus humanitaire pour revenir sur nos pas, à l'enfance, à l'ignorance, à la barbarie, pour faire union et fusion avec les hommes du passé, les réprouvés, les impies et les idolâtres, qui ne connaissent, n'adorent, ne pratiquent d'autre Dieu que celui du mensonge, de la ruse, de la corruption et de la violence, dans lequel ils ont toute leur foi, toute leur espérance et tout leur amour ?

Que pouvons-nous gagner par une conduite aussi lâche qu'impie ? Dussions-nous être complètement battus par les barbares de ce siècle, en persévérant dans nos principes, nous aurions toujours gagné beaucoup, et nous aurions rendu un grand service à l'Humanité, en posant nettement devant le Peuple la question sociale, et en indiquant à nos Frères ce qu'il y a à espérer et à faire.

Dans le cas contraire nous perdons tout : nous ne faisons rien pour nous-mêmes, et nous détruisons le germe du Salut dans le cœur des autres, principalement dans l'âme du Prolétaire dont nous jetons les espérances à tous les vents.

Les Chrétiens primitifs dont nous nous disons les continuateurs, ne préféreraient-ils pas plutôt le martyre et la mort que de faire des concessions sur leurs principes ? Pourquoi sous ce rapport sommes-nous plus faciles qu'eux ? Nous serait-il possible par hasard de compromettre la cause commune par la Vérité, la Justice et par la Persévérance à réaliser la Fraternité ? Pouvons-nous craindre un excès de perfection dans nos vœux, nos discours, nos efforts et nos actes ?

Ne savez-vous pas que les Chrétiens primitifs repoussaient toujours les renégats, les apostats et même les incorrigibles rétrogrades, – ne les recevaient point dans leurs maisons, – ne les saluaient jamais sur leur chemin, pour ne pas participer de cette manière à la perversité de leurs actions ? (*II Jean*, 10 et 11.)

O Frères, ne nous laissons donc, à aucun prix, par aucune raison ni sous aucun prétexte, entraîner à faire de l'union et de la fusion avec les rétrogrades ; car autrement y aurait-il quelque motif pour ne pas faire cause commune avec les Jésuites de toute robe et avec les gens des *Débats*, du *Constitutionnel*, de l'*Assemblée nationale* ou même du *Napoléon* ?

Paris, 2 avril 1850. Louis KROLIKOWSKI.

Explication sur la fraternité.

(Extrait d'une lettre de P. Bourg à un intime ami.)

Nauvoo, le 25 avril 1850,

..... Quel malheur que tu ne sois pas Icarien (c'est le soupir de toutes mes pensées sur toi) ! Quel malheur pour mon amitié de ne pouvoir te dire : Abandonne ce vieux monde à l'agonie où ton existence, rongée d'inquiétudes, cache sous une apparence de Liberté les milles chaînes des privations, des préjugés, des impérieuses nécessités de position, et viens parmi nous ! Viens dans notre jeune Icarie où la solidarité divise tellement les soucis de la vie matérielle, qu'ils sont presque nuls pour chacun ; où la Liberté individuelle n'a pour justes limites que la liberté et le respect des droits de tous ; où l'Egalité détruit l'envie ; où la Fraternité devient chose naturelle ; où les plus infimes travaux sont les plus honorables ; où l'on est fier enfin des privations qu'on subit pour cette noble et sainte entreprise, la Régénération humaine !

Je ne puis te dire viens ! Et cependant ton cœur et bon, il est plein de suaves sentimens ; mais, hélas ! tu comprends l'amitié, sentiment personnel, et non la Fraternité, ce grand principe du Christianisme) Tu l'admetts bien comme le seul véritablement radical, mais tu n'en voudrais que certaines applications, celles, probablement, ne pouvant gêner ni tes goûts, ni tes penchans, ni tes habitudes, sans remarquer que tes Frères et tes Sœurs deviendraient ainsi les esclaves ou les victimes de ta liberté, de tes satisfactions personnelles. – Où commence, où finit pour toi la pratique

possible de la Fraternité ? C'est ce que tu ne pourrais dire sans rapetisser ce mot si grand, si sublime aux humiliantes et mesquines proportions *d'aumône, d'assistance, d'obligeance*, etc.

En prenant la Fraternité pour base de notre Société, nous sommes, nous, plus logiques, et nous en déduisons toutes les conséquences en principe d'abord et en pratique autant que notre imperfection et notre position nous le permettent. Ainsi, nous admettons de prime-abord l'Egalité en tout : en logement, vêtement, nourriture, etc. ; car l'inégalité engendre l'Envie et la Jalousie, ces ennemies naturelles de la Fraternité.

Je suis peut-être obligé de te dire (et j'en suis fâché) que cette Egalité est relative et non pas absolue. Elle se formule pour le travail : *De chacun suivant ses forces*. Et pour la répartition : *A chacun suivant ses besoins*. Et, dans les deux cas, la raison et la justice sont prises pour règle. – Nous admettons même autant de variété que possible, et dans le vêtement, par exemple, pourvu que les étoffes soient de même prix, on peut, ou plu ôt on pourra s'en permettre de toutes les couleurs...

Tu prétends qu'il ne peut y avoir Egalité entre des individus de valeur intellectuelle grandement disproportionnée. – Pour toi, le maçon qui t'abrite, le tailleur qui te vêtit, le paysan qui te nourrit, te semblent des êtres inférieurs, s'ils ne joignent à leur utile savoir manuel une brillante intelligence ou les dons de l'éducation... Etrange inconséquence ! Tu rirais de l'aristocratie musculaire (celle des premiers âges), qui, au nom de la force brutale ou du développement de la matière, voudrait dominer la faiblesse et ta petite taille ; tu rirais de l'aristocratie financière qui, du haut de ses coffres forts, mépriserait ta probe pénurie ; tu rirais même de l'aristocratie nobiliaire dont les particules dédaigneraient ton nom roturier ; tu traiterais d'absurde outrecuidance toutes ces insolentes prétentions, et de vieux et ridicules préjugés les idées d'inégalité attachées à ces privilèges de naissance ou de hasards.. Et voilà que tu reconnais, que tu admets une aristocratie intellectuelle !... Et pourquoi celle-ci plutôt que les autres ? Les intelligences, les aptitudes hors ligne, ne sont-elles pas aussi un don de la Nature ? N'est-ce pas le plus souvent un hasard heureux qui les place dans un milieu favorable à leur développement ? Abeilles des découvertes passées et présentes, ne forment-elles pas une ruche des pensées d'autrui ?

Et enfin ce qu'on appelle un savant, est-il autre chose qu'un manœuvre travaillant de la tête comme un autre de ses bras ? Et ce qu'on appelle un génie, n'est-il pas un écho des idées communes à tous rendues d'une façon plus ou moins saisissante par un effet de la nature ou du hasard ?

L'homme a des besoins matériels et moraux, et certainement la satisfaction des seconds a quelque chose de plus noble que celle des premiers ; mais la nature, prévoyant sans doute l'orgueil dont pourraient se gonfler les cuisiniers de l'intelligence, les a pour ainsi dire, soumis aux cuisiniers de la chair. En rendant indispensable l'assouvissement des appétits du corps et facultatifs ceux de l'âme. L'équilibre n'est-il pas ainsi rétabli entre ce qu'on appelle la gent intellectuelle et la gent manuelle ? Et, en effet, que ferait la première avec sa prétendue supériorité ? Se nourrirait elle ? se vêtirait-elle ? etc., avec ses œuvres utiles, mais non indispensables, si la seconde refusait de les échanger contre ses nécessaires produits, pain, gîte, habit, etc., etc. ?

La Nature, en créant des différences d'aptitudes, afin que tous les besoins de l'Humanité fussent satisfaits, ne paraît donc pas avoir attaché un droit de prééminence à tel ou tel de ses dons. Et gare à toi, mon ami, si tu t'inclines devant la royauté de l'esprit comme étant de droit divin ; car la force matérielle, étant d'origine tout aussi divine, exigera à son tour que tu te prosternes devant elle.

Tu crois qu'en dépit de nos principes, nous établirons toujours une différence morale entre une grande capacité et une médiocre, à quoi je réponds qu'au XVIIIe siècle encore les champions du préjugé nobiliaire affirmaient aussi qu'en dépit des philosophes, M. de *** étant de sang noble, le roturier *** ne serait jamais son égal. » Et pourtant la philosophie avait raison et le préjugé a été vaincu. Crois-moi donc, cette royauté, que tu défends en privilégiée, est encore une erreur de la vanité dont le bon sens doit faire et fera justice ; et bientôt sans doute, au nom de la raison et de la dignité humaine, on jouira des œuvres d'un homme de génie sans le croire plus au-dessus de ses semblables qu'un Hercule, un Rothschild, ou un marquis de nos jours, quelles que soient la force, la richesse ou la vieillesse des parchemins de cette aristocratique et défunte trinité.

Telles sont, mon cher ami, les principales raisons sur lesquelles s'appuie notre principe d'égalité. Beaucoup d'entre nous vont même plus loin et admettent, comme Jacotot, l'égalité absolue des intelligences par le pouvoir de la volonté et de l'éducation. Quoi qu'il en soit, on comprend, en effet, que l'éducation égalitaire et universelle ferait presque disparaître l'énorme différence qui existe aujourd'hui entre les classes privilégiées recevant seules tous les bienfaits de l'instruction, et les classes déshéritées, dont les individus, abrutis même avant de naître par l'ignorance et la misère de leurs parents, seraient depuis longtemps passés à l'état d'idiot sans l'immuable loi du progrès, ce précepteur naturel et providentiel du Genre humain.

D'après nos idées radicales tu ne seras plus surpris que nous n'apercevions aucune inégalité morale entre un gérant, un professeur ou un secrétaire, et un cuisinier, un tailleur ou un maçon. Pour nous, ce sont autant de Travailleurs exerçant des fonctions toutes *également* utiles, également indispensables même (vu que nous ne souffrons pas de sinécure), et le plus grand génie de la terre, dont les travaux n'auraient pas pour but l'intérêt général, serait regardé comme un parasite complètement inférieur au moins intelligent des fonctionnaires, concourant à l'œuvre commune selon ses capacités.

Nous établissons pourtant des distinctions morales ; c'est entre le plus ou le moins d'abnégation personnelle. C'est là notre aristocratie, accessible aux plus infimes comme aux plus hautes intelligences, etqfli obtient de nous estime et surtout affection. Voilà pourquoi le citoyen Cabet qui depuis 40 ans donne des preuves non équivoques de cette rare noblesse jouit de l'avantage d'être le premier et le plus aimé de nos Serviteurs. Se lever avant les autres, se coucher après ; avoir tous les soucis de notre entreprise ; être le but de toutes les plaintes de l'intérieur, de toutes les attaques, de toutes les calomnies de l'extérieur ; travailler enfin sans relâche au progrès moral et matériel de notre Colonie, tels sont les uniques privilèges de notre Président de la Gérance et de la Communauté Icarienne..... Tu me demandes ingénument « s'il fait la cuisine à son tour... » Mais mon pauvre ami, crois-tu que l'homme qui a sacrifié la confortable et tranquille existence de famille, pour se jeter dans les fatigues, les privations, les dangers même d'une colonisation, précédée d'un voyage

de 3,000 lieues ; crois-tu, dis-je, que cet homme qui sans balancer donnerait sa vie et la donne en effet pour assurer le triomphe de notre entreprise, reculerait devant tels ou tels travaux, s'il était nécessaire qu'ils fussent exécutés par lui ?..... Chose étrange ! ce sont ceux qui ne croient pas à la mise en pratique d'un principe, qui volontiers en exigeraient l'application poussée à l'absurde de la part de ceux qui s'y dévouent ! Pourquoi ne pas demander aussi, si nous faisons bien tous nos souliers, tous nos habits sur la même forme et de la même taille ?.... Mais pour répondre à ta question, je te dirai que, de même que les instituteurs, les directeurs d'infirmerie et autres spécialités empêchées par la nature de leur fonction, le citoyen Cabet ne fait pas la cuisine. Il est évident qu'étant le plus capable de diriger l'ensemble de notre Colonie, il est plus utilement employé aux travaux de l'administration générale qu'à tout autre travail particulier.

..... Tu dis que notre obéissance envers ceux chargés de faire exécuter les lois, règlements, etc., constitue un état de contrainte et d'inégalité ; non, car nous obéissons, non pas à tel ou tel individu, mais à des lois faites et consenties par nous, dans l'intérêt de tous, et par conséquent de chacun. Gérans, Directeurs, etc., ne sont donc que des mandataires que nous chargeons de nous rappeler au besoin à l'observation de nos propres ordonnances.

Lorsque le soir tu as réglé l'emploi du lendemain et que tu charges quelqu'un, ton portier par exemple, de t'éveiller, de te faire lever de bon matin, parce que tes intérêts le commandent, il ne te vient pas à l'idée que tu fais acte d'obéissance, ni que ton réveilleur est un être supérieur à loi lorsqu'il accomplit tes ordres ? même lorsqu'il brave les murmures que t'arrachent le sommeil ou la paresse contre son exactitude ? Eh bien ! il en est ainsi de nous et de nos fonctionnaires. Sans doute ils doivent être écoutés avec déférence, comme expression de la volonté générale manifestée par l'élection ; mais il faut aussi qu'ils mettent, dans l'exercice de leurs fonctions, autant d'égard et plus de fraternité que le portier le mieux rétribué, sous peine de censure, même de révocation, et dans tous les cas de non réélection.

Notre Communauté étant ainsi garantie de tout despotisme humain, grâce à ses fondatrices, Fraternité, Egalité, par une nouvelle conséquence logique,

c'est entre ces deux déesses, filles du cœur et de la raison, que marche leur troisième sœur, la Liberté. Non pas celle alors que prend pour guide un Peuple opprimé, puisque nous n'avons pas de maître ; ni celle du sauvage indompté se refusant aux bienfaits de la civilisation, puisque nous constituons une véritable Société ; mais cette Liberté morale qui n'a d'autre tyrannie à combattre que les penchans égoïstes dont la satisfaction pourrait blesser soit la liberté d'autrui, soit l'égalité commune, blessure dont la Fraternité reçoit toujours le contrecoup. Enfin, comme complément de nos principes fondamentaux et comme régulateur de nos actes, nous adoptons entr'autres axiômes philosophiques, celui de ne faire et de ne dire que ce qui eut être fait ou dit raisonnablement par tout le monde. Cette maxime est une excellente pierre de touche qui, en toute circonstance, donne à l'homme qui la consulte le degré de sagesse et de justice de chacun de ses mouvemens.

Telle est la théorie de notre. Liberté, véritablement sociale et démocratique ; car elle est égale pour tous les associés sans privilège pour aucun. – Certes, notre Communauté est encore bien loin de son but. Nous fondons, nous édifions, ayant tout à créer. Nous ressemblons à des hommes qui, dans le vieux monde, entreprendraient sans fortune, de monter une grande manufacture et de la faire prospérer à force de travail et d'énergie ; nous ne jouissons donc pas encore du bénéfice de temps que doit produire notre Association où toutes les forces sont utilisées, et où il est de notre intérêt de remplacer les bras de l'homme par des machines ; et cependant, malgré cet état transitoire, il n'est peut-être pas, en France, un Ouvrier probe et laborieux, qui ait autant de liberté et surtout moins de souci que nous ; de plus, comme il n'entre pas dans nos principes de nous imposer d'inutiles privations, il est évident que notre liberté individuelle ainsi que notre bien-être prendront tout naturellement plus d'extension à mesure que notre Colonie, en se développant, aura moins besoin et de notre temps et de nos sacrifices. C'est ce que nos dissidens ne paraissent pas avoir compris, ou plutôt ils auraient voulu récolter sans labourer ni semer....

..... Je n'espère pas, mon cher ami, l'avoir converti complètement à nos idées radicales, mais du moins tu avoueras qu'en adoptant la Fraternité pour base de notre nouvelle Société, nous sommes conséquens et logiques soit

dans les déductions, soit dans l'application de ce principe fondamental. Nous tenons compte, cependant, de la faiblesse et de l'imperfection humaine en évitant dans la pratique, non pas seulement l'absurde, mais encore le prématuré ou l'inopportun.

..... On ne peut exiger de la meilleure organisation sociale que de rendre le vice inutile et la vertu facile ; et notre République communautaire, avec son système égalitaire d'éducation, de morale, de mariage, de travail modéré et de bien-être pour tous sans exception et sans privilège pour personne, pousse naturellement tous ses membres à la Fraternité, à la vertu, enfin à la Perfection ou au Bonheur, ce but suprême de l'existence..... P. BOURG.

Faites mieux, ou taisez-vous !

La lumière est venue au monde, mais les hommes ont mieux, aimé les ténèbres que la lumière parce que leurs œuvres étaient mauvaises ; car quiconque fait le mal HAIT la lumière et NE S'EN APPROCHE POINT. (*Jean*, 3 ; 19, 20.)

On cherche à nous tuer moralement, en attendant qu'on puisse nous tuer physiquement. Tous les moyens qui se trouvent à la disposition des oppresseurs, des exploiters, des jésuites, des ignorans et des corrompus, sont employés pour nous entraver, nous paralyser, ou au moins, s'il est possible, pour nous démoraliser.

Même ceux qui se disent Républicains, Socialistes, nous méconnaissent, et, par leurs iniques accusations ou leurs propos stupides, sinon perfides et

médians, donnent raison à nos calomniateurs, fournissent des armes aux ennemis de la République, et soutiennent les ennemis éternels de toute SOCIÉTÉ FRATERNELLE.

Voyez par exemple ces deux sophistes patentés qui se disent Républicains, même Socialistes, et qui dernièrement, devant la cour d'assises d'Angers, dans le procès du journal *l'Oeil du Peuple*, ont osé avancer, l'un : « Nous ne sommes pas Communistes, parce que le Communisme pour nous, c'est la négation de la *liberté*, parce que c'est la grande route qui conduit au despo-tisme ; et l'autre : « Mon client HAIT le Communisme, comme M. le Procureur général. »

Que M. le Procureur haïsse officiellement le Communisme, c'est très facile à comprendre : tout le monde sait qu'il perdrait sa place, s'il était Communiste ou ami des Communistes ; mais qu'un Républicain s'en fasse un mérite, c'est indigne, c'est révoltant !

Que demandent donc ces Communistes qu'on ose mépriser si stupidement, et injurier si impudemment ?..... que prêchent-ils d'immoral ?..... que font-ils de coupable ou de blâmable ?..... que veulent surtout ces Communistes Icariens qui s'efforcent de continuer l'ŒUVRE des Chrétiens primitifs, pour qu'on vienne publiquement, dans le sanctuaire de la Justice, les renier, leur porter haine, et même les repousser de la Société des Républicains, de ta Famille des Socialistes ?... N'admettent-ils pas sincèrement, ne propagent-ils pas avec zèle, ne défendent-ils pas avec courage, et ne pratiquent-ils pas avec dévoûment la Liberté, l'Égalité et la Fraternité, sans lesquelles il n'y a point de Socialisme ni de République ? Est-ce à ce titre qu'ils méritent votre réprobation et votre haine ?

Que pouvez-vous reprocher à nos Communistes qui renoncent sincèrement à toute violence et la reprouvent, – dont l'idéal est le bonheur de tous, – qui demaudent *que chacun reçoive de la Société selon ses besoins en ne lui donnant que selon ses moyens*, – qui ne connaissent d'autre exclusion pour personne que celle à laquelle nous oblige la Fraternité, – et qui n'admettent d'autres règles sociales que celles qui réalisent la Liberté, l'Egalité, la Fraternité, la Solidarité et l'Unité entre tous les hommes de bonne foi et de bonne volonté ?.....

Pharisiens hypocrites ! où avez-vous vu ou appris que le Communisme est la négation de la Liberté, ou de l'Égalité, ou de la Fraternité ? Quel Apôtre, quel écrit communiste a-t-il jamais condamné ou renié un de ces trois principes républicains ? Montrez-nous-en un seul ! Et si vous ne le pouvez pas, vous êtes donc convaincus de calomnie, de mensonge, d'imposture !

Ne savez-vous pas que le principe générateur du Communisme, c'est la **Fraternité, l'Amour évangélique** des hommes, la **Solidarité**, même avec les plus faibles, les plus méprisés et les plus abandonnés du monde ? En quoi ce principe est-il contraire à la LIBERTÉ OU insuffisant pour la garantir ? O sophistes ! vous êtes ou des insensés sans conscience de ce que vous dites, ou des corrompus pour qui il n'y a plus rien de respectable ni de sacré !

Êtes-vous assez bornés ou assez ignorans pour ne pas encore savoir distinguer la *liberté illimitée* dans le progrès, dans le perfectionnement, dans la vertu et dans le bonheur commun, de cette *licence effrénée* qui laisse impunément asservir nos Frères, les opprimer, les exploiter, les humilier, les mutiler moralement et physiquement, et commettre contre eux toute sorte d'attentats et de crimes ?

Si vous aviez jamais sincèrement cherché la première, vous auriez indubitablement trouvé qu'elle n'est possible que dans la Solidarité fraternelle, c'est-à-dire dans le Communisme, à la réalisation duquel nous nous dévouons. Si vous aviez au contraire examiné pourquoi les oppresseurs et les exploiters des hommes pratiquent effrontément la seconde et la défendent avec cette férocité *honnête et modérée* que nous leur connaissons, vous auriez facilement vu que cela ne tient qu'à **l'individualisme** où ils vivent, et à **l'irrévocabilité** dans leurs prétendues fonctions, que l'usurpation, les privilèges ou la force brutale leur assurent. Et si vous aviez conséquemment reconnu les conditions de la vraie liberté et de la vraie licence, comment auriez-vous jamais pu prétendre que le Communisme est la négation de la liberté, sans craindre de vous exposer inévitablement à être soupçonnés d'affections et de tendances rétrogrades pour cette licence bestiale, par suite de laquelle l'homme cesse d'être le

Frère de son semblable, et, selon l'expression du célèbre *Hobbes*, devient pour lui un loup ?

Certes, le Communisme, et surtout le Communisme chrétien qui est le nôtre, est la plus parfaite négation de cette liberté dont jouit le plus en Europe l'autocrate russe, que poursuivent avec tant de passion et d'aveuglement nos Burgraves, et à laquelle aspirent tous les jouisseurs, tous les corrompus, tous les égoïstes, en un mot tous les malthusiens sans conscience, sans cœur, sans aucun amour du prochain. Cette odieuse liberté est impossible au milieu de nous. Nous la détestons de toute l'énergie de notre dévouement à l'Humanité, et il est plus facile à un chameau de passer par un trou d'aiguille qu'à cette liberté-là de se glisser dans notre Société. Notre amour pour nos Frères que le monde martyrise et abandonne nous rend inflexibles dans nos principes et inexorables pour les champions de cette liberté barbare et sauvage ; car nous ne pouvons nous rendre complices du fratricide, qu'ils commettent avec tant de facilité et d'assurance. Nous nous croyons obligés de suivre en cela le commandement de l'Evangile, qui nous dit : *Jugement sans miséricorde pour ceux qui n'ont pas de miséricorde !...*

Voilà la seule liberté que nous avons en horreur et qu'on peut uniquement défendre contre nous. Est-ce de celle-là que vous vous faites les apôtres ?.... Est-ce du côté du tsar, de ses cousins de l'Europe et de leurs complices et valets que vous vous rangez ?... Pauvres Républicains que vous faites ! Que vous êtes dignes de pitié !

Si vous croyez sincèrement que le Communisme est rétrograde ou dangereux, avant de le condamner ou de le juger, vous devez d'abord établir que votre autorité est supérieure à celle des plus illustres philosophes anciens et modernes ; vous devez attaquer les principes du Législateur du Christianisme ; vous devez anéantir dans la conscience de tous les Chrétiens le respect pour les opinions des Pères de l'Eglise ; vous devez couvrir d'ignominie et d'opprobre les plus purs, les plus éclairés et les plus dévoués Imitateurs de Jésus-Christ qui tous, sans exception, se sont distingués par la pratique ou au moins par l'apostolat du Communisme. Avant d'oser blâmer ce système de Fraternité et de Solidarité, vous devez d'abord prouver que le trinaire sacré LIBERTÉ–EGALITÉ–FRATERNITÉ est absurde, inique ou

dangereux ; car le Communisme n'a pas d'autre principe ni d'autre drapeau : *il ne demande rien de plus, mais rien de moins*. L'entendez-vous ?.... Tant que vous n'aurez pas fait tout cela auparavant, vous aurez toujours tort, devant Dieu et devant les hommes vertueux, de ne pas vouloir vous honorer du nom de Communistes : vous aurez toujours tort de vous élever contre nous ; car nous ne voulons que la réalisation du Christianisme dans sa pureté primitive, et nous ne cherchons qu'à pratiquer, de la manière la plus parfaite possible, d'abord entre nous, puis avec les autres, même avec vous, la Liberté, l'Egalité et la Fraternité !

Est-ce notre faute, si nous sommes plus sincères et plus dévoués que vous à pratiquer les principes républicains et socialistes ?

Si vous étiez de bonne foi et de bonne volonté, pourriez-vous en prendre ombrage, ou vous en offenser ? Ne devriez-vous pas plutôt y trouver un motif pour nous témoigner votre estime, votre confiance et votre amitié ?

Si vous étiez de vrais Républicains, de vrais Socialistes, ne devriez vous pas nous rendre cette justice que nous le sommes plus que vous et mieux que vous ? Ne devriez-vous pas reconnaître en toute humilité que vous n'avez encore ni cette foi, ni cette espérance, ni cet amour, ni ce zèle, ni ce courage, ni ce dévouement que les Communistes apportent au service de la République, du Socialisme et de toute l'Humanité ?

Mais vous faites tout à fait l'opposé de ce que vous devriez faire, si vous étiez de vrais Républicains. Voyant que les plus purs et les plus dévoués soldats de la République sont méconnus, calomniés et persécutés par les Pharisiens, les Scribes et les Docteurs de la loi de nos jours, comme Jésus l'était en son temps, vous les reniez lâchement, comme Pierre apôtre le fit, lorsqu'il se trouva en face des valets ; des oppresseurs et des assassins de son Maître. Est-ce généreux ? Est-ce chrétien, républicain ou socialiste ?

Apprenez donc au moins à nous connaître et à nous estimer, par la haine aveugle que tous les ennemis de la République nous portent implacablement !

Comme du temps des persécutions des Chrétiens primitifs, on délivrait du supplice et on mettait en liberté tous ceux qui niaient d'être Chrétiens, et sacrifiaient aux dieux païens, de même aujourd'hui les ennemis de la République acceptent quiconque nie d'être Communiste, ou fait des

démonstrations contre le Communisme. Voilà l'unique mérite de tous nos détracteurs !

Lisez les journaux burgraves, et ils vous apprendront que tous les Républicains sincères et dévoués sont des Communistes, et qu'un Républicain qui ne l'est pas, ne peut être qu'un *honnête-moderé* pas assez avancé, un peu honteux.

Malheureux aveugles ! Qu'avez-vous donc que nous n'ayons pas pour être bons pères, bons frères, bons voisins, bons travailleurs, bons citoyens, bons Républicains, bons Socialistes, bons Chrétiens ?.....

Nous ne vous dirons pas ce qui vous manque encore, à vous ; car nous ne cherchons point à vous condamner, à vous juger ni à vous humilier. Nous suivons le drapeau de la Fraternité, et par conséquent nous sommes toujours indulgens pour nos Frères faibles ou arriérés ; nous les acceptons toujours *tels qu'ils sont* à condition seulement qu'ils soient de BONNE VOLONTÉ ; nous ne voulons jamais leur rien imposer *contre leur propre volonté* ; nous ne leur demandons rien, absolument rien, si ce n'est de nous laisser vivre en paix de notre propre travail, et de nous laisser pratiquer le **vrai Christianisme**, suivant notre conscience et nos moyens !

O Frères aveugles et égarés ! il ne suffit plus aujourd'hui de *lamartiniser* ou de *proudhoniser* pour tromper le Peuple sur notre compte, – pour nous susciter des haines et des persécutions particulières, – pour nous réduire à un silence douloureux, parce que nous sommes des Communistes, ou sous prétexte que nous formons une *secte*, une *école* ! Déjà l'opinion publique a fait justice de ces propos des jongleurs politiques, et de ces accusations des saltimbanques socialistes qui se jouent si odieusement de nos convictions, de notre dévouement à la République, et de notre existence même, laquelle pourtant n'est consacrée qu'à la réalisation du Règne de Dieu sur la terre, qu'au bonheur de tous les hommes, sans distinction de castes, de classes, de sectes, ni d'opinions.

Aucune puissance humaine ne saurait plus trouver moyen de nous anéantir !.... Notre existence calme, paisible, fraternelle, résignée et patiente comme un martyr chrétien, sera une perpétuelle sommation, adressée à tous les hommes de nous suivre ou de nous surpasser, afin de produire des œuvres évangéliques et de pratiquer la RÉPUBLIQUE FRATERNELLE.

Quiconque se permettra de nous blâmer, de nous reprocher nos opinions, ou de condamner l'œuvre que nous voulons réaliser, sera tenu, sous peine d'être honni et méprisé, de produire quelque chose de plus parfait en faveur de la Liberté, de l'Egalité et de la Fraternité. Et à quiconque osera encore avancer impudemment qu'il est Républicain, Socialiste, mais non Communiste, on dira : « Vil pharisien, imposteur ou fou, tu blasphèmes contre le Communisme, parce que sa perfection accuse ta faiblesse et ta lâcheté !.... Tu n'as pas le courage d'entrer dans la voie de la vertu et du dévouement ; tu n'as pas le courage de ta position ; tu n'as pas même le courage de te donner à tes Frères tel que tu es ; voilà pourquoi tu cherches le moyen d'anéantir ce témoin importun de ta nullité, ce juge souverain des vivans et des morts !.... Va misérable grossir le camp des monarchiens, où l'on ne médite que conspirations, attentats, état de siège, épée sainte, bombardement, expédition de Rome à l'intérieur, ruines, incendies, assassinats, déportations, spoliations et asservissement des Peuples !..... »

Paris, ce 28 mai 1850.

Louis KROLIKOWSKI.

ALERTE, ICARIENS !
On nous déclare la guerre.

Que la responsabilité de tous les malheurs de
la guerre retombe sur ceux qui la provoquent !

La Voix du Peuple, jalouse de plaire aux ennemis des Communistes, a résolu de devenir l'organe des déserteurs de la Société Icarienne. Elle commence une nouvelle évolution en ouvrant ses colonnes à une protestation de douze ex-Icariens et de quatre ex-Icariennes qui résident actuellement à Saint-Louis.

Nous savons par expérience tout ce que ces renégats peuvent publier. *Le Constitutionnel*, *la Patrie* et les autres feuilles réactionnaires nous ont déjà fourni bien des échantillons de leur style diffamatoire. Aussi la curiosité de lire de pareils libelles était-elle déjà fort émoussée. Mais *la Voix du Peuple*, voulant mettre à profit le peu d'influence qui lui reste sur l'esprit des Prolétaires, y trouve encore une riche mine à exploiter.

Si nos dissidens, en dévoués Pionniers de l'Humanité et en généreux Apôtres de la Fraternité, réalisaient ou au moins cherchaient à réaliser quelque chose de plus parfait, de supérieur à ce qui leur déplaisait dans la Société Icarienne, nous comprendrions jusqu'à un certain point les motifs de leur dissidence, et nous aimerions à constater qu'ils nous ont surpassés dans la réalisation de l'idéal Icarien, c'est-à-dire, d'une Société sans bourreaux, sans gendarmes, sans maîtres, sans esclaves, sans domestiques ni salariés, où tous, reconnus et acceptés mutuellement comme Souverains, ne doivent former qu'une seule Famille de Frères.

Mais telle n'est pas la question entre nous et les dissidens. Ils cherchent avant tout à se donner raison à eux-mêmes, et à anéantir, s'il est possible, le témoin oculaire et l'accusateur vivant et permanent de leur parjure et de leur faiblesse. Aussi c'est avec une joie mal déguisée que *la Voix du Peuple* (17 avril) met à profit cette disposition de nos déserteurs ; elle ne se borne point à publier leur insipide factum que sa longueur démesurée nous empêche de reproduire ici, mais elle y ajoute un article très étendu, rempli des réflexions les plus perfides et les plus agressives. En voici le passage le plus saillant, qui résume toute la protestation des dissidens, et lui donne des dimensions colossales, en indiquant fort clairement le but que veut atteindre *la Voix du Peuple* :

« Tous les *désordres*, tous les *vices*, toutes les *vexations* du régime actuel se reproduisant, avec une fureur *d'aggravation*, dans la communauté égalitaire et fraternelle d'Icarie : la *concentration des pouvoirs*, la

suppression des libertés, l'intolérance des opinions, le désarmement des citoyens, la violation du domicile, les mensonges officiels, les tripotages administratifs, la délation érigée en système, la censure établie sur les lettres privées, sur les communications domestiques, sur les affections de famille ; l'inquisition enfin, l'exploitation gouvernementale, dans ce qu'elles ont de plus outrageant, de plus immoral, et, pour tout dire, la distinction des classes, la division du Peuple en majorité et minorité, une majorité qui se dit satisfaite et une minorité qu'on opprime, voilà le spectacle que nous donne la protestation, si éloquente dans sa naïveté, de ces malheureux Icariens. »

Quatre colonnes, en premier-Paris, remplies de pareilles accusations, et dont la protestation des dissidens forme la partie la plus calme et la plus mesurée !... D'où vient donc cette fureur de la part d'un journal qui se dit socialiste ? Ne dirait-on pas que cette attaque outrée, inattendue, provient d'un fou qui, confiné dans sa loge, a cherché à se calmer en déversant sur le papier toute sa rage impuissante ?

Sans rien préjuger de ce que nos Frères de Nauvoo répondront à cet amas d'accusations calomnieuses, nous avons pensé qu'il était de notre devoir de les combattre publiquement, bien que nous fussions très affligés d'être forcés d'entrer en polémique avec un journal démocrate. Nous nous sommes aussi fortement préoccupés de l'exiguïté de nos moyens de publicité, ne pouvant disposer que d'un journal mensuel, déjà absorbé par les publications de plus en plus importantes sur la colonie Icarienne.

Mais le sentiment du devoir est plus puissant et plus impérieux pour nous que toutes les autres considérations.

Nous avons donc résolument accepté le combat. La justice de notre cause et la pureté de nos intentions nous inspirent beaucoup plus de confiance que tous les moyens perfides, dont peuvent disposer en faveur de leurs iniquités, les hommes les plus riches, les plus puissants, les plus instruits et les plus habiles.

En conséquence, nous avons envoyé la réponse suivante à la *Voix du Peuple*, le même jour où elle commençait son inqualifiable attaque contre le citoyen Cabet et contre la Colonie Icarienne.

A la rédaction de la VOIX DU PEUPLE.

Citoyens,

Mandataire du citoyen Cabet, je ne viens point répondre à la *protestation* de quelques dissidens qui ont lâchement abandonné leurs Frères de la Colonie Icarienne, protestation que vous avez publiée avec tant d'empressement en premier Paris dans *la Voix du Peuple* de ce jour. Je laisse le soin de réfuter cette dégoûtante diatribe aux membres de la Colonie qui, fidèles à leur drapeau, n'ont point failli, eux, à leurs engagements. Leur réfutation sera péremptoire, soyez en sûrs, et le citoyen Cabet, malgré la profonde ignorance dont vous le taxez, sortira triomphant de la lutte acharnée que vous engagez contre lui.

Jusqu'à ce jour, les feuilles royalistes avaient seules accueilli les ignobles calomnies que les dissidens répandaient à tort et à travers contre le citoyen Cabet et la Colonie Icarienne, maintenant les colonnes de *la Voix du Peuple* leur sont ouvertes

Vous comprenez d'une singulière manière le *devoir* et *l'intérêt* DES IDÉES SOCIALES que vous invoquez pour justifier cette étrange publication. Sans le savoir, vous donnez le témoignage vous-mêmes que la vérité sur vous se manifeste, et que le jour se fait sur vos personnes et vos doctrines : *La Voix du Peuple* devient une succursale du *Constitutionnel*.

Vous voulez traduire le citoyen Cabet à votre barre, et vous montez vous-mêmes sur le pilori !

Vous avez de la confiance dans votre habileté et dans vos moyens ; nous nous fions à notre bonne foi, à notre loyauté et à nos principes contre lesquels ne sauraient prévaloir toutes les puissances du monde. Nous pouvons être méconnus, calomniés et même battus, mais jamais vaincus et encore moins anéantis ; car nous sommes dans la vraie République, dans le vrai principe : *Liberté – Égalité – Fraternité* dont vous ne pouvez supporter que

le premier terme, le moins affirmatif, et dans la pratique duquel tes sauvages doivent réaliser votre idéal.

Nous vous répétons aussi avec Louis Blanc ; « Il est temps que chacun de nous fasse connaître ce qu'il a dans la tête et dans le cœur. » Vous venez de vous dévoiler malgré vous : nous voyons tout le fond de voire sac, bien que vous cherchiez à le couvrir de lambeaux de notre drapeau, en pariant du *devoir* et de *l'intérêt DES IDÉES SOCIALES*.

Qu'y a-t-il en effet de commun entre le DEVOIR, l'INTÉRÊT SOCIAL, et cet INDIVIDUALISME anarchique et effréné dont vous vous faites les champions et les apôtres ? point de milieu entre la Société, c'est-à-dire l'Ordre et l'Union fraternelle, et entre ces individualités orgueilleuses et délirantes dont chacun se fait Dieu et, le centre de l'Humanité. Vous avez donc raison de vous écrier : *entre Cabet et nous pas de milieu !*

Cela nous va ! nous aimons les positions bien définies, franches et nettes. Nous n'avons rien à ménager. Nous ne cherchons point à nous rendre possibles. Nous ne craignons pas de nous compromettre par la Vérité, la Justice et la Fraternité.

Mais, citoyens, même dans votre position que vous choisissiez aux antipodes de la Fraternité, même avec votre liberté absolue qui n'est jamais limitée ni gênée par les égards et les ménagemens dûs aux autres, il ne vous est pas permis de manquer de bonne foi et de loyauté.

Comment se fait-il que vous ne faites aucun cas de toutes les publications Icariennes que vous recevez, que vous devez par conséquent connaître, et qui vous prouvent jusqu'à l'évidence le contraire de ce que vous publiez sur le citoyen Cabet et la Colonie Icarienne.

Par quel motif pouvez-vous accorder plus de créance et d'autorité à l'opinion des quelques individus perdus, froissés dans leur amour-propre et dans leurs intérêts égoïstes, qu'aux actes authentiques de tout une Société, composée de plus de 300 personnes, estimée dans le pays de sa résidence, sur

laquelle les journaux américains de Nauvoo, de Saint-Louis et autres, n'ont que des éloges sympathiques à publier, que sans doute vous connaissez vous-mêmes ?

Pourquoi tout ce dont les dissidens se plaignent en dénaturant les faits ou en les exagérant, l'attribuez-vous avec une malveillance évidente au citoyen Cabet tout *seul*, tandis qu'il est de notoriété publique que toutes les mesures générales, et même celles qui avaient quelque importance partielle, soit à la Nouvelle-Orléans, soit à Nauvoo, étaient toujours discutées et décidées par Assemblée générale, et que dans aucune République ancienne ou moderne l'organisation politique et sociale n'a jamais été plus démocratique ni plus fraternelle que dans la Société Icarienne ?

Quelle raison a donc pu vous déterminer à accompagner cette malheureuse protestation de vos commentaires plus exagérés, plus perfides et plus méchants encore que les plaintes de ces renégats qui, loin de chercher à améliorer et à perfectionner leur Société, ont trahi et abandonné leurs Frères, au moment où ils devaient le plus se dévouer à la réalisation de leur entreprise commune ? Est-ce généreux ? est-ce loyal ?

Je vous abandonne à votre propre conscience en vous engageant à examiner, si l'article ci-joint, extrait du dernier numéro du *Populaire*, et intitulé : CONSTITUTION DE LA COMMUNAUTÉ ICARIENNE, que je vous prie de publier dans votre journal avec ma lettre, ne devait pas vous prémunir contre l'envie immodérée d'attaquer le citoyen Cabet et de combattre le Communisme.

Salut et Fraternité,

Paris, ce 17 avril 1850. Louis KROLIKOWSKI.

Le même jour nous avons également écrit à notre frère Durand, témoin oculaire et juge compétent de tout ce qui s'est passé parmi les Icar iens à la Nouvelle Orléans et à Nauvoo jusqu'au 14 novembre 1849, époque de son départ de la Colonie pour venir rejoindre sa famille en France. Voici ses

observations sur la portée et la valeur de la protestation des dissidens de Saint-Louis.

Lettre du citoyen Durand.

« Hédouville, ce 20 avril 1850.

Chers Citoyens,

Je viens de recevoir votre lettre du 17 courant et le numéro de la *Voix du Peuple* que vous m'envoyez.

Je vais vous faire part des réflexions qu'a fait naître en moi la lettre des dissidens de Saint-Louis.

1^o Tous ceux qui abandonnent la Communauté Icarienne, se trouvent réduits à la nécessité de la calomnier pour excuser leur désertion ;

2^o Les signataires de la lettre du 1^{er} mars 1850, adressée à la *Voix du Peuple*, sont probablement aigris par la position qu'ils se sont faite à Saint-Louis, et qui est loin de valoir celle qu'ils ont quittée à Nauvoo.

3^o Les motifs articulés par eux sont, quelques-uns faux, et les autres la condamnation de leur conduite.

En effet, ils se plaignent de la dictature du citoyen Cabet. Ils ont accepté cette dictature pour dix ans, le jour de leur départ.

Ils prétendent que le citoyen Cabet a fait une guerre acharnée au système médical de Raspail et à ses propagateurs. Mensonge, pur mensonge ! Leuillier, signataire de cette même lettre., a toujours été à la tête de l'infirmerie Raspail et de la pharmacie. Or, l'infirmerie Raspail existe encore à Nauvoo et y fonctionne toujours.

Ils disent qu'ils ont été désarmés. La remise des fusils dans un magasin commun a été votée à l'unanimité moins quelques voix ; et Deligny, l'un des signataires de cette lettre, a voté *pour* la remise des fusils au magasin.

Quant à la question des trousseaux, les signataires auraient dû dire, s'ils avaient été sincères, que le citoyen Cabet s'était opposé à ce qu'il y eût deux commissions (une pour les hommes, et une pour les femmes) chargées de dresser l'inventaire de tous les trousseaux, contrairement au vœu d'un grand nombre d'Icariens et d'Icarieunes ; et cela par excès de bonté pour ceux des Icariens et surtout des Icarieunes qui avaient, contrairement à leurs promesses et à leurs sermens, fait provision au Havre ou à Paris ; de colifichets, bijoux, robes de soie en pièces etc., tandis qu'ils avaient tous juré de vivre en Frères et Sœurs, d'adopter un uniforme, d'avoir un trousseau égal, c'est-à-dire chacun un même nombre de draps, de robes, de chemises etc.

Ils disent que le citoyen Cabet a voulu les forcer de signer des lettres collectives mensongères ou façonnées à son idée. Je ne m'arrêta point à réfuter une allégation aussi grossièrement mensongère. *Forcer de signer* ! et par quels moyens ? Est-ce que par hasard le citoyen Cabot aurait à sa disposition des gendarmes, des juges, des prisons et des bourreaux ?

Ils prétendent aussi qu'il y a un bureau de censure. Je n'ai jamais connu cela ; le citoyen Cabet se bornait à engager nos Frères à remettre toutes leurs lettres pour n'en faire qu'un seul paquet : ce qui coûtait bien moins de port.

Ils disent que le citoyen Cabet détruisait la famille, en désunissant les ménages à la Nouvelle-Orléans, et à Nauvoo en défendant au père et à la mère de parler à leurs-fils. — Je ne puis deviner à qui ni à quoi on fait allusion ici ; si on présentait des faits positifs, il me serait facile de les réfuter.

Les signataires crient avec emphase : *Oui, nous avons juré en partant de tout sacrifier, et de mourir pour le triomphe de l'Humanité* ; mais de servir de marche-pied pour l'orgueil et la vanité d'un homme, jamais ?

Voilà donc douze hommes et quatre femmes qui s'érigent en juges suprêmes, et qui prétendent que le citoyen Cabet voulait se

servir d'eux et des autres Icariens comme d'un marche-pied pour satisfaire son orgueil et sa vanité.

Peut-on raisonnablement croire infaillibles ces seize personnes, tandis que plus de 250 autres prouvent le contraire en restant fidèles à leurs sermens. Je ne vois là que seize *déserteurs*, qui veulent paraître innocens. eu accusant leur Chef à qui ils ont tant fait de protestations de dévouement. Heureusement que la Communauté d'Icarie possède à Nauvoo d'autres soldats de l'Humanité qui ne failliront pas, mais qui accompliront scrupuleusement toutes leurs promesses.

Quant aux réflexions dont M. Proud'hon a accompagné la publication de cette lettre, je crois que vous n'aurez pas de peine à les réfuter. En effet, qu'est-ce que M. Proudhon appelle liberté ? C'est l'An *archie*. Prétendre qu'il n'y a pas de liberté, là où tous sont appelés à formuler leurs lois, leurs réglemens etc., c'est raisonner comme les sauvages Indiens qui veulent être libres d'aller tout nus, de tuer un homme, de faire la guerre pour leur plaisir, de ne pas travailler etc. – La liberté en Société, consiste dans le droit qu'a chaque individu de faire tout ce qu'il veut, pourvu que ce qu'il fait ne nuise pas à la Société ni à la liberté d'autrui. Voilà ce que M. Proudhon fait semblant de ne pas savoir.

Telles sont les réflexions que m'inspire cette étrange protestation, accueillie si légèrement dans les colonnes de la *Voix du Peuple*,

Salut et Fraternité. DURAND. »

Le même jour où nous avons envoyé notre réponse à la *Voix du Peuple*, nous l'avons aussi fait remettre à la *Démocratie pacifique* et à la *République* avec prière de la publier. Aucun de ces trois journaux ne l'a insérée dans ses colonnes ; niais elle n'est pas restée sans effet.

La *Démocratie pacifique* a publié à ce sujet, le 19 avril, les réflexions suivantes, qu'elle fait précéder d'un article à l'adresse de Proudhon. Voici de quelle manière elle s'exprime à l'occasion d'une autre polémique :

« M. Proudhon emploie un moyen tout simple, mais *plus efficace que loyal*, pour avoir raison *devant son public* ; c'est de supprimer les réponses de ceux avec lesquels il discute. »

Réflexions de la DÉMOCRATIE PACIFIQUE.

« Nous avons reçu de M. Louis Krolikowski, mandataire de M. Cabet, copie d'une réponse qu'il fait à l'article publié hier par la *Voix du Peuple*, contre M. Cabet et les Communistes.

M. Krolikowski nous prie, au nom de la solidarité qui relie toutes les Ecoles socialistes, de reproduire cette réponse, qui n'a pas encore obtenu l'insertion *qui lui est due* dans la *Voix du Peuple*.

Nous regrettons de ne pouvoir donner cette nouvelle preuve de solidarité aux hommes de cœur qui défendent M. Cabet contre les aitaques dont il est l'objet pendant son ABSENCE : mais il nous semble que la publicité du journal qui a produit l'attaque doit suffire, en cette circonstance, à la réponse, et *il nous paraît impossible* que les rédacteurs de la *Voix du Peuple* lui REFUSENT cette publicité. »

Le lendemain de la publication de cet article dans la *Démocratie pacifique*, notre ennemi s'est mieux dévoilé, tout en conservant son *anonyme*, et en renforçant, s'il est possible, ses invectives et ses attaques,

C'est Proudhon.

Malheur aux prophètes insensés qui suivent
leur propre esprit !

(*Ezech. 13 ; 3.*)

Au moment où nous lisions dans la *Voix du Peuple* la protestation des dissidens de Saint-Louis avec les inqualifiables

commentaires du journalisés sachant que Proudhon était en prison, nous pensions qu'ils émanaient des autres rédacteurs de cette feuille, Mais depuis, certains renseignements qui nous sont parvenus, et le second article publié dans la *Voix du Peuple* du 20 avril, ne nous laissent plus le moindre doute que c'est Proudhon qui en est l'auteur. Tant pis pour lui, mais tant mieux pour l'honneur des autres rédacteurs du journal proudhoaien !

Voici sa deuxième philippique, telle que nous la trouvons dans son journal :

» Le citoyen Krolikowski, se disant mandataire de M. Cabet, nous écrit pour protester contre les imputations *calomnieuses* des citoyens dont nous avons récemment publié la plainte, concernant les faits qui se sont passés et *se passent encore tous les jours à Nauvoo*. – A cette occasion, et comme pièce à l'appui de sa dénégation *individuelle*, le citoyen Krolikowski nous adresse le résumé de la *Charte icarienne*, extrait du dernier numéro du journal cabétien, le *Populaire*. »

Y a-t-il de la bonne foi dans les phrases que nous venons de lire ? N'ai-je pas déclaré d'une manière non équivoque, dans ma réponse à la première attaque, que je ne voulais nullement m'occuper de la protestation des dissidens, et que je venais uniquement protester contre le procédé d'un journal qui se dit socialiste, et repousser ses commentaires iniques ? Ne faut-il pas une effronterie proudhonienne pour m'attribuer tout le contraire ?

Et ce scribe pharisien ose me représenter à son public comme étant venu protester contre une plainte concernant les faits qui se sont passés et se passent encore tous les jours à Nauvoo ! Comment peut-il, sans une mauvaise foi évidente, émettre une opinion sur *ce qui se passe encore tous les jours à Nauvoo*, en se basant sur une correspondance de quelques dissidens qui ont abandonné la Communauté depuis plusieurs mois, qui en sont éloignés de cinquante lieues, et qui ne lui parlent que des faits antérieurs à leur séparation ? Mais à un folliculaire aveuglé par

l'orgueil et la haine toutes les armes et tous les moyens sont bons quand il en veut arriver à ses fins.

Depuis longtemps le crédit des journaux royalistes est complètement usé pour attaquer avec succès Cabet et les Icariens. Il fallait à la réaction un nouvel organe qui pût inspirer plus de confiance aux Prolétaires et à ces pauvres Bourgeois, dont les frayeurs ont été jusqu'ici si habilement exploitées par les Burgraves. Cet organe est à point trouvé, juste au moment où Cabet, de tous les candidats proposés à la représentation nationale, vient d'obtenir le plus de sympathies dans le comité démocratique socialiste de la Seine.

Ma dénégation est *individuelle*, dit ce champion de l'individualisme ; et son affirmation qu'est-elle ? Tout ce qu'il fait, tout ce qu'il dit, tout ce qu'il écrit, tout ce qu'il pense, tout ce qu'il veut, ne lui est-il pas individuel, absolument individuel ? Tous ses actes, sans exception, ne prouvent-ils pas qu'il est un des individualistes les plus exclusifs, les plus aveugles et les plus incorrigibles ? Son opinion sur le citoyen Cabet et la Colonie Icarienne ne lui est-elle pas tout à fait personnelle ? Sur quoi appuie-t-il ses assertions, si ce n'est sur des accusations intéressées et calomnieuses, dirigées contre la Communauté par des hommes qui ne sont plus dans la Colonie ni de la Colonie ? Dans quels rangs son opinion a-t-elle trouvé de l'écho, si ce n'est parmi les plus fougueux réactionnaires ? Nous n'en citerons, pour preuve, que l'empressement avec lequel la *Patrie* a ouvert ses colonnes à ses attaques passionnées.

Cet homme est tellement avide de tout dénaturer au profit de sa thèse, qu'il a inventé une *charte Icarienne*. S'il sait ce que c'est qu'une *charte*, comment peut-il l'appliquer à la constitution de la Communauté Icarienne, sans oeuventir à sa propre conscience ? S'il ne le sait pas, quelle effrayante ignorance que ta siennel

« Nous ne publions pas la protestation du citoyen Krolikowski, attendu *qu'elle vient de Paris* et non pas de Nauvoo ; que, fût-elle signée de la *majorité restée fidèle* au fondateur, elle *ne prouverait*

rien contre le témoignage de la minorité, puisque le fait capital et grave consiste précisément dans cette *division de la colonie en majorité et en minorité*. »

Est-ce loyal d'injurier et d'accuser un absent, l'un des plus dévoués défenseurs des Prolétaires, éloigné de 3,000 lieues, et de repousser ensuite avec dédain sa défense présentée par son ami, sous prétexte qu'elle ne vient pas directement de la résidence de l'offensé, surtout sachant pertinemment que le défenseur se trouve en position d'avoir tous les renseignements nécessaires ? Est-ce loyal de nier ces renseignements mêmes, quand on les connaît bien ? Est-ce loyal de calomnier et de condamner un ancien ami qui n'aurait pas trouvé la solution d'un problème qu'on n'a pas résolu soi-même, et qui ne se trouve encore résolu dans aucune société ? Est-ce loyal de jouer ici méchamment sur les mots *majorité* et *minorité* pour justifier une attaque perfide, et donner raison à quelques calomnies répandues par des malheureux qui ne sont ni de la majorité ni de la minorité ?

Et remarquons bien à cette occasion que les mots *majorité* et *minorité* ne peuvent avoir, dans la Société Icarienne, qui n'admet dans son sein de privilégiés d'aucune sorte ni de gendarmes pour les soutenir, la même signification que dans toute société individualiste où rien ne peut se résoudre ni se maintenir que par le mensonge, l'imposture, la corruption ou la violence.

Que devons-nous donc penser de cet orgueilleux et insolent libelliste qui parle des opinions et des actes de ses concitoyens, non pour les discuter, mais pour les travestir, afin de trouver un prétexte de faire pleuvoir sur eux des épigrammes et des injures ?

Que dire de ce sophiste qui, pour rabaisser son adversaire dans l'opinion publique, n'épargne aucune insinuation, même pas la plus outrageante ?

« Quant aux articles de la Constitution icarienne, qu'a bien voulu nous faire passer le citoyen Krolikowski, nous y retrouvons tous les principes qui devaient amener fatalement *l'arbitraire du dictateur, l'oppression des colons*, et finalement la *révolte* et la

scission de la communauté ; dualisme dans le gouvernement, concentration des pouvoirs, subordination nominale et prépondérance réelle du gouvernement, c'est-à-dire du président-directeur, initiative réservée exclusivement à la gérance, les administrés n'ayant qu'un rôle, et inerte, et passif, dans l'Etat. Nous remercions le citoyen Krolikowski de sa communication, qui nous servira au besoin. »

Gomment peut-on de bonne loi et raisonnablement admettre que la Constitution de la Communauté Icarienne doit amener fatalement l'arbitraire du dictateur, d'un dictateur qui n'existe pas ? Comment doit-il en résulter l'oppression des colons, et finalement la révolte et la scission dans la Communauté ? Quelle oppression est donc possible dans une association fraternelle où personne ne jouit d'aucun privilège, et dont, la direction est confiée à six gérants élus pour un an et rééligibles par moitié tous les six mois ?

Puissent demain les mêmes conditions être imposées aux représentants du Peuple, au président de la République et aux conseillers d'Etat de la France ! Paissent ils n'avoir d'autres privilèges que ceux dont jouissent les six Serviteurs des Icariens, et ne pouvoir exercer d'autre autorité que celle de ces ardens Apôtres de la Fraternité !

Pauvre Proudhon, que son aveuglement est profond ! Eh quoi ! il met toute son ambition à exercer une pression dictatoriale sur l'opinion publique, il fait les plus violents efforts pour se faire passer pour le chef du Socialisme, et son ignorance est telle, qu'il ne sait même pas encore quelles sont les conditions de l'initiative dans une Société organisée fraternellement, sans privilèges pour personne, et sans d'autres limites ni entraves aux réformes, au progrès et au perfectionnement, que la Raison, l'utilité commune et le bonheur de tous !

Cet infatigable zoïle ne vit que de négations et de diffamations. En effet, quelle idée vraie, juste et utile nous a-t-ii apportée ? Fouillez toute la boutique de ce marchand d'orviétan, et vous n'y

trouverez qu'une misère affreuse, déguisée sous des oripeaux modernes, avec cette enseigne portant en grosses lettres ces deux PROMESSES : *Liberté, crédit gratuit*, que l'Individualisme ne pourra jamais exécuter : deux pures négations des révoltantes iniquités de la Société actuelle ; deux pures abstractions dont on ne trouvera les réalités que dans l'ENSEMBLE d'une organisation complète de la Société selon notre principe de Fraternité.

Toute la question pour ce moderne Erostrate, c'est de se poser comme un oracle infaillible, c'est de se faire accepter comme un sauveur indispensable. Pour atteindre ce but, tous les moyens lui paraissent bons et légitimes. N'a-t-il pas en effet le front d'affirmer que les Icariens n'ont qu'un rôle *inerte* et *passif* dans l'État ? Où a-t-il vu cela ? Ne savons-nous pas au contraire que dans aucune Société au Monde, l'homme n'est plus reconnu Souverain, et ne peut mieux exercer sa Souveraineté, que dans la Communauté Icarienne ? Mais cette Souveraineté n'est pas chez nous purement nominale et réduite à cette impuissance qui est inhérente à l'individualisme et à l'isolement. Chacun de nous, sans en excepter les Femmes, fait connaître à ses Frères ce qu'il a dans son âme de plus vrai, de plus juste, de plus beau et de plus parfait, le démontre par ses œuvres, et de cette manière, chacun, à la condition d'être approuvé par ses pairs, peut devenir l'initiateur de toute la Communauté, laquelle, puissante par son organisation unitaire en tout, quoique dans la diversité, sait mieux que toutes les autres Sociétés réaliser l'Ordre, l'Union, la Perfection et le Bonheur de tous ses Enfants.

Sans doute les initiatives futiles, sans portée, qui n'ont aucune utilité commune, et qui ne pourraient aboutir qu'au gaspillage des forces productives de la Société, ne sauraient être encouragées ni so tenues par notre Gérance, qui cherche avant tout *le nécessaire, puis l'utile, et enfin l'agréable* pour tous les membres de la Communauté. Loin de le nier ou de chercher à l'atténuer, nous reconnaissons au contraire la supériorité de cette organisation à

tout ce que peut produire l'anarchie ou l'oppression, compagnes inséparables de *l'individualisme*.

Prenons pour exemple la folle initiative de Proudhon qui nous déclare la guerre ; dans une Société organisée fraternellement et unitairement, pourrait-elle jamais se produire ? Quelle utilité sociale en peut-il résulter ? En supposant même que les reproches et les accusations qu'il soulève contre nous seraient miles, justes et bien méritées de notre pari, lui pourrait-il jamais convenir de lions les adresser ? Est-ce à un intrus du Socialisme, – est-ce à un individualiste des plus effrénés, *se disant Socialiste*, – est-ce à un champion déguisé *du chacun chez soi et chacun pour soi*, – est-ce à un héros désolateur que la Réaction honore du titre *du plus grand démolisseur du Socialisme*, de nous reprendre et de nous guider dans la réalisation du Socialisme ?

N'est-ce pas monstrueux que les plus rétrogrades et les plus repréhensibles viennent nous accabler de reproches, d'injures, d'outrages et d'accusations, sous prétexte que notre système n'est pas encore le pus parfait, et que nous ne savons pas satisfaire toutes leurs aspirations ni tous les goûts de leurs *honorabilités* ? Que ne réalisent-ils pas eux-mêmes quelque chose de mieux, ou au moins que ne viennent-ils pas nous aider à perfectionner notre œuvre ?

N'est-ce pas de la *lâcheté* de la part de ceux qui ne nous ont jamais aidés en rien, de venir nous insulter, nous calomnier et nous entraver dans une entreprise des plus généreuses, des plus apostoliques et des plus humanitaires ?

N'est-ce pas de *L'infamie* de la part d'un écrivain *se disant avec persistance socialiste*, de travailler avec un zèle si persévérant au profit des ennemis du Socialisme, et de mériter leurs applaudissemens, aux dépens des Socialistes les plus purs, les plus courageux et les plus dévoués ?

Ah ! M. Proudhon, ne serait-ce point là de la *lâcheté* et de *l'infamie* ?

Qu'en dites-vous ?

« Le citoyen Krolikowski s'indigne de la *lâcheté* et de *l'infamie* des signataires de la protestation datée de Saint-Louis, et de la qualification *d'ignorant* que nous avons appliquée à son illustre maître, M. Cabet. »

« Nous lui répondrons que l'ignorance de M. Cabet nous est depuis dix ans, et personnellement, connue, aussi bien que toutes les misères de sa boutique ; qu'en rendant justice à sa probité et à ses intentions, nous n'avons cessé de protester, au moins par notre silence, contre les singularités de ses théories sociales et commerciales. »

En déclarant dès la première ligne que je ne venais point répondre à la protestation des dissidens, j'ai suffisamment exprimé par là que mon indignation ne pouvait porter que sur la conduite de l'émule de M. Véron. Qu'il se résigne donc cet orgueilleux athlète, à se l'appliquer à lui-même. Les dissidens Icaréens ne sauraient détourner de soi i iront, le stigmate dont la Réaction le marque, en le qualifiant *le plus grand démolisseur du Socialisme*, et dont il se signe lui-même en avouant dans certaines confidences (*voir la Pairie du 24 et la Voix du Peuple du 29 avril*), que son dévouement à défendre la République ne peut être que l'effet de son *étourderie* et de sa *maladresse*.

Nous connaissons aussi le citoyen Cabet, beaucoup mieux que ne sauraient le connaître les Proudhon, et quant à son ignorance, nous nous empressons de reconnaître qu'il est bien loin de posséder la haute science du grauldémolisseur du Socialisme, la science de Satan, la science de faire le mal. Nous savons parfaitement bien que, sous ce rapport, c'est un enfant des plus ignorons, qui ne saurait rien avoir de commun avec Proudhon. Mais nous lui reconnaissons à un très haut degré cette autre science qui vient de la probité et de la pureté des intentions, que Proudhon lui-même n'ose point lui contester : cette sublime science qui vient du cœur, du dévouement à l'Humanité, qu'on appelle CONSCIENCE.

Pauvre Proudhon ! s'il ne manquait pas de cette science, au lieu de suivre son esprit infernal, au lieu de se laisser entraîner par des illusions, au lieu de courir follement après les expédients suggérés par les circonstances ou par les passions, il s'appliquerait à observer, à cultiver, à étudier, à conformer aux principes éternels et à suivre invariablement sa conscience, cette vraie lumière de l'Humanité, ce vrai guide pour tout homme qui obéit à Dieu et n'abandonne pas la source de la VIE ; il serait inébranlable dans la Vérité et dans la Justice ; et il saurait que la plus haute science de l'homme consiste à savoir pratiquer et réaliser la Fraternité évangélique, et que la plus grande ignorance de la vie et des destinées sociales est toujours trahie par le péché contraire à ce principe.

« Et pour ce qui est de la moralité des plaignons, nous ajouterons que l'honorabilité de plusieurs d'entre eux nous est attestée ; que jusqu'à preuve contraire, toutes les apparences sont pour eux ; que des hommes qui ont tout quitté, tout livré, tout perdu par dévouement à leur foi, ne peuvent être présumés *lâches* et *infâmes* ; qu'une immense déception a pu seule les déterminer à quitter leur maître ; et que l'intérêt de secte est ici trop visible pour que le public puisse se rendre facilement aux récriminations intéressées de M. Cabet, et de son mandataire Krolikowski. »

Pour ce qui concerne la moralité des dissidents Icariens et celle de Proudhon, contraints par sa provocation, nous nous croyons obligés de reconnaître, que, dans notre convict on jusqu'à preuve contraire, même nos déserteurs lui sont supérieurs de toute la distance qui sépare les Communistes des Individualistes, au moins toutes les apparences sont pour eux ; car les hommes qui étaient, au moins une fois dans leur vie, capables de tout quitter, tout livrer, tout perdre par dévouement à la réalisation de la Fraternité, ne peuvent certainement être présumés aussi *lâches* et aussi *infâmes* que ceux qui n'ont jamais fait connaître de telles dispositions.

Si Prou ihon s'érige si insolemment en juge suprême des Icariens, lui l'escamoteur du Socialisme, il n'est que trop manifeste que, dans l'intérêt d'une secte qu'il désiré fonder, il cherche à poser audacieusement sa personnalité au-dessus de toutes les nuances du Socialisme, afin de tromper le public pour monopoliser ses sympathies et sa confiance. Avertis suffisamment par sa conduite de véritable brouillon, et par les malheurs que nous avons éprouvés au Texas, que nous déplorons, mais dont nous avons plutôt à nous glorifier qu'à rougir, que tous les Républicains sincères jugent entre nous et lui, non pas sur nos paroles, en quoi nous abandonnons volontiers tout l'avantage à notre adversaire, mais sur nos actes, sur nos œuvres.

Triompher de toutes les difficultés, vaincre tous les obstacles que rencontre la réalisation de l'Évangile, l'établissement du Règne de Dieu sur la Terre, tout en conservant la paix, s'il est possible, avec tout le monde, sans blesser ni affliger personne, voilà notre devoir, notre tâche, notre grande Entreprise !

Réussir clans cette OEuvre, par la réalisation de la Fraternité avec toutes ses conséquences, du vivant de la génération actuelle, voilà notre unique ambition ; et nous espérons pouvoir bientôt forcer même nos ennemis à nous rendre justice, ou au moins à se taire.

Que ceux qui croient avoir assez de force pour l'emporter sur nous passent en avant ; sans craindre d'être confondus ni humiliés, nous les bénirons et les suivrons !

Que ceux qui se sentent le courage nécessaire à exécuter notre Entreprise humanitaire viennent à nous ; nous les aimerons et les aiderons en Frères !

Que ceux qui manquant de force et de courage pour nous suivre, et ceux dont la pensée ne peut dépasser même les bornes de l'individualisme, examinent, nous observent et prennent exemple de nous, ou *se taisent* ! Nous ne demandons pas mieux que de vivre en (a x avec eux et de leur être utiles !

A tous les hommes de bonne volonté, salut et fraternité !

Paris, ce 30 avril 1850.

Louis KROLIKOWSKI

Qu'est-ce que Proudhon ?

Que chacun dise à son prochain la vérité, parce
que nous sommes membres les uns des autres.

(Ephés. 4 ; 25)

Certes, aucun Républicain ne contester ! le témoignage des Légitimistes sur les services rendus à la Réaction par Proudhon, ce grand citoyen, selon les uns, ce chef du Socialisme, selon les autres. Voici l'opinion non équivoque de la *Gazette de France* du 22 avril sur les grands mérites de cet écrivain. Que chacun le juge donc par ses œuvres ! Que chacun recherche et examine les fruits de la *grande œuvre proudhonnienne*, dont on le glorifie, la destruction du VRAI SOCIALISME, au profit de je ne sais quelle conciliation bâtarde et postiche, entre les exploiters et les exploités !

« M. Proudhon..... se complaît dans la destruction et s'attaque même à Dieu pour avoir le droit de ne ménager *personne*. C'est le feu, dévorant tous ses élémens et se dévorant lui-même ; c'est la Révolution, mangeant ses propres enfans et *allant au suicide par une invincible pente* ; c'est le *génie du néant*, s'enivrant de la lumière logique et se faisant un plaisir de diriger son ardent foyer sur tous les esprits arbitraires engagés avec lui dans la voie du mal, afin de *régner seul sur les ruines de l'Humanité* !

« *Personne n'a rendu de plus grands services à la cause de l'ordre que M. Proudhon !*

Si le Socialisme n'existe plus à l'état d'utopie, c'est à *lui* que nous le devons.

Ce n'est ni M. Thiers, ni aucun orateur de la majorité, ni aucun écrivain de la contre-propagande de la rue de Poitiers, qui a tué la théorie communiste, c'est *M. Proudhon* !

Il l'a tuée de la *seule manière* dont les théories puissent être atteintes : *dans l'intelligence de leurs adeptes.*

C'est lui qui en a fini avec les économistes de l'école de *Fourier*, en prouvant la folie de cette école, non pas à nous qui en avons sondé le néant, mais aux esprits qu'elle avait séduits !

C'est lui qui a montré le *despotisme* de Méhémet-Ali dans le libéralisme de *M. Cabet* !

C'est lui qui a fait évanouir la doctrine de *M. Louis Blanc* en montrant qu'elle n'était qu'un Communisme icarien déguisé !

C'est lui qui a percé le ballon de la triade construit par *M. Pierre Leroux* !...

M. Proudhon a rendu à la Société un service bien plus grand encore : il a prouvé que l'IDÉE RÉPUBLICAINE elle-même n'était que le *résultat d'un malentendu* entre les Monarchistes... »

Qu'est-ce que la VOIX DU PEUPLE ?

Quand même la Vérité devrait amener un scandale, il vaut encore mieux le subir, que d'étouffer la Vérité.

(Saint-Augustin.)

« Quand je me représente cette machine qu'on appelle un JOURNAL, et que je sange à tout le bien qu'elle peut faire, et au mal qu'elle fait presque

toujours, je ne sais quoi l'emporte en mon âme de la colère ou du dégoût. Figurez-vous un porte-voix immense, ayant son embouchure dans le sombre bureau d'une imprimerie, et se faisant entendre de plus loin que les signaux du télégraphe ne peuvent être aperçus : C'est par là que des crieurs ayant brevet et privilège, répandent au loin les vraies et les fausses nouvelles ; c'est par ce gigantesque tuyau qu'à notre grand dommage, mais au grand profit des crieurs, leuvent sur nous chaque jour les invectives, les mensonges, les calomnies, les faits déguisés, mutilés ou malignement interprétés ; les compus-rendus infidèles, les PREMIERS-PARIS anarchiques, les inventions de la correspondance, les injures de la réclame et les obscénités de l'annonce.

Lorsque le quadrupède immonde que les Orientaux proscrirent de leurs tables, cherche dans la fange son infecte pâture, tout passe entre ses mâchoires atlamées, les excréments d'animaux, les débris de cadavres, les résidus empestés, la vase gluante ; le palais de la bête sait choisir ce qui lui plait ; le reste est rejeté par l'animal goulé. Voilà l'image de la fabrique à journaux ; l'or que cherchent les crieurs à travers leurs impuretés quotidiennes tombe au fond de la machine ; le noir torrent déborde et roule sur le public.

C'est surtout dans les questions de haute politique et de sociabilité qu'il y a plaisir à les entendre. Écoutez ce JOURNAL : il crie à faire trembler les quatre-vingt-six départemens. *Le suffrage universel ! le suffrage universel !* C'est bien, lui oit-on ; nous le voulons aussi. Voilà qui est résolu : nous sommes tous électeurs. A présent si l'on le nommait Président de la République, que ferais-tu ? Parle, parle, monstre ! – A BAS LES NIVELEURS ! A BAS LES COMMUNISTES ! A BAS L'ÉGALITÉ (il chante :) ALLONS ENFANS DE LA PATRIE... – Quoi ! tu ne veux pas de l'égalité ; que demandes-tu donc ? – LA SOUVERAINETÉ DU PEUPLE, *le suffrage universel !* – Et après ? réponds, hurleur ! – PROCUREUR *de la République*, SAISISSEZ LES COMMUNISTES, LES PHALANSTÉRIENS, LES ÉGALITAIRES !...

Ah ! monseigneur le *Proudhonnien* s'est fait mouchard ! Une agence de délation et de provocation est établie rue *Coq-Héron*, 5. C'est là qu'on joue à la révolution avec le sang des malheureux dont le funeste égarement vient

compromettre chaque année le triomphe de la *République*, et prolonger la vie du Système *actuel*. Essayons, disent les conspirateurs cachés dans l'ombre, essayons d'une émeute ; il n'en coûtera que quelques prolétaires : FACIAMUS EXPERIMENTUM IN ANIMA VILI.

Je voudrais couvrir d'infamie ce tube infernal et ceux qui l'exploitent, jusqu'à ce que le Peuple furieux le leur brisât sur les dents.

L'infâme, il écrase les Patriotes qui s'opposent à ses envahissemens. se réjouit de la condamnation de *Cabet*, désavoue les Ouvriers égaux, accable de ses mépris le Communistes, étouffe de tout son pouvoir la science *qui ne vient pas de lui*, et s'acharne sur les Socialistes qui dédaignent de recevoir de lui le mot d'ordre !

Communistes, Égaux, vous tous Patriotes de cœur et d'intelligence, jusques à quand serez-vous abusés par ces TARTUFES POLITIQUES, ESPIONS sortis de la bande de Héron et de Fouché. »

C'est en ces propres termes que Proudhon lui-même s'exprimait le 1^{er} janvier 1842 sur le compte du *National*, son adversaire d'alors, son allié et son meilleur ami d'aujourd'hui. Pour rendre ces appréciations, très justes d'ailleurs, parfaitement applicables à la *Voix du Peuple*, nous n'avons eu qu'à changer quelques mots que nous distinguons par des *italiques*. Ainsi, nous avons mis *le suffrage universel* à la place de la *Réforme électorale*, rue *Coq-Héron* au lieu de la *rue Lepelletier*, *Cabet* pour *Thoré*, etc.

On le voit bien, Proudhon a depuis furieusement marché pour arriver jusqu'au *National*, faire cause commune avec lui, concerter ensemble la candidature de Dupont (de l'Eure), et faire une guerre ouverte, implacable, contre les Socialistes de toutes les nuances. Aussi sait-il faire valoir comme un litre auprès du Pouvoir sa polémique acharnée contre les *utopies socialistes* ; il a eu même le bon goût d'avouer humblement dans sa confidence à M. Carlier, qu'il n'est qu'un *étourdi* et un *maladroit*, quand il attaque l'usurpation, l'oppression ou les privilèges. Pour nous, nous n'avons pas besoin de son propre témoignage pour savoir que la propagande du grand docteur de l'*Anarchie*, personnification suprême de l'*Individualisme*, ne pouvait profiter qu'aux exploiters des Prolétaires.

Lorsqu'on est descendu si bas, on n'a plus qu'à se couvrir d'un cilice et de cendre ; on n'a plus qu'à chercher à faire oublier son passé par de dignes

fruits de repentance.

Pauvre Proudhon, qu'il est à plaindre !.... Cet Ange déchu que l'orgueil a perdu, n'aurait-il pu s'approcher de Dieu par l'amour de la Vérité et de la Justice, par l'humilité de cœur, et par un dévouement persévérant à pratiquer l'UNION FRATERNELLE avec tous les hommes de bonne volonté ?.....

Paris, ce 26 avril 1850.



Avis à nos Amis d'ALLEMAGNE et de SLAVIE.

On peut se procurer, à l'étranger, les ouvrages de CABET en français et quel ques-uns eu allemand, et les ouvrages de KROLIKOWSKI en polonais, par l'entremise de *Twietmeyer, libraire, à Leipzig.*

SYSTÈME DE FRATERNITÉ.

(Extraits du POPULAIRE.)

N^o 5.

Adoptons, pratiquons, proclamons, propageons le principe chrétien de la Fraternité, tirons-en toutes les conséquences, et nous arriverons à l'organisation sociale la plus parfaite, et la plus capable de réaliser complètement le salut et le bonheur de

l'Humanité. CABET.

Prix : 15 cent., par la poste 20 c.

PARIS,
AU BUREAU DU POPULAIRE,
RUE J.-J. ROUSSEAU, 18,
ET CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES.

Juin 1850.

ROUGES OU BLANCS.

Le grand Jugement universel, appelé, à cause de sa justice et de sa puissance, *Jugement de Dieu*, approche et nous entraîne, tous, à ne former que les deux camps évangéliques qui doivent embrasser toute l'Humanité.,

Encore un moment et il n'y aura plus sur toute la terre que des Élus et des *Damnés*, des *Rouges* et des *Blancs*.

Nous ne pouvons plus résister ; nous sommes tous forcés de nous déclarer *Rouges* ou *Blancs* : chacun selon son cœur et ses habitudes.

Quant à nous nous sommes *Rouges* dans toute la force du terme. Nous acceptons la Révolution et la République avec toutes leurs conséquences.

La Révolution pour nous, c'est l'accomplissement de la destinée de l'Humanité ; c'est cette grande transformation de la Société humaine, que l'Évangile appelle *Jugement de Dieu*, *Jugement dernier*.

La Révolution, suivant Robespierre, l'un de ses plus fidèles et ardents Apôtres doit avoir pour but *d'améliorer profondément le sort du Peuple*, autrement elle ne serait qu'un CRIME remplaçant un autre CRIME.

Nous sommes donc, dans ce sens, Révolutionnaire au suprême degré : car nous voulons le *bonheur commun de tous les Peuples*. Nous abandonnons aux *Blancs* tous les embarras des Révolutions stériles pour le bonheur du Peuple : à eux toute la responsabilité de leurs crimes !..... Voici notre programme :

Réalisation complète du VRAI CHRISTIANISME avec toutes ses conséquences, jusqu'aux dernières limites, posées par l'AUTEUR DE L'ÉVANGILE : rien de plus, rien de moins.

Nous acceptons par conséquent et nous voulons réaliser :

FRATERNITÉ.

Souveraineté pour tous.

Solidarité.
Égalité.—Liberté.
Éligibilité.
Unité.
Paix.

AMOUR
JUSTICE

SECOURS MUTUEL

ASSURANCE UNIVERSELLE

ORGANISATION DU TRAVAIL

MACHINES AU PROFIT DE TOUS

AUGMENTATION DE LA PRODUCTION

RÉPARTITION ÉQUITABLE DES PRODUITS

SUPPRESSION DE LA MISÈRE

AMÉLIORATIONS CROISSANTES

MARIAGE ET FAMILLE

PROGRÈS CONTINUEL

ABONDANCE

ARTS.

De chacun
suivant ses forces.

Chacun pour tous.

Perfection en tout.

Éducation.
Intelligence.—Raison.
Moralité.
Ordre.
Union.

A chacun
suivant ses besoins.

Tous pour chacun.

BONHEUR COMMUN.

PROTESTATION DU CITOYEN CABET

Contre sa deuxième condamnation par défaut.

J'apprends à Nauvoo, le 8 mai, que le 2 avril, le tribunal correctionnel de Paris a refusé la remise demandée pour la fin de juillet et m'a condamné une seconde fois par défaut, par le motif que j'ai eu *tout le temps* de me présenter devant la Justice. Mais qu'en savent les deux ou trois juges qui l'ont ainsi décidé ? Est-ce qu'ils connaissent l'Amérique et la difficulté de faire un voyage de 3,000 lieues par terre, dans un pays neuf, et par mer, pendant l'hiver ? Est-ce qu'ils pensent que je suis venu en Amérique pour mon plaisir ? Est-ce qu'ils ignorent les difficultés et les nécessités d'une Colonie naissante, comme celle que je suis venu fonder, que je dirige, et où tout est à créer et à organiser ? Et s'il n'y avait pas de moyens de transport en hiver ! si j'étais malade ! si je n'avais pas à perdre 2 à 3,000 francs nécessaires pour le voyage ! Qu'il est peu sage, pour un tribunal, de juger aussi témérairement et aussi aveuglément dans une pareille affaire ! Le fait est qu'il m'a été absolument impossible de me rendre à Paris pour le 2 avril, et que je n'ai pas même eu le temps de terminer une *Histoire de la Réalisation d'Icarie*, commencée, pour faire connaître la vérité ! Mais comment m'étonner de l'erreur des juges, quand l'accusateur soutenait d'ailleurs (incroyable ignorance) que la ville de Nauvoo n'existait pas en Amérique !

Enfin, me voilà condamné une deuxième fois par défaut, sans avoir été entendu, sans avoir connu l'accusation, quand j'aurais pu confondre les

calomniateurs et pulvériser la calomnie !

Me voilà déclaré escroc pour avoir tenté de réaliser pacifiquement un système d'organisation sociale et politique qui, dans ma conviction, doit assurer le bonheur de l'Humanité !

Déclaré escroc, après tant de protestations contre la première condamnation !

Escroc, moi ! avec ma vie et mes écrits....! Mais c'est absurde....! Personne ne peut le croire....!

Il faut que l'esprit de parti et la prévention politique produisent un étrange aveuglement !

Quoi ! si j'avais été ambitieux et cupide, j'aurais pu acquérir honneurs et fortune avec Louis XVIII, en 1815, avec Louis-Philippe, en 1830, avec Louis-Napoléon, pendant notre commun exil, en 1839, et quand la chose m'était si facile par une voie qu'on dit honorable, j'aurais eu la bêtise et la folie de m'abaisser à l'escroquerie, pour enlever perfidement quelques Sous à de pauvres Ouvriers ! Comment l'accusateur à-t-il pu ne pas reculer devant une supposition si insensée !

Mais écoutez ! car, puisqu'on essaie de me flétrir, il faut bien que je parle de moi (nécessité toujours dure) pour me défendre..... *L'Atlas*, organe ministériel, a annoncé ma première condamnation en ces termes :

« M. Cabef, le célèbre apôtre du Communisme, qui, aux journées du 17 mars 1848 et du 16 avril, tenait en échec le Gouvernement provisoire, et fut bien près de le renverser et de s'ériger en *Dictateur* de la France, vient d'être condamné pour escroquerie. »

Le journal de l'évêché et du Gouvernement se trompe pour le 16 avril, auquel j'ai été complètement étranger : mais il dit vrai, quant au 17 mars ; car, si j'avais été ambitieux et cupide, si j'avais désiré pêcher en eau trouble, comme on dit, et comme tant d'autres l'ont fait, j'aurais certainement pu renverser le Gouvernement et m'emparer du Pouvoir ; et c'est pour cela que tous les Gouvernements ont fait tant d'efforts depuis pour me tuer à force de calomnies et de persécution et pour m'empêcher d'arriver à la Représentation nationale. Mais comme les ennemis me grandissent et se rapprennent ! Et quand on m'accorde tant d'influence et tant » rie puissance, quand j'ai été choisi cinq fois pour candidat par le

Peuple de Paris, quand j'ai réuni près de 100,000 voix, malgré mon absence et malgré l'état de siège, on ose soutenir que j'ai pu m'abâisser jusqu'à une misérable escroquerie !

Ecoutez encore ce que, dans sa *Presse* du 13 février, disait *Emile de Girardin*, qui ne peut être suspect de partialité en ma faveur.

« Le Peuple, qui avait été *mitraillé* par Louis-Philippe en juin 1832 et en avril 1834, poilvait s'en *souvenir* le 25 février 1848 et exercer de *sanglantes* représailles. Nous nous souvenons encore de l'immense effet que produisit une proclamation du 25, placardée sur tous les murs de Paris, et signée CABET, qui exhortait le Peuple au calme et à la patience..... *Jamais*, peut-être, SERVICE PLUS GRAND ne fut rendu à la *Société*. Moins de deux ans ont suffi pour le méconnaître. »

Oui, Aristocrates de toutes espèces, prêtres, financiers, juges de Louis-Philippe, dont le Peuple n'avait pas oublié les impitoyables rigueurs, si longtemps déployées contre lui, j'ai voulu, moi, dont la voix pouvait être écoutée, j'ai voulu le déterminer à la modération, à la générosité, à l'oubli des injures ; je l'ai voulu pour lui, dans son intérêt, pour sa gloire et son bonheur, en prenant d'ailleurs tous les moyens raisonnables de consolider sa victoire ; mais je l'ai voulu aussi par un sentiment d'humanité et de philanthropie, par application de ma doctrine de moralisation populaire et de fraternité universelle ; et quand pendant une si longue vie, je n'ai consulté d'autre inspiration que celle d'une si haute philosophie, quand j'ai rendu à la Société l'un des plus grands services qu'elle ait jamais reçu ; un jeune Procureur de Louis-Napoléon et deux ou trois de ses juges viennent, moins de deux ans après, me témoigner la reconnaissance sociale en me condamnant comme escroc, pendant mon absence, sur les délations les plus niaises et les plus manifestement insensées !

ECOUTEZ encore la *Patrie* du 28 février 1848 et le *Courrier Français* du lendemain, deux journaux non suspects de partialité en ma faveur.

« M. *Cabet* vient de publier dans le *Populaire* et de faire afficher sur les murs de Paris une allocution aux Communistes Icariens, dont on ne saurait trop louer le patriotisme et le bon sens politique. L'homme qui, sous les contraintes de l'ancien Gouvernement, est parvenu à *former et à discipliner tout un parti*, ne devait pas rester au-dessous des circonstances modernes, il

devait au contraire y paraître dans tout l'éclat de ses sentimens proscrits. Le voici ce Communisme Icarien dont la monarchie s'effrayait de nous faire tant peur ; il a combattu, il a conquis la liberté de la parole et du mouvement pour lui-même et pour tous. Eh bien ! le premier usage qu'il fait de sa liberté, c'est un appel au patriotisme de ses adeptes, dans ces termes remarquables :

Fidèles à nos principes de *fraternité, d'humanité* et de modération, de justice et de raison, criant toujours et partout : *Point de vengeance, point de désordre, point de violences, point d'oppression pour personne !* Mais fermeté, clairvoyance et prudence, afin d'obtenir justice pour tous ! »

Ainsi, le jour de la Révolution, je criais : Pas de vengeance, pas de violences, pas d'atteinte à la propriété. Et les magistrats du Parti que j'ai sauvé, peut-être, me condamnent comme n'étant alors qu'un vil escroc !

Ecoutez enfin la *Tribune Populaire* de Genève du 13 juillet 1848.

« Les deux plus importantes écoles sociales, celles qui depuis dix ans ont employé le plus d'activité, sont certainement l'école de Cabet et celle de Fourier. Or, s'il est des faits en dehors de toute contestation possible, c'est premièrement que *Cabet a plus fait pour purifier le parti révolutionnaire depuis dix-huit ans, que toutes les machines PRÉVENTIVES et RÉPRESSIVES de la monarchie.* Nous sommes d'autant mieux placés pour lui rendre justice à cet égard que nous ne préconisons pas sa doctrine. »

Ainsi, chef de l'Ecole socialiste, la plus nombreuse et la plus populaire, j'ai plus fait depuis dix-huit ans pour purifier le parti révolutionnaire que tous les tribunaux de la monarchie, et les juges de Louis-Napoléon affirment que je n'étais qu'un escroc.

N'est-ce pas du vertige et de la folie ?

Mais j'ai protesté, je proteste et je protesterai toujours.

Et tout cela ne m'empêchera jamais de crier : Vive la France !

CABET.

Le citoyen CABET au citoyen PROUDHON.

Nauvoo, 1^{er} juin 1850.

Citoyen Proudhon,

La poste vient de m'appnrtter à Nauvoo en Amérique, le 22 mai, votre ttuméro du 17 avril de la *Voix du Peuple*, dans laquelle vous publiez une protestation contre moi, signée par 15 Icariens dissidens ou déserteurs, dont 11 hommes et 4 femmes, en y ajoutant vos propres réflexions à l'appui ; et vous donnez tant d'importance à cette publication que vous lui consacrez voire premier article *Paris* et les 4 colonnes de la première page de votre journal. Si j'avais vu dans le *Constitutionnel* ou dans *l'Assemblée nationale* ou dans tout autre journal réactionnaire, cette protestation manifestement hostile, injurieuse, outrageante, je n'en aurais pas été surpris, puisque ces journaux ont déjà publié tant d'infamies qui leur étaient envoyées par d'autres déserteurs isolés dans le but de me déshonorer et de me tuer moralement : mais vous, qui me témoigniez autrefois des sentimens si différens, quand je vois que vous vous rendez l'organe ou l'écho de pareilles hostilités, en mon absence, dans un moment où la persécution la plus odieuse me poursuit sans relâche, je devrais m'en étonner si, après le triste spectacle de tant de déplorables et funestes divisions dans le parti démocratique et socialiste, il m'était possible de ra'étonner de quelque chose aujourd'hui.

Mais enfin vous considérez comme un *devoir* pour vous de publier cette protestation, *dans l'intérêt* des idées sociales, de la Démocratie, de la Révolution et de la Société, pour que la *vérité* se manifeste envers et *contre tous*, pour que *le jour* se fasse sur les *personnes* et sûr les *doctrines* : j'espère donc que, dans le même intérêt, vous considérerez comme un devoir encore de donner la même publicité et la même place à la double réponse faite par les Icariens de Nauvoo à la protestation des 15 déserteurs, et par moi à vos propres critiques. – Je commence.

« Il résulte d'abord de cette protestation, dites-vous, et nous le remarquons avec *joie*, que les *disciples* actuellement séparés de M. Cabet n'accusent point leur *maître* d'indélicatesse d'aucune sorte ; les accusations d'*escroquerie* soulevées contre M. Cabet, à l'occasion de sa tentative de colonisation Icarienne, *tombent* devant ce témoignage irrécusable. »

Par conséquent, selon nous, les condamnations par défaut du 29 septembre et du 2 avril tombent aussi.

Vous dites plus loin que vous n'incriminez ni les intentions ni les actes de M. Cabet et que (malgré la condamnation par défaut qui le frappe sous prétexte d'*escroquerie*) M. Cabet est *resté*, à vos yeux, un homme *honorable*.

Mais vous affirmez que vous n'avez jamais cessé de regarder M. Cabet comme un homme profondément *ignorant*, et vous ajoutez que parce qu'il a voulu substituer l'initiative de l'État à l'initiative individuelle, il a été *impuissant et ridicule*. – Souffrez, Monsieur, que je vous fasse observer que ce langage n'est guère poli ; que, dans votre énergie habituelle, vous l'appelleriez peut-être brutal, si quelqu'un l'employait envers vous ; et que plus de réserve et de modestie ne dépareraient pas la science infinie et l'incommensurable génie de l'incomparable Proudhon. – Mais si vos expressions, quelque peu trop énergiques, pouvaient me choquer et m'affliger, ce ne serait pas pour moi ; car pour moi, je me permets d'en rire, persuadé que vous ne les avez pas employées sérieusement et avec réflexion ; convaincu que vous ne pouvez pas vouloir réellement accuser personne d'ignorance, d'impuissance et de ridicule pour n'avoir pas réalisé en un jour et du premier coup, au milieu de la plus violente persécution, la création et l'organisation d'une grande Colonie et d'une Nation nouvelle, c'est-à-dire l'entreprise la plus gigantesque, la plus compliquée, la plus entravée par le pouvoir, la plus difficile et la plus longue. Vous qui malgré votre *science* profonde et votre immense *puissance*, n'avez pas eu le moindre succès dans votre tentative de création d'une *Banque du Peuple*, vous qui trouveriez

certainement illogique qu'on partît de cet insuccès pour dire que Proudhon est profondément ignorant, impuissant et ridicule !

Et puis voyons, raisonnons, quelque témérité qu'il puisse y avoir pour un ignorant, rempli de *fausses* idées sur l'organisation sociale, à vouloir raisonner avec un savant aussi redoutable que vous par son infaillible logique. – Vous savez bien que toute la presse (notamment la *Patrie* du 28 février 1848 et le *Courrier Français*) reconnait que j'ai formé et discipliné tout un parti ; vous savez que dans son journal du 13 février 1850, Emile de Girardin a déclaré que j'avais été assez puissant, le 25 février 1848, pour décider le Peuple à la modération et pour rendre ainsi à la Société un des plus grands services qu'elle ait jamais reçus ; vous le savez, car on m'a écrit que vous aviez eu beaucoup de chagrin de n'avoir pas assez de place pour insérer cet article de M. de Girardin qui faisait de mes intentions un si grand éloge ; vous vous rappeliez sans doute que vous me dites un jour, longtemps avant la révolution de Février : « M. Cabet, je veux vous rendre immortel (ce nui dut nécessairement me réjouir beaucoup) en parlant de vous dans mon grand ouvrage, en démontrant que les services rendus par vos écrits vous ont acquis des titres la reconnaissance nationale » ; vous ne pouvez pas ignorer que l'on me considère généralement comme le chef de l'école Icarienne ou du parti Icarien, et que la persécution s'acharne sur moi, avec des cris de mort, en ma qualité de chef, à cause de l'influence qu'on m'attribue ; vous-même, dans votre article du 17 avril auquel je réponds, vous me regardez comme le point culminant d'un des deux grands systèmes qui se disputent l'avenir, puisque vous y dites : « Entre M. Cabet et nous pas de milieu ; tout système intermédiaire est le plus immoral des juste-milieu ; vous y dites même que : « Le système de *Louis Blanc* n'est, par ses tendances communautaires, qu'une variété de celui de M. Cabet ; que l'école *Fouriériste*, longtemps hostile à toute idée de communauté, conclut aujourd'hui au Communisme ; et que *P.*

Leroux a fini par se rallier ostensiblement, bien qu'avec des réserves, au Communisme cabélien. »

Vous me faites ici trop d'honneur, car ce n'est pas moi qui ai inventé le Système de la Communauté ; je l'ai trouvé dans l'Evangile, dans une foule de philosophes et de législateurs anciens et modernes, j'ai seulement formulé l'organisation communautaire Icarienne ; et si tant d'écrivains éminents adoptent aujourd'hui le Communisme, c'est reflet de leurs propres lumières, de leur propre raison, de leur propre savoir : mais enfin, quand vous accordez à un homme une pareille initiative ; quand vous le reconnaissez comme chef d'Ecole ayant de nombreux disciples, comme créateur d'un Parti ou d'une Secte ayant de nombreux partisans ou de nombreux sectateurs, comme fondateur d'une Colonie progressant depuis deux ans au milieu d'innombrables difficultés ; quand vous citez tant de noms distingués qui approuvent plus ou moins son système ; quand vous savez qu'il a obtenu près de 100,000 suffrages dans une élection faite en son absence, et pendant l'état de siège ; quand vous savez que son nom a obtenu le plus de voix (191 sur 227) pour l'inscription de sa candidature avant l'élection du 28 avril ; est-il logique d'appeler cet homme profondément ignorant *impuissant, ridicule même* ? Tant de personnes qui adoptent ou partagent ses idées et qui lui accordent leur estime et leur confiance, ne seraient donc que des ignorants, des impuissants, des hommes ridicules ? Proudhon seul serait donc un réformateur savant et puissant ? Vous n'allez sans doute pas jusqu'à cette conséquence de la logique !

J'arrive à la protestation.

Tous l'admettent comme l'irréfutable témoignage de la vérité, comme ne contenant que des faits vrais et incontestables ; les signataires, hommes et femmes, ne sont à vos yeux que de malheureuses victimes qui font entendre des plaintes éloquentes et naïves.... Mais qu'en savez-vous ? Vous ne les connaissez pas ! Vous ne les avez jamais vus ; vous ne leur avez jamais parlé ;

vous ne savez rien ni de leur conduite, ni de leurs actes, ni de leurs qualités ou de leurs défauts, ni de leurs vices ou de leurs vertus ; et vous les croyez sur parole ! Vous savez seulement que ce sont des *disciples* révoltés contre leur *maître*, après avoir longtemps étudié et adopté sa doctrine, après lui avoir longtemps et volontairement prodigué les témoignages de respect, de reconnaissance et d'amour presque filial ; vous savez même (car ils vous l'avouent) qu'ils avaient *juré* de tout sacrifier pour faire réussir son expérience, et de suivre respectueusement sa direction, serment sacré s'il en fut jamais, car sans ce germent le maître n'aurait jamais consenti à s'expatrier pour aller dans le désert avec des disciples, mauvais raisonneurs ou ignorans, aveuglés par l'égoïsme ; par la vanité, par l'ambition, insociables ou anarchistes, indisciplinés ou rebelles, parjures et traîtres, délateurs, calomniateurs et cruels ennemis. Et, dans ces circonstances, vous donnez une entière confiance aux disciples parjures que vous ne connaissez pas, contre le maître que vous connaissez par une longue vie et de nombreux écrits, par un longdevoûment à la cause de l'Humanité ! Vous vous hasardez à juger et à condamner le maître sans l'entendre, sans même interroger et examiner les disciples dont l'accusation écrite n'est peut-être qu'une infernale délation surprise à beaucoup d'entr'eux. Si quelqu'un agissait ainsi à votre égard, pensez-vous que ce serait de la raison, de la justice, de l'impartialité, l'accomplissement d'un devoir dans l'intérêt de la vérité, en un mot, la dignité qui convient à un philosophe, à un réformateur aussi profondément savant que puissant !

Comment, Proudhon, vous ne savez rien de ce qui s'est passé en Icarie, entre les déserteurs et la masse des Icariens restés fidèles, entre les déserteurs eux-mêmes, et vous vous érigez en Juge ! Vous ne savez donc pas que les désertions et les hostilités ont été généralement la conséquence de manœuvres étrangères et jésuitiques ; qu'on a sollicité, depuis Paris, des accusations et des protestations pour servir dans le procès qui m'était intenté et pour

me faire condamner ; qu'une lettre infâme, écrite d'Amérique, dans ce but, et contenant les plus violents outrages contre la Colonie entière, et la plus audacieuse calomnie contre son chef a été lue à l'audience ; et que plusieurs des Icariens revenus en France et entendus comme témoins à charge, ont protesté publiquement contre l'altération de leurs dépositions écrites et contre la condamnation ! Vous ne savez donc pas que quatre des camarades des quinze signataires, vivant avec eux à Saint-Louis, ont refusé de signer la protestation ! Vous ignorez donc que les protestans ne formaient qu'une très faible *minorité* dans l'Assemblée générale de la Communauté Icarienne ; que tous les faits affirmés ou incriminés par eux ont été ou démentis ou discutés et approuvés par la grande *majorité* ; et que, cette protestation de onze hommes et de quatre femmes a été condamnée par d'innombrables protestations en sens contraire, signées parla Communauté entière et par d'innombrables Icariens de tous les Pays ! Et maintenant que vous le savez, puisque vous dites que l'accusation d'escroquerie tombe devant le témoignage irrécusable de la protestation, ne devez-vous pas dire aussi que les accusations d'une faible minorité signant la protestation, tombent devant le témoignage d'une immense majorité ?

Et que de regrets n'auriez-vous pas, d'avoir si facilement donné votre confiance à la protestation, si je vous faisais connaître les signataires, leur ignorance, l'incroyable vanité, l'incroyable ambition et l'incroyable conduite de quelques-uns !

Cette protestation que vous trouvez si naïve, j'affirme, moi, dont personne n'a le droit de mettre en doute la sincérité et la véracité, qu'elle n'est qu'un tissu d'erreurs grossières, de mensonges, de calomnies et d'impertinences ; par exemple, quand ces malheureux s'oublient jusqu'à juger leur maître coupable de *vanité* et d'*orgueil*, quand ils osent, contre l'évidence même, l'accuser de *froideur* et d'*insensibilité*.

Si, du moins, ils s'étaient séparés de nous pacifiquement et fraternellement ; mais, dénaturés jusqu'à devenir les ennemis les

plus acharnés et les plus cruels, ils n'ont cessé, depuis qu'ils ont déserté violemment en Juillet 1849, de nous faire la guerre, de nous calomnier, d'exprimer des vœux pour notre ruine, et de faire tous leurs efforts pour perdre une Communauté qui renferme un grand nombre de vieillards, de femmes et d'enfans.

Les malheureux ! ils font cause commune avec les ennemis du Peuple, du progrès, de la Démocratie, de la République, de la Communauté, avec les jésuites, avec le *Constitutionnel*, avec les juges et le gouvernement de Louis-Napoléon ! Ils se donnent un incroyable mouvement à Saint-Louis, à la Nouvelle-Orléans, pour faire signer des calomnies contre leurs anciens associés qu'ils avaient adoptés pour *Frères*, et dont ils voudraient aujourd'hui la ruine et la perte, et contre le chef qu'ils avaient choisi, qu'ils appelaient leur *Père*, et qu'ils s'efforcent aujourd'hui de déshonorer et de tuer. Oui, je le déclare solennellement, l'âme navrée de douleur, ce sont, par l'intention, des fraticides et des parricides, qui déshonoreraient la cause populaire par leur ingratitude, leur perfidie et leur méchanceté, si tant d'autres Travailleurs ne l'honoraient par leurs vertus.

Je leur pardonne, cependant, car ils ne savent ce qu'ils font, aveuglés et entraînés par les passions et les vices qui résultent d'une détestable éducation et d'une détestable organisation sociale ; ils ne s'aperçoivent pas qu'ils font pire que les jésuites et l'aristocratie, et qu'ils perdraient la Démocratie, si elle pouvait être perdue par les fautes de quelques-uns de ses membres les plus obscurs.

D'ailleurs ils n'ont jamais été Icariens, quoiqu'ils affirment qu'ils sont encore aujourd'hui Communistes ; et ils ne le sont pas, puisqu'ils s'adressent à vous qui VOUS êtes publiquement posé comme un des plus décidés adversaires du Communisme et des Communistes, à vous qui vous êtes déclaré *anarchiste* plutôt que Communiste, à vous qui venez de faire une guerre si vive à Louis Blanc, à l'école Fourieriste, à Pierre Leroux, parce que vous les considérez comme Communistes, à vous qui avez dit et écrit :

« Loin de moi, Communistes ! votre présence m'est une *puanteur*, et votre vue me *dégoûte*. » Paroles si énergiques que la police vient de les citer et de les lancer comme son coup de massue contre les Communistes et contre moi dans une brochure (*Confession d'un Communiste Icarien*) répandue partout avec profusion dans l'espérance de nous assommer tous ensemble, brochure qui, peut-être, a déterminé la condamnation du 2 avril.

Vous voulez aussi m'assommer plus encore aujourd'hui avec la protestation, et vous le voulez sans haine personnelle contre moi, n'est-ce pas, aussi loyalement que consciencieusement, dans le seul intérêt de votre propre système que vous croyez le meilleur pour l'Humanité ? Mais vous vous laissez, je le crois, aveugler par votre amour pour votre système socialiste, quand vous admettez et répétez comme vrais tous les faits articulés dans la protestation ; vous vous laissez emporter par trop d'ardeur et trop d'énergie quand vous dites que tous les désordres, tous les vices, toutes les vexations de l'ancienne Société se reproduisent avec une *fureur d'aggravation* dans la Communauté d'Icarie ; vous exagérez même, sans vous en apercevoir, les faits de la protestation, et vous les dénaturez quand vous parlez de *tyrannie*.

Il serait bien long de réfuter toutes vos interprétations, et cependant, je le ferais si j'étais à Paris, et si vous vouliez publier toutes mes réponses en face de toutes vos attaques. Mais dans la situation présente, je suis forcé de me borner à vous affirmer que toutes vos suppositions sont matériellement fausses, et que vous seriez probablement bien honteux, si vous saviez combien votre crédulité a été la dupe de la protestation. J'ajouterai un mot qui résume tout, c'est que, bien que la Communauté d'Icarie ne soit encore que dans sa période transitoire de préparation et d'enfancement, elle est déjà la République la plus démocratique et la plus sociale qui soit sur la terre.

Et néanmoins, nous sommes tous disposés à préférer votre système s'il est plus parfait, meilleur et plus facile à réaliser : Mais quel est votre système ?

Vous dites que c'est la *liberté individuelle absolue, progressive*.
Mais d'abord, l'absolu elle progressif me semblent incompatibles, contradictoires.

Ensuite, qu'est-ce que la liberté individuelle absolue ? Est-ce autre chose que la licence et *l'anarchie*, ou n'êtes-vous toujours que ce que tous nous disiez d'abord, un anarchiste ?

Vous voulez la Liberté, toujours la Liberté, *rien que La Liberté*.
Vous ne voulez donc ni *l'Égalité*, ni *la Fraternité* ?

Vous dites que vous n'imposez à la Liberté d'autre loi que le *respect d'elle-même, la fidélité à elle-même, le progrès sur elle-même*. Mais qu'est-ce que ces belles phrases signifient ? j'avoue que je ne les comprends pas ; et vous n'en serez pas surpris, puisque vous m'avez dit que votre père vous disait un jour : « Tiens, Proudhon, je ne comprends rien à tes écrits ; mais parle-moi de ceux de M. Cabet, je comprends tout dans ceux-là. » Il est vrai que pour me faire comprendre du Peuple, je ne veux pas, comme vous, m'enfoncer dans les profondeurs de la science.

Vous ajoutez que votre liberté n'engendre ni *parti*, ni *secte* ; elle n'est donc guère puissante !

Vous ajoutez encore qu'il est temps que la liberté soit *représentée et défendue* pour que le *Genre humain* ne périsse pas avec elle. C'est trop profond pour que je puisse comprendre !

Qui m'aime me suive, vous écriez-vous en terminant ! Mais prenez garde ! tous ceux qui m'ont suivi protestaient de leur amour pour moi ; puis, quand la masse restait constante et fidèle, quelques-uns ont déserté en faisant feu sur nous. Serez-vous plus heureux, vous qui encouragez la désertion en applaudissant aux déserteurs ?

Quant à moi, plein de foi, dans l'avenir, je marche en avant, convaincu que ni l'inconstance, ni les désertions, ni les calomnies, ni les folles protestations, ni les critiques sans fondement, n'empêcheront le triomphe de la Communauté d'Icarie !

CABET.

Voici maintenant la réponse des Icariens de Nauvoo à la protestation.

Réponse des Icariens de Nauvoo.

Aux dissidens de Saint-Louis.

Depuis longtemps nous ne sommes plus surpris d'aucune attaque.

Toute arme est bonne pour tuer, s'il est possible, le Promoteur et le Directeur de notre essai pratique de Socialisme, lequel essai froisse tant de théories et de petites vanités, effraie et met en péril tant de *respectables* privilèges. Aussi, de jour en jour, nous nous attendons à ce qu'un journal, plus ou moins sérieux, affirme, sur la foi d'un seul individu au besoin, que M. Cabet a mis le temple de Nauvoo dans sa poche et s'est enfui avec : ladite annonce appuyée, bien entendu, par un foudroyant article sur les résultats *déplorables, subversifs*, etc., des doctrines communautaires.

Et il faut bien que nous répondions à toutes ces niaiseries ; car plus elles sont absurdes, et plus elles sont exploitées avec succès par nos adversaires : nous devons y répondre, car elles attaquent dans le vénérable Cabet, cette incarnation du dévoûment et de l'amour humanitaire, la tête, le cœur, et par conséquent tous les Membres de notre Société naissante.

Cependant nous ne croyons pas nécessaire de réfuter les accusations des onze martyrs et de leurs quatre épouses ; les faits qu'ils énumèrent sont par trop puérils ou par trop perfidement mensongers : puis la *mauvaise administration* et la *profondé ignorance* de notre Gérant ont amené un tel changement dans notre situation, nous sommes déjà si loin du chaos qui précède toute création, que nous aurions bien de la peine à nous souvenir

sur quoi reposent quelques-unes des *naïves* inculpations de nos ex-associés.

Ainsi, la Gérance unique, consentie par tous les Icariens avant le départ de France et qui, par conséquent, n'a pu être proclamée à Nauvoo, cette *Dictature*, indispensable au débat de notre entreprise, s'est transformée en Assemblée souveraine composée de tous les Associés ; et cette transformation s'est opérée de par la *tyrannie* de notre *ambitieux dictateur* lui-même. Nous avouons pourtant que ni lui ni nous n'avons encore trouvé le moyen de vivre fraternellement en société, sans que la minorité se soumette à la majorité. Nous avons bien pensé à l'état de sauvage complètement isolé, mais cela ne nous semble pas assez civilisé.

La vanité et la méchanceté rendent nos déserteurs un peu bien insoiens à notre égard ; nous sommes trois cents, presque tous anciens Patriotes, Républicains ou Révolutionnaires, par conséquent nullement disposés à laisser porter atteinte à notre dignité et à notre liberté, et voilà que, selon ces Brutus protestans, nous serions trois cents imbéciles subissant (car notre règle sociale est sans exception pour personne) une organisation niaise et despotique !

A notre tour nous protestons !...

Oui, nous sommes heureux ! Et qui le croirait, c'est la prospérité croissante, la fraternelle harmonie de notre petite République, dues au génie organisateur, au caractère ferme et conciliant de celui que nous appelons avec raison notre Père ; c'est notre réussite, enfin, qui pousse tous les malheureux dissidens à se ruer sur un homme digne de l'amour et de la vénération universelle ! Tous ces déserteurs de notre cause, tous ces génies incompris ne nous avaient-ils pas condamnés à périr sitôt après leur départ. Et notre marche courageuse à travers les maladies, les défections et les immenses difficultés d'un début de colonisation, cette marche que couronne le succès, n'est elle pas le plus écrasant reproche de leur lâche abandon au moment du danger ? Aussi, dans leurs regrets ou leur colère d'avoir été

faibles et vaniteux, rien ne leur coûte, rien ne leur coûtera pour voir se réaliser leur odieuse prédiction !....

Périssent ceux qu'ils avaient appelé leurs Frères et leurs Sœurs, et qu'ils avaient juré de défendre ; périssent les veuves et les orphelins, les vieillards et les infirmes qu'ils ont délaissés et que nous avons adoptés ; périsse la Démocratie, dont Cabet est le plus dévoué, le plus intègre défenseur, et dont son œuvre, notre Icarie, sera bientôt peut être le seul refuge ; périsse enfin, s'il le faut, toute l'Humanité, dont nous sommes les pionniers sur la route du progrès, pourvu que noire perte colore leur parjure et leur parricide du nom de sage et prudente prévision !....

Nous plaignons ces malheureux, car ils ne comprennent pas toute l'infamie de leur conduite. Ils se disent Républicains et Socialistes, et, dans leur aveuglement, ils fournissent des armes à tous les ennemis de la République et du Socialisme, sans voir que leur folle rage est excitée et exploitée contre la Démocratie et le Progrès par l'Aristocratie et le Jésuitisme !

Oui, nous plaignons ces insensés qui, toujours dupes et victimes des Pharisiens, des Scribes et des Prêtres, demandent encore, après dix-neuf siècles, la mort de ceux qui se dévouent au salut du Peuple !

La présente réponse a été lue, discutée et adoptée en Assemblée générale.

Nauvoo, ce 1^{er} juin 1850.

Le vice-président, BARRIÉ.

Le secrétaire, LINTILHAC (Édouard).

P. BOURG. – RENBAUD (Jules). – MARTIN. – HERBST. – PFUND. – URUBERT. – BRANCIA. – A. MARCHAND. – COULOY (Isidore). CHAVANT et sa femme. – WITZIG aîné. – LANGLOIS. – MOQUET et sa femme. – LABENNE et sa femme. – CHICARD aîné et sa femme. – ETIENNE. – STERCK. – LEYDECKER et sa femme. – MIROUFFB père. – BIEY. – MONTURIOL. –

DUBROUILLET. – HERZOG. – GRILLAS. – DEFFAUDAY et sa femme. – GÉRARD. – FLACHAT. – MOREL. – LAFAIX et sa femme. – JUPPIER et sa femme. – BLANC et sa femme. – MAHY-EDE. – BUSQUÉ. – BUSSAC et sa femme. – MARTINET et sa femme. – TARTAS et sa femme. – HÉLIX et sa femme. – BAUER. – THIBEAULT. – femme BARRIÉ. – CAILLÉ et sa femme. – JAMES. – PANNETIER. – THERME. – FAGRIS et sa femme. – MATHIEU. – GMUNDER et sa femme. – SURBLED. – DÉCUILLÉ et sa femme. – COCQUELET. – FRIBOURG et sa femme. – LARBAEESTIER. – SOEIVHAU et sa femme. – HATREL et sa femme. – VAEET jeune. – ROY. – GOBEL – TABUTEAU. – MAHÉ. – CHAMPEAU aîné. – CHAMPEAU (J.). – LABBÉ et sa femme. – LABESQUB, sa femme et son fils. – ZOLLNER. – ZEISS (demoiselle). – MARINELLI. – COEFFÉ et sa femme. – CHARNIER et sa femme. – NOMBAEAIS et sa femme. – POTOCKI. – PAGEOT et sa femme. – MARCOF. – L. SAUCER. – MEINDRE. – DUHOUX et sa femme. – WOCQUEFEN. – LEGROS. – HUTIN (Catherine). – MAGNE. – COTTERON et sa femme. – femme MOUREUX. – CAUDRON aîné. – JONVAUX et sa femme. – GUIEOT et sa femme. – LOIRE. – VOGEE. – veuve HENRY. – HENRY (Virginie). – femme GRUBBRT. – JACQUIN et sa femme. – WITZIG. – PUGCÉ. – CHOPIN. – PRUDENT et sa femme. – LABRUNERIE. – L. BRIERRE. – femme WITZIG. – BLONDEAU. – femme CHEVIEEON. – MAZARIN. – MARTIN (Laurence). – JANVRAY. – DEBEVER. – VAEET père et sa femme. – LEFEBVRE et sa femme. – MATHON (Victoire). – MAYOE mère. – RICHARD. – BITON. – MONTALDO. – femme BEAISE. – femme LAMBRUN. – femme COCQUELET. – J. Coc-QUEET. – BIRA. – SAVARIAU. – FERRANDON. – VAEET (Justin). – UTENVEIEER et sa femme. – SAUGÉ (François). – HÉGGI (Théophile). – MOUREUX. – femme MATHIEU. – RENAUD. –

BUISSON (de Lyon). – femme BOURG. – BOURDEE. – FAVARD. – femme ETIENNE. – STRAUB et sa femme. – femme MOQUET. – CAMUS (Eugène). – Roux. – BABEEAY et sa femme. – TRÉCOURT. – TROUSEOT et sa femme. – DOREY jeune. – DELAGE et sa femme. BRIERRE et sa femme. – CONEFRAY et sa femme. – GIROD (Arsène). – BAUER et sa femme. – LAMBRUN. – ZOBEE. – femme MAZET. – femme CHARTRE. – veuve GUIEEIÉ. – GUIEEIÉ (Pauline). – CHAMPEAU et sa femme. – HENRY. – femme MONTALDO. – PAWEOWICZ. – GARIN. – HOFFMANN (Frédéric). – femme BEONDEAU. – femme MARINEELI. – femme HOFFMANN. – PIERROT. – SERREAU (Barthélémy). – M. DOREY et Hélène sa femme. – MAZÉT. – femme MAZARIN. – CHARTRE. – femme LABRUNERIE. – femme CHOPIN. – F. RENAUD.

Mort aux Socialistes !

L'un des caractères les plus odieux de l'époque sinistre que nous traversons, c'est la révoltante partialité des hommes du Pouvoir en faveur des organes des factions royalistes. Rien de plus sauvage, rien de plus hideux que le langage actuel des feuilles de la contre-révolution.

L'Univers religieux, organe officiel des Évêques de France, en est venu jusqu'à prêcher ouvertement la réhabilitation de la *Sainte-Inquisition* !

Voici en quels termes de sang le journal *La Mode* exposait naguère son ignoble théorie de la guerre civile :

« La guerre civile est de toutes les guerres LA PLUS RAISONNABLE ET LA PLUS SAINTE. – La guerre civile doit apparaître comme la GUERRE SACRÉE. – Nous DEVONS Y POUSSER DE TOUS NOS EFFORTS. – C'est un droit sacré. – La vertu de l'homme est d'être un combat vivant. – La seule expression de la pensée qui croit à la vérité, c'est la force qui ne craint pas de donner la mort. – Oui, nous ne craignons pas de le dire tout haut, la guerre civile, cette guerre exécration, comme

l'appellent ces raisonneurs sans portée qui confondent l'effet avec la cause, EST LA PLUS MAGNIFIQUE GUERRE, LE FAIT LE PLUS ADORABLEMENT PROVIDENTIEL. Il en coûte cruellement en la faisant, qui le nie ? Mais c'est là précisément sa beauté, sa moralité que le stoïque et dangereux effort qu'elle exige. Le sacrifice en est plus grand, et toute la grandeur se mesure à la largeur du sacrifice. Exécrable ! la guerre civile ! Ah ! ne le croyez pas ! – La guerre civile, CE PROSÉLYTISME et ce martyr à main armée, devra être envisagée sans fausse horreur et sans faiblesse. Gardons-nous bien de l'insulter. C'est la dernière ressource des sociétés perdues, le creuset brûlant où se recomposent les nations. *L'espèce d'Horreur qu'on a pour elle est un sentiment tout moderne*, un sentiment de cœur énervé que nos pères ne connaissaient pas. Les nations fortes, à convictions profondes, n'ont jamais ressenti rien de pareil à ce frisson qui nous glace et qui nous domine, QUAND IL S'AGIT DE RÉPANDRE LE SANG DE CEUX-LA QU'ON APPELLE DES CONCITOYENS. –

QUAND L'ORDRE A ÉTÉ PROFONDÉMENT TROUBLÉ, IL NE SE RÉTABLIT PLUS QUE DANS LE SANG ; Dieu ne fait pas comme les petits penseurs de tolérance qui ont inventé l'indulgente distinction de la doctrine et de la personne. Pour Dieu, la personne tient plus de place qu'on ne croit dans les perversités de la doctrine, et bien souvent POUR ATTEINDRE L'UNE FAUT-IL LES FRAPPER TOUTES LES DEUX. »

« MAIS IL FAUT QUE LA GUERRE CIVILE SOIT IMPLACABLE POUR QU'ELLE SOIT PLUS TÔT FINIE. »

Et le Pouvoir actuel tolère et protège ces feuilles incendiaires, pendant qu'il poursuit avec la plus grande rigueur les journaux qui osent défendre la République et en demander les conséquences. Où allons-nous donc ? Où peut aboutir un pareil système ? Croit-on par hasard que les Socialistes se laisseront exterminer comme des moutons sans se défendre ?.....

Si la guerre civile, provoquée par des agents du Pouvoir, ou par ses protégés, ou par des factions usurpatrices, est une *guerre sacrée*, un *fait providentiel*, pourquoi une guerre civile, occasionnée par un soulèvement populaire contre le despotisme, par le désespoir des opprimés, par l'indignation des citoyens outragés et frappés injustement, serait-elle moins providentielle et moins sacrée ? Y aurait-il alors quelque raison pour

condamner ou seulement pour blâmer l'insurrection de Juin et tant d'autres ? Seraient-ils coupables ces déportés de Juin qui auraient concouru à un fait providentiel, à une action sacrée ?.... O *modérés*, que vos doctrines sont absurdes, ignobles et criminelles !....

Tablettes d'un transporté.

« O vous que le bonheur a rendus égoïstes et qui n'avez jamais souffert les tourmens de l'exil, vous croyez que c'est une peine légère que de priver les hommes de leur Patrie ! Or, sachez-le, l'exil est un *martyre continu*, c'est LA MORT ! mais non la mort glorieuse et brillante de ceux qui succombent pour la Patrie ; non la mort plus douce de ceux dont la vie s'éteint au milieu des charmes du foyer domestique ; mais une MORT DE CONSOMPTION, LENTE ET HIDEUSE, qui vous mine sourdement et vous conduit, sans bruit et sans effort, à un tombeau désert. » LOUIS-NAPOLÉON BONAPARTE.

(Idées Napoléoniennes.)

TROIS PARTIS DANGEREUX.

Parti de la Révolution.

Ils se sont tous égarés, ils sont tous corrompus ; il n'y en a point qui fasse le bien, non pas même un seul ; leur gosier est un sépulcre ouvert ; ils ne se servent de leur langue que pour tromper ; il y a un venin d'aspic sous leurs lèvres ; leur bouche est pleine de

malédiction et d'amertume ; ils sont prompts à répandre le sang ; la désolation et la misère sont dans leurs voies ; ils ne connaissent point le chemin de la paix, et ils sont sans la crainte de Dieu. (*Epit. aux Rom.* 3 ; 12-18.)

Comparons l'état actuel des Etats-Unis d'Amérique avec celui de la France et des autres pays de l'Europe, et nous constaterons facilement qu'il existe en réalité l'élément révolutionnaire, quelle en est l'origine, et ce qui le constitue et l'alimente. La République américaine paraît se trouver dans des conditions les plus heureuses de paix, de progrès et de prospérité ; elle pratique sans aucune difficulté les principes républicains, et elle réalise paisiblement de plus en plus, presque sans impôts, sans armées, sans gendarme ni police, en vertu seulement de l'activité libre et spontanée de ses citoyens, la Liberté de tous, l'Egalité entre tous, et la Fraternité envers et avec tous ; tandis que tout le monde reconnaît que la situation actuelle de tous les Peuples de l'Europe est affreuse, et qu'elle ne peut aboutir qu'à une révolution, à un cataclysme social.

A quoi tient donc cette différence entre la situation des deux mondes ? Les habitants de l'Europe sont-ils plus disposés par leur nature, ou par leur corruption et leur perversité, à produire des bouleversements et à faire des révolutions ? – Nullement. Au contraire, ceux mêmes que l'on décrit le plus en Europe comme des révolutionnaires, comme des hommes les plus dangereux pour la Société, émigrent spontanément aux Etats-Unis d'Amérique, pour y jouir en liberté et en paix des fruits de leur industrie et de leur travail.

Mais qu'est-ce qui produit donc cet élément révolutionnaire qui mine sourdement l'Europe et la dévore ? – C'est uniquement l'injustice, les privilèges, la domination des princes et des aristocraties, l'asservissement des Peuples, et l'oppression qu'on leur fait subir depuis tant de siècles. Est-ce que la Pologne, la Hongrie et l'Italie n'auraient pas su et pu se gouverner elles-mêmes, au moins aussi bien que les Etats-Unis d'Amérique, sans les invasions étrangères, et sans le protectorat des fidèles alliés et des bons amis des Burgraves français et de leurs devanciers ?

C'est là seulement que se trouve la source de toutes les révolutions en Europe. On ne fait pas de révolutions pour le plaisir de faire des barricades et pour se faire tuer. Mais les Peuples molestés et martyrisés par leurs oppresseurs et leurs exploiters, poussés en même temps, irrésistiblement, par la Providence, dans la voie du progrès et du bonheur commun, s'insurgent, à tous risques et périls, pour détruire la barbarie et la tyrannie qui les dégradent, et les réduisent à l'esclavage et à la misère.

Il n'y a donc au monde d'autre parti de la Révolution que celui qui forme les oppresseurs, les exploiters et leurs valets, ligués pour maintenir leurs privilèges et leur domination, par le mensonge, la calomnie, l'imposture, la fraude, la corruption et la violence.

Ce sont les partisans des expéditions de Rome à l'extérieur et à l'intérieur ; – ce sont des affamés et avides, amis de la *propriété* des Travailleurs, asservis, dépouillés de leur héritage d'Enfants de Dieu, et spoliés du fruit de leur labeur au profit des oisifs ; – ce sont les protecteurs de la *famille* qui recherchent les plus belles filles et femmes des Prolétaires pour les corrompre et les perdre ; – ce sont les féroces défenseurs de la *religion* d'Hérode, de Caïphe, des Pharisiens et des Jésuites ; – ce sont les sauveurs de l'infâme *société* païenne qui n'est basée ni sur la Vérité, ni sur la Justice, et qui ne réalise ni bonheur commun, ni Fraternité, ni Egalité, ni Liberté ; – ce sont ces gens-là seuls qui préparent et qui produisent toutes les révolutions, et qui sont par conséquent l'éternel parti de la violence, le parti fratricide des Caïns, le parti exécrable de la Révolution qui se trouve en insurrection permanente contre l'ORDRE que Dieu a établi au profit de tous ses enfans.

Parti des Assassins.

Ce n'est pas assez de ne pas ravir le bien d'autrui ! En vain ceux-là se croient innocents qui

s'approprient à eux seuls les biens que Dieu a rendus COMMUNS. En ne donnant pas aux autres ce qu'ils ont reçu, ils de viennent meurtriers et homicides, parce que, retenant pour eux seuls le bien qui aurait soulagé les Pauvres, on peut dire qu'ils en tuent tous les jours autant qu'ils en auraient pu nourrir.

(Saint Grégoire-le-Grand.)

Le parti des assassins, c'est cette exécrationnable faction qui prêche sur les toits la *guerre civile*, la provoque et la déclare impudemment un *fait providentiel*, une *guerre sacrée*.

Le parti des assassins, c'est celui qui ne recule devant aucun mensonge, devant aucune calomnie, devant aucune fraude, ni devant aucune violence pour maintenir à son profit l'ignorance et les préjugés des masses populaires, et toutes les iniquités de l'ordre social actuel. C'est là que se trouve la source, jusqu'aujourd'hui intarissable de toutes les souffrances et de toutes les misères du Peuple, de ce Lazare perpétuel qui, couvert d'ulcères, meurt de faim sur le fumier, à la porte du palais de son frère noyé dans l'opulence, le luxe et les plaisirs.

Le parti des assassins, c'est celui qui, malgré la réprobation de l'opinion publique, veut perpétuer *la peine de mort*, n'importe pour quels crimes, lesquels en réalité ne sont que l'effet d'une mauvaise éducation, d'une organisation sociale vicieuse, et de ce jésuitisme qui sue par tous les pores de la vieille société.

Le parti des assassins, c'est celui qui ne cesse de nous prêcher impudemment qu'il y *aura toujours de la misère* ; de la misère, qui à elle seule tue moralement et physiquement beaucoup plus d'hommes que toutes les autres causes directes ensemble.

Le parti des assassins, c'est celui des jongleurs politiques et des imposteurs rel gieuxqui faussent et dénaturent tous les principes éternels de la Politique, de la Morale, du Socialisme et de la Religion, afin de tromper

les masses ignorantes et de les entraîner à soutenir son système homicide, pour ensuite les dominer et les exploiter.

Le parti des assassins, c'est enfla celui qui nous tue ou cherche à nous tuer moralement, qui fait tous ses efforts pour induire les Peuples en erreur, pour les mutiler dans leur esprit et pour les tuer dans leur conscience, afin de jouir sans crainte de ses privilèges et de sa domination. Et ce parti des assassins est de la pire espèce ; car il faut beaucoup plus redouter ceux qui nous tuent dans notre âme, que ceux qui ne peuvent nous tuer que dans noire corps.

Le parti des Athées.

Y a-t-il quelqu'un des Princes ou des Pharisiens, qui ait crû en LUI ; mais seulement cette excécrable populace, qui n'entend point la loi ? (*Jean 7 ; 48, 49.*)

Quel est cet abominable parti, sinon celui qui vit comme si Dieu n'existait point, – qui ne respecte point les lois éternelles qui expriment la volonté du Créateur, – qui viole à tout moment l'ORDRE établi par la Providence, – qui ne connaît d'autre loi que sa propre volonté, ni d'autre but que ses plaisirs égoïstes, – qui s'oppose de toutes ses forces à la réa'isation de la Fraternité entre tous les Hommes, – et qui empêche par tous les moyens que lui peuvent fournir l'imposture et la violence, l'établissement du Règne de Dieu et de sa Justice sur la terre ?

Ne sont-ce pas des athées, ces archiprêtres, ces docteurs et ces pharisiens qui n'entrent pas eux mêmes dans le Règne de la Vérité, de la Justice et de l'Amour, et qui empêchent les autres d'y entrer ?

Ne sont-ce pas des athées, ces prétendus ministres de Dieu et ces interprètes de ses lois, qui ne cherchent point à assurer pour tous ses Enfants

une paix durable et un bonheur permanent ?

Ne sont-ce pas des athées, tous ces imposteurs impudens qui se donnent pour vicaires et successeurs de Jésus-Christ, et qui méprisent, insultent, outragent et oppriment les Pauvres avec lesquels leur Maître s'est identifié, et pour lesquels il a donné sa vie ?

Ne sont-ce pas des athées, ces fourbes impies qui, sous le prétexte de sauver la Société et la Religion, ne négligent rien pour calomnier les continuateurs des Chrétiens primitifs et pour provoquer leur extermination ?

Ne sont-ce pas des athées, ces orgueilleux exploiters et ces insolens dominateurs qui, au lieu de se faire les derniers dans la Société et les serviteurs de tous, traitent de vile multitude cette belle partie de l'Humanité que Jésus a aimée le plus, et qu'il a voulu élever au dessus de tous ceux qui régneront, qui gouverneront, qui dominent ou qui oppriment ?

Ne sont-ce pas des athées, ces rois, ces seigneurs et maîtres qui, pour se faire idolâtrer par le Peuple, se mettent à une distance beaucoup plus éloignée de lui que ne le firent les assassins de Jésus-Christ ?

Conclusion.

Le journal *L'Ami du Peuple*, l'organe, à ce que l'on dit, de M. Carlier, constate l'existence du *parti de la révolution*, de celui *des assassins* et de celui *des athées* ; SON AMOUR DU PEUPLE provoque en lui une honnête indignation contre ces partis dangereux, et dans son numéro du 29 juin, s'inspirant de **SON DÉVOUEMENT A LA RÉPUBLIQUE**, il propose courageusement le remède suivant contre leur infernale influence :

« Que ce parti (le parti des assassins) soit représenté au bagne, ou l'on expie ses crimes, c'est bien ; mais qu'il soit représenté à la Chambre, où l'on fait des lois, voilà ce qui indigné la conscience publique, voilà ce qui outrage la majesté du Peuple français ! Ah ! vous le voyez bien, nous sommes tombés à un degré d'abaissement déshonorant !.

» Ils sont ASSASSINS et ils sont ATHÉES

» Nous ne pouvons nous résoudre à croire que le Peuple français, ce Peuple si noble si humain, si intelligent, si religieux, consente à suivre ces gens-là, à les prendre pour ses chefs ! Il y a des misérables aux galères qui ne voudraient pas prêcher leurs doctrines !.....

» Eh bien, oui ! le *parti des assassins et des athées, le parti de la révolution* sera **VAINCU** ! Mais tant que *son dernier représentant ne sera pas EXTERMINÉ*, aucun honnête homme ne sera en sûreté, aucun intérêt légitime ne sera sauvegardé, aucun gouvernement ne sera possible, aucun ouvrier ne pourra espérer vivre paisiblement de son travail ; nous serons dans le provisoire, dans le *statu quo*, nous vivrons dans la crainte, dans l'appréhension, au jour le jour.

» Le gouvernement actuel, la majorité et le président peuvent sauver la France, – QU'ILS SE HAVENT !.... »

Dette des États de l'Europe.

La dette consolidée des divers États européens s'élève à la somme énorme de 40,559,599,949 francs, répartie comme suit :

ÉTATS.	MONNAIES.	FRANCS.
Grande-Bretagne (1849). L.	774,022,688	19,737,578,544
France (1849).		6,235,980,120
Pays-Bas (1848). Fl.	1,247,819,911	2,620,421,813
Autriche (1848). Fl. (arg.)	1,207,078,891	3,213,200,000
Prusse (1849). Rx.	163,000,000	627,550,000
Russie (1849). R. (arg.).	326,675,853	1,335,950,000
Belgique (1848).		606,969,472
Sardaigne (1849).		380,000,000
Espagne (1844). R.	16,227,474,922	4,496,800,000
Portugal (1845). M.	73,956,571	458,150,000
Etats germaniques (hors mis l'Autriche et la Prusse). Rx.	220,000,000	848,000,000
Suisse (république). . .	000	000
	Total. . . .	40,559,599,949

Les intérêts de cette dette s'élèvent à près de *deux milliards* annuellement. C'est le produit de *quatre millions* d'hommes gagnant chacun 500 fr. par an.

Quand on ajoute cette somme énorme, qui tout entière est le produit du travail agricole, industriel et commercial, environ 2,400,000,000 fr. que coûtent les armées destinées à maintenir les Peuples dans l'obéissance à certains chefs, armées qui ravissent au travail utile près de 2,500,000 hommes jeunes, robustes et agiles, doit-on alors être surpris si les Peuples s'épuisent, si, à mesure que la population augmente, la misère s'accroît dans des proportions effrayantes pour la paix sociale et pour le progrès de la civilisation ?

O sainte Communauté, arrive donc pour nous délivrer de ce mal !

RÉGIME DES MAJORITÉS.

Toute autorité et tout pouvoir contre ou sans la Souveraineté du Peuple n'est qu'une usurpation, un sacrilège, un attentat. Et la Souveraineté du Peuple c'est la LIBERTÉ ILLIMITÉE de *chacun* d'obéir à la Vérité, à la Justice, selon sa conscience, pour pratiquer la Fraternité et produire le Bonheur de tous.

Dans la vie actuelle des Sociétés on invoque souvent l'autorité et la souveraineté de la Majorité. Les Démocraties actuelles semblent ne connaître aucun autre moyen de solution sociale ni même politique. On est tellement entiché de cet expédient, hérité de la barbarie la plus reculée, qu'on lui voue idolâtrerie la Vérité, la Justice et même la Fraternité

évangélique, et qu'on en attend tout le salut de la Patrie et de l'Humanité. C'est ainsi qu'on s'égare jusqu'à oublier la Loi éternelle et suprême qu'on ne peut méconnaître sans s'exposer à souffrir et même à périr !

Quelle pimpiété que de chercher la vie en dehors de sa source éternelle ! Quelle idolâtrie que d'adorer une MACHINE pour laquelle la Vérité, la Justice, l'Amour, l'Humanité et même Dieu ne sont, tout au plus, que de la matière bonne à exploiter ! Quelle absurdité que d'invoquer une autorité factice et mensongère contre les lois éternelles qui régissent la vie de l'Humanité, indépendamment de tout pouvoir et de toute direction de l'homme !

Si les décisions d'une Majorité quelconque, sans aucun égard à son origine et à sa nature, doivent être regardées comme souveraines et sacrées, pourquoi ne le serait-elle pas toute décision des souverains de grands chemins qui se trouveraient par hasard en majorité contre des voyageurs faibles, isolés ou peu nombreux, et sans armes ?

Jésus-Christ avec ses Disciples n'était-il pas en minorité vis-à-vis des Pharisiens, des Prêtres, des Scribes et de tous les oppresseurs et exploiters de la Nation juive ? Pourquoi n'a-t-il pas respecté leurs décisions ? En vertu de quelle autorité et de quelle loi osait-il les juger et les condamner tous ?

Quand Jésus, trahi par un de ses disciples, fut livré au pouvoir de l'Aristocratie juive ; quand tous ses disciples l'eurent abandonné ou renié ; quand le Peuple, comme d'habitude, trompé et égaré par les prêtres, criait avec fureur *crucifiez-le, crucifiez le !* n'était-il pas en minorité ? Et pourtant, qui avait raison ?... Pourrait-on jamais justifier ces assassins juridiques, sous le prétexte qu'ils étaient en majorité, ou qu'ils étaient soutenus par la majorité ? Et aujourd'hui même, en dépit d'un pouvoir qualifié *légitime* et de l'autorité alors *légale* dont ils étaient revêtus comme les suprêmes magistrats de leur pays, hésitons-nous à flétrir du nom de crime leur sentence de mort contre cet intrépide Défenseur des pauvres et des opprimés ?...

En vérité, en vérité, toute Magistrature, toute Majorité n'est respectable qu'autant qu'elle respecte la Vérité, qu'elle pratique la Justice éternelle, et qu'elle réalise celle Fraternité évangélique qui rend tous les hommes

Souverains comme Rois, et par conséquent libres et égaux entre eux, et en vertu de laquelle toute l'Humanité ne doit former qu'une seule Famille.

Tout pouvoir, toute autorité qui ne respecte pas et ne considère pas tout homme comme un *Enfant de Dieu* confié à ses soins, qui ne réalise pas la Liberté, l'Égalité et la Fraternité dans toutes les relations sociales, – et dont tous les soins ne tendent pas à faire le bonheur commun de tous les Citoyens, est un pouvoir rebelle, une autorité impie, que nous ne saurions autrement considérer que comme nous considérons cette abominable Aristocratie juive, qu'un seul Juge a pu souverainement juger et condamner.

Remarquons ici que ce Juge souverain était un faible Prolétaire qui n'avait d'autre titre que son amour de la Vérité et de la Justice, que son courage pour défendre ses Frères asservis et opprimés, que son dévouement à la réalisation du Règne de Dieu sur la terre ; tandis que l'exécrable Aristocratie qui le fit sacrifier, soutenue par une invasion étrangère, tirait toute son existence de ses privilèges, de son imposture religieuse, de sa fourberie politique, et de la force brutale organisée à son profit.

Jamais l'Aristocratie d'aucun pays n'a tenu d'autre conduite ni employé d'autres moyens pour établir et maintenir l'ORDRE favorable à sa domination et à son parasitisme. Tout est bon pour elle, tout est licite, quand il s'agit de faire triompher sa cause. Alors, religion, morale, lois, constitutions, patrie, ne sont pour elle que des moyens commodes et expéditifs pour atteindre son but. Sous son inspiration et sous son influence tout devient instrument de guerre, d'asservissement et d'oppression contre le Peuple : et elle ne se croit elle-même liée par rien, ni obligée à rien. C'est ainsi qu'elle sut, par mensonge, calomnie et corruption, produire une majorité factice contre Jésus-Christ, et faire proférer contre lui ces cris féroces : *crucifiez-le, crucifiez-le !* C'est ainsi qu'elle sait partout tromper et égarer les masses populaires, pour abuser de leur bonne foi et de leur dévouement même. C'est ainsi qu'elle sait créer des apparences éphémères de l'opinion publique, du vœu national, pour imposer subrepticement aux Prolétaires sa propre volonté, et pour perpétuer sur eux son exécrable domination.

À entendre l'Aristocratie, on dirait qu'elle ne fait que défendre la Religion, la Morale, le bonheur des familles, l'indépendance et l'honneur de

la Patrie ; tandis que c'est elle qui en est le plus grand, sinon le seul ennemi, qui asservit et avilit l'immense majorité de la Nation pour l'exploiter à son profit.

Mais on viendra peut-être nous dire que cette appréciation des Aristocraties et de leur influence sur les Majorités nationales, ne peut s'appliquer aux Majorités parlementaires qui émanent de la Souveraineté du Peuple, et qui sont le produit de l'exercice légal du suffrage universel.

D'abord, il faut observer que les Assemblées parlementaires se forment toujours sous l'inspiration et sous l'influence de l'Aristocratie et, qu'elles n'existent et ne fonctionnent que dans son intérêt et à son profit. Eût-on même une Assemblée parlementaire complètement libre de toute influence aristocratique, elle ne pourrait jamais avoir plus d'autorité ni de moyens que tout un Peuple, qui est le seul SOUVERAIN et dont les représentants ne sont que des mandataires et des commis, chargés de le servir et de réaliser son bonheur. Par conséquent toute appréciation qui s'applique à l'autorité de la masse du Peuple ne peut pas être moins applicable à l'autorité de ses représentants, quels qu'ils soient.

Puis, il y a à remarquer que ni la majorité, ni l'unanimité même d'une Assemblée ou d'un Peuple ne peuvent créer la Vérité ni la Justice ; qu'elles ne peuvent sanctifier l'erreur, ni justifier l'iniquité. Devant Dieu et dans la conscience de l'Humanité les votes ne se comptent pas mais ils se pèsent, et souvent, des milliers de suffrages ne valent pas une seule bonne raison, un seul principe, et même une seule exclamation, un seul soupir d'un homme de bien.

Il n'y a donc point de cas où une décision de la majorité d'une Assemblée quelconque puisse d'une manière absolue et effective, avoir l'autorité de la Vérité et de la Justice, en un mot de la Loi ÉTERNELLE qui seule doit faire règle pour la vie de l'Humanité.

De plus, nous ne devons pas oublier que les majorités parlementaires sont ordinairement le produit des intrigues et de s roueries d'une poignée de factieux qui, par le mensonge, laruse, l'imposture et la corruption ou l'intimidation, s'imposent au Peuple ignorant et crédule, pour prolonger sa servitude et pour l'exploiter indéfiniment. Il necon* vient donc nullement de leur attribuer une autorité que leur refusent la Vérité et la Justice.

Chercher son salut ou celui de sa Patrie dans une source aussi suspecte et impure, c'est faire preuve de cette idolâtrie impardonnable qui produit tous les malheurs des Peuples ignorans et barbares.

Il y a en outre à observer que ces prétendues majorités des Représentans du Peuple ne représentent le plus souvent qu'elles-mêmes, toutes seules, et qu'en réalité elles ne constituent que des minorités factieuses, composées de la partie la plus corrompue de la Société. Ces majorités sont ordinairement menées et exploitées par les plus roués et les plus habiles qui se trouvent en conspiration permanente contre l'immense majorité de leurs concitoyens, et sont toujours prêts à faire cause commune avec tous les ennemis de leur Patrie, même avec l'invasion étrangère, pour conserver leurs privilèges qu'ils qualifient *droits acquis*, et pour perpétuer leur domination qu'ils cherchent à inféoder dans tout l'ORDRE social.

Et qu'on ne suppose pas que c'est une exagération. L'histoire de toutes les Nations qui ont passé par ce régime le prouve jusqu'à l'évidence.

En effet qu'est-ce qui a faussé et dénaturé le Christianisme sinon les conciles, cette prétendue Représentation de l'Eglise qui a basement servi toutes les ambitions, qui a soutenu toutes les erreurs, qui a légitimé toutes les iniquités, et qui en livrant perfidement l'Eglise au Paganisme a retardé de dix-huit siècles l'avènement du Règne de Dieu et de sa Justice sur la terre ?

Qu'est-ce qui, prolonge encore, si douloureusement pour les Peuples, l'existence du barbare et exécrationnel système monarchique, qui était déjà bien usé avant 1789, et même avant la naissance du Christianisme, sinon ces prétendues Représentations nationales, connues sous les noms de conseils, sénats, parlemens, chambres, diètes, conciles, etc ?

Pourquoi toutes-les Républiques anciennes et modernes, même les plus florissantes et les plus puissantes, sont-elles tombées et ont-elles fait place à l'infâme monarchie ? N'est-ce pas uniquement à cause des vices inhérens à leur organisation politique, basée sur le parlementarisme, sur le régime absurde des majorités ?

Cette vérité est tellement sentie par les hommes supérieurs de tous les partis qu'un royaliste même, dans une lettre datée de Londres du 12 juin dernier, publiée dans l'*Assemblée nationale*, s'exprime ainsi :

« Il se fait en ce moment un travail de reconstitution sociale très consolant pour ceux qui aiment leur Patrie : les idées mixtes et constitutionnelles qui avaient gâté les cœurs ; et corrompu les esprits depuis 1789 ont fait leur temps ; *l'ère du gouvernement représentatif est finie !* Elle a tant ÉNÈRVÉ l'Europe ! »

Qui aura VAINCU, dit l'Écriture, et qui aura persévéré jusqu'à la fin dans les œuvres de la Vérité et de la Justice, possédera tout, sera fils de Dieu et aura le pouvoir sur tous les empires païens (Apocal. 2 ; 26. – 5 ; 10. – 21 ; 7.)

Il faut donc VAINCRE, vaincre à tout prix le règne du mal, le règne de l'erreur, de l'imposture, de l'injustice et de l'oppression ! Il faut le vaincre principalement dans sa personnification, la Monarchie ! C'est une condition absolue !.... Mais comment y arriverez-vous au moyen du parlementarisme, qui ne peut que vous *énerv*er et qu'user stérilement toute votre énergie, tout votre dévouement et tous vos efforts ?

Pour vaincre une puissance satanique, réellement forte, il en faut une autre divine, supérieure à l'autorité et au pouvoir de tous les Rois, de toutes les Aristocraties et de tous les Jésuites qui se sont ligués contre les Peuples, et qui agissent avec concert et ensemble. *Il faut concentrer l'action de la Vérité, de la Justice, de l'Amour évangélique, de la Spontanéité de chacun et de la Conscience de tous, dans un seul foyer, sous la direction d'une seule volonté, d'un seul commandement qui sache mieux que tous les Gouvernements actuels réaliser pleinement notre constitution primordiale : LIBERTÉ-ÉGALITÉ-FRATERNITÉ ; sans cela, il n'y a rien à faire, rien à entreprendre, rien à espérer pour le SALUT COMMUN.*

Cependant vous n'avez rien à opposer à la puissance infernale du Monarchisme et du Jésuitisme qu'un mysticisme constitutionnel, qu'un parlementarisme impuissant et stérile, et qu'une multiplicité confuse et désordonnée des intérêts, des idées, des volontés et des passions, qui, enchaînés dans un tourbillon de personnalités, guerroyant perpétuellement les uns contre les autres, s'engouffrent dans l'abîme du néant éternel.

En effet, le régime des majorités accrédite et sanctionne toutes les fictions constitutionnelles, sans lesquelles la monarchie aurait déjà depuis très longtemps disparu dans toute l'Europe. Examinez un peu comment

l'absolutisme a pu momentanément se sauver après le terrible ébranlement de 1848, efvous verrez que c'est uniquement au moyen de certaines fictions constitutionnelles, mises enjeu par les oppresseurs et ratifiées par les majorités parlementaires, qu'il a pu gagner du temps et renouer, dans la plus belle partie de l'Europe, les chaînes de l'antique esclavage de tous les Peuples impatiens et frémissans.

Il est temps de reconnaître et de détruire le péché mortel de toutes les Républiques et de toutes les Démocraties ! Le système parlementaire les tue et les anéantit. Le régime des majorités justifie toutes les roueries et toutes les fourberies gouvernementales, et il sanctionne un ordre politique et social sans amour, sans vérité, saris justice, sans spontanéité, sans responsabilité, sans pudeur, où la conscience et la vertu ne comptent point, où les plus beaux dévoûmens s'usent en vain, et où les courages les plus énergiques s'énervent dans une stérilité sans espérance et sans fin.

Tous les Peuples ont plus ou moins donné dans ce piège infernal, tous ont aussi payé cher leur confiance aveugle dans l'escamotage parlementaire et dans le jeu infâme des majorités qui sont d'autant plus dangereuses, qu'elles sont toujours entachées de mensonge, d'imposture et de fraude.

Voyons, par exemple, ce qui se passe en Angleterre, dans ce pays classique du parlementarisme, où le régime des majorités se perpétue avec ses effets les plus désolans. Ce n'est point la vérité, ni la justice, ni le bonheur du Peuple qui inspirent et guident les majorités parlementaires de l'Angleterre : ce régime n'y sert qu'à couvrir la responsabilité de quelques ambitieux puissaas, et à masquer leurs forfaits et leurs manœuvres. Quelques mylords, consommés dans les roueries parlementaires, par leurs intrigues, leur astuce, et par la corruption pratiquée avec la dernière impudence, imposent leur volonté anti nationale à tous leurs compatriotes, et les exploitent effrontément sans merci ni miséricorde. Il n'y a pas de pays au monde où l'injustice, l'iniquité et la barbarie la plus dégradante, soient plus respectées qu'en Angleterre ; et c'est uniquement parce qu'on réussit à faire croire au Peuple que tout s'y fait régulièrement, selon la volonté de la représentation nationale, et avec tout le respect dû aux droits de tous les citoyens. C'est par cette fourberie pratiquée royalement, sur la Représentation nationale, que les habiles sont parvenus à imposer à la

Nation anglaise un tel fardeau d'impôts, que la seule portion, qui en est annuellement affectée à payer l'intérêt de la dette publique, surpasse les plus fortes dépenses annuelles de la guerre soutenue contre Napoléon.

Sous le rapport des finances, l'Angleterre se trouve donc, comme tant d'autres nations, dans un état d'anarchie et de guerre continuelle, provoquée et sanctionnée par les majorités parlementaires, guerre la plus perfide et la plus affreuse qui n'a pour but que d'assouvir les appétits voraces d'une bande de satisfaits et de corrompus.

Y a-t-il un seul prince au monde qui, sans le secours d'une prétendue représentation nationale, ose ou puisse impunément imposer un tel fardeau de charges publiques à son Peuple ?...

En vérité, l'histoire de l'Angleterre seule nous prouve suffisamment que les majorités parlementaires ne sont qu'un instrument servile, mais le plus commode et le plus puissant à la fois, pour asservir et opprimer la majorité de toute une Nation, ses Travailleurs, ses Prolétaires !...

Combien d'exemples ne nous présente l'histoire de sous les peuples anciens ou modernes, où les représentations nationales, les sénats, les conseils et les conciles n'ont servi que de manteau d'apparat pour couvrir les bassesses les plus dégradantes, les intrigues les plus honteuses, les impostures les plus impies, et pour déguiser les attentats les plus audacieux !

Combien le parlementarisme n'apparaît-il pas abominable et détestable, quand on considère que ses qualités essentielles et ses conséquences inévitables ne sont que mensonge, déception, fraude, imposture et corruption, avec la dégradation et l'asservissement des Nations qui ont le malheur d'y chercher leur salut. Ce qui le distingue principalement, c'est le caractère que lui donne l'application du régime des majorités. Oiez-lui le prestige qu'il en tire, et il ne lui restera que l'absurde qui le constitue au fond.

L'absurdité de ce système résulte de ce qu'il entraîne les Peuples à vouloir tout décider à la majorité des suffrages, tandis que *cette majorité, ni même l'unanimité, ne peut rien décider SANS ni CONTRE la vérité, la justice et le droit.*

Quand, dans un village apparaît une maladie dangereuse, on n'a jamais recours à la convocation générale de ses habitants, pour décider par un vote, après une discussion approfondie, quelle est la nature de cette maladie et quels sont les moyens pour en guérir les malades ; mais on a recours à un médecin qui, seul, est plus compétent pour résoudre cette question que des milliers et même des millions d'ignorants qui ne peuvent apporter à la solution du problème que des préjugés sur le prétendu *droit* de tout décider et de tout faire sans le savoir, et sans aucun égard à la Vérité, à la Justice, et aux conditions éternelles du bonheur des Nations.

Malheureux législateurs ! quand vous avez besoin de souliers ou d'habits, ou quand votre montre a besoin de réparation, ou quand votre enfant ou votre cheval est malade, il ne vous vient pas dans l'idée de prétendre que vous seuls ayez droit de faire vos souliers et vos habits, de réparer votre montre, et de guérir votre enfant ou votre cheval ; vous prétendez encore moins pouvoir le faire, de crainte de passer pour des fous ou pour des gens du dernier ridicule ; comment se fait-il que vous osiez afficher votre compétence dans des questions beaucoup plus difficiles et plus graves, sur des sujets beaucoup plus compliqués et beaucoup plus éloignés de votre portée ? N'avez-vous du bon sens que pour vos affaires personnelles qui touchent directement votre égoïsme et vos intérêts ? Personne au monde ne voudrait peut-être vous confier le raccommodage de sa chaussure, ni le traitement de son chat ou de son chien ; et vous, sans en posséder davantage la spécialité, vous vous donnez ou vous acceptez la haute mission de décider souverainement des questions excessivement compliquées, sur des affaires nationales, sur des sujets qui dépassent infiniment votre portée, des questions où votre incompetence est mille fois plus évidente !... Lequel de vous, s'il ne s'agissait point de quelques millions ou au moins de quelques centaines de mille francs d'honoraires, de frais de représentation, ou de liste civile, s'il n'était pas sûr de l'impunité de tous ses méfaits, lequel de vous oserait jamais assumer sur sa tête toute la responsabilité des affaires de sa Patrie ? Nul doute qu'aucun de vous ne voudrait se charger de ce fardeau, s'il se guidait dans sa détermination par sa conscience, et non pas par sa vanité ou par ses intérêts.

Il n'entre nullement dans notre pensée de vouloir exclure le Peuple des affaires publiques ; nous sommes au contraire d'avis qu'il ne doit jamais abandonner son salut ni ses intérêts à la direction absolue de ses commis, pas même pour 24 heures. Nous ne voulons pas soutenir non plus que les oppresseurs et les exploiters du Peuple soient plus capables que les Protétaires de résoudre les questions politiques et sociales. Sur ce point, notre opinion est bien arrêtée. Nous ne doutons point que le plus ignorant chiffonnier ou ouvrier, dévoué à la Patrie, ne puisse s'acquitter beaucoup mieux de la mission de sauveur de la Société, que tous les Burgraves de la France et leurs complices. Mais il n'en peut aucunement résulter qu'il convienne de charger de la direction des affaires nationales le premier vertu, quelqu'un même de plus honnête, de plus capable et de plus dévoué à ses concitoyens que tous les Malthusiens du monde. – *De chacun selon ses moyens* ; c'est notre règle invariable dans cette question. Que chacun serve donc la Société dans la spécialité où il a le plus de moyens de se rendre utile à ses Frères, s'il leur inspire assez d'estime et de confiance pour y être appelé ; mais que personne ne soit chargé d'une fonction où il ne peut apporter que son ignorance, ses préjugés, sa vanité, son orgueil, son ambition impuissante, et souvent sa sordide cupidité. Là où toutes les fonctions et toutes les rétributions sont égales, comme en Icarie, il n'y a plus d'autres motifs pour préférer une fonction à une autre, que la capacité réelle, le goût, l'habitude et le désir sincère de se rendre utile à la Société, pour mériter l'estime, l'affection et la confiance de ses concitoyens. Et comme personne ne doit se faire juge dans sa propre cause, chacun est donc appelé à la fonction que ses mérites réels lui assignent dans la conscience de ses Frères.

L'application de cette règle à l'ordre social constitué le plus puissant levier d'émulation dans la Communauté, et fait en même temps disparaître tous les inconvénients des jongleries parlementaires du vieux monde.

Que dirait-on d'un philanthrope qui prêcherait partout aux malades *qu'ils ont le droit* de se réunir en assemblée générale, pour discuter leurs maladies et les meilleurs remèdes pour les guérir, et de prendre la meilleure décision, après mûr examen, à la pluralité des voix, directement par eux-mêmes ou par leurs délégués, afin de défendre l'existence de ces maladies, de les

supprimer par la décision omnipotente de la majorité, ou de les guérir ? On doit dire absolument la même chose de ces docteurs et de ces sauveurs de la Démocratie qui cherchent à nous inculquer qu'il nous suffit de former des assemblées, de discuter, et de voter directement ou indirectement pour anéantir tout le mal social, et pour assurer le salut et le bonheur de tous.

On ne décide pas parlementairement les questions scientifiques ; on ne fait pas de découvertes ni de perfectionnements en vertu de son droit de suffrage ; la majorité la plus imposante, ni même l'unanimité du Peuple assemblé ne peut rien décider dans les questions de chimie, de physique, de médecine ni d'astronomie ; comment se fait-il qu'on suppose une vertu prophétique, infaillible, divine ; à la majorité de n'importe quelle assemblée pour résoudre des problèmes beaucoup plus compliqués, et pour trancher des difficultés bien autrement inabordables ?

Faut-il encore s'étendre davantage pour prouver toute l'absurdité du régime des majorités ? Il nous suffit de demander ce qu'il a produit pour le salut de notre République de 1848. Mensonges officiels, calomnies législatives, impostures solennelles, fraudes gouvernementales, tout a été mis en œuvre avec la dernière impudence pour préparer ou pour assurer le triomphe éphémère des majorités : l'expédition de Rome et le jeu infâme des télégraphes-Faucher le prouvent suffisamment.

Qu'est-ce au fond qu'une majorité parlementaire, n'importe dans quel pays et dans quel siècle, avec tout son attirail d'absurdités et d'infamie ? C'est un mensonge et une imposture, cachés sous un nom qui paraît imposant et respectable. Car toute majorité parlementaire, devant Dieu et devant la Patrie, n'est qu'une infime minorité, le plus souvent une vile coterie, une coalition criminelle, une faction audacieuse, une conspiration organisée en face de la Nation désarmée, outragée et asservie.

Voyons, par exemple, ce que peut être réellement une majorité parlementaire chez nous, en France, même une majorité d'une Assemblée produite par le suffrage *universel*, dont les résultats surpassent infiniment tout ce que peut nous donner un suffrage *restreint*.

Selon le bureau des longitudes, il y avait en France, du temps du suffrage universel, plus de 10,000,000 d'Electeurs. Mais, déduction faite de ceux qui n'ont pas pris part aux dernières élections générales, il se trouve que

l'Assemblée actuelle fut élue par le concours de 6,600,000 Electeurs, tout au plus. Donc, les 3,400,000 Electeurs qui n'ont pas voté, ne sont point représentés dans cette Assemblée.

Puis, il y a à observer que du nombre de 6,600,000 Electeurs qui, avec le dernier chiffre, forme le total du corps électoral, ce n'est pas l'unanimité, niais une majorité seulement, qui a nommé toute l'Assemblée, et que, par conséquent, le nombre de tous les Citoyens représentés par la Législative se réduit à 4,400,000 tout au plus.

N'oublions pas ensuite que, sur le nombre de 750 Représentons, ce n'est point la totalité ou l'unanimité qui fait les lois, qui vote des douaires aux duchesses et des dotations aux princes, mais seulement une majorité qui, par extraordinaire et par suite de la coalition de trois factions royalistes, s'élève actuellement au nombre imposant de 500 sauveurs intrépides de la République, avec l'ordre, la propriété, la famille, la religion et la société monarchiques, c'est-à-dire barbares et impies.

De cette manière, il y a à peine 500 Représentans de la monarchie, nommés par 3,000,000 d'Electeurs tout au plus, sur 10,000,000, qui, en vrais Souverains, font la loi à 35,000,000 de Français, et imposent leur volonté royaliste à toute la Nation, dans l'intention même de lui ravir son avenir.

Une majorité d'une telle nature et d'une telle sincérité, – douée des qualités que nous lui connaissons, – fanatique de l'ORDRE monarchique, partout et toujours, quoique en pleine République, – disposée à réhabiliter la sainte inquisition et à renouveler les croisades contre les infidèles qui sont aujourd'hui les Républicains, – et prête à faire, avec un dévouement chevaleresque, aux dépens de toute la Nation, des expéditions de Rome à l'extérieur et à l'intérieur, nous explique le mieux notre situation actuelle, et nous donne la meilleure mesure de la valeur du régime des Majorités.

Louis KROLIKOWSKI.

Paris, ce 2 juillet 1850.

Mortalité dans les Manufactures.

Il résulte des tables de mortalité en Angleterre une donnée curieuse, savoir : que le soldat combattant sur la tranchée d'une ville assiégée ou sur le champ de bataille, en présence du plus brave de ses ennemis, est exposé à moins de chances de mort que-l'habitant de certaines villes manufacturières d'Angleterre, telles que Manchester, Liverpool, etc. La chance de mort, au siège d'Anvers, était commelà 68 ; an siège de Badajos, commelà 54 ; à la bataille de Waterloo, 1 à 30. Pour l'ouvrier de Liverpool, la chance de mort est comme de 1 à 19 ; pour le tisserand de Manchester, commelà 17 ; pour le coutelier de Schef-field, commelà 14. – Et chez nous, en France, est-ce mieux La Communauté fera disparaître cet homicide.

Impôts en Suisse et en France.

Chaque Français paie, d'après une répartition générale, environ 5 fr 75 c. d'impôt par an ; tandis qu'un Suisse ne verse au trésor que 83 c. 112. Pourquoi cette différence ? C'est que la France, contre la lettre et l'esprit de sa Constitution, est de fait une République aristocratique, et que la Suisse, au contraire, est une République véritablement démocratique.



Avis à nos Amis d'ALLEMAGNE et de SLAVIE.

On peut se procurer, à l'étranger, les ouvrages de CABET en français et quelques-uns en allemand, et les ouvrages de KROLIKOWSKI en polonais, par l'entremise de *Twietmeyer, libraire, à Leipzig*.

Prix de la collection des cinq numéros parus du Système de Fraternité, 70 centimes ; par la poste, 95 centimes.

SYSTÈME
DE
FRATERNITÉ.

N° 6 (dernier).

Adoptons, pratiquons, proclamons, propageons
le principe chrétien de la Fraternité, tirons-en
toutes
les conséquences, et nous arriverons à l'organisa-
tion sociale la plus parfaite, et la plus capable de
réaliser complètement le salut et le bonheur de
l'Humanité. CABET.

Prix : 60 cent. par la poste 85 c.

EN VENTE

A PARIS,		Au bureau du Populaire, 3, rue Baillet ; Chez SANDRÉ, libraire, 11, rue Percée-Saint-André-des-Arts ;
A TROYES,		A la librairie de la Propagande démocratique, 1, rue des Bons-Enfants ; chez VIGREUX, libraire ;
A LEIPZIG,		chez C. TWIETMEYER, libraire,

AU LECTEUR.

S'il y a quelque chose de bon dans ce que nous disons, cela ne vient nullement de nous, mais de la VÉRITÉ, de cette source éternelle que l'écriture appelle SAIST-ESPRIT ; rendez-en donc grâce à Dieu seul !... S'il y a, au contraire, quelque chose de mauvais, attribuez-le à nous-même : c'est l'effet de nos péchés, ou, si vous aimez mieux, de notre faiblesse. (*Math.* 10 ; 20 *Luc* 12. 12. – 17 ; 10. – *I Corinth*, 4 ; 7)

Ami, ne vous préoccupez point de la forme de cette brochure, ni de son style, ni même de ce qu'elle peut contenir de défectueux ou d'insuffisant. Ne voyez là qu'une preuve de bonne volonté, qu'une obole évangélique. Cherchez vous-même le mieux, le plus complet et le plus parfait. L'éditeur de ce travail s'estimera très-heureux s'il provoque de votre part une recherche ardente et apostolique de la réalisation du Règne de Dieu et de sa Justice sur la Terre. Il n'en faut pas davantage pour la résolution du PROBLÈME SOCIAL !...

Paris, ce 31 mai 1851.

Louis KROLIKOWSKI.

Socialisme.

La Vérité et la Justice peuvent-elles vous
ompromeltre ? Pourquoi donc les craignez-ous et
les redoutez-vous tant ?....

Qu'est-ce que le Socialisme ?

C'est *Christianisme* pratiqué qui cherche avant tout à réaliser sur la terre
le Règne de Dieu et sa Justice.

C'est le *sentiment* de ce qu'il y a de plus vrai, de plus juste, de plus beau,
de plus moral, de plus religieux, de plus patriotique et de plus humanitaire.

C est l *aspiration* a un ORDRE social ou la propriété, l'industrie et tous
les éléments de la Nature, loin d'être la pâture du privilège et du vice,
profiteront à tous, *dans la mesure de leurs besoins*.

C'est la *science* de rendre tous les hommes heureux en ne demandant à
chacun que ce qu'il PEUT et ce qu'il VEUT *librement donner lui-même*.

C'est la *théorie* de l'organisation sociale la plus naturelle, la plus
rationnelle, la plus respectable, la plus désirable et la plus durable, où
aucune révolution, aucune usurpation, aucune oppression, aucune
domination de l'homme sur l'homme, ni aucune exploitation de l'homme
par l'homme n'est plus possible.

C'est l'*art* de relier librement tous les habitants de chaque Commune, de
chaque Canton, de chaque Arrondissement, Département, Division, Nation,
Partie du Monde et même du Globe entier, en une seule Famille heureuse,
qui ne connaîtrait ni pauvres, ni malfaiteurs, ni gendarmes, ni procureurs, ni
maîtres, ni même d'autre gouvernement que celui de la propre
CONSCIENCE de chacun, dirigée par l'amour fraternel et le respect mutuel
des uns pour les autres.

C'est la *Philosophie* la plus positive et la plus pratique, appliquée à la vie et aux relations sociales.

C'est la *Morale* la plus pure et la plus élevée qui n'impose aux hommes que ce qui peut les rendre meilleurs, plus parfaits et plus heureux.

C'est la *Politique* la plus sublime qui n'admet ni mensonge, ni corruption, ni contrainte, – qui ne connaît que la Vérité et la Justice, – et qui garantit à chacun sa dignité d'Enfant de Dieu et sa Souveraineté, en le délivrant à jamais de toute misère, de toute domination et de toute exploitation.

C'est la *Religion* la plus pure et la plus divine qui, en reconnaissant tous les Hommes pour Enfants de Dieu, destinés à vivre en une seule Famille, recherche leur conservation, leur perfection et leur bonheur présent et futur.

C'est enfin le *Républicanisme* le plus parfait qui ne reconnaît d'autres lois que celles de la Nature, ni d'autre constitution que la destinée de l'Humanité, et qui sait réaliser, de la manière la plus générale et la plus complète, la devise sacrée : LIBERTÉ, EGALITÉ, FRATERNITÉ.

Le Socialisme n'est rien de plus, mais aussi il ne saurait être rien de moins !

Le Socialisme doit être tout cela à la fois, ou, si nous pouvons nous servir de l'expression de la critique méchante, il ne serait qu'une PROMESSE *de blagueurs !....* ⁶.

Chômage.

Vous n'appartenez point à vous-mêmes :
songez que vous aurez un compte à rendre à
Dieu, même de toute parole inutile !

(Math. 12 ; 36. I Corinth. 6 ; 19.)

Qui ne veut pas travailler ne doit pas manger, nous enseigne l'Écriture. Certes, ce n'est pas le Peuple qui se rend coupable en ne voulant pas travailler. Au contraire, il pousse la droiture et la bonté jusqu'à demander du travail, même jusqu'à vouloir ériger en son **droit** l'obligation imposée à ses gouvernants de ne pas le priver de la possibilité de travailler, de ne pas le spolier des avantages qu'il veut se procurer *travaillant*, et dont les autres jouissent quelquefois surabondamment sans avoir jamais travaillé.

De qui dépendent le travail et le chômage ? – Evidemment de ceux qui possèdent tout et qui gouvernent tout.

Le Prolétaire peut-il trouver son intérêt dans le chômage ? peut il jamais le désirer ? – Impossible ; car pour lui le chômage, c'est la misère, l'asservissement, la mort la plus affreuse, la mort de faim.

Le chômage et la misère, ce sont les deux compagnons inséparables qui se suivent toujours, comme la cause et son effet. Qui prévient le chômage, détruit inévitablement la misère avec ses conséquences, pourvu que les Travailleurs ne soient pas spoliés du fruit de leur labeur.

Serait-il donc possible d'éviter à jamais le chômage et par conséquent de détruire la misère ? – Rien de plus simple et de plus évident. Pour détruire la misère, il suffit d'assurer au Peuple la *nourriture*, le *vêtement* et le *logement* ; et, comme l'homme ne vit pas seulement de pain, il faut aussi lui garantir la RÉPUBLIQUE, c'est-à-dire la LIBERTÉ, L'ÉGALITÉ et la FRATERNITÉ.

Mais qui donc produit la nourriture, les vêtements et le logement du Peuple ? Qui peut lui garantir la Liberté, l'Égalité et la Fraternité ? – En vérité, ce n'est point un empereur ni un roi ; ce ne sont pas non plus les burgraves ni leurs valets. C'est le Peuple seul qui produit tout ce dont il a besoin et tout ce que les oisifs consomment. C'est lui seul qui a les droits et la force du SOUVERAIN ; par conséquent, il n'a pas besoin de protecteurs ni de sauveurs : il lui suffit de vouloir en Souverain et d'agir toujours comme tel.

Mais à quelle condition le Peuple peut-il le faire ? C'est uniquement à la condition de ne jamais se laisser imposer ni de souffrir aucun gouvernement, aucune direction, aucun commandement qui déroge à ses droits et à sa dignité de Souverain. Tout homme qui accepte le principe de

la Souveraineté du Peuple, doit plutôt mourir que d'accepter ou de reconnaître quelqu'un pour son *chef* qui ne soit pas son *serviteur* et qu'il ne puisse, d'accord avec ses Frères, remplacer à tout moment par un meilleur serviteur.

Que le Peuple se garantisse donc lui-même contre ces SAUVEURS qui le trompent, le corrompent et l'empêchent de vivre et d'agir conformément à sa spontanéité, à sa conscience ; et toutes les difficultés qu'amènent le chômage et la misère seront à jamais levées.

Du moment que le Peuple pourra librement *travailler selon ses moyens*, pour *avoir selon ses besoins*, rien ne saurait plus lui manquer ; car il sera toujours maître d'étendre et de perfectionner ses facultés, dans la mesure de ses aspirations.

Ce sont seulement les Peuples esclaves, et jamais les Peuples libres, qui peuvent manquer du nécessaire. L'esclave ne jouit que de la moitié, du quart, du dixième et quelquefois même de moins, de la vie qu'il a reçue de la Nature. Ne nous étonnons donc point que ses forces ne suffisent pas le plus souvent à ses besoins et qu'il souffre de la misère.

Le chômage des Travailleurs valides et de bonne volonté, surtout quand ils manquent de nourriture, de vêlement et de logement, pendant que les autres se plaignent de leur encombrement, c'est incontestablement l'effet du plus grand désordre social ; c'est la preuve évidente que les malheureux qui en souffrent ne jouissent pas de leur Souveraineté, – qu'ils sont dans la dépendance des autres, – et qu'ils subissent un asservissement plus ou moins complet, plus ou moins déguisé.

Les ressources de la Nature ne manquent pas pour assurer le bonheur de tous les hommes ; il y en a même en surabondance. Il suffit de les utiliser convenablement. Mais elles ont toujours été, et elles sont encore mal dirigées et mal employées. Après le 24 février, par exemple, toute l'activité de la Nation a été paralysée, escamotée, fraudée et détournée de son but, par une poignée d'intrigants et de roués, dont le métier fut toujours de vivre de privilège, de mensonge, d'imposture, de corruption et de violence. Si l'on pouvait estimer les pertes occasionnées au Peuple, depuis cette époque, par le chômage *forcé*, sans compter son travail qui n'a profité qu'à ses oppresseurs, on en trouverait avec étonnement un montant effrayant, qui

dépasserait peut-être le quintuple de ces millions fabuleux que les successeurs de Louis-Philippe et les continuateurs de son système ont dépensés dans l'intérêt de leur domination et au profit de leurs privilèges. Ces gens-là agissent avec la Nation française, comme un sauvage agit avec l'arbre dont il veut manger le fruit qu'il ne peut pas atteindre ; il le coupe, sans se préoccuper nullement des autres ni de son propre avenir.

Dans les agglomérations des populations individualistes, ce désordre est inévitable. La production n'y est point proportionnée à la consommation. Tout s'y fait au hasard, selon les intérêts et quelquefois selon les simples convenances de quelques-uns. Ce sont toujours les plus forts, les plus riches, les plus habiles et les plus instruits qui dominent tout, disposent de tout, et tournent tout à leur profit exclusif.

Mais supposez, pour un moment, tout un Peuple riche et industriel organisé selon les principes de la SOLIDARITÉ FRATERNELLE, comme une seule FAMILLE de Vrais Chrétiens, le chômage n'y serait jamais possible ; tout travail profiterait à toute la Société, tous y travailleraient selon leurs facultés et recevraient selon leurs besoins.

Paris, ce 20 septembre 1850.

Californie et Icarie.

Rien de plus précieux ni de plus nécessaire pour les hommes que la Vérité, la Justice et la Charité ou la Fraternité. Cherchons donc avant tout à devenir Immensément riches en ces trésors, et le reste nous viendra immanquablement.

Voilà deux principes opposés qui se produisent avec éclat, dans la même partie du Monde, sous la protection des mêmes institutions, devant tous les Peuples avilis et asservis, devant les martyrs de l'ignorance, du privilège, de l'oppression et de la misère : Californie et Icarie !

Au nom de chacun de ces deux principes, on ne cesse d'adresser un appel des plus solennels aux hommes courageux, vigoureux, et déterminés à se soustraire aux tortures du vieux monde.

Voilà deux mines contemporaines les plus riches sur la terre, présentées à l'ardeur des chercheurs de bonheur !

Voilà deux routes opposées signalées depuis des siècles, dont l'une allèche par l'appât des plus grandes richesses, et dont l'autre, célèbre par les épreuves du désert qui se trouve à son entrée, et par le martyre d'un audacieux Prolétaire, accusé d'avoir voulu se faire Roi, paraît rebuter, même les plus courageux et les plus dévoués. On paraît S'effrayer de cette pauvreté individuelle, volontaire, et redouter cette austérité de principes et de vie qui caractérisent les Vrais-Chrétiens.

On dirait que la Providence en frappant simultanément l'attention de tous les Peuples de ces deux phénomènes extraordinaires, veut leur donner un enseignement des plus instructifs et des plus décisifs.

Les richesses de la Californie peuvent s'épuiser ; et dussent-elles ne manquer jamais, pussent-elles même rendre l'or plus commun partout que les cailloux, ou même changer tout en or sur la terre, les hommes n'en seraient point plus heureux ; la misère existerait encore ; et il y aurait toujours des riches et des pauvres, – des maîtres et des esclaves ou des domestiques, ou des salariés, – des exploiters et des exploités ; par conséquent on aurait toujours des gendarmes, des procureurs, des juges et des bourreaux. C'est l'ordre inévitable que sont condamnés à subir éternellement et même à défendre les Californiens de tous les pays et de tous les siècles !....,

Les richesses de l'Icarie, au contraire, ne peuvent jamais s'épuiser : elles sont destinées à augmenter indéfiniment en profitant à tout le monde. L'Icarie, une fois fondée, ne connaîtra plus de misère que par souvenir de la tradition : il n'y aura plus de pauvres ni de riches, plus d'esclaves, de domestiques, de salariés ni de maîtres, et par conséquent plus de

gendarmes, de procureurs, de juges, ni de bourreau, ce très-respectable et très-vénérable fonctionnaire, d'après toutes les lois actuelles, ce suprême, ou si vous aimez mieux, ce dernier magistrat dans l'ORDRE défendu et prôné par la Réaction, ce premier ministre de tout gouvernement régulier constitué en monarchie, et de tout autre gouvernement bâtard qui fonctionne au profit des privilégiés.

La Californie ne surpasse les autres pays que par ses mines d'or c'est-à-dire par la quantité d'une matière brute, la moins nécessaire aux hommes. Les habitants n'y sont ni plus éclairés, ni plus industriels, ni plus vertueux, ni plus heureux que ceux des autres pays Leur seul avantage, c'est une plus grande facilité d'acquérir de l'or dans l'espoir de s'assurer des jouissances que, dans les pays civilisés, peuvent déjà se procurer sans peine les riches, les mouchards, les policiers, les officiers supérieurs de l'armée, le haut clergé, les hauts magistrats, tous ceux enfin qui, selon la sublime expression de l'Ecriture adorent et servent Satan, seul distributeur des richesses, déshonneurs' des grandeurs et des faveurs de ce monde.

L'Icarie, au contraire, ne diffère des autres pays que par l'organisation sociale, par la réalisation de la Liberté, de l'Egalité, et de la Fraternité, au profit de tous. L'Icarie n'est attachée à aucune localité, ni limitée par les produits d'aucun pays. L'Icarie exploite tous les éléments de la Nature ; elle jouit de tous les fruits des sciences et de tous les produits des arts et de l'industrie. L'Icarie est partout où s'établissent le regne de Dieu et sa justice. Elle est partout où tous les hommes, à titre d'enfants de Dieu et par conséquent de Frères, sont **SOUVERAINS** dans toute la force de ce terme, jouissent d'une plus grande dignité et d'honneurs plus sincères que les rois et les archiprêtres de ce monde. Elle est enfin partout où à tous les hommes indistinctement, sans aucun privilège pour personne, est assuré ce bonheur commun, impérissable, que les faussaires et les exploiters de la foi évangélique, reconnaissant à leur insu que la destinée de l'homme est d'être heureux, placent au-delà du tombeau et de la terre.

On trouve partout des Californiens où il y a des hommes d'orgueil, de vanité, de domination, de convoitise et de plaisir ; partout où il y a des brutes à face humaine ; partout où il y a des jouisseurs affamés ; partout où il y a des êtres humains dégradés par la misère et corrompus par l'influence

des privilégiés. Ce sont les matérialistes et les malthusiens de tous les siècles. Selon la tradition, ce sont des Gains, des adorateurs du veau d'or, des idolâtres qui ne connaissent point le vrai Dieu, des enfants du diable, des sujets de Satan.... Quoiqu'ils fassent, leur destinée est de vivre toujours dans les ténèbres, dans les tribulations, dans la misère, dans l'enfer éternel. Ils ne connaissent d'autre loi ni d'autre règle que la convoitise, la luxure, la corruption, la contrainte et la force brutale.

Qu'on ne cherche, au contraire, d'Icariens que là où l'on peut trouver de *Vrais- Chrétiens*, le caractère essentiel qui les distingue partout, – •test la disposition fortement prononcée à se dévouer pour le bien général, pour la République, pour le bonheur de tous, et, par suite, pour réaliser la Fraternité avec toutes ses conséquences entre tous les Hommes et entre tous les Peuples. Ce sont les plus fidèles disciples du Christ, les plus zélés Apôtres des principes évangéliques, et les plus, persévérants réalisateurs du Règne de Dieu sur la terre. Nous n'en reconnaissons point d'autres pour Icariens.

Les Californiens (nous ne parlons ici que des corrupteurs et des corrompus) cherchent avant tout de l'or et leur propre règne sur les autres hommes. Ils ne rêvent que richesse, pouvoir, domination et obéissance passive des autres. Nicolas au petit pied, ils ne demandent que de l'argent, des hommes et leur asservissement. Avec ces trois éléments ils croient pouvoir oser tout, faire tout et réussir en tout. Ils sont capables de sacrifier amis, famille, Patrie et même l'Humanité entière, pour arriver à leurs fins. Comme des naufragés affamés, ils sont toujours prêts à s'entre-dévorer. Voyez dans les relations des journaux ce qui se passe dans-la Petite-Californie en Amérique, et vous en trouverez la pleine confirmation.

Les Icariens, au contraire, mettent toute leur activité, tous leurs moyens, tout leur dévouement à pratiquer eux-mêmes la Fraternité et à la faire pratiquer aux autres dans toutes les relations sociales. Loin de rechercher les richesses, le pouvoir ou l'influence aux dépens de leurs devoirs et de leurs principes, ils se privent plutôt eux-mêmes de, cfwses plus nécessaires, et donnent tout ce qu'ils possèdent pour réaliser leur idéal, le bonheur impérissable de tous les Hommes et de tous lès Peuples.

La plus riche Californie se trouve là où il y a le plus de-corruption, d'injustice, de domination de l'homme sur l'homme et de l'exploitation de

l'homme par l'homme. On y trouve des chercheurs d'or qui, sans aucun danger, sans aucune peine, sans aucun travail, tout en s'amusant et en jouissant de tout, peuvent facilement gagner jusqu'à dix, vingt ou trente mille francs par jour. Parmi toutes les Californies, l'Europe paraît la plus riche et la plus inépuisable. On y rencontre des aventuriers princes et des princes aventuriers qui, à eux seuls, individuellement, ramassent plus d'or par année que tous les chercheurs d'or ensemble de la Californie américaine. Il y a cependant des niais qui abandonnent légèrement la plus riche Californie pour aller chercher fortune dans la plus pauvre au risque de périr de misère loin des leurs. Les plus heureux et les plus adroits gloutons d'or parmi les plus riches Californiens, pour s'affranchir d'une concurrence quelquefois très-dangereuse, cherchent souvent à se défaire de leurs importuns rivaux en les déportant par ruse, à leurs propres frais ou aux dépens des autres, dans la plus pauvre, la plus éloignée et la plus dangereuse Californie. On cite un exemple très-remarquable d'une telle conduite tiré de la chronique d'une fameuse République exploitée par les plus vils chercheurs d'or du monde.

La plus riche et la plus belle Icarie se trouve là où, dans toute la Société, on ne peut découvrir un seul oppresseur, un seul exploiteur, un seul maître, un seul esclave, un seul serf, un seul domestique, ni salarié ; où tous indistinctement sont Souverains et Frères ; où chacun, en vrai Roi, qui ne peut jamais être détrôné ni dépossédé, règne, à titre de cohéritier, sur le domaine éternel de l'Humanité, le gouverne, l'exploite selon ses convenances, et en tire tout ce dont il a besoin.

Si vous demandez dans quel pays se trouve une telle Icarie, on vous répond : « En Sibérie, chez les Esquimaux, chez les Hottentots, en France même, enfin partout où la conscience et la volonté générale la placent et la réalisent. »

Si vous êtes incrédule, on vous dit : « Cherchez un pays où la Liberté, l'Egalité et la Fraternité sont pleinement réalisées et vous y trouverez votre chère Icarie. Allez à Nauvoo (Illinois, Etats-Unis en Amérique), et si vous n'y trouvez pas encore une Icarie parfaite, vous y trouverez au moins des Frères sincères et dévoués pour vous seconder à la fonder, et vous n'y

rencontrerez point d'obstacles pour l'étendre et la perfectionner, si vous avez toutefois assez de convictions et de courage pour une telle œuvre ! »

Paris, ce 6 octobre 1850.

Droit de détester la République.

M. de Lamartine dans son *Conseiller du Peuple* du 7 septembre, (article *la Solution des partis*, V. page 294), inspiré de cet amour du Peuple qui le pousse irrésistiblement à s'en faire un CONSEILLER infatigable, s'exprime ainsi, pour nous rassurer sur la situation politique actuelle.

« Les hommes d'Etat qui placeraient le levier de leur politique à l'étranger, ne seraient plus des hommes d'Etat, mais des hommes de trahison et de crime. Ce n'est, plus la République qu'ils trahiraient, c'est la Patrie. *Rien dans leur passé, rien dans leurs cœurs, rien de leur intelligence*, n'autorise même leurs adversaires à les accuser de pareilles infamies. Ils peuvent *détester la République*, ils en ont le DROIT, ils en usent et ils en abusent à leur gré, *sans que personne s'en indigne.* »

Rien n'est plus vrai que les hommes qui placent le levier de leur politique à l'étranger ne soient plus des hommes d'Etat, mais des hommes de trahison et de crime.

Il n'y a pas au monde d'hommes plus criminels ni plus exécrables que ceux qui conspirent l'asservissement de leur Patrie à l'aide de l'étranger. Tous les malheurs des Peuples, surtout aujourd'hui, viennent de l'influence de la diplomatie étrangère, de la conspiration permanente des royalistes et des jésuites de tous les pays contre leurs compatriotes, – des invasions étrangères, méditées, provoquées, encouragées et soutenues par ces aveugles et dépravés burgraves, qui sont toujours prêts à trahir et à immoler leurs frères, dans l'intérêt de leurs privilèges, de leur orgueil, de leur vanité, de leur corruption et de leur domination.

C'est la conspiration étrangère, l'influence étrangère et l'invasion étrangère, inspirées et guidées par les royalistes français, qui ont le plus contribué à grandir ce perfide soldat corse qui à lui seul, par ses audacieux

attentats, a plus nui à la France et aux autres Peuples de l'Europe que tous les rois, tous les aristocrates et tous les jésuites coalisés contre la République française.

C'est l'influence étrangère et l'invasion étrangère qui, soutenues par les burgraves indigènes, prolongent l'asservissement de la Pologne, de la Bohême, de la Moravie, de la Hongrie, de l'Italie et de tant d'autres Peuples. Il faut donc être bien aveugle pour ne pas le voir, ou il faut avoir un intérêt très-puissant pour soutenir le contraire.

Oui, il faut être aveugle ou traître pour oser affirmer qu'il n'y a pas en France des royalistes et des jésuites qui rêvent le passé, et qui, à tout prix, par tous les moyens, même par une invasion étrangère, même par une expédition de Rome à l'intérieur, cherchent à anéantir la République, en dehors de laquelle, pour tous les vrais Français, il n'y a plus de Patrie, mais l'exile ou la tombe !....

Oui, il faut être aveugle ou traître, pour prétendre que ces ennemis éternels du Peuple, que la conscience nationale frappe de cette réprobation qui s'attache partout aux *Haynau*, puissent jamais espérer triompher autrement de nos convictions et nous asservir, qu'à l'aide de l'invasion de l'étranger !

Oui, il faut être aveugle ou traître, pour venir nous assurer que pour la Réaction française il y a un autre moyen de salut que pour celle de la Hongrie, de la Saxe, de Bade et de Rome !

Cependant, M. de Lamartine, bien qu'il ait la prétention de nous enseigner l'histoire, contrairement à l'expérience constante de la France et de tous les autres pays, comme s'il ne savait rien des vœux et des projets d'une expédition de Rome à l'intérieur, ne craint pas de soutenir que nos sauveurs sont incapables de conspirer avec l'étranger contre la République pour l'anéantir, ni même pour l'asservir afin de s'en assurer l'exploitation.

En diplomate expert, sans le moindre scrupule de conscience, avec cette assurance qui le distingue, M. de Lamartine nous affirme que rien dans le passé des royalistes et des jésuites, rien dans leurs cœurs rien dans leur intelligence n'autorise à leur supposer de telles infamies.....

On dirait qu'il défend ses propres amis, – qu'il cherche à les garantir contre les soupçons légitimes de l'opinion publique, – ou qu'il veut les

avertir de ne pas se laisser prendre en flagrant délit.

Quelle habileté, ou plutôt quelle facilité !....

A entendre ce dévoué Conseiller du Peuple, on serait presque porté à croire que les royalistes et les jésuites sont les gens les plus honnêtes du monde, – qu'ils ne dévient jamais de la voie de l'honneur de la conscience et de l'amour de la Patrie, – qu'ils ne se lassent jamais de rechercher le bonheur commun, – et qu'ils méritent toute la confiance du Peuple ?

Comment s'expliquer une opinion si étrange, si contraire à la réalité ? M. de Lamartine ne sait-il pas encore ce qui se fait et ce qui se dit à haute voix parmi les Réactionnaires, ni même ce que disent leurs journaux au sujet des mesures à prendre pour anéantir le Socialisme et pour affermir à jamais TORDRE qui leur plaît et qu'ils aiment tant à exploiter ?

Mais il n'est plus si facile de tromper le Peuple sur le compte de ses infatigables sauveurs. Nous les connaissons déjà par leurs œuvres sur la valeur desquelles aucune jonglerie ne saurait plus nous mystifier. Indépendamment de toutes les délices qu'ils nous imposent de la manière la plus perfide et la plus arbitraire, nous les avons vu agir à Rome de concert avec les gouvernements les plus méprisés et les plus detestés en Europe ; nous les avons vu agir au profit du despotisme le plus absurde et le plus odieux. Nous les y avons vus faire bon marché. du droit des Nations, de la bonne foi publique, du trésor de la France, de sa constitution, de son honneur et du sang de ses Enfants.

Pourtant M. de Lamartine, en homme habile qui sait faire de la conciliation avec les Réactionnaires, ne veut point dévoiler ces infamies de ses amis qu'il préfère toujours à tous ces Instituteurs propagandistes, à tous ces Sectaires, à tous ces Communistes et Socialistes qui ont l'audace de rêver une République sincère et fraternelle avec toutes ses conséquences. Loin de stigmatiser ces turpitudes, comme elles le méritent, il les déguise autant que c'est dans son pouvoir, et il cherche à les couvrir de ce vernis sous lequel des monstres bipèdes comme Haynau, peuvent encore passer pour des hommes de cœur et d'honneur. Il pousse même sa générosité jusqu'à leur accorder facilement le DROIT de détester la République. Il ne trouve pas mauvais qu'ils usent et abusent de ce DROIT à leur gré. Il ne

craint pas encore de leur donner l'assurance que *personne ne s'indigne* de leur conduite infame.

Décidément M. de Lamartine ne se lasse pas de nous faire confidence de toutes ses sympathies et de toutes ses faiblesses. Selon sa morale qu'il vient d'affermir en Orient, chez le Grand-Turc, par la grâce de qui il croit pouvoir le mieux réaliser son idéal, on a droit de détester la Vérité, la Justice, la Liberté, l'Egalité, la Fraternité et toutes leurs manifestations ; car la République n'en est que la pratique dans une mesure sociale. Et comme tout droit est nul sans la faculté de l'exercer, il en résulterait donc qu'on a droit de conspirer, de chercher à anéantir la République, et de faire des expéditions de Rome à l'extérieur et à l'intérieur.

O profondeur de la sagesse et de la vertu des Seigneurs, nos Sauveurs !.....

En vérité nous nous attendions toujours à bien des écarts de la part de M. de Lamartine, mais nous n'avions jamais supposé qu'il fut capable de s'égarer jusqu'à oser insulter la conscience nationale, et outrager la République, c'est-à-dire jusqu'à méconnaître ce qu'il y a de plus vrai, de plus juste et de plus élevé dans la vie de l'Humanité et dans sa destinée.

Sachez donc, monsieur, que nous avons LE DEVOIR de détester de telles monstruosité ! Nous avons LE DEVOIR d'en poursuivre les auteurs, comme les hommes les plus égarés, les plus criminels et les plus dangereux pour la Société humaine. Nous avons LE DEVOIR d'abhorrer et de détester la monarchie dont l'amour, les habitudes et les souvenirs vous égarent ; car la monarchie que vous servez en fou ou en étourdi, tout en vous disant Republicain, résume et personnifie, à elle seule, tous les abus, tous les privilèges, toutes les injustices, toutes les iniquités, toutes les infamies et tous les crimes qui désolent l'Humanité.

Paris, ce 29 septembre 1850.

Géographie mensongère.

Un journal de Paris qui passe pour républicain et même pour socialiste ; publie sous le titre de RUSSIE, un article qui commence en ces termes : « On écrit de *Varsovie* : » et qui ne relate que ce qui vient de se passer dans cette ville. Quelle nouvelle découverte en géographie ! La Pologne n'existe plus, même dans la conscience des Républicains : Varsovie est en Russie !

Sans chercher à faire valoir ici le traité de Vienne de 1815 qui établit un royaume de Pologne et qui ne le confond nullement avec la Russie, nous devons faire observer que, si la Pologne et Varsovie appartiennent à la Russie, au même titre tout objet volé appartient au voleur, qu'au même titre encore la France et Paris, en 1815, auraient pu être considérés comme appartenant à la Russie, et que par la même raison on aurait pu écrire à cette époque : RUSSIE. – « On écrit de Paris. » S'il y a quelque différence entre ces deux situations, elle est peut-être à l'avantage de la Pologne ; car la Russie n'avait aucun titre, ni même aucun prétexte de représailles pour l'envahir.

Ne doit-on point, quand on est républicain surtout, tenir compte des nationalités des Peuples, de leur Souveraineté, de leurs droits imprescriptibles, de leur conscience, ' de leur esprit, de leur passé et de leur dévouement à défendre leur indépendance ? Depuis quand pour un Français les Nations ne sont-elles *rien*, et leurs oppresseurs sont-ils *tout* ? D'où vient donc ce barbare qui voit la Russie à Varsovie, et qui ne sait pas encore qu'il y a beaucoup plus de France et de Pologne à Péters-bourg, à Moscou et même en Sibérie qu'il n'y a de Russie à Varsovie ou d'Autriche à Cracovie ?

Ah, monsieur, vous trahissez vos sympathies !...

Le journalisme, républicain surtout, ne doit-il estimer que le succès de ces brigands couronnés qui volent, pillent, spolient et assassinent les Peuples ? Croyez-vous que des limites imposées aux Races et aux Nations par une conspiration de larrons armés, et que les gouvernements établis par la violence ont la moindre valeur devant Dieu, qu'ils méritent le moindre respect devant la raison, et qu'ils peuvent avoir quelque poids dans la destinée de l'Humanité ?

Chassez de la Russie : cette tourbe d'aventuriers allemands dont Nicolas est le représentant et le chef, et qui exploite les deux Nations, l'une au

moyen de l'autre, et vous verrez bientôt disparaître à jamais ce monstre de barbarie et d'oppression qui, en vertu de la Solidarité entre tous les Peuples, pèse sur toute l'Europe, comme une pierre tumulaire, et empêche les nationalités de se dessiner d'après leurs limites naturelles.

Dans un avenir prochain, quand le souffle de la Justice divine aura, balayé tous les trônes avec leurs suppôts, les Nations souveraines ne laisseront certainement plus subsister entre elles d'autres rapports que, ceux de services mutuels et de fraternité secourable. Alors, dans la grande Famille des Peuples de l'Europe, la SLAVIK prendra la place qui lui est assignée par la Providence, et la Pologne, la Bohême, la Moravie, la Russie blanche, la Russie noire, la Russie rouge et les autres pays slaves, ne formeront plus que des Provinces-unies de la même Patrie !

Paskiewiez, dit Eriwanski, dit Jean Téodorowiez, feld-maréchal de l'autocrate de Russie, issu d'une famille polonaise, vil mercenaire de l'ennemi implacable de sa Patrie, pour prix de sa corruption, de ses bassesses et de ses trahisons, après cinquante ans d'infâmes services, rendus au despotisme le plus effréné et le plus odieux, vient d'être récompensé par une lettre élogieuse de Nicolas son maître, et un bâton de maréchal orné d'une inscription en diamants. Le roi de Prusse, complice de l'autocrate dans le brigandage consommée sur la Pologne, ainsi que le roi de Danemark et Wellington viennent aussi de témoigner, de la manière la plus apparente, leur estime particulière pour ce bon valet du despotisme, véritable Haynau russe.

En recevant les insignes de son approbation, ce renégat et ce traître s'est prosterné devant l'assassin de sa Mère et de ses Frères !

Telles mérites, telle dignité, tels honneurs ! Ce sont autant de stigmates ineffaçables d'infamie dont il sera marqué devant la postérité ! Que l'éclat des diamants qui ornent son bâton de maréchal lui rappellent sans cesse les larmes de ses compatriotes, victimes de l'oppression moscovite dont il se fait, depuis tant d'années, un servile instrument.

Qu'il soit à jamais honni et maudit !

Paris, ce 27 octobre 1850.

République romaine.

Nous disons *République romaine*, car aucune puissance au monde ne saurait l'anéantir dans la conscience des Peuples. Elle existe devant Dieu et dans les vœux de tous les hommes de bien. Elle y existe beaucoup plus que toutes les monarchies de la terre. Elle y existe, cette RÉPUBLIQUE, plus radieuse d'avenir, de gloire, de bonheur et de puissance que jamais !

Voici l'affreuse désolation que, d'après une correspondance particulière publiée dans le journal *l'Événement*, produit actuellement à Rome la restauration du gouvernement papal.

« La terreur et la misère règnent à Rome ; les prisons regorgent de détenus politiques ; plus de 30,000 individus ont été exilés de la ville ; les assassinats judiciaires sont sanctionnés par le pontife d'un Dieu de miséricorde ; enfin, un schisme est sur le point d'éclater dans cette ville éternelle, le sanctuaire du catholicisme ; et toutes ces douloureuses et scandaleuses plaies n'affligent l'Eglise, la papauté et le Peuple, que pour satisfaire la *vénale* AMBITION et les *appétits insatiables* de VENGEANCE d'un cardinal !... »

Eh, qui donc a confié le gouvernement de la *République romaine* à ce cardinal qui certes ne fait pas d'exception parmi les jésuites ? Qui lui conserve l'odieux pouvoir de violer la conscience d'une généreuse Nation, – de martyriser tout un Peuple dévoué à la réalisation du Règne de Dieu sur la terre, – et d'outrager si insolemment toute la FAMILLE HUMAINE dans un de ses membres les plus respectables ? – C'est une invasion étrangère la plus barbare et la plus inique qui fut jamais. C'est le maître de ce cardinal, de ce bon serviteur de l'église catholique. C'est le même pape que tous les *Peuples*, trompés comme toujours par les apparences, avaient unanimement salué comme une exception dans la longue succession des tsars de Rome.

C'est ainsi que ceux qui ont la plus grande obligation de pratiquer la Fraternité évangélique et de la faire pratiquer aux autres, la violent de la manière la plus évidente. C'est ainsi que le *Serviteur des Serviteurs*

s'impose à ses Frères en maître absolu. C'est ainsi que le premier Apôtre officiel de l'Evangile se fait connaître aux Chrétiens qui, attentifs à ses paroles et à ses actes, le jugent comme il le mérite. Et ils ont droit de le juger, car ils savent parfaitement bien que dans leur Société les *premiers* doivent être comme les *derniers*, c'est-à-dire sans aucun privilège, et que les *chefs* doivent être comme les *serviteurs*, c'est-à-dire ÉLUS et REVOCABLES à tout moment par ceux-là même qu'ils commandent ; sans quoi les chefs ne sauraient jamais avoir le caractère de serviteurs, et la Souveraineté du Peuple ou la dignité de chacun, comme Enfant de Dieu, ne serait qu'un mensonge parmi les fidèles.

Malheur aux Conspirateurs.

Le *Moniteur du soir*, l'un des journaux les mieux instruits sur ce qui se trame actuellement dans les *hautes régions politiques*, en déclarant qu'il s'y passe des faits d'une extrême gravité, s'exprime en ces termes :

« Les conflits d'en haut amènent des contre-coups toujours funestes aux destinées de la France. Qu'on y prenne garde, le PEUPLE FRANÇAIS *n'a pas donné sa démission* : il est le JUGE SUPRÊME *des attentats* qui, prémédités *dans l'ombre*, finissent toujours par des avortements qui retombent sur leurs auteurs.

L'opinion publique est sévère pour les BROUILLONS POLITIQUES, *quelque élevés qu'ils soient, qui CONSPIRENT*. ; les masques tombent à un jour donné, et le véritable SOUVERAIN, LE VÉRITABLE PEUPLE, châtie, dans ses heures de justice, les conjurations de l'orgueil ! »

Voilà ce que les *Bonapartistes* trouvent de plus vrai et de plus convenable à adresser à des adversaires qui les gênent. Toutes les fois qu'ils veulent avoir raison contre leurs concurrents, ils sont obligés de reconnaître la SOUVERAINETÉ DU PEUPLE et d'invoquer sa VOLONTÉ, comme nous autres Républicains radicaux. Loin de leur en faire un reproche, nous les en remercions sincèrement.

Forcés par l'évidence, malgré les préoccupations les plus rétrogrades, ils viennent de temps en temps, involontairement sans doute, rendre justice à nos principes et prouver surabondamment que pour toute Nation sur la terre il n'y a d'autre SOUVERAIN *légitime* ni *possible que* le Peuple, et qu'on ne trouve d'appui solide pour un Gouvernement quelconque que dans la volonté de ce Souverain.

S'ils sont sincères dans leurs aveux, ils ont parfaitement raison d'agir ainsi ; car toute l'histoire, l'histoire moderne surtout, met parfaitement en évidence la fragilité de toutes-les autres bases de Gouvernement.

Ni le prestige des plus fortes croyances religieuses[^] comme dans le *papisme*, – ni le génie et la gloire, comme dans le *bonapartisme*, ni la légitimité la plus respectable (s'il y en a), comme dans le *bourbonisme*, – ni l'habileté la plus rare, soutenue par une popularité bourgeoise, comme dans l'*orléanisme*, – rien enfin, hors la Souveraineté du Peuple, ne saurait produire une AUTORITÉ *respectée* ni fonder un GOUVERNEMENT *stable*. Tout ce qu'on tente d'élever sur une autre base, languit, dépérit, s'écroule et disparaît dans le néant d'illusions et de mensonges,

Louis-Philippe, cet éternel conspirateur contre la Souveraineté du Peuple, ne manquait ni de trésors, ni de baïonnettes, ni de généraux habiles et dévoués, ni de bastilles ; il était soutenu par une majorité imposante, homogène et compacte dans les deux chambres parlementaires ; il avait en outre l'expérience et possédait toutes les roueries d'un oppresseur consommé ; et pourtant, juste au moment où il se croyait le plus puissant, du jour au lendemain, sous le souffle du Peuple souverain, il est ignominieusement tombé, tombé comme une immonde pourriture à laquelle rien ne peut donner de la consistance.

Que cet exemple d'un conspirateur des plus audacieux et des plus heureux serve de leçon aux autres qui n'ont ni ses talents, ni son expérience, ni ses trésors, ni sa popularité, ni même des circonstances également favorables ! Malheur aux conspirateurs : le Peuple, *seul* SOUVERAIN, JUGE SUPRÊME, saura châtier leurs attentats !.....

Paris, ce 3 novembre 1850.

Jugement universel du Peuple.

« *Le socialisme* ne met aucun tort de son côté, afin qu'au grand jour du JUGEMENT UNIVERSSEL DU PEUPLE, il puisse se présenter à lui avec assurance, en laissant la responsabilité de tous les embarras, de toutes les agressions à ceux qui auront abusé du pouvoir... dans un intérêt de passion et de parti... »

C'est ainsi que s'exprime un journal bonapartiste, en appréciant la situation politique actuelle de la France. Pour rentrer dans le vrai et y souscrire complètement, il nous a suffi de substituer le mot, *le socialisme* à l'expression, *le président*. Ce qui nous plaît dans cet aveu involontaire, sans doute, c'est que *le grandjour* DU JUGEMENT UNIVERSSEL DU PEUPLE est presque officiellement annoncé par un organe peu suspect dans cette question.

La Consommation.

Le travail qui crée l'aisance et l'aisance qui consomme, voilà les véritables bases de la prospérité d'un pays. Le premier devoir d'un administrateur sage et habile, est donc de s'efforcer, par l'amélioration de l'agriculture et du sort du plus grand nombre, d'augmenter la consommation intérieure qui est loin d'être arrivée à son apogée. Car, *statistiquement* parlant, en France, chaque habitant consomme par an, en moyenne : de froment, méteil, seigle, 2,71 hectolitres, ce qui fait 328 rations de pain par individu par an ; de viande, 20 kilog. ; de vin, 70 litres ; de sucre, 3, 4 kilog. Ce qui veut dire, *humainement* parlant, "qu'il y a en France plusieurs millions d'individus qui ne mangent ni pain, ni viande, ni sucre et qui ne boivent point de vin. Car tous les gens riches consomment bien au-delà de cette moyenne, c'est-à-dire 365 rations de pain au lieu de 328 ; 180 kilog. de viande, au lieu de 20 kilog. ; 365 litres de vin au lieu de 70 ; et 50 kilog. de sucre au lieu de 3 et 215.

Nous ne produisons pas trop, mais nous ne consommons pas assez !

.... C'est une honte pour notre civilisation de penser qu'au 19^e siècle, le dixième au moins de la population est en haillons et meurt de faim en présence de millions de produits manufacturés qu'on ne peut vendre, et de millions de produits du sol qu'on ne peut consommer.

Louis BONAPARTE,
avant d'être président de la République.

L'Impôt.

Celui qui n'a que le simple nécessaire ne doit rien payer du tout ; la taxe de celui qui a du superflu peut aller au besoin jusqu'à la concurrence de tout ce qui excède son nécessaire. A cela il dira qu'il en a eu égard à son rang, ce qui serait superflu pour un homme inférieur, est nécessaire pour lui ; mais c'est un mensonge : car un grand a deux jambes ainsi qu'un bouvier, et n'a qu'un ventre non plus que lui. De plus, ce prétendu nécessaire est si peu nécessaire à son rang, que, s'il savait y renoncer pour un sujet louable, il n'en serait que plus respecté. Le Peuple se prosternerait devant un ministre qui irait au conseil à pied, pour avoir vendu ses carrosses dans un pressant besoin de l'Etat. Enfin la loi ne prescrit la magnificence à personne, et la bienfaisance n'est jamais une raison contre le droit. J.-J. ROUSSEAU.

Tu es un communiste :

Frères, la vie COMMUNE est *obligatoire* pour
tous les hommes !

Saint Clément, pape.

Oui, je suis Communiste ; car je ne crains point de reconnaître que j'ai à remplir des devoirs que Dieu, l'Humanité et la Patrie m'imposent ! Oui, je suis Communiste ; car je ne connais aucune doctrine, aucune science, aucun système, aucune religion plus élevée et plus humanitaire, dans son but et dans ses moyens, que le Communisme !

– Qu'est-ce qu'un Communiste ?

C'est un Patriote dévoué qui s'afflige au dernier point de voir ses concitoyens se faire la guerre, n'importe sous quelle forme, soit pour leurs croyances religieuses, soit pour leur opinions politiques, soit pour leurs intérêts matériels, et qui fait les vœux les plus ardents pour qu'ils ne forment tous à l'avenir qu'une SEULE FAMILLE de FRÈRES, *libres égaux et solidaires*.

C'est un Républicain sincère, qui accepte sans arrière-pensée la devise révolutionnaire : *Liberté-Égalité-Fraternité*, et qui, avec abnégation et dévouement, en poursuit courageusement la réalisation, sans reculer devant aucune de ses conséquences.

C'est un Socialiste à l'ardeur apostolique, dont le système est le plus simple, le mieux défini et le plus humanitaire, et qui, tout en respectant la SOUVERAINETÉ et la LIBERTÉ de *chacun*, veut arriver à l'organisation d'une Société sans privilège pour personne, et partant, sans oppresseurs, sans exploiters, sans maîtres, sans esclaves, sans serfs, sans domestiques, sans salariés, sans gendarme ni prêtre. C'est un Réalisateur de cette Société que les Catholiques pieux rêvent, cherchent, supposent et admirent au-delà du tombeau et de la Terre.

C'est un Ami des plus dévoués des hommes, qui sans les condamner, sans les reprouver, sans les juger même, les accepte tous dans son cœur pour ses Frères, – qui cherchent leur bonheur, – et qui croit avec Jésus-Christ que tous les hommes peuvent être sauvés en donnant seulement des preuves de leur bon vouloir.

C'est un vrai Soldat du Peuple, qui combat à outrance toute exploitation de l'homme par l'homme et toute domination de l'homme sur l'homme, – qui demande avec persévérance l'application de la LOI républicaine, *Liberté-Egalité-Fraternité*, à toutes les relations sociales, même à celles de l'Armée, – et qui proclame partout que la Société doit, dans la mesure de

ses moyens, fournir à chacun selon ses besoins, en ne lui imposant d'obligation que selon ses facultés.

C'est un Disciple fidèle de Jésus-Christ, qui a en exécution tous les hypocrites et tous les faussaires de l'Evangile, – qui en voit le meilleur commentaire dans la vie de ses Auteurs, – et qui s'applique avant tout à réaliser sur la terre le Règne de Dieu et sa Justice.

C'est un VRAI-CHRÉTIEN qui reconnaît sincèrement Dieu pour son Maître unique, pour son Législateur suprême, pour le Père de tous les Hommes, – qui voit dans chacun un Enfant de Dieu, un Frère ou une Sœur de Jésus-Christ, un Souverain digne de tout respect – et qui a en horreur tout dominateur des hommes, tout maître, tout législateur qui ne respecte pas la conscience ni la volonté de ses Frères, Souverains au même titre que lui, et qui leur impose pour loi sa propre volonté, ses intérêts ou ses passions.

C'est un Apôtre infatigable de la Solidarité et de l'Union fraternelle entre tous les hommes de chaque Commune, de chaque Canton, de chaque Arrondissement, Département, Division, Nation, Race, Continent et même de toute la Terre.

C'est un Défenseur intrépide et dévoué de la PROPRIÉTÉ *commune*, – de la FAMILLE *sanctifiée* par l'amour et conservée par le bonheur commun, – de la MORALE *évangélique* qui n'admet entre les hommes que des relations d'affection, d'estime, de confiance et de dévouement mutuel, – et de la RELIGION *véritabte* qui sait relier tous les Hommes entre eux, en une seule Famille, sans autres moyens que leur Liberté, leur Conscience et leur bonne volonté.

Voilà ce qu'était ce Communiste par excellence, calomnié, jugé, condamné et crucifié, que tout l'Humanité connaît sous le nom de Jésus !

Voilà ce que sont encore tous les vrais Communistes d'aujourd'hui !

Savez-vous pourquoi ils se qualifient de Communistes au lieu de se dire seulement Républicains, Chrétiens, Amis, Frères, ou tout simplement Hommes ? – C'est parce qu'ils se contentaient : que, sans la Communauté fraternelle, sans cette Solidarité intime et permanente à laquelle toutes les lois de la Nature obligent les Hommes, nous ne pourrions jamais jouir pleinement de cette *Propriété* que Dieu nous a assignée, – que notre

Famille sera toujours déchirée, mutilée et avilie, – que notre *Morale* sera toujours menteuse, incomplète et impuissante, – que notre *Société* sera toujours imparfaite, divisée par la discorde, la haine et la guerre sous toutes les formes, – et que notre *Religion* incapable de produire des miracles par la Vérité, la Justice et l'Amour fraternel, sera forcée de recourir au mensonge, à l'imposture, à la corruption et aux contraintes de toute nature.

Croyez-vous que les Communistes aient tort de s'inspirer de tels sentiments et de suivre de telles convictions ? – Avant de les réprouver ou de les juger, commencez par faire le procès à Jésus-Christ, à tous ses Apôtres, à tous les Pères de l'Eglise, et aux plus illustres Philosophes anciens et modernes ; mettez en évidence leurs erreurs et leurs iniquités ; prouvez que tout ce que vous enseignez et ce que vous pratiquez est supérieur à la Morale évangélique, pratiquée par Jésus-Christ lui-même et ses Disciples de tous les siècles ; autrement les Communistes seront toujours en droit de vous considérer comme des pharisiens impudents et comme des imposteurs effrontés, dignes de tout le mépris des gens bien intentionnés !...

Je ne suis pas Communiste :

Rien de plus compromettant, pour certaines gens, que la Vérité et la Justice : ils n'en veulent, tout au plus, que juste autant qu'il en faut, pour éviter l'échafaud et la prison.

Toutes les opinions qui expriment une conscience religieuse ou un dévouement à la Patrie et à l'Humanité sont respectables. C'est une impiété et un crime que d'y porter la moindre atteinte, de quelque manière que ce

soit. Aussi personne ne peut-il les honorer plus que nous, ni en défendre mieux la libre manifestation.

Nous ne récriminons contre personne de ne pas partager nos opinions. Nous n'en cherchons le triomphe que par la libre discussion et par la persuasion la mieux réfléchie. Mais cette disposition même nous rend d'autant plus sensibles à toutes ces attaques inconsidérées et très-souvent perfides, où nos convictions sont vilipendées, notre désintéressement méconnu et même notre dévoûment incriminé.

Des ignorans et des roués, même de soi-disant Républicains, répètent sans cesse : *Je ne suis pas Communiste !* Et ils le font dans l'esprit de mépris, de réprobation et d'hostilité, comme si c'était coupable ou déshonorant d'être Communiste !

Quand vous vous écriez, *je ne suis pas Communiste !* Ne craignez-vous pas d'être justement soupçonné de n'être ni Républicain, ni Démocrate, ni Patriote, ni Chrétien, puisque vous répudiez ainsi ce qu'il y a de plus élevé dans la pensée des Philosophes, de plus généreux dans le cœur humain, de plus propice à la gloire et au bonheur de votre Patrie, de plus essentiel dans le Christianisme, et de plus conforme à la destinée de toute l'Humanité ?

En vérité, si votre ennemi voulait vous rabaisser et vous stigmatiser de son mépris, il lui suffirait de vous dire : *Vous n'êtes pas Communiste !* il n'aurait plus besoin d'ajouter que vous êtes trop ignorant, trop égoïste, trop faible ou trop corrompu, pour vous élever jusqu'à la pratique de ces vertus qui n'étaient communes que parmi les Chrétiens primitifs.

Vous, dites que vous n'êtes pas Communiste, tout en vous qualifiant de Républicain. Ne savez-vous donc pas que le Communisme ne dépasse en rien la devise républicaine, LIBERTÉ-ÉGALITÉ-FRATERNITÉ ? Si vous ne le savez pas, vous êtes donc encore bien ignorant ; si vous le savez, vous êtes donc bien perfide, bien roué, bien méprisable, quand vous osez jeter de la défaveur sur les Communistes, parce que vous les savez meilleurs Républicains que vous-même.

N'est-ce pas une véritable injure et un outrage, adressés de la manière la plus indigne aux Communistes, que toutes ces fréquentes-réserves et protestations, contre leurs croyances et leur dévoûment, surtout aujourd'hui, lorsqu'il est déjà constaté que le Communisme n'est que le Christianisme

dans sa pureté primitive ? – En effet, c'est un outrage à la Vérité, à la Justice et à la Fraternité évangélique !...

Etes-vous meilleur ou plus dévoué à la Patrie et à l'Humanité que les Communistes ? Le fussiez-vous réellement, il ne pourrait jamais vous convenir de les juger et de les répraver ainsi.

N'est-ce pas une ignorance inexcusable aujourd'hui, ou une injustice révoltante et une lâcheté tout à la fois, surtout de la part de ceux qui se disent Démocrates, de vouloir se distinguer et se séparer des Républicains les plus purs, les plus sincères et les plus dévoués ?

N'est-ce pas une véritable trahison envers la Patrie et la République, que ces efforts continuels pour assassiner moralement ses meilleurs Serviteurs ?

Les résultats à jamais déplorables du 16 Avril et l'expérience très-douloureuse de ces derniers temps, n'ont-ils pas encore suffisamment prouvé, au moins pour ceux qui en sont victimes, qu'il n'y a rien de plus dangereux pour la République, que cet aveuglement inqualifiable qui ne cesse d'exciter les ignorants et les crédules à reprouver et à repousser les Communistes ?

Pour nous plus les, Communistes seront réprouvés, calomniés et persécutés, plus nous nous attacherons à leur rendre justice, à les défendre et à faire cause commune avec eux.

Toutes les présomptions ne sont-elles pas en faveur des Communistes contre leurs adversaires ?

Les Communistes ne se trouvent-ils pas dans la position des Chrétiens primitifs, modifiée seulement par les circonstances du-siècle où nous vivons ? N'acceptent-ils pas leurs principes évangéliques, et n'en poursuivent-ils pas courageusement la réalisation ?

Que peut gagner aujourd'hui un Communiste, en avouant hautement ses convictions et en les propageant ? – Rien, absolument rien. Il a au contraire tout à perdre, le plus souvent même le bonheur et la tranquillité de sa famille : son unique profit, c'est la haine aveugle des imbéciles et des ignorants, la calomnie et la persécution de la part des dominateurs et des exploiters du Peuple.

Que peuvent au contraire gagner les ennemis des Communistes, surtout s'ils sont habiles, effrontés et démonstratifs dans leurs exploits

fratricides ? – Ils ont tout à espérer, tout à gagner, hormis un bon témoignage de leur propre conscience et l'estime d'un petit nombre de citoyens intègres et éclairés.

Qui donc peut avoir des motifs plus sincères, plus désintéressés, plus purs, plus dévoués et plus respectables pour avouer sa croyance et pour en chercher l'application à la vie politique, que les Communistes ? Ne sont-ce pas au contraire leurs adversaires qui sont stimulés, aiguillonnés par la cupidité, par la vanité, par les passions corruptrices et par tous les avantages que donnent les richesses, le pouvoir, les privilèges et surtout l'impunité et la sécurité, pour tout oser contre les vrais continuateurs des Chrétiens primitifs ?

En vérité, on croit rêver quand on examine les positions respectives des Communistes et de leurs aveugles et corrompus adversaires.

Ne pourrait-on facilement déterminer les motifs qui font parler, écrire ou agir tous les sycophantes, contre les Communistes et contre leurs doctrines ?

Les hommes consciencieux et réellement dévoués à l'Humanité, peuvent-ils jamais trouver un motif pour repousser ou pour renier le Communisme, et pour ne pas s'avouer eux-mêmes Communistes ? Y en eût-il même, comme Paul Apôtre, ils se convertiraient bientôt au Communisme. De telles natures aiment à fraterniser même avec les plus haïs, les plus calomniés et les plus persécutés. A leurs yeux, la Fraternité entre les Hommes n'est pas un vain mot, mais la loi suprême, la règle la plus obligatoire de la vie sociale et humanitaire.

Qui donc peut chercher des prétextes pour dénigrer les Communistes, pour les repousser ou pour donner raison à leurs ennemis ? Ne sont-ce pas seulement des ignorants, des niais, des intrigants, des corrompus ou des roués qui sont payés ou qui se paient eux-mêmes (en vanité, en espérance ou autrement), pour soutenir les monstruosité sociales actuelles, que les Communistes condamnent, qu'ils cherchent à réformer, et que leurs adversaires cherchent à perpétuer et à exploiter de plus en plus ? Ne sont-ce pas ces valets éhontés de tous les régimes oppressifs qui, pour se rendre possibles et acceptables, ne négligent aucune occasion de faire des démonstrations hostiles contre ces Apôtres de la République fraternelle ?

Quelle excuse pourraient-ils donner, ces aveugles et ces corrompus, qui nous poursuivent de leur haine, de n'être pas Communistes, de ne pas vivre en Vrais-Chrétiens, s'ils ne cherchaient pas à couvrir leur lâcheté et leur dépravation, par quelques apparences de raisons, tirées de l'absurdité du système, de l'impossibilité de son application, ou de quelques propos calomnieux dirigés contre les Communistes ?

N'est-ce pas une nécessité, pour tous les ennemis du Peuple, de vouloir exterminer les Communistes, afin de se défaire de ces témoins importuns, de ces juges inexorables de leurs injustices et de leurs iniquités ? Pourquoi ont-ils crucifié Jésus, martyrisé ses Disciples et brûlé vifs ses Imitateurs ? Ne pouvant pour le moment en faire autant des Communistes, ne cherchent-ils pas impudemment à les calomnier et à les tuer, moralement au moins, même sous les prétextes les plus absurdes ? Ne les accusent-ils pas avec une persévérance effrontée de vouloir le *partage*, c'est-à-dire l'opposé du Communisme, et même la suppression de la Liberté et de la Spontanéité individuelle, dont ils sont, au contraire, les plus zélés Apôtres, les plus dévoués Défenseurs et les plus ardents Réalisateurs ?

Si les adversaires du Communisme sont sincères dans leurs reproches et dans leurs critiques envenimées, qu'ils s'empressent donc de réaliser, mieux que tous les Communistes, la Liberté et la Souveraineté individuelle, avec le Bonheur assuré pour tous ! Qu'ils le fassent à la confusion générale de tous les Communistes, et à l'instant même nous nous hâterons de suivre leur drapeau. Mais jusqu'aujourd'hui ils n'ont à nous opposer que leurs promesses stériles, leurs mensonges, leurs calomnies et leurs hâbleries. Nous pouvons donc nous contenter de leur dire : « Nous vous connaissons déjà par vos œuvres ! Puisse « bientôt aussi le Peuple vous connaître suffisamment pour ce que vous êtes !.... »

Paris, le 5 janvier 1851

Garde à nous :

Veillons, Frères, car notre ennemi, ce démon que nous connaissons, i ôde toujours autour de nous comme un lion rugissant, cherchant à nous dévorer. (I. PIERRE, 5 ; 8.)

Depuis Abel jusqu'à Jésus, et depuis Jésus jusqu'à nos jours, les hommes de bien et de progrès ont toujours été méconnus, calomniés, outragés, persécutés et même assassinés par leurs frères rétrogrades et corrompus. Ils n'étaient jamais de leur siècle ; ils n'étaient jamais de ce monde de barbarie et d'iniquité, qui asservit les neuf dixièmes de l'Humanité, au profit d'une poignée d'opresseurs et d'exploiteurs. Ils espéraient cependant toujours en un meilleur avenir. Ils avaient toujours foi en un monde régénéré, et poursuivaient toujours de leurs vœux cette SOCIÉTÉ FRATERNELLE, ÉTERNELLE, où il n'y aura plus ni maîtres, ni esclaves, ni serfs, ni salariés ; ni domestiques, mais où tous seront Souverains, Rois et Pontifes. Ils formaient toujours une Société à part de ce monde corrompu. Par leur conscience pure et leur amour de la Vérité et de la Justice, sans conspirer ni se concerter, ils constituaient toujours une Association permanente, tacite, que les Chrétiens primitifs appelaient Eglise souffrante et militante. Mais ils n'ont jamais pu réaliser une Société indépendante, assez puissante pour être affranchie de toute oppression, de toute domination de l'homme sur l'homme, de toute exploitation de l'homme par l'homme. Ils ont pourtant conservé toujours la foi en cet Avenir providentiel, en cette Eglise triomphante qui doit assurer, pour tout le Genre humain, le règne éternel de la Liberté, de l'Egalité et de la Fraternité.

Cette foi, ce courage, ce dévoûment et cette persévérance infatigable de ces Précurseurs du Règne de Dieu sur la Terre, déplaisent infiniment à tous les dominateurs et à tous les exploiters des Nations. C'est aujourd'hui surtout, à l'époque des orgies universelles des oppresseurs, des privilégiés et de leurs valets ; c'est à ce moment surtout que leur dépit perce, et que leur haine éclate sous toutes les formes, contre ces Pionniers de l'Humanité.

Quand on ne peut faire davantage, on cherche au moins à les calomnier, afin de les assassiner moralement en attendant qu'on puisse le-faire politiquement et civilement.

Voici une des très-nombreuses preuves que nous en fournissent quotidiennement tous les journaux réactionnaires, et même ceux d'un *Républicanisme conditionnel et réservé*.

Le journal *la Presse*, sans doute pour se faire pardonner par la Bourgeoisie ses quelques hardiesses, dans lesquelles il respecte pourtant religieusement la *concurrence*, le *salariat* et la *domesticité* avec toutes leurs conséquences, saisit avidement toutes les occasions d'attaquer sournoisement le Communisme.

A propos, par exemple, de la discussion de la loi sur les hospices et les hôpitaux, cette feuille reproche, au rapporteur de la commission d'assistance, l'ajournement proposé à la discussion de cette loi, et ne craint pas de prédire qu'on aura beau retourner la question et la mûrir, elle n'en restera pas moins *empreinte de l'esprit de Communisme* ; elle n'en sera pas moins *attentatoire à la LIBERTÉ et au culte de la FAMILLE*.

A l'occasion de la discussion sur la proposition du citoyen Joret pour la suppression des octrois, le même journal dit aussi : « Séparez-vous donc une bonne fois de tout cet appareil de *gouvernement communiste, despotique, qui nous conduit de révolutions en révolutions !* »

Ces accusations, dirigées indirectement contre le Communisme, sont d'autant plus iniques et d'autant plus révoltantes qu'elles viennent de la part d'un journal répandu et accrédité, qui passe pour un des plus sérieux, et qui se donne toutes les apparences du *Républicanisme* et même du *Socialisme* de la veille.

Selon Cette accusation, les Communistes veulent donc attenter à la LIBERTÉ et aux cultes de la FAMILLE ; ils cherchent à établir le règne du DESPOTISME et nous conduisent de révolutions en RÉVOLUTIONS.

La persistance que met *la Presse* à revenir souvent sur ces accusations, prouve évidemment que ce journal tient beaucoup à ce que la propagande de la rue de Poitiers soit justifiée dans son but et dans ses moyens. Cela nous explique suffisamment pourquoi l'un de ses patrons s'y est associé dans le temps par une souscription de mille francs.

La rédaction de ce journal ne peut trouver aucune excuse dans son ignorance. Ses collaborateurs, qui donnent constamment des preuves de tant de connaissances étendues et variées, de tant d'esprit et de tant de savoir-faire, ne peuvent certainement ignorer quels sont les principes et les doctrines des Communistes ; – ils ne doutent nullement que les Communistes ne cèdent en rien aux Républicains les plus sincères et les plus dévoués ; – ils savent très-bien que l'immense majorité des Communistes n'a d'autre but ni d'autre prétention que celle de réaliser le Christianisme dans sa pureté primitive ; – ils ont aussi toutes les connaissances nécessaires pour comprendre que les Communistes ne demandent rien au delà de la réalisation de la devise républicaine : LIBERTÉ-EGALITÉ-FRATERNITÉ, et qu'ils en sont de zélés propagateurs, de dévoués défenseurs et de persévérants réalisateurs.

Nous sommes intimement convaincus, et en cela nous croyons pouvoir compter sur le témoignage de la conscience publique, que parmi tous les rédacteurs de *la Presse* il n'y en a pas un seul qui défende plus sincèrement et avec plus de dévouement la Liberté, que les vrais Communistes. Nous sommes certains qu'il n'y en a pas un seul qui remplisse mieux les devoirs envers la famille que les propagateurs et les réalisateurs du Communisme.

A quel titre ces messieurs viennent-ils donc nous calomnier, – nous outrager dans nos convictions et dans nos affections ? Est-ce au nom de cette liberté qu'ils ont l'air de prêcher en tout et pour tous ? Leur vie est-elle plus pure, plus morale, plus exemplaire que celle des Communistes ? N'est-ce pas une ironie satanique et une effronterie de la dernière impudence de venir se poser ainsi en défenseurs de la liberté, de la famille et de la société contre le Communisme qui ne les attaque nullement, et qui Les sert avec plus de sincérité et plus d'abnégation que tous ses adversaires ?

Quelle liberté, messieurs, défendez-vous donc contre nous ? Est-ce la liberté de réaliser la plus parfaite République ? – Mais, loin de la détruire ou de chercher à la restreindre, nous la défendons de toutes nos forces, même contre vous.

Ah ! messieurs, nous vous devinons ! Nous nous rappelons de vos anciennes sympathies. Avec la même intelligence, probablement par les

mêmes raisons, et avec la même persévérance, vous appuyâtes naïvement le système de l'autocrate russe. En effet, ce puissant défenseur

de l'ordre et de la famille protège aussi avec un grand succès la liberté de ses *boyards* qui peuvent, non-seulement impunément, mais avec honneurs officiels et avec grands profits, opprimer leurs serfs, les spolier et même quelquefois les tuer selon leur bon plaisir, sans avoir jamais à en rendre compte à personne.

En vérité, en vérité, il n'y a pas au monde d'hommes plus libres, sous ce rapport, ni plus assurés de leur impunité que les boyards russes. La liberté de nos procureurs, de nos préfets, de nos burgraves, et même de nos *décembriseurs* sur la place du Havre, n'est rien en comparaison de celle que le tsar accorde généreusement à ceux qui l'honorent, qui lui sont fidèles, et qui le servent avec dévouement.

Arrière donc cette liberté restreinte et mesquine que le Communisme peut réaliser, pour tout le monde, sans privilège pour personne, en l'harmonisant avec l'Egalité sociale et la Fraternité évangélique. *La Presse* ne l'aime pas, elle n'en veut à aucune condition : elle cherche à tout prix la réalisation de cette liberté grandiose, royale, malthusienne, que ne peut dans aucun cas limiter la SOLIDARITÉ FRATERNELLE, et que nous connaissons déjà en pratique par le dogme du *chacun chez soi, chacun pour soi* !...

Paris, ce 10 février 1851.

Catholicisme.

Tout arbre qui ne porte pas de bons fruits sera
coupé et jeté au feu !

(MATH. 7 ; 19.)

Si la raison humaine vous appelait à sa barre et vous demandait vos comptes, 6 représentants officiels et dorés du catholicisme, qu'auriez-vous à répondre ? Car enfin, voyons ! quels sont vos titres ? Partout où vous avez passé, avez-vous donné congé à la *misère* et détruit la *servitude* ? Ne trouve-t-on pas aussi dans les contrées où s'établit votre empire, ces fétides ruelles, ces habitations que le crime hante et qu'habite la pâleur, ces recoins sombres que ne visita jamais la lumière, même celle des lampions de fête allumés autour des palais voisins ? Comment se fait-il que, sous votre domination arrivée à être universelle et absolue, le monde soit resté peuplé de misérables ? Le Rédempteur est venu, il y a deux mille ans : comment se fait-il que la rédemption soit encore attendue ? Le pauvre sublime qui eut un charpentier pour père et une étable pour berceau, avait dit, en parlant de ceux qui, dans des luttes de la foi nouvelle, allaient combattre, souffrir et mourir : « *La souffrance est sainte,* » et vous, altérant avec audace le sens de cette grande parole, vous avez, du haut de vos trônes, d'or massif, entretenu les Peuples dans une résignation dégradante et mis l'impunité des tyrans dans la patience dévote de leurs victimes.

Le Christ avait dit : « Attendez-vous à des obstacles sans nombre, à des résistances effrénées : ma doctrine n'est pas de la société actuelle, elle est d'une SOCIÉTÉ RÉGÉNÉRÉE ; » et vous, commentateurs frauduleux de ces mots symboliques : « *Mon royaume n'est pas de ce monde,* » vous avez condamné le Peuple à la fatalité du malheur d'ici-bas, tout en faisant, contre lui, cause commune avec les heureux. Pourquoi est-ce en votre nom et de concert avec vous, que M. de Montalembert et ses pareils nous maudissent, nous Socialistes, lorsque l'Evangile à la main, nous réclamons en faveur du pauvre et invoquons *l'égalité* ? Pourquoi vous liguez-vous avec les défenseurs des privilèges les plus iniques contre nous qui disons avec saint Jean : *Soyez frères !* » avec saint Mathieu : *Que celui qui voudra devenir plu-grand parmi vous soit votre serviteur !* avec saint Paul : *Celui qui bat le grain doit le faire dans l'espérance d'y avoir part !* avec saint Ambroise : *Celui qui vit de l'usure se nourrit de la faim d'autrui* Pourquoi aujourd'hui, dans ce pays de France, théâtre des combats décisifs, êtes-vous du côté des grands, des forts, des privilégiés, et non pas du côté de cette foule hâve qui se voit disputer par une civilisation fausse un morceau de pain, les guenilles

et un grabat ? Allez ! allez ! nous en jurons par le Christ, notre Maître : la fin de votre règne approche et votre puissance s'écroulera comme cette haute muraille dont parle Pascal !... Louis BLANC.

Souvenir historique.

On parle beaucoup de miracles dans certains départements, on cherche à agiter l'esprit des campagnes par des avertissements célestes.

C'est le dernier expédient des adversaires du progrès. De tout temps, quand les dominateurs ont été fatigués de la guerre, ou voyait que les massacres ne pouvaient plus convertir les Peuples ; alors, ils avaient recours aux mensonges les plus infâmes contre les réformateurs, ou aux miracles les plus ridicules pour tromper la crédulité.

Il est bon, je crois, puisque l'on y revient, de rappeler ce qui se passait du temps des guerres du pape Innocent III, contre les Albigeois.

En ce temps Rome gouvernait les peuples et les rois, des provinces entières courbaient la tête sous la tyrannie cléricale.

Mais un jour ils se réveillent à la voix de Pierre Valdo, prêchant la Communauté et combattant les abus qui s'étaient introduits dans la doctrine du Christ. On venait en foule pour l'entendre.

Alors, pour arrêter le progrès qui s'opérait dans les masses, et voyant que le mensonge ne gagnait rien contre la vérité, le pape lève des Croisés et marche contre les hérétiques (les rouges de cette époque). Il fut secondé par les évêques, par les moines et surtout par saint Dominique. Il donne les villes au premier occupant, en dépossédant les princes qui avaient toléré les novateurs dans leurs provinces.

Tous les Etats du comté de Toulouse tombèrent au pouvoir du comte Simon de Mont fort, général des Croisés.

Aucune place ne fût épargnée par ce chef barbare ; il dépassait même les ordres qu'il recevait du pape.

Béziers fut emportée du premier assaut. Les vainqueurs ne distinguèrent ni âge, ni sexe, ni religion ; soixante mille habitants, dit-on, passèrent par le

fil de l'épée, sept mille furent égorgés dans une église où ils s'étaient réfugiés.

Avant de monter à l'assaut, les Croisés demandèrent à l'abbé de Cîteaux ce qu'ils devaient faire dans l'impossibilité de reconnaître les catholiques : des hérétiques :

Tuez-les tous, dit le moine, *Dieu connaît ceux qui sont à lui !* Malgré l'ardeur féroce qu'on mettait à les convertir, les Peuples ne se rendaient pas.

Alors, après le drame la comédie à Castres. « On présente au comte de Montfort deux hérétiques, un du nombre de ceux qu'on appelait Parfaits, l'autre de la classe de ceux qu'on nommait Néophytes ou Croyants ; il les condamne tous les deux à être brûlés vifs. Le Néophyte, frappé de cet arrêt de mort, déclara qu'il abjurait l'erreur, ce qui excita une grande dispute dans l'armée. Les uns voulaient qu'on accordât la vie à ce malheureux ; les autres soutenaient au contraire qu'il était digne de mort, soit parce qu'il avait été dans l'hérésie, soit parce que son abjuration pouvait être l'effet de la crainte, plutôt que d'un véritable repentir.

Le général fut de ce dernier avis ; la raison qu'il en donne paraîtra sans doute singulière. C'est, dit-il, que si cet homme est sincèrement repentant, la peine qu'on lui fait subir lui servira pour l'expiation de ses péchés ; si sa conversion est simulée, il souffrira le talion pour sa perfidie.

On saisit donc les deux coupables : on les lie à un pieu avec de grosses cordes ; on allume ensuite le bûcher. Le Parfait fut brûlé dans l'instant ; mais le ciel, toujours protecteur de l'innocence, ne permit point aux flammes d'agir sur son compagnon. Les liens qui l'attachaient se rompirent, il sortit sain et sauf du brasier sans qu'il parût sur son corps le moindre vestige de feu. »

(*Histoire de France*, par l'abbé Velly, t. 2, page 210, et *Histoire des Albigeois*, c. 22, Duch., t. 5, p. 575.)

Ce miracle exerça peu d'influence ; les prisonniers mouraient sans demander grâce à leurs bourreaux. On frémit d'horreur en lisant les guerres contre les Albigeois. C'est vers ce bon temps que les défenseurs de Pie IX voudraient nous ramener.

Rappelez-vous donc l'autorité qu'avait Rome à cette époque, et voyez ce qui reste aujourd'hui.

Ni massacres, ni miracles, ne peuvent refouler le présent vers le passé.

Que vous reste-t-il de vos victoires ? et quels sont ceux que vous avez convertis ?

Des Albigeois répandus dans toute l'Europe se formèrent les différentes sectes, les wiclefites, les hussites, les protestants, et tous les réformateurs sont fiers de continuer l'œuvre régénératrice qu'ils ont noblement propagée et payée de leur vie.

Grand parti de l'ordre et du jésuitisme, cessez donc à tout jamais vos jongleries. Votre rôle est fini, votre masque est tombé.

Paris, le 6 février 1851. GLATIGNY.

Infailibilité de l'Eglise catholique.

« La curieuse table chronologique suivante donnera une idée des progrès que la corruption et l'erreur ont faits dans l'Eglise *infaillible*, ce roc qui n'a jamais changé et ne saurait changer :

	Ans après J.-C.		Ans après J.-C.
Eau bénite introduite,	120	Culte des images, intro-	
Pénitence,	157	duit,	715
Les moines,	328	Canonisation,	993
La messe en latin,	394	Baptême des cloches,	1,000
L'extrême-onction,	550	Transubstantiation,	1,000
Le purgatoire,	593	Célibat des prêtres,	1,015
Invocation de la Vierge		Indulgences,	1,119
et des Saints.	593	Inquisition,	1,204
L'usurpation papale,	607	Confession auriculaire,	1,215
Le baisement de l'orteil		Dispenses,	1,220
du pape,	709	Elévation de l'hostie.	1,220

(Tiré du *Rymer's-Chronology*.)

Plus de Maîtres :

Que votre chef soit comme votre serviteur !
(JÉSUS-CHRIST.)

Ne vous faites point esclaves des hommes !
(SAINT-PAUL.)

« Le Peuple veut être *libre*, il veut être son **maître**. Il consent, à la rigueur, à être administré, c'est-à-dire servi par ceux qu'il paie et auxquels il commande, mais il ne veut plus être gouverné.

« *Plus de maîtres et de dominateurs d'aucune sorte*, et par suite plus de présidents, de rois, de princes, de prétendants et de gouvernants quelconques ; seulement des *serviteurs* et des *mandataires dociles* : voilà sa volonté. En effet, que les maîtres soient imposés ou élus ; qu'ils viennent d'en haut ou d'en bas ; ce sont toujours pour lui des maîtres, qui ont la prétention de ne lui accorder que par faveur, et à la mesure, le droit, la liberté, le bien-être.

« Le Peuple est las d'un pareil régime. Il veut vivre, penser, parler, s'instruire, travailler, échanger, sans la permission de la police ou de tout ce qui s'intitule gouvernement. Il n'est nullement disposé à reconnaître la compétence et l'infailibilité de ces PAPES en sabres, toque ou frac, de tous ces papes laïques du monde politique moderne, qui voudraient se substituer aux papes pontificaux de l'ancien monde religieux.

« Que la liberté, le droit soit octroyé au nom d'un ou de plusieurs, d'un président ou d'une assemblée, c'est toujours de la liberté, du droit octroyé, c'est-à-dire du droit méconnu ; c'est toujours de la monarchie et de l'usurpation, du gouvernement personnel, nullement le gouvernement de la raison ou la République.

« Voilà les besoins, les instincts nouveaux que manifeste le Peuple !.....
« ANATOLE LERAY. »

Gouvernement.

On ne peut pas servir deux maîtres à la fois.
Sachons donc n'en avoir qu'un seul et le
meilleur, qui est notre PÈRE ETERNEL !

Les Peuples ne sont point faits pour les Gouvernements, mais au contraire les Gouvernements pour les Peuples.

Les Gouvernements ne sont point la Providence des Peuples, mais leurs serviteurs, leurs commis, et le plus souvent leurs ennemis les plus cruels, leurs oppresseurs les plus inexorables.

Voyez les Gouvernements de la Pologne et de l'Italie. Ne sont-ce pas là des ennemis implacables de ces deux Nations ? Et tous les autres Gouvernements, en quoi diffèrent-ils de ceux-là ? Ne s'appuient-ils pas aussi sur le mensonge, l'astuce, la fraude, la corruption et la violence ? Ont-ils quelques autres moyens d'existence ou d'appui ?

Ne sont-ce pas les Autorités régulièrement établies, en apparence, qui ont fait assassiner Socrate et Jésus-Christ, – qui ont fait subir le martyre aux Apôtres du Christianisme, – et qui ont institué la *Sainte-Inquisition*, pour régner, au nom de Dieu et en sa place, sur les Nations avilies et asservies ?

Cependant les Peuples seuls sont Souverains et Rois légitimes. Les princes ne sont que des usurpateurs, des spoliateurs de Nations, des chefs des ennemis intérieurs des Républiques, en conspiration permanente pour en faire une invasion et leur imposer leur joug.

Tout Peuple asservi doit, à tout prix, s'affranchir, LUI-MÊME, de la domination de ses oppresseurs, sous peine de périr. Voilà pourquoi

l'Écriture nous dit au nom de Dieu : *Quiconque aura vaincu, héritera de tout, je serai son Dieu et son PÈRE et il sera mon Enfant !* Il faut donc, pour tout Peuple qui languit dans la servitude, vaincre ses oppresseurs, les vaincre à tout prix, et s'affranchir complètement de leur domination.

Vaincre cet ennemi, c'est la condition indispensable pour que nous ayons un Dieu, une Religion, – pour que nous soyons Enfants du Père éternel, – et pour que nous puissions vivre en Frères de la même Famille.

Avant tout et à tout prix, le Peuple asservi doit conquérir sa Souveraineté, la conserver religieusement, et en toute occasion agir en Maître indépendant qui a à son service autant de commis qu'il lui en faut.

Que peut un Maître attendre de bon de son serviteur infidèle qui cherche à se mettre à sa place et à le spolier de tous ses biens ? Aussi les Peuples n'auront-ils rien de bon à espérer de leurs Gouvernements, tant que ceux-ci ne seront pas réduits au rôle de parfaits serviteurs et de dociles commis.

Y a-t-il ou y a-t-il jamais eu au monde un seul Gouvernement qui ait rendu les gouvernés heureux ? Où trouve-t-on sur toute la terre cette Nation, cette Commune, ou au moins ce hameau où les Hommes accomplissent leur destinée, où tous soient Souverains et Frères entre eux, où tous jouissent de ce bonheur que la conscience leur révèle et que la Nature leur assure libéralement ? – Nous n'en connaissons nulle part, ni dans le passé ni dans le présent. Qui en est la cause principale, si ce ne sont pas les Gouvernements seuls qui compriment dans l'homme ses plus généreuses aspirations, – qui par la contrainte rendent stériles ses plus nobles facultés, – qui ne respectent en rien sa dignité de Souverain, – qui par le mensonge et l'imposture officielle égarent sa conscience, – qui par la corruption de toute nature attirent les simples et les faibles dans les voies de perdition, – et qui par la force sanctionnent ce qu'il y a de plus opposé à la Vérité, à la Justice, à l'Amour fraternel et à la destinée divine de l'Homme ?

Cette vérité est, déjà reconnue depuis des siècles ; mais les hommes, trompés par les faussaires et les corrupteurs de la LOI ÉTERNELLE qui règle la conscience et la vie de l'Humanité', cherchent partout leur bonheur, excepté là où l'on peut infailliblement le trouver.

Quand l'Evangile nous dit : *Cherchez avant tout le Règne de Dieu et sa Justice*, cela veut dire : « Affranchissez-vous avant tout de tout Gouvernement humain ; car on ne peut pas servir deux maîtres à la fois. Vous n'avez qu'un seul Maître qui est Dieu, votre Père, obéissez lui donc avant tout. Ne cherchez point d'autre maître, n'en reconnaissez jamais à aucun prix, n'en souffrez non plus à aucune condition, et faites tout ce que vous pouvez pour vous en affranchir, si vous avez le malheur d'en subir la domination. Ne vous soumettez jamais à aucune autorité ni à aucun pouvoir qui vient des hommes ; car le véritable Pouvoir ne peut venir que de Dieu seul, qui ne manque jamais de révéler à votre conscience ce qui est de lui. Repoussez donc toujours, de toutes vos forces, tout Pouvoir, toute Autorité qui ne s'annonce pas à votre conscience par les caractères de cette perfection et de cet amour qui distinguent Dieu dans toutes ses œuvres ; car c'est uniquement à cette condition que vous pourrez vous préserver d'idolâtrie, et que vous vous trouverez d'une manière directe et permanente, sous le Gouvernement de votre Père éternel. »

Le véritable Gouvernement de Dieu, que nous devons toujours chercher avant tout, ne se soutient jamais par le mensonge, l'astuce, la corruption, ni par la contrainte. Ce sont donc seulement les pouvoirs, les autorités et les gouvernements inventés et établis par les hommes, les gouvernements impies et sacrilèges, qui ne peuvent s'en passer, et qui s'évanouissent dans le néant, du moment qu'on les met à l'épreuve de la sincérité, de la Vérité, et de cette Fraternité évangélique qui seule doit régler souverainement toutes les relations sociales, et contre laquelle toutes les constitutions et toutes les lois humaines ne sont que des révoltes contre Dieu et des attentats contre l'Humanité.

Oh, Hommes, souvenez-vous donc toujours que vous êtes tous Enfants de Dieu, tous Souverains (plus Souverains que tous les Rois), tous Frères, tous solidaires comme membre de la même Famille ! Quand quelqu'un vous impose son autorité, son pouvoir, son gouvernement ou sa direction, malgré vous, contre votre conscience, contre votre propre volonté, considérez-le comme infiniment plus criminel et plus dangereux qu'un malfaiteur qui s'introduit dans votre maison pour vous voler, ou qui vous assaillit sur les grands chemins pour vous spolier ; car en vérité les

usurpateurs du Gouvernement de Dieu qui sait toujours nous diriger et qui nous dirige en effet par sa *révélation directe*, par *notre conscience*, sont beaucoup plus coupables et plus redoutables, en imposant leur domination à leurs Frères, que ces scélérats qui ne s'attaquent qu'à nos biens matériels, et qui nous laissent libres après nous avoir dépouillés.

La Vérité, la Justice et l'Union fraternelle sont toujours plus précieuses et plus indispensables au bonheur des Hommes que tout l'argent et tout l'or du monde. Les voleurs de ces derniers ne s'attaquent qu'aux individus, tandis que les voleurs des premières, les oppresseurs et les dominateurs, attentent à la vie des Sociétés elles-mêmes, attentent à ce qu'on appelle ordinairement l'Eglise, et la détruisent dans sa base et dans sa source.

Cherchons donc avant tout le Gouvernement de Dieu et sa Justice, et repoussons de toutes forces les dominateurs de tout nom et de tout degré, qui ne respectent pas notre Souveraineté d'Enfants de Dieu, ou qui cherchent à violer ou à tromper nos consciences.

Paris, ce 15 décembre 1850.

Peuple et Gouvernement.

Dans aucun cas le Peuple ne doit avoir de maîtres ni en souffrir : au contraire, il doit toujours lui-même instituer ses Serviteurs, et les changer selon ses convenances.

Le bien et le mal viennent au Peuple de son Gouvernement et par son Gouvernement. Le Gouvernement seul est responsable devant Dieu et devant la Raison des malheurs et des misères qu'éprouvent les gouvernés. Si un aveugle conduit d'autres aveugles, ils tombent tous dans le même fossé.

Que dire d'un aveugle qui cherche, même par la violence, à s'imposer pour guide à des clair-voyants ?

Pourquoi les sauveurs du Peuple se chargent-ils d'une mission au-dessus de leur force ? Qu'est-ce qui les oblige à donner ce qu'ils n'ont ni dans leurs moyens, ni dans leur conscience, et le plus souvent, ni dans leur volonté même ?

Aussi le Peuple a-t-il toujours raison, quand il est sévère et exigeant pour ses gouvernants, et quand il les accuse du mal qu'il a à souffrir. Qu'ils cessent donc, tous ces conducteurs importuns et fatigants, de s'imposer à leurs concitoyens, qu'ils rentrent dans la voie de l'égalité fraternelle et du devoir commun, s'ils ne veulent pas être traités en vrais coupables !... Tant qu'ils persisteront à vouloir guider et gouverner le Peuple, malgré lui, sans pouvoir le rendre heureux, sauraient-ils jamais être excusables ?

Mais aussi le Peuple, de par la Nature et de par la Raison, est-il parfaitement Maître souverain d'instituer pour son service un Gouvernement à sa convenance. C'est son devoir d'y remédier, d'y pourvoir, d'y mettre ordre. C'est sa mission où personne ne saurait le remplacer. Il doit savoir être lui-même son Maître et son Souverain ! A tout prix, il faut qu'il sache remplacer ses dominateurs par ses très-humbles serviteurs : autrement il ne sera jamais qu'un troupeau d'esclaves sous la férule de ses maîtres.

A tout prix, il faut que le Peuple sache devenir auteur de son propre bonheur. On ne peut pas penser, boire ni manger par ses mandataires. Le Peuple, comme Société, comme Eglise, pourvu qu'il sache se constituer en une seule Famille de Frères, est plus puissant pour produire son propre bonheur, que tous les prêtres, tous les philosophes, tous les sauveurs du monde.

A ce point de vue, tout Peuple est toujours lui-même la source de toutes ses infortunes, de toutes ses souffrances. Pourquoi se soumet-il aux dominateurs et aux exploités ?... Pourquoi les tolère-t-il ?..., Pourquoi ne les remplace-t-il pas par de bons Serviteurs ? Pourquoi se rabaisse-t-il jusqu'à la position d'une bête de somme ?... Qu'il sache donc avant tout être Maître lui-même et exercer sa Souveraineté par lui-même.

Comme on ne peut pas respirer ni digérer par les autres, même par ceux qui sont les plus forts, les plus capables, les plus vertueux et les plus dévoués ; de même on ne peut pas exercer sa Souveraineté par aucune sorte de délégation. Il faut que chacun sache vivre et agir en véritable Souverain ; bien entendu dans les limites de ses facultés, de sa conscience, de sa perfection. Le Catholicisme même paraît confirmer cette vérité, quand il enseigne que Dieu lui-même ne peut sauver personne, sans le concours de sa volonté, de ses propres efforts, de ses mérites personnels.

Rien donc et personne ne peut dispenser aucun Peuple de la nécessité d'exercer sa Souveraineté par lui-même, et son Gouvernement ne peut et ne doit avoir d'autre mission que celle de le servir, de le guider par le flambeau de la Vérité et de la Justice, sans contrainte d'aucune espèce. A d'autres conditions aucun Gouvernement n'est admissible ni tolérable.

A un Gouvernement qui sort des conditions de Serviteur fidèle et dévoué, le Peuple refuse toujours son obéissance libre et spontanée. Il ne lui est soumis que quand il y est contraint. Et il a parfaitement raison d'agir ainsi. C'est son premier devoir de ne se soumettre à aucun dominateur ; car autrement, comment pourrait-il jamais conserver sa dignité et sa liberté de Souverain ?

Voici les caractères essentiels de tout Gouvernement LÉGITIME :

1° Il doit toujours se trouver dans les conditions inaltérables de *Serviteur* ;

2° Il doit donner des preuves d'un *dévoûment* permanent au Peuple ;

3° Il doit toujours être *docile* à la Vérité et à la Justice ;

4° Il doit toujours vouloir et savoir *réaliser toute perfection et tout idéal*, révélés dans la conscience des hommes les plus vertueux et les plus capables ;

5° Il doit réellement *avoir le POUVOIR* de produire le BONHEUR COMMUN, tout en ne demandant à chacun que ce qu'il peut et que ce qu'il veut librement donner lui-même, sans jamais avoir besoin d'user contre les gouvernés de violence ni de contrainte d'aucune nature.

Un Gouvernemeni qui n'a d'autre sanction que la force, n'est point un Gouvernement, mais une usurpation, un sacrilège, un brigandage à main armée ; et le Peuple se trouve à son égard absolument dans la même

position, qu'un voyageur paisible et désarmé vis-à-vis d'un exploiteur de grands chemins, armé, courageux et habile.

Quand vous êtes par malheur en face de tels chevaliers, fussiez-vous innocent et saint comme le Christ lui-même, ne vous faites point d'illusions, rien ne saurait vous protéger contre eux, ni Religion, ni Loi, ni Principe, ni Règle aucune. Les supplications et les gémissements d'Àbel excitent la fureur fratricide de Caïn. Résignez-vous donc à reconnaître que vous n'aurez jamais rien de bon à espérer de la part de ceux qui ne respectent pas votre dignité et votre liberté de Souverain, – qui se refusent de vivre avec vous en bons Frères, – et qui, au contraire, ne négligent rien pour vous imposer leur propre volonté en s'efforçant de faire de vous une vile pâture pour leurs passions dégénérées et corrompues.

Etat de siège.

Le larron ne vient que pour voler, pour égorger
et pour perdre : le bon pasteur donne sa vie pour
ses brebis. (*Evang. de Jean*, 10 ; 10, 11.)

Qui a recours à l'état de siège ? – Est-ce un père de famille pour mieux gouverner sa maison ? Est-ce un Ami qui vient chez vous pour vous secourir dans vos tribulations, pour vous garantir contre vos ennemis et contre la misère ?

Les héros de grand chemin n'exercent-ils pas, eux aussi, bien qu'à regret quelquefois, toutes les rigueurs de l'état de siège sur chaque voyageur qui n'est pas assez fort pour leur résister ?

Quels sont les gouvernements qui en usent avec prédilection, et quels sont ceux qui n'y ont presque jamais recours ?

Le gouvernement des Etats-Unis a-t-il besoin des rigueurs de l'état de siège pour se maintenir ou pour assurer la tranquillité publique, dans un pays plus vaste que toute l'Europe, et dont toute l'armée au milieu des sauvages ne se compose que de 12,326 hommes, c'est-à-dire à peine du dixième de ce qu'il faut à nos gouvernants pour garder Paris ?

N'est-ce pas, au contraire, les exécrables despotismes, russe, autrichien et autres semblables, qui ne peuvent vivre, sans procurer aux pays qu'ils gouvernent, toutes les douceurs dont jouissent nos Frères de Lyon ?

Passons des généralités à la 6^e division militaire. Pourquoi le Gouvernement lui accorde-t-il de préférence le privilège du régime exceptionnel de l'état de siège ? Pourquoi Paris, Strasbourg et tant d'autres localités en sont-elles exemptées ? Serait-ce par hasard, ce que disent les critiques, qu'on attend une occasion favorable, un prétexte, pour étendre les mêmes bienfaits à tous les autres départements qui le méritent ?

Mais M. Bonaparte dans son voyage à Lyon a exprimé d'une manière solennelle et officielle qu'il avait trouvé la population lyonnaise *calme, laborieuse et sympathique à l'autorité*. Si son témoignage est sincère et vrai, pourquoi opprimer inutilement cette population, en lui appliquant, pendant si longtemps et avec tant d'injustice, l'odieux et barbare régime de l'état de siège ? Si c'est le contraire, quelle autorité peuvent trouver les paroles et les assurances de celui qui par son caractère de premier magistrat ne devrait inspirer à tous les concitoyens que respect, considération et confiance ?

Qu'un tsar ou un pape ait besoin de baïonnettes et de l'état de siège, pour maintenir son autorité et la faire respecter, on le conçoit sans peine ; mais que le président d'une République *démocratique* cherche à en faire autant, cela paraît, au moins, très-étrange.

Paris, le 28 février 1851.

Ordre. – Auguste (premier empereur romain) établit *l'ordre*, c'est-à dire une servitude durable ; car dans un Etat libre où l'on vient d'usurper la souveraineté, on appelle *régle* tout ce qui peut fonder l'autorité sans bornes d'un seul ; et on nomme *trouble, dissention, mauvais gouvernement*, tout ce qui peut maintenir la liberté.

MONTESQUIEU.

Qu'ont donc gagné les Français à leurs révolutions ? – Nous y avons gagné une seule chose, l'EXPÉRIENCE. Cette expérience, triste et terrible, mais vraie, *qui nous apprend à ne point mettre notre confiance dans les INDIVIDUS, mais dans les INSTITUTIONS seules, à ne point a/oitter foi aux PROMESSES des hommes, mais à leurs antécédents ; à ne jamais applaudir les paroles, mais les FAITS ; à ne pas désirer tel ou tel MINISTÈRE, mais à demander une chose positive, un PRINCIPE, un SYSTÈME, à réclamer enfin pour notre Patrie, ou la guerre avec toutes ses chances, ou la paix avec tous ses bienfaits ! L.N BONAPARTE,*
avant d'être président.

Trois politiques. – Depuis trop longtemps les populations oscillent entre le despotisme et l'insurrection, décimées sans fin par la politique des représailles.

Faire aux autres ce qu'ils ne voudraient pas qu'on leur fît à eux-mêmes, voilà en résumé la politique des partis au Pouvoir.

Reprocher aux gouvernants de faire ce que l'on serait prêt à faire soi-même, si l'on était au Pouvoir, voilà la politique des partis dans l'opposition.

Ne jamais faire aux autres ce que nous ne voudrions pas que l'on nous fît à nous-mêmes, voilà la politique du Peuple, la politique du seul parti vraiment républicain. Anatole LEKAY.

Les Papes. – Les papes ne furent élus, pendant plusieurs siècles, que les armes à la main ; et les peuples, les princes mêmes, étaient si imbéciles, qu'un anti-pape reconnu par eux était dès ce moment *vicaire de Dieu et un homme infaillible*. Cet homme infaillible était-il déposé, on révérait le caractère de la divinité dans son successeur : et ces dieux sur terre, tantôt assassins, tantôt assassinés, empoisonneurs et empoisonnés tour à tour, enrichissant leurs bâtards et donnant des décrets contre la fornication ; anathématisant les tournois et faisant la guerre ; excommuniant, déposant les rois et vendant la rémission des péchés aux peuples ; étaient à la fois le scandale, l'horreur et la divinité de l'Europe catholique.

Nous avons vu les moines devenir princes ainsi que les évêques, ces évêques et ces moines partout à la tête du gouvernement féodal. Ils établirent des coutumes ridicules, aussi grossières que leurs mœurs ; le droit exclusif d'entrer dans une église avec un faucon sur le poing, le droit de faire battre les eaux des étangs par les cultivateurs, pour empêcher les grenouilles d'interrompre le baron, le moine ou le prélat ; le droit de passer la première nuit avec les nouvelles mariées dans leurs domaines ; le droit de rançonner les marchands forains, car alors il n'y avait point d'autres marchands.

La fureur dogmatique a bouleversé plus d'un Etat depuis les massacres des Albigeois, au treizième siècle, jusqu'à ceux des Cévennes, au commencement du dix-huitième. Le sang a coulé dans les campagnes et sur les échafauds pour des arguments de théologie, tantôt dans un pays, dans un autre, pendant cinq cents années, presque sans interruption !....
VOLTAIRE.

Religion des Pauvres. – Nous lisons dans un organe du Jésuitisme ;

« Le catholicisme, poursuivi et vilipendé aujourd'hui par je ne sais quels sectaires obscurs et féroces au nom des affamés, est la religion de ceux qui ont faim. Le catholicisme, combattu aujourd'hui au nom des prolétaires, *est la religion des pauvres.* »

Nous ne voulons point contester cet aveu. Mais que veut dire cette affirmation que le catholicisme est la religion de ceux qui ont faim, la religion des pauvres ?

Sont-ce les pauvres qui ont cette religion ? – Mais il y avait des pauvres avant le catholicisme, et il y en a encore comme par le passé,

Cela veut-il dire que le catholicisme fait disparaître les pauvres et assure leur bonheur ? – Mais nous voyons au contraire que les pays, où le catholicisme règne souverainement, sont les plus arriérés sous tous les rapports, qu'ils ont le plus de pauvres, et qu'ils sont les plus mal heureux.

Si l'on jugeait le catholicisme par ses fruits, par ses œuvres, on serait plutôt disposé à croire que c'est la religion la plus propre à assurer la domination des privilégiés, à produire les pauvres et à perpétuer la misère. Cette opinion n'est point une vaine Supposition ; car les plus zélés apôtres

de cette secte nous enseignent publiquement qu'il y aura toujours des pauvres, pour lesquels le bonheur n'est possible qu'au-delà de la tombe.

Nous ne voulons nullement contester ici les vertus que le catholicisme se donne à lui-même. Nous lui accordons volontiers qu'il est la Religion des pauvres. Mais nous tenons à constater que ce n'est point là le caractère du VRAI CHRISTIANISME ; car nous savons que dans une *Société* réellement *chrétienne*, et par conséquent véritablement *fraternelle*, il n'y a point de pauvres. Nous n'inventons rien à ce sujet, et nous n'exagérons point des faits historiques positifs. Voyez en effet ce qu'en dit saint Luc, en parlant d'une société incontestablement chrétienne :

« **Il n'y avait point de pauvres parmi eux** ; parce que tous ceux qui possédaient des fonds de terre ou des maisons, les vendaient, et en apportaient le prix, qu'ils mettaient aux pieds des Apôtres ; et on les distribuait ensuite à chacun SELON CE QU'IL EN AVAIT BESOIN. (*Actes des Apôtres* 4 ; 34, 35.) »

Puisque parmi les Chrétiens primitifs il n'y avait point de pauvres, il est donc évident que le VRAI-CHRISTIANISME ne peut pas être la Religion des Pauvres, mais des *bienheureux*, parmi lesquels il n'y a ni riches ni pauvres.

Idee générale du Communisme.

Le *Communisme* est le contraire de *l'Individualisme*.

C'est une branche du *Socialisme*.

La Communauté est une *Société* ou une *Association* dont le principal caractère est que la propriété n'y est pas individuelle, mais sociale, indivise, publique et commune.

C'est la Communauté, ou la Société, ou le Peuple, qui est propriétaire de la terre, des bâtiments et de tout : les individus, les associés, les citoyens, ont seulement l'usage des choses qui leur sont nécessaires.

Tout est commun dans la Communauté : les droits et les devoirs, les charges et les jouissances, le travail et l'éducation...

La Communauté c'est la véritable République, la véritable Démocratie, le Gouvernement du Peuple par le Peuple et pour le Peuple.

Ce système d'organisation, social et politique, comme dans l'antiquité, proclamé par Jésus, par ses Apôtres, par les premiers Chrétiens, puis momentanément arrêté, mais toujours recommandé par les Philosophes, notamment par le fameux chancelier d'Angleterre, *Thomas More*, dans son célèbre ouvrage intitulé : *Utopia*, a été de nouveau remis en lumière par la grande Révolution française et a maintenant d'innombrables partisans en Europe, surtout en France et même (comme nous le démontrerons bientôt) en Amérique, la terre des hommes libres et des Républicains.

Mais il y a plusieurs systèmes de Communisme, parmi lesquels le Communisme *Icarien* (ainsi nommé parce qu'il est exposé dans l'ouvrage de M. Cabet, intitulé : *Voyage en Icarie*) est celui qui réunit le plus grand nombre de partisans, surtout en France.

La Communauté *Icarienne* est une République radicalement démocratique.

Elle a pour base ou pour principe la Fraternité évangélique, dont les principales conséquences sont *l'Égalité* et la *Liberté*.

Les leariens proclament la Fraternité des Hommes et des Peuples. C'est pour eux une Religion.

Ce principe est l'âme de leur Constitution, de leurs lois, de leurs usages et de leurs mœurs. Il est enraciné dans le cœur des enfants par l'éducation ; et toutes les parties de l'organisation sociale le mettent constamment en action et en pratique.

La rivalité, l'antagonisme et la concurrence hostile, s'y trouvent remplacés par l'amour fraternel.

Chacun travaille pour tous, et tous travaillent pour chacun.

C'est l'égalité pour tous sans aucun privilège pour personne.

C'est l'égalité en tout, en éducation comme en travail. – Mais cette égalité est relative ou proportionnelle : chacun doit travailler suivant sa force et sa capacité, et recevoir suivant ses besoins.

Les leariens, étant Frères et égaux, sont nécessairement libres ; mais la liberté de chacun est limitée par la liberté des autres ; chacun doit respecter

la liberté de tous, comme tous doivent respecter la liberté de chacun, toutes les libertés doivent être conciliées !

Ainsi, dans la Communauté Icarienne, point de dominateurs ni de dominés, point d'opresseurs ni d'opprimés, point d'aristocratie ni de privilèges, point d'exploiteurs ni d'exploités, point de riches ni de pauvres, mais l'aisance pour tous ; point d'ignorants, mais l'éducation pour tous et l'éducation la plus capable de développer toute l'intelligence humaine ; point d'oisifs ni de travailleurs exténués par un travail excessif, mais le travail pour tous, aidé par les machines multipliées à l'infini, le travail sans fatigues et sans dangers, le travail rendu court, facile et même attrayant.

Point d'impôt non plus, autre que le travail ; et point d'inquiétudes ni de soucis, puisque la Communauté fournit à tous ses membres tout ce qui leur est nécessaire.

La famille et le mariage sont aussi l'une des bases de la Communauté Icarienne ; mais le mariage et la famille y sont purifiés et perfectionnés par l'éducation qui est la même pour la femme que pour l'homme, par l'absence de toute dote, par la liberté la plus entière dans le choix d'un époux, et par cette circonstance spéciale que tous les Icariens doivent se marier et se marient, parce que c'est le vœu de la Nature, et que tout favorise l'accomplissement de ce vœu dans une organisation sociale qui assure l'existence et le bonheur des enfants comme de leurs père et mère.

Dans ce Système Icarien, le travail s'exécute dans les ateliers communs et les repas sont communs, soit par principe de fraternité, soit par raison d'économie ou de plus grande abondance.

Les sciences, les arts, même les beaux-arts et toutes les jouissances de la civilisation la plus perfectionnée, y sont élevés au plus haut point de perfection.

Les hommes en masse considéreront comme leur premier devoir et leur premier intérêt de tout faire, de plus en plus, pour assurer le bonheur des femmes en général.

Et nulle Société ne sera plus véritablement religieuse ; car les Icariens ne pourront avoir que des sentiments de reconnaissance, d'amour et d'adoration pour cette Providence qui a répandu tant de biens autour de l'homme, et qui lui a donné l'intelligence de s'en servir pour son bonheur.

. Telle est, en résumé, la doctrine Icarienne, en supposant le système complètement établi.

Mais Icarie n'est pas encore fondée, et il ne faut pas confondre l'époque de transition, de préparation, d'enfantement et de construction avec l'époque de création complète, d'achèvement et de perfection. – Dans la seconde époque, le logement, le vêtement, la nourriture, l'école, l'atelier, les beaux-arts, etc., etc., tout sera mieux que dans aucune des vieilles Sociétés. Mais, pendant l'époque de préparation et d'enfantement, il y aura inévitablement des travaux plus ou moins pénibles, des fatigues, des privations, des gênes, des sacrifices, Pour fonder Icarie, il faut des hommes de conviction, de courage, de constance et de dévouement à la cause de l'Humanité.

CABET.

FRATERNITÉ.

Relations fraternelles.

Considérée comme doctrine religieuse, ou philosophique, ou morale, ou sociale et politique, la *Fraternité*, qui proclame que tous les hommes et tous les Peuples sont Frères par la nature ou par adoption, et que tout le genre humain ne forme qu'une Famille unie et guidée par l'amour ; la Fraternité, disons-nous, est assurément la doctrine la plus rationnelle, la plus pure, la plus sublime et la plus digne d'être appelée divine, parce qu'elle est la plus capable de garantir la concorde et la paix, l'union et le bonheur dans l'Humanité tout entière.

C'était déjà la doctrine de beaucoup de philosophes et de plusieurs religions de l'antiquité, qui considéraient le Dieu de l'univers comme le Père de tous les hommes, et qui proclamaient comme fondamental ce double précepte ; « *Ne fais pas aux autres ce que tu ne voudrais pas qu'ils*

te fissent. – FAIS AUX AUTRES TOUT LE BIEN QUE TU VOUDRAIS EN RECEVOIR.

Celui-là serait parfait qui observerait et pratiquerait toujours ces deux préceptes, et qui, avant de faire un acte quelconque, se demanderait à lui-même, dans sa conscience et son cœur, *voudrais-tu qu'un autre le fît ce mal ou ce bien ?* Car personne ne voulant être calomnié ou injurié par un autre, personne ne calomnierait et n'injurierait ; personne ne voulant être dépouillé, exploité, opprimé, personne ne dépouillerait, n'exploiterait, n'opprimerait les autres ; il n'y aurait plus de calomniateur ni de calomnie, plus de spoliateur ni de spoliation, plus d'oppresseur ni d'oppression, etc., etc. – Au contraire, chacun serait indulgent, tolérant, miséricordieux envers les autres, parce qu'il voudrait que les autres fussent indulgents, tolérants, miséricordieux envers lui ; chacun aiderait pour être aidé, secourrait pour être secouru, pardonnerait pour être pardonné, aimerait pour être aimé ; l'amour seul avec la paix régnerait sur la terre, et l'Humanité serait aussi tranquille et heureuse qu'elle a été troublée et malheureuse jusqu'aujourd'hui.

Jésus a confirmé et fortifié ce double précepte en le remplaçant par celui-ci : « *Aime Dieu par-dessus tout, et ton prochain ou ton frère comme loi-même* » en ajoutant que ces deux nouveaux commandements n'en font qu'un seul, et que ce commandement de Fraternité et d'amour fraternel renferme toute la loi.

Suivant Jésus, Dieu, qui est l'infini et la perfection en tout, est le *Père* de tous les hommes, en sorte que tous les hommes sont ses *Enfants*, et que tous sont *Frères*, et que le Genre humain n'est qu'une *Famille*. – Ce Père est le plus parfait, le plus juste, le plus indulgent, le plus tendre, le meilleur des pères que l'on puisse imaginer. Il désire le bonheur de ses enfants plus que leur adoration, et leur dit : « Si vous m'aimez, prouvez moi votre amour en vous aimant les uns les autres : aimez-vous mutuellement comme des frères ; c'est le culte envers moi qui me sera le plus agréable. »

Ainsi la Fraternité ou l'amour fraternel, c'est tout le Christianisme, tout l'évangile, et l'on peut ajouter que c'est le résumé de toutes les philosophies, de tous les systèmes qui tendent à la perfection de l'organisation sociale.

C'est l'âme et la base de la Communauté Icarienne, de toute son organisation, de sa constitution, de ses lois, de ses usages et de ses mœurs.

Le mot Fraternité doit être écrit partout, sur tous les monuments, dans toutes les salles de réunion, en tête de toutes les lois.

L'éducation doit la graver et l'enraciner dans le cœur de tous les enfants, comme tout doit en faciliter la pratique dans tous les actes des citoyens.

Car la *Fraternité* ne doit pas être un vain mot, une dérision et un mensonge, sur les lèvres seulement et sur le papier ; il faut qu'elle soit une vérité dans le cœur et dans les actes ; il faut en adopter et en pratiquer toutes les conséquences, il faut agir en tout comme le ferait le meilleur et le plus parfait de tous les Frères, en prenant toujours pour guide ces préceptes : aime ton Frère comme toi-même ; ne lui fais pas etc., faites lui, etc.

Ainsi, n'injurie pas ton Frère, garde toi de l'offenser, de l'insulter, de le blesser d'aucune manière, de l'humilier, de le violenter, de médire et surtout de calomnier ; car tu ne voudrais rien de pareil pour toi.

Garde-toi d'avoir de la haine, de la rancune, du ressentiment, aucun désir de vengeance, car tu n'en voudrais aucun envers lui.

Point de disputes, point de querelles.

Et comme la rancune est ordinairement une souffrance, tandis que la réconciliation est un plaisir, fais cesser la brouille et réconcilie-toi le plus tôt possible, car le plus tôt sera le meilleur ; que tu aies raison ou tort, ne crains pas de faire le premier pas vers ton Frère ; car c'est celui qui fait le premier pas qui a plus de raison et de générosité, le plus de mérite et de satisfaction.

Si tu aimes ton Frère comme toi-même, tu seras toujours bienveillant envers lui, toujours tolérant et indulgent, toujours prêt à l'aider en tout, à le secourir, à le défendre ou à l'excuser contre ceux qui l'accusent ; en un mot à lui rendre tous les services possibles. Travaille même à réconcilier des amis devenus adversaires.

Si chacun se renferme dans un froid égoïsme pour ne penser qu'à soi, il y en a qui se trouveront abandonnés, sacrifiés et malheureux ; et pour les autres, quoiqu'ils puissent être dans l'abondance de tout, la vie, sans chaleur et sans amour, sera presque sans véritable plaisir et sans charme.

Si chacun, au contraire, est attentif aux besoins des autres plus qu'à ses propres besoins, s'il préfère pour ainsi dire les autres à soi-même, s'il les

aime autant et plus que soi-même, il en résultera que chacun sera soigné par tous les autres, et que les relations sociales seront bien plus agréables, parce qu'elles seront bien plus bienveillantes et affectueuses.

Vous qui vous appelez Frères ou qui vous adoptez comme Frères, prenez donc l'habitude d'être attentionnés et prévenants les uns pour les autres, et de vous rendre tous ces petits services de chaque instant qui prouvent et cimentent l'amitié, et qui doivent faire l'agrément de la vie commune.

Qu'il y ait parmi vous émulation pour céder aux Frères la première place au foyer ou à la table, ou la meilleure part dans les partages, loin d'être mécontents, tous seront satisfaits, parce que tous les sacrifices seront volontaires et inspirés par l'amitié, et parce que tous seront, à leur tour, également bien traités.

Gardez-vous surtout de toutes les jouissances ou satisfactions personnelles qui peuvent incommoder les autres, les troubler, les contrarier, et leur faire éprouver quelque sensation pénible.

Soyez propres, non-seulement par raison et par dignité, mais aussi par fraternité, pour ne pas blesser vos Frères.

Réfléchissez en tout, soyez attentifs sur vous-mêmes, et alors vous ne vous abandonnerez pas à des cris, à des chants, à du bruit qui vous serait peut-être insupportable de la part d'un autre, et qui, sans beaucoup de plaisir pour vous, peuvent être infiniment désagréable pour vos Frères.

Du reste, il faut bien entendre, bien interpréter et bien appliquer le principe de la Fraternité. Un Icarien, par exemple, qui est en Icarie, peut-il, sous prétexte de Fraternité, fréquenter un ennemi de ses Frères qui n'a jamais fait partie de là Famille ou qui l'a quittée en rompant les liens qui l'attachaient à elle ? – Evidemment non et assurément non ! Ses devoirs de Fraternité envers la Famille ne sont-ils pas en effet antérieurs et supérieurs au principe de la Fraternité envers un ennemi ? – Le premier devoir de Fraternité ne parle-t-il pas en faveur des Amis et des Frères plutôt qu'en faveur d'un indifférent ou d'un ennemi ? Ceux qui se séparent de leurs Frères en leur nuisant ou sans rien faire pour eux, peuvent-ils invoquer la Fraternité qu'ils foulent aux pieds ? Ceux qui fréquentent des ennemis, en inquiétant, en troublant, en chagrinant leurs Frères, pratiquent-ils la Fraternité envers ceux-ci ? Dans une petite Famille ordinaire, les frères et

sœurs ne mettent-ils pas leur bonheur à se trouver toujours ensemble, autour de leurs père et mère, à partager leurs jeux et leurs travaux, leurs plaisirs et leurs peines, leurs joies et leurs chagrins, à se témoigner sans cesse leur affection fraternelle ? Que dirait-on d'un frère ou d'une sœur qui s'éloigneraient chaque jour de ses frères et sœurs pour aller vers des étrangers et qui ne trouverait de plaisir qu'avec ceux-ci ? Pourrait-il calmer les murmures, les plaintes et l'affliction de ses véritables frères en leur répondant que la Fraternité générale envers tous les hommes lui fait un devoir de fréquenter les étrangers, préférablement à sa famille ? Et si ceux qu'il fréquente sont des ennemis déclarés qui ne parlent de sa famille que pour l'insulter et la calomnier, même pour la menacer et conspirer sa perte et sa ruine, ne peut-on pas l'accuser d'être leur complice, et de n'être plus qu'un fils ou un frère de-nature ?

Et ce que nous disons ici de frères et sœurs dans une petite Famille naturelle, ne s'applique-t-il pas parfaitement à une grande Famille sociale ou communautaire ?

Et pour continuer la comparaison entre la petite et la grande Famille, nous ajouterons que de même que tous les membres de la petite Famille trouvent du plaisir à s'identifier, à s'égaliser, à confondre leur existence dans une solidarité parfaite, à adopter le même vêtement et tout ce qui peut leur rappeler leur Fraternité, de même les membres de la grande famille communautaire doivent, s'ils ont des sentiments vraiment fraternels, trouver du plaisir à porter le même costume et à se réunir toujours pour leurs travaux et leurs études, pour leurs repas et leurs discussions, pour leurs jeux et leurs promenades.

Ceux qui mettront leur plaisir et leur bonheur à se trouver habituellement avec leurs frères seront naturellement conduits à toutes les manifestations affectueuses et fraternelles, à la politesse franche, cordiale et digne, remplie d'égards et d'expressions amicales : ils se donneront le titre de frères ou de sœurs, de citoyens et de citoyennes.... Et quel plus agréable spectacle que de voir une nombreuse Société ou une-nombreuse Famille dont-les membres se témoignent constamment et de mille manières leur amitié fraternelle, ceux-ci en se serrant amicalement la main, ceux-là en se donnant le bras comme des Amis et des Frères !

Nous venons de voir les conséquences de la Fraternité pour tous les hommes entre eux et pour toutes les femmes entre elles : mais ce n'est pas tout ; il faut voir ses conséquences pour la masse envers les vieillards et envers les enfants, pour les hommes envers les femmes, et pour les femmes envers les hommes.

D'après notre principe de Famille et de Fraternité, d'après ce précepte : aime ton frère... fais aux autres.... ne fais pas à autrui, chacun doit avoir pour tous les vieillards le même respect, les mêmes égards, les mêmes ménagements, que pour son propre père ; chacun doit avoir pour les pères des autres les mêmes sentiments qu'il désire voir chez les autres pour l'auteur de ses jours.... Et ce sont, les femmes surtout et les enfants qui doivent s'attacher à prodiguer aux vieillards et surtout aux femmes qui pourraient être leurs mères, tous ces soins, toutes ces attentions, toutes ces prévenances, tous ces égards, qui charment la vieillesse et la rendent heureuse, en donnant à toute la jeunesse la douce et consolante espérance de jouir à son tour du même bonheur.

Que tous les hommes respectent et protègent fraternellement les femmes et les sœurs des autres, comme ils désirent que les autres respectent et protègent leurs propres femmes et leurs propres sœurs. Quand tous les hommes se feront un devoir de donner toujours aux femmes la préférence sur eux-mêmes pour les agréments de la vie, et quand les femmes seront pour eux l'objet d'une espèce de culte, ils seront bien plus heureux en rendant les femmes plus heureuses ; car le bonheur de leurs femmes sera le plus sûr moyen d'assurer leur propre bonheur.

De son côté, que chaque femme respecte les maris des autres femmes, comme elle désire que les autres respectent son mari ; que toutes soient modestes sans exigence, sans envie ni jalousie, sans vanité, sans orgueil, sans ambition, mais remplies d'égards pour tous les hommes comme des frères dévoués, toujours prêts à les défendre. Elle serait aveugle et insensée celle qui, au lieu de rester femme avec toutes les grâces et tous les avantages naturels à son sexe, s'efforcerait de se dénaturer pour se métamorphoser en homme, et pour abaisser et avilir son mari en affectant de s'élever au-dessus de lui et de le dominer.

Quant à vous, petits garçons, le premier de vos devoirs est de respecter, d'écouter et d'aimer vos instituteurs comme vos pères et mères, d'être dociles à leurs voix et reconnaissants des peines qu'ils se donnent pour vous. Votre second devoir, presque égal au premier, c'est de ne jamais oublier, ni dans vos études, ni dans vos jeux, que vous êtes tous frères, que vous devez vous aimer comme des frères sans jamais faire à un autre ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fit ; et pour être sûr de pratiquer constamment cette règle, avant d'agir, que chacun de vous se demande toujours à soi-même : voudrais-tu qu'un autre te fit la même chose ?... Jamais de disputes, jamais de querelles entre vous, jamais de violence ; jamais de mal d'aucune espèce à vos camarades ; au contraire, rendez-leur tous les petits services que vous pouvez leur rendre, faites-leur tout le bien que vous pouvez leur faire, et surtout n'ayez aucun plaisir que vous ne partagiez avec eux. Que les plus grands, les plus âgés, les plus raisonnables soient les soutiens, les protecteurs et les guides des plus jeunes et des plus faibles.

Et vous, petites filles, respectez et aimez vos directrices ; soyez reconnaissantes envers elles, affectueuses, dociles, obeïssantes pour prendre les bonnes habitudes de travail, de propreté, d'ordre, de soin, d'économie et surtout de fraternité, qu'on veut vous donner par amour pour vous. – Vous êtes toutes sœurs, et vous devez vous aimer, vous soutenir, vous défendre comme des sœurs, sans chercher jamais à vous nuire et en partageant ensemble toutes vos jouissances, tous vos jeux et tous vos plaisirs. Que les plus grandes soient comme les petites mamans ou comme les sœurs aînées des plus jeunes, toujours affectueuses et dévouées pour aider, guider, surveiller et protéger leurs sœurs cadettes.

Et vous nos chers, gentils petits garçons et gentilles petites filles, vous êtes aujourd'hui l'espérance de la Communauté ; et si vous êtes dociles et attentifs à remplir tous vos devoirs en profitant de l'éducation qu'on vous donne, vous serez un jour le soutien et le charme de Cette Communauté, car elle est pour vous une tendre Mère dont la tendresse mérite toute notre reconnaissance et votre amour. C'est une tendre Mère qui pourvoit à tous vos besoins, qui vous nourrit, vous entretient, qui se charge de votre éducation, qui vous adopte comme ses enfants, quand vous avez le malheur

de perdre votre père ou votre mère, en sorte que vous n'êtes jamais exposés au malheur plus grand de rester sans famille. – Nous vous protégeons, nous travaillons pour vous, nous vous aimons tous comme si vous étiez nos petits garçons ou nos petites filles. – Nous vous admettons à nos jeux, à nos fêtes ; et quand nous le pourrons, nous prendrons tous les moyens de vous rendre la vie agréable et heureuse ; car, je le répète, nous vous aimons tous tendrement, et nous ne désirons tous que votre bonheur.

Aimez-donc, mes chers enfants, la Communauté Icarienne ; aimez vos pères et mères ; aimez et respectez tous les Icariens comme vos pères et toutes les Icarieuses comme vos mères. Par vos respects, vos soins, votre amour et vos caresses, soyez le charme de nos vieillards. Aimez-vous surtout les uns les autres, aimez-vous comme des frères et des sœurs, et vous serez tous heureux en faisant notre bonheur, et la pratique de la Fraternité assurera la félicité dans la Communauté humanitaire.

Nauvoo, 3 février 1851. CABET.

La Nature et la Société.

Ce serait une curieuse étude que de comparer les lois de la Nature à celles de la Société. Nous la ferons un jour. En attendant, une simple esquisse sur ces deux grands faits qui nous dominent, une esquisse rapide, sans aucune prétention de style, peut et doit avoir sa valeur pour des Socialistes.

La Nature se fait comprendre à nous par des tableaux, par des images, par des sentiments qu'elle éveille dans nos cœurs.

La Société, par des idées métaphysiques d'ordre, de hiérarchie, de propriété, auxquelles notre esprit ne se façonne que par la réflexion.

Le tableau de la Nature nous offre les mille bienfaits de la Providence, les milles harmonies de la création.

Le tableau des Sociétés ne nous présente que des scènes de luttes, d'exploitation, que des oppositions navrantes de grandeur et d'esclavage, de richesse et de misère, que des lieux à jamais célèbres par de grands désastres.

La plus grande illustration s'attache aux plus grands malheurs, aux plus grandes folies, aux plus grandes fureurs.

L'on nous parle peu de la Huerta de Valence et de ses jardins délicieux.

Les crimes de l'inquisition occupent les pages de l'histoire qui souvent les glorifie.

Toutes les âmes simples, tous les bons cœurs sentent et apprécient les beautés de la Nature.

Il faut avoir beaucoup vécu ou beaucoup touché aux douleurs sociales pour connaître ce que l'on appelle le monde.

Ayez la poésie de la jeunesse, ayez des illusions, vous comprendrez la Nature et ses harmonies.

Si vous comprenez la Société, c'est que déjà-le souffle empesté de ses douleurs vous a flétri.

La Nature a mille charmes consolateurs pour l'âme en peine, pour le corps épuisé par le travail.

La Société n'est bonne que pour les heureux. Aux autres elle tourne le dos.

L'Univers entier réveille en nous les plus nobles pensées en nous parlant de l'infini, de l'idéal, de l'amour.

La Société laisse les choses sérieuses et les étouffe sous le poids des bagatelles. Frivole dans ses actes, futile dans son langage ; si quelqu'un dans son sein lui demande le secret de sa destinée, elle l'appelle fou.

Méditez sur la Nature, et elle vous dévoilera ses grandeurs.

Jetez-vous dans la foule, et les coups de coude des voisins couperont court à toutes vos réflexions.

Faites abstraction de ce qui vous environne, revenez au simple, au vrai, à la Nature ; demandez-vous le pourquoi et le comment des choses, et vous comprendrez l'unité de ses lois. La pomme qui tombera sur votre tête vous révélera la gravitation.

Oubliez la Nature, le simple, le vrai, et vous arriverez à vous noyer dans le déluge des institutions sociales, à élever les questions de *mur mitoyen* à la hauteur des questions d'Association au sein des Hommes.

Puisqu'il y a une si grande différence entre ce qui nous vient de la Nature et ce qui nous vient de la Société, habituons donc nos enfants à conserver le

sentiment des grandeurs et des beautés de l'Univers. Pour moi, j'ai l'intime conviction que tout homme qui n'a pas été dénaturé par la Société doit devenir Socialiste, c'est-à-dire capable de comprendre la transplantation des Harmonies de la Nature au sein des Sociétés humaines. A. GLEPIN.

Notre Evangile.

Ce qui est écrit n'est rien. (HEMAISTRE.)
La lettre tue, l'esprit vivifie. (SAINT PAUL.)
Eternel, toutes tes œuvres te célèbrent et
les bien-aimés te béniront, et chanteront la gloire
de ton Règne !

(PSEAUME 145 ; 10, 11.)

La Nature enseigne tout.

(LAMARTINE.)

Nous abondons complètement dans les sentiments que notre Ami Guépin a exprimés dans son article : *La Nature et la Société*.

Nous reconnaissons, avec une vénération religieuse, l'immense supériorité de la Nature sur tout ce que la Société actuelle nous présente.

Les abrutis et les corrompus qui ne cultivent pas leur conscience, et qui ne respectent jamais celle des autres, sont privés, à cause de leur dégradation morale, du sens nécessaire pour connaître et admirer la Nature. S'ils y voyaient quelque chose de beau, d'admirable et de respectable, ils ne manqueraient pas de l'observer d'abord dans leurs semblables, et ils se conduiraient plus fraternellement à leur égard.

Ce n'est que par son travail qu'on peut juger l'Ouvrier ; de même c'est uniquement par ses œuvres et dans ses œuvres que nous pouvons connaître Dieu et sa VOLONTÉ.

Privez entièrement l'homme de la connaissance de la Nature, de ce qui existe, et vous anéantirez en lui cette intelligence divine qui seule constitue sa supériorité sur toutes les autres créatures de la terre.

Connaître Dieu et obéir pieusement à sa volonté éternelle et immuable, c'est toute la perfection de l'Homme et tout son bonheur.

Eh ! quel autre moyen pouvons-nous avoir pour connaître Dieu, pour découvrir sa volonté, si ce n'est notre propre intelligence, appliquée à la recherche, à l'examen et à la connaissance de tout ce qui nous vient de Dieu, c'est-à-dire de tout ce qui existe et de ce qui peut et doit exister ?

Comment pouvons-nous parvenir à connaître la pensée et la volonté de notre Créateur, si elles ne se trouvent pas latentes et patentes dans toutes ses œuvres ? Où les chercher, si elles ne se manifestent pas dans ce qui nous vient directement de lui ?

Que serait donc cet éternel Ouvrier, s'il était impuissant à imprégner ses œuvres de sa sagesse et de son amour infinis ? Et si tout ce qui existe manifeste sa bonté* son intelligence et sa puissance, comment ose-t-on nous renvoyer à un bouquin pour y chercher tout ce qui est nécessaire à notre salut ?

Dieu serait-il Dieu, si jamais il eut pu faire dépendre notre destinée et notre bonheur de quelque chose de si incertain, de si restreint et de si fragile qu'une lettre morte, entachée d'erreur ou de fraude, qui par elle-même ne peut exister que pour un petit nombre ?.... Imbécile ou imposteur qui nous y renvoie, en nous détournant de l'étude de la Nature !....

Sur quoi se base-t-on pour abuser de notre bonne volonté et de notre bonne foi, et pour nous faire accroire qu'un chiffon couvert d'écriture par les hommes, peut nous révéler beaucoup mieux la sagesse et la volonté de Dieu, que toutes ses œuvres pleines de vie, d'intelligence et d'amour ?.....

Admettez-vous donc que votre Créateur a pu moins nous faire comprendre sa sagesse et sa volonté par toutes les ressources de sa toute-puissance, variées à l'Infini dans ses œuvres, que votre pauvre révélateur ou sauveur dont tout le génie est renfermé dans quelques traits informes de plume, incompréhensibles pour les neuf cent quatre-vingt-dix-neuf millièmes de l'Humanité ?

Mais supposons un instant qu'il y ait une Ecriture qui nous révèle toute Vérité, toute Connaissance, toute Perfection nécessaire à notre salut. Quelle est cette Ecriture ? Où la chercher ? Comment la faire comprendre et accepter à tous les Peuples et à tous les Hommes, car tous ont besoin d'être sauvés ? Existe-t-elle, une telle Ecriture ? Y croyez-vous vous-même ? Y conformez-vous votre vie ?

Si vous y croyez et que vous soyez sincère, vous devez donc convenir que cette Ecriture même condamne, de la manière la plus absolue, toutes les Ecritures, et qu'elle nous annonce positivement que la connaissance de Dieu et de sa volonté ne nous viendra ni d'un livre, ni d'un curé, ni d'un évêque, ni d'un pape, ni d'un concile, mais de nos rapports intimes avec Dieu, sans aucun intermédiaire, de sa RÉVÉLATION DIRECTE. Car il est dit, écoutez :

« Après que ce temps-là sera venu, dit le-Seigneur, *j'imprimerai MES LOIS dans leur esprit, et je les écrirai dans leur cœur* ; et je serai leur Dieu, et ils seront mon Peuple ; et *personne* n'aura plus besoin d'enseigner son prochain, ni de dire à son frère : viens, je te ferai connaître le Seigneur ; car tous méconnaîtront depuis le plus petit jusqu'au plus grand. » (*Paul, Epit. aux Hebr. 8 ; 10, 11.*)

Si cette Ecriture est vraie, et qu'elle puisse avoir quelque autorité, nous devons donc admettre comme certain que notre salut ne sera possible que quand nous aurons cessé de chercher la connaissance de Dieu et de sa volonté dans les Ecritures de n'importe quelle nature, et que les erreurs et les impostures de leurs docteurs n'exerceront plus aucune influence sur notre esprit ni sur notre cœur.

N'est-ce pas donc frauder l'intelligence et la bonne foi des hommes que de substituer pour leur conscience l'écriture morte et éphémère de l'homme à l'écriture vivante et éternelle de Dieu lui-même ?...

L'homme peut se tromper, – on peut l'induire en erreur, – son écriture, supposée même vraie, peut être falsifiée ou fraudée par une explication jésuitique ; en est-il de même de Dieu et de ses œuvres ?

Quelle intelligence, quelle puissance pourrait jamais anéantir, fausser, changer ou perfectionner l'Ecriture vivante de Dieu, qui parle sans cesse à

tous nos sens, et qui compose cet immense et éternel Evangile que nous appelons la Nature ?

Tout en nous servant des Ecritures, sans idolâtrie ni préjugés, comme d'une source incertaine, suspecte et toujours insuffisante, comme d'un moyen très-secondaire, quoique utile quelquefois, appliquons-nous donc de toutes nos forces à lire, à étudier et à méditer cette incomparable et infaillible Ecriture-Sainte, où rien ne peut être faussé, où tout est certain, vrai, instructif et plein du salut éternel de l'Humanité !

Fuyons à jamais ces imposteurs habiles et savans qui, pour mieux nous dominer et nous exploiter, nous détournent avec soin de la seule source de lumière et de vie, en nous faisant dédaigner la Nature et son étude, et qui nous attirent par les artifices du mensonge, de la corruption et même de la force, pour nous plonger dans les ténèbres éternelles où satan partage avec eux son règne, et leur distribue les faveurs, la gloire et les richesses de ce siècle.

Cherchons en tout la véritable lumière qui se manifeste par la vie et l'amour, conformons-nous religieusement à cette révélation infaillible et permanente qui nous vient directement de Dieu, et gardons-nous bien à jamais de nous laisser entraîner dans ces foyers d'hypocrisie, de mensonge, de corruption et d'imposture, où l'étude de la Nature est non-seulement négligée, mais dédaignée, et où l'on nous fait voir tout le salut de l'Humanité dans une écriture inintelligible qu'on défend même de lire et d'examiner.

N'oublions jamais que *l'esprit de VIE et de FRATERNITÉ* peut seul nous sauver, tandis que la lettre nous tue autant dans notre cœur que dans notre intelligence !

La vraie théologie pour nous, c'est la connaissance de la Nature et de ses Lois ; c'est la science d'expliquer la vie où elle se trouve. ; c'est la vénération religieuse de la volonté de Dieu que ses œuvres révèlent partout à notre Raison et à notre Conscience.

Les vrais théologiens pour nous, ce sont les savants qui travaillent, avec un dévouement apostolique, au progrès des sciences positives, en recherchant la réalisation du Règne de Dieu et de sa Justice sur la Terre :

tous les autres théologues ne sont pour nous que des ignorants ou des imposteurs !...

Progrès Irrésistible : notre triomphe certain.

Quoique multitude, nous sommes tous un même corps.

(SAINT PAUL.)

« L'idée républicaine a pénétré toutes les classes de la Société française. Chaque jour des accessions nouvelles au principe que nous défendons témoignent des progrès qu'il fait dans les esprits. Encore un peu, et il ne restera plus en dehors de la grande Famille démocratique qu'un petit nombre de gens que leurs *intérêts* ou leur *ambition*, leur *ignorance* ou leurs *préjugés*, rattachent systématiquement au régime monarchique.

De l'unanimité de pensées et de vues doit résulter *l'universelle paix* au sein de notre Patrie. Mais rien ne saurait hâter davantage ce moment si ardemment souhaité que la *fusion des classes*. Cette fusion n'est-elle pas d'ailleurs la conséquence même de l'application d'un principe qui crée, comme nous le disions hier, l'UNITÉ et la SOLIDARITÉ ?

Ecarter les causes d'ANTAGONISME *entre les différentes fractions du Peuple* est donc le devoir de tous ceux qui voient dans *l'intime UNION des classes*, non pas seulement une sauvegarde pour des périls plus ou moins prochains, mais la *condition même de la PROSPÉRITÉ et du BONHEUR du pays*. »

C'est ainsi que le *National* s'exprime dans son numéro du 20 avril.

Nous applaudissons de tout notre cœur aux sentiments et aux idées exprimées dans cet article : et cela d'autant plus qu'ils nous viennent du *National*. Nous y constatons avec plaisir un progrès évident.

Depuis les journées à jamais déplorables pour la République, journées malheureuses où la coterie rétrograde et factieuse du *National* régnait souverainement par les *Marrast*, les *Bastide*, les *Buchez*, les *Senard*, les *Gavaignac* et compagnie, et donnait le mot d'ordre aux cris homicides : *A bas le Communisme ! mort à Cabet ! mort aux Communistes !...* la réaction a triomphé, elle a marché, et elle court à pas précipités vers cet abîme béant où elle doit, s'engloutir pour jamais. Mais le *National*, avec un certain nombre de ses amis, paraît aussi avoir fait quelques progrès.

Rêver la *paix universelle* au sein de notre Patrie, malheureusement trop déchirée par les partis ; – souhaiter ardemment la *fusion des classes* qui divisent les Français en camps ennemis ; – invoquer avec persistance *l'Unité* et la *Solidarité* entre tous les citoyens ; chercher à écarter pour toujours les causes de *l'antagonisme* entre les différentes fractions du Peuple ; – et ne voir enfin de *prospérité* et de *bonheur* pour tous, que dans *l'intime union des classes* qui composent la Société actuelle ; n'est ce pas évidemment demander la même chose que nous avons toujours réclamée, et ce qui nous a valu toutes les calomnies, toutes les haines, et toutes les persécutions auxquelles nous avons été en butte ?

Qu'est-ce que nous voulons, en effet, si ce n'est la réalisation sincère et complète du programme républicain : LIBERTÉ-EGALITÉ-FRATERNITÉ ? 3

Si, dans notre Système, on trouve quelque chose de plus, nous le retranchons à l'instant ; ou si l'on trouve, au contraire, quelque chose de moins, nous nous empressons de l'accepter avec toutes ses conséquences.

Si nous sommes sincères, de part et d'autre, dans nos vœux, dans nos exigences et dans nos manifestations en faveur de l'Union FRATERNELLE entre tous les Français, qu'est-ce qui pourrait donc désormais nous diviser ? Qu'est-ce qui pourrait nous empêcher de marcher ensemble ? Quel obstacle y aurait-il encore à ce que nous ne formions tous qu'un seul camp, qu'un seul parti, qu'une seule phalange au service de la RÉPUBLIQUE FRATERNELLE ?

Ne proclamons-nous pas hautement que tous les Hommes sont *Frères*, – qu'ils sont tous *solidaires*, – que, par conséquent, la Société doit assurer également à tous ce dont ils ont besoin, en ne demandant à chacun que

selon ses moyens, – et que nous ne devons former tous qu’une seule Famille dans chaque Commune, dans chaque Canton, dans chaque Arrondissement, Département, Province, Nation, Race, Continent, et même sur tout le Globe de la Terre ? Est-ce contraire, en quoi que ce soit, aux principes invoqués par le *National* ?

Si le *National* repousse ou réprouve ces vœux, qu’il le dise donc franchement ; nous saurons à quoi nous en tenir sur son compte ; nous ne lui demanderons que ce qu’il *peut* et que ce qu’il *veut* librement apporter à la réalisation de l’Union FRATERNELLE entre tous les Français, et à la production de leur BONHEUR COMMUN ; nous ne l’importunerons pas davantage ; nous le laisserons à ses vieilles habitudes, et à ses anciennes préoccupations de coterie et de pure apparence dans lesquelles il n’y a rien pour l’Humanité’, rien pour la Patrie, rien pour les Prolétaires. Si, au contraire, ses aveux sont sincères, qu’il n’hésite donc plus à se déclarer hardiment pour la réalisation complète de la LIBERTÉ *pour tous*, de l’EGALITÉ *entre tous*, et de la FRATERNITÉ *envers tous*, – qu’il dénonce, sans détour, les privilèges de toute nature et de tout nom, comme la source principale des divisions et des déchirements parmi les Hommes, – qu’il s’engage courageusement à défendre et à propager la RÉPUBLIQUE FRATERNELLE *avec toutes ses conséquences*, – fidèle aux traditions évangéliques, qu’il cherche, avant tout, le Règne de Dieu et sa Justice sur la Terre, et, par conséquent qu’il poursuive, avant tout, l’abolition complète de toute domination de l’homme sur l’homme, de toute exploitation et de tout gouvernement de l’homme par l’homme, – qu’il demande sans relâche l’extinction complète du salariat et de la domesticité sous toutes les formes, – qu’il réclame pour chacun les garanties nécessaires à sa Dignité humaine et à sa Souveraineté personnelle, inaliénable et imprescriptible. Autrement nous aurons toujours de la peine à croire à sa sincérité, et nous ne pourrons jamais comprendre sa *Fusion MYSTIQUE* de toutes les classes de la Société actuelle, ni leur intime *Union*, ni leur *Solidarité*.

Nous attendons du *National* une explication catégorique à ce sujet. – Paris, ce 21 avril 1851.

De l'unité républicaine. – L'idée d'une Humanité supérieure à toutes les Nations, d'une Humanité, véritable corps social dont les Peuples seraient les divers organes, est acceptée aujourd'hui par tous les Républicains.

Cette idée entraîne comme conséquence :

1. La croyance à la Solidarité des Peuples ou organes de l'Humanité ;
2. La croyance à l'Association des Peuples ;
3. La croyance à l'Association des départements ou grandes circonscriptions territoriales au sein des Peuples.
4. La croyance à l'Association des Cantons au sein des Départements ;
5. La croyance à l'Association des Communes au sein des Cantons ;
6. La croyance à l'Association des Familles au sein des Communes.

S'il n'en était pas ainsi, comment les Familles, les Communes ou Familles de deuxième ordre, les Cantons ou Familles de troisième ordre, les Départements ou Familles de quatrième ordre, les Peuples ou Familles de cinquième ordre, pourraient-ils arriver à composer un tout, une UNITÉ, un grand CORPS SOCIAL, appelé Humanité ?

A. GUÉPIN.

SOUVERAINETÉ DIRECTE.

« Ce n'est pas seulement dans le vif des idées et dans la racine du droit que la SOUVERAINETÉ DIRECTE a sa force et sa raison d'être :

Les plus cruelles expériences ne nous ont-elles pas appris, depuis Février, que toute autre pratique était mortelle à la volonté collective, à la Souveraineté du Peuple, et n'en faisait qu'un mensonge, une dérision, au caprice des vertus, au hasard des événements.

Ainsi, la Constituante apparaît, d'abord, armée de tous les pouvoirs ; elle sort des grandes urnes du suffrage universel, presque adossées à la barricade d'une révolution. Les élus de ce grand sacre, les mandataires du souverain ont fait assaut de proclamations républicaines, sur tous les points du territoire, et le Peuple, en quittant la scène, les entend acclamer, à grands cris, son œuvre et ses espérances. – Nul doute, n'est-ce pas, qu'on aura cette fois le respect du droit victorieux et qu'on tiendra la religion du serment ?

Eh bien ! quelques jours se sont à peine écoulés, et la Constituante, qui *se sent* un POUVOIR, une AUTORITÉ SOUVERAINE, un GOUVERNEMENT, la Constituante a déjà proclamé l'état de siège, abrogé, supprimé toutes les formes tuléiaires de la justice légale, à l'endroit des citoyens suspects, porté sur la presse une main violente, et soumis toutes les libertés, tous les droits acquis ou naturels, à l'empire brutal de la force, à l'autocratie militaire,

C'est sous la loi de cette dictature sortie de ses peurs, c'est à l'ombre de ces faisceaux de guerre, qu'elle a discuté, qu'elle a voté plus tard sa Constitution républicaine, inscrivant, ainsi, comme une dérision suprême, les droits antérieurs et imprescriptibles de l'homme, en face de toutes les justices violées, et les titres du Souverain, au milieu de toutes les servitudes. – Et la législative, qu'a-t-elle fait, à son tour, de son mandat républicain ? Où sont les œuvres de liberté, d'économie, de grandeur et de prospérité nationales qu'avaient promises ses serments civiques ?

La législative a fait le siège de Rome. – un attentat contre un Peuple étranger et contre la Constitution ; – elle a fait la loi du 31 mai, le suffrage restreint, – un second attentat contre le droit éternel du Souverain qu'elle représente ; – elle a fait la loi de l'instruction publique, – un troisième attentat contre la philosophie, contre la science, contre la science tout entière !

Voilà ses actes, quelques-uns, du moins. Quant à ses intrigues, à ses menées, à ses insultes contré la République et la Révolution sa mère, elles sont flagrantes et de chaque jour, de chaque heure. Souvenez-vous des paroles de M. Rouher, et lisez le rapport sur la proposition Ségur d'Aguesseau ; vous y trouverez le mépris publié à pleines mains deversé sur

Février, sur ses cadavres ; et contre nos institutions, la haine, la vieille haine de Coblenz !.... »

C est ainsi que la *Voix du Proscrit* s'exprime sur la Souveraineté directe du Peuple.

Nous sommes d'accord sur les appréciations que fait cette feuille sur a Constituante et sur la Législative. Nous reconnaissons aussi que toute autre pratique que celle de la Souveraineté directe du Peuple est mortelle pour la Liberté. Nous ne contestons pas non plus que la Souveraineté du Peuple, quand elle n'est pas *directe*, n'est qu'un mensonge, une dérision. En un mot, nous adhérons complètement à la Souveraineté directe du Peuple. Nous la voulons cependant, non pas en belles phrases et en apparences séduisantes, mais en réalité avec toutes ses conséquences, et pratiquée dans tous les actes de la vie populaire. Nous la voulons *sincère* et *complète*. Nous la voulons *vivante*

et permanente. Nous la voulons, non pas illusoire et *mensongère*, mais effective, sans privilège pour personne, au profit de tout le monde.

Par cette raison, nous ne pouvons nous empêcher de faire observer ici que la Souveraineté du Peuple, pour être réellement *directe*, doit pouvoir s'exercer sans cesse, dans tous les actes de la vie, d'une manière complétée, et surtout de la façon la plus utile pour le Souverain.

Si la Souveraineté que le Peuple français a exercée par la Constituante ou qu'il voit exercer à son détriment par la Législative, n'est que fictive et mensongère, si elle n'est pas directe, il faut aussi avouer, si l'on est conséquent avec ce qu'on annonce vouloir, que celle qui est fixée, personnifiée et emprisonnée dans une constitution, dans un code ou dans une loi, n'est guère plus réelle, ni plus rationnelle, ni plus utile, ni plus directe.

Une Souveraineté directe, réelle, doit-elle ou peut-elle jamais se nier et s'anéantir elle même pour tout l'avenir ou pour un jour seulement ? Peut-elle s'abdiquer pour toujours ou pour un temps limité, par respect pour une phrase sacrée ou pour une formule mystique, au pi ont ri un chiffon de papier ? Ne serait-ce pas de lidolàrie la plus dégradante et du mysticisme le plus ridicule ?

En vérité, si notre Souveraineté devait, ou si elle pouvait jamais suspendre son exercice et son existence en faveur d'une loi ou d'une constitution, ne serait-il pas moins déraisonnable, moins absurde, et surtout moins dangereux de la transmettre ou de la déléguer à une Assemblée, à une Famille, ou à une personne qui mériterait cette confiance ?

Un être intelligent et sympathique ne peut-il pas nous donner plus de garantie qu'un être inanimé, qu'une lettre morte ?

Si nous en étions réellement réduits à chercher là notre salut, il faudrait vraiment désespérer de l'intelligence humaine et de tous les efforts des hommes. Mais dans ce cas, les lois écrites elles-mêmes, quelles garanties pourraient-elles nous offrir, puisqu'elles seraient faites par les hommes ?

Il faut donc que *la Voix du Proscrit* rabatte un peu du prix trop élevé de sa panacée, et surtout qu'elle ne s'égare pas dans la confusion qu'elle fait entre la Souveraineté directe et le Gouvernement direct du Peuple : deux objets bien distincts dans leur origine, dans leur application et dans leurs effets.

Nous venons de nous occuper seulement de la Souveraineté directe du Peuple.

Paris, le 5 mars 1851.

Vive la France !.... – La Nation française, dit-on, est ingouvernable. Elle en a parfaitement raison ; car elle veut jouir pleinement de sa SOUVERAINETÉ : elle désire avoir des Serviteurs, et repousse toutes sortes de maîtres !

Le premier caractère du Serviteur, c'est qu'il est appelé ou admis au service, selon le bon plaisir de son Maître, et qu'il peut, *à tout moment*, être renvoyé de la même manière.

Révision par le Peuple et pour le Peuple.

Le Peuple est fatigué des idoles, et il ne veut plus, sous aucun nom, sous aucun masque, avoir rien qui ressemble à des maîtres. (POIRIER)

Une RÉVISION qui rendrait à la Souveraineté du Peuple toute son indépendance et toute sa puissance, aucun parti n'aurait le pouvoir de l'empêcher, aucune volonté n'aurait la force de l'ajourner !....

La loi vivante, la véritable loi. c'est le droit.
(A. DELAGUÉRONNIÈRE.)

« On ne nous croirait pas peut-être si nous n'apportions nos preuves, tant la chose est étrange et inattendue.

Laissons donc parler le *Constitutionnel* lui-même :

Qu'est-ce, en effet, dit-il, qu'une Constitution dans une Re'pu-blique ? Qu'a-t-elle le droit de faire et que fait-elle ? Elle règle la forme du gouvernement et les attributions des pouvoirs publics. Mais est-ce qu'elle peut engager la Nation elle-même, pour qui elle est une GARANTIE et non un FREIN ? Une telle Constitution n'a pas, comme les chartes monarchiques, le caractère d'un contrat entre son roi et ses sujets. Elle ne peut-être un contrat de la Nation avec elle-même. *Un Peuple pas plus qu'un individu ne saurait s'engager envers soi-même.* Aussi l'art. 1^{er} de cette Constitution dit-il que *la Souveraineté réside dans l'universalité des Français et qu'elle est inaliénable et imprescriptible.* Imprescriptible et inaliénable, cette Souveraineté peut donc CHANGER QUAND ELLE VEUT SES INSTI-TUTIOÎS ? Ses mandataires qui ne sauraient *supprimer son droit* à cet égard *ne sauraient davantage le suspendre.* Sans quoi il y aurait un temps pendant lequel la Souveraineté imprescriptible se trouverait prescrite et la Souveraineté inaliénable se trouverait aliénée. »

« Il est impossible d'établir par de meilleures raisons le droit de la SOUVERAINETÉ ABSOLUE. Nous croyons, en effet, que les esprits les

plus radicaux, et notamment Robespierre, dont le *Constitutionnel* invoque le témoignage dans le même article auquel nous venons d'emprunter cette curieuse citation, n'a jamais été plus affirmatif et plus hardi dans son dogmatisme républicain. Il faut que la logique soit bien irrésistible, pour entraîner ainsi ceux qui en remontaient la pente avec le plus de vigueur et de résolution.

Le *Constitutionnel* vient de rompre par cet article le dernier fil qui l'attachait encore aux coups d'Etat. Dans sa passion si nouvelle pour le droit, pour le droit absolu, il renie jusqu'aux contrats qui peuvent le gêner, l'entraver, le limiter. Il s'écrie à son tour : *Plus de Constitutions !.....* Cela est au moins curieux, et vaut la peine qu'on le remarque. Pour notre part, nous le constatons, comme un symptôme grave du travail qui se fait dans les esprits à l'approche de l'épreuve de 1852, et nous donnons acte publiquement, au *Constitutionnel* de son adhésion aux principes suivants :

1. La Souveraineté réside dans l'universalité du Peuple français ; elle est *inaliénable* et *imprescriptible* ;
2. Les Constitutions ne peuvent gêner en rien l'exercice de cette Souveraineté. Elles ne sont pas un *frein* ; elles sont une *garantie*. Elles ne sont pas faites contre les Peuples pour les contenir, mais contre les Gouvernements pour les retenir ;
3. La Souveraineté du Peuple est *toujours vivante* ; elle peut *toujours reprendre* la délégation qu'elle a consentie. Ses mandataires ne seraient pas plus fondés à suspendre son droit qu'à le supprimer ;
4. Tout acte de la Souveraineté législative contre la Souveraineté nationale est une *usurpation* et un *crime* ;
5. Le Peuple est *seul arbitre suprême* de toutes les difficultés qui se produisent, de tous les conflits qui s'élèvent. Tout contrat qu'il a fait avec lui-même, n'a de valeur que celui qu'il veut bien leur reconnaître. Il domine la Constitution qu'il a écrite, comme la Constitution domine les pouvoirs qu'elle a produits

La solution nouvelle du *Constitutionnel* n'a qu'une base, la *Souveraineté absolue*, s'élevant au-dessus de la *Souveraineté écrite* et par conséquent de la *Souveraineté législative* qui en découle..., .

Souveraineté *absolue* du Peuple, Souveraineté *écrite* des Constitutions, Souveraineté *usurpée* des Assemblées : tels sont les trois termes qui se présentent. Il faut choisir.

La Souveraineté *absolue*, c'est le DROIT VIVANT, inaltérable, dominant toutes les interprétations, toutes les délégations, tous les contrats.

La Souveraineté *écrite*, c'est le contrat au-dessus du droit dont il est l'expression.

La Souveraineté *législative*, c'est le mandataire au-dessus du mandant ; c'est la convention.

Par la première, c'est-à-dire par la Souveraineté absolue, on arrive à la RÉPUBLIQUE RÉELLE, à la République qui est la volonté et la raison du Peuple en action.

Par la seconde, c'est-à-dire par la Souveraineté écrite, on arrive à la RÉPUBLIQUE FORMALISTE, à celle qui s'enferme dans les textes, au lieu de s'épanouir dans le droit.

Par la troisième enfin, c'est-à-dire par la Souveraineté législative, on tombe dans la TVRANNIE ET DANS LE COMITÉ DE SALUT PUBLIC.

Le *Constitutionnel* choisit la première de ces Souverainetés à l'exclusion de la seconde et de la troisième. Il est pour le *droit vivant* et *permanent* du Peuple, au-dessus du *droit accidentel* et *délégué* des Constitutions et des Assemblées. Soit !....

Ce n'est pas nous qui redouterons jamais la Souveraineté du Peuple. Ce n'est pas nous qui hésiterons à l'affranchir et à la dégager, même des *entraves légales*, et cela par cette raison supérieure, que la LOI VIVANTE, LA VÉRITABLE LOI, C'EST LE DROIT.....

Avec le suffrage universel, nous aurons toujours *la meilleure* et *la plus inviolable* des CONSTITUTIONS, celle qui est écrite dans la **conscience** et dans la **raison de chacun de nous** !.... »

C'est ainsi que s'exprime *la Presse* sur la nouvelle SOLUTION laborieusement trouvée par les docteurs de l'Elysée.

C'est un hommage involontaire-rendu aux principes républicains.

Nous sommes bien aises de constater, à cette occasion, le progrès immense qui vient de s'opérer dans tous les esprits, et qui entraîne même les plus rétrogrades.

La Vérité se fait jour, même au milieu de la plus grande corruption et des plus grandes ténèbres.

C'est ici le cas de dire avec l'Evangile que des pierres même, Dieu peut faire naître des défefiseurs de sa Justice.

Pendant que les Démocrates en vogue se taisent ou biaisent, n'osant toucher à certaines questions graves, de crainte de compromettre leur fragile popularité, les enfants perdus de la Révolution, comme les gamins de Paris le jour d'une insurrection, se jettent hardiment en avant, pour planter aux sommets les plus élevés le drapeau rouge, le drapeau de la liberté, signe du triomphe de la cause populaire, longtemps méconnue et outragée.

Nous acceptons de tout notre cœur la Souveraineté du Peuple imprescriptible et inaliénable.

Nous l'acceptons dans les termes posés par le *Constitutionnel* avec toutes les conséquences déterminées par *la Presse*.

Nous la voulons *vivante, réelle, permanente*, et aussi *complète* que possible.

Nous cherchons à la rendre puissante et efficace dans chaque individu, selon la mesure évangélique, en l'étendant jusqu'aux dernières limites de cette Souveraineté dont jouissent les Koiset les Pontifes.

Nous demandons qu'elle soit appliquée, non Seulement à l'abrogation de la *Constitution*, mais aussi à l'abolition de toutes les *Lois* sans aucune exception, à la destruction radicale de tous les *privilèges*, et à la RÉVOCABILITÉ INSTANTANÉE de tous les fonctionnaires publics, depuis le garde-champêtre jusqu'au président de la République, et depuis le marguillier jusqu'au pape. (*Pag. 79 et 80.*)

Par la volonté de la Nature, en vertu de notre libre arbitre, à titre d'Enfants de Dieu et de frères, nous sommes tous Souverains, tous Rois et Pontifes ; mais point de privilège pour personne, sous aucune forme, sous aucun prétexte, pas même sous prétexte de salut public, pas même pour 24 heures !.....

Nous reconnaissons aussi que toutes les constitutions, toutes les lois, toutes les autorités sont non-avenues contre notre Souveraineté royale et pontificale, qui est imprescriptible et inaliénable, et qui est au-dessus de tous les contrats, de toutes les conventions, de tous les engagements, de tous les vœux et de tous les serments qui pourraient l'anéantir, la restreindre ou la frauder.

Nous formons aussi les vœux les plus ardents pour que la **conscience** et la **raison** de **chacun** de nous, garanties contre les illusions et les erreurs, par notre union intime avec la SOCIÉTÉ FRATERNELLE, soient notre unique constitution, notre inviolable loi, notre véritable autorité, notre suprême arbitre qui doit nous conseiller, nous guider, et nous commander dans nos efforts pour réaliser le Règne de Dieu sur la Terre.

Que le mysticisme démocratique s'amuse à forger des constitutions, des lois, des autorités et des fonctions, pour réaliser la Souveraineté du Peuple, sans se préoccuper nullement des moyens d'assurer pleinement aux individus l'exercice de leur Souveraineté royale et pontificale !.^... Pour nous, il ne nous est pas moins difficile de comprendre l'impénétrable mystère de la Souveraineté du Peuple où les individus ne sont pas véritablement Souverains, que les mystères de ce christianisme de mensonge, d'imposture et de fraude, qui, pour sauver les Chrétiens, les fait brûler vifs, ou les martyrise d'une autre manière équivalente.

Que nous soyons asservis par un malfaiteur, par un ennemi, par un maître, par un ami, par une faction, par une constitution, par une loi, par un contrat, par un vœu ou par la misère, l'effet en sera toujours le même. Nous devons donc repousser et combattre toute sorte d'assujétissement de quelque part qu'il nous vienne.

Que nous soyons tués dans notre corps, dans notre esprit ou dans notre volonté par un empoisonnement, par une imposture, par un préjugé ou même par notre propre ignorance, nos actes s'en ressentiront toujours de la même manière. Nous devons donc rechercher les moyens de nous perfectionner, et de nous assurer les voies les plus faciles qui nous conduisent infailliblement au salut commun impérissable.

C'est en exerçant notre libre arbitre, notre Souveraineté, dans les limites de nos connaissances et de notre conscience, que nous développons nos

facultés au plus haut point, et que nous nous perfectionnons le plus sous tous les rapports.

C'est en agissant toujours selon notre spontanéité que nous parvenons à produire en nous la plus grande puissance physique, intellectuelle et morale, et à nous rendre le plus utiles à la Patrie et à l'Humanité. Voyez les héros du Christianisme primitif : *sans autres stimulants et sans autres appuis que leur CONSCIENCE et les CONSEILS dévoués de leurs Amis*, ils déploierent un tel courage et une telle force morale dans l'accomplissement de leur devoir, que tous les artifices du Paganisme, toute sa puissance, et tous ses raffinements de cruauté et de corruption, ne purent triompher même des convictions des filles chrétiennes !

Ah !, païens modernes, que vous êtes aveugles ou hypocrites, quand vous prétendez, avec tant de persistance, que le Communisme est prive de toute émulation, – qu'il étouffe dans son germe tout progrès, tout perfectionnement ! Le Communisme manque, dites-vous, de ces stimulants que vous vous plaisez à voir dans la corruption, – dans les récompenses matérielles, – dans la rétribution selon le capital, le talent et le travail. En vérité, vous n'êtes pas encore Chrétiens, et vous ne connaissez pas l'histoire du Christianisme. Vous appartenez à cette race d'idolâtres et d'impies dont Daniel, prophète, disait qu'ils croyaient pouvoir adorer Dieu avec de l'or et de l'argent.

Mais revenons à notre sujet.

Si nous sommes réellement jaloux de notre dignité d'Enfants de Dieu et de notre Souveraineté, nous devons donc la défendre et l'exercer, *dans toute la plénitude de nos connaissances et de notre conscience*, au moins autant que le font les Rois et les Papes. Car, si l'exercice de notre Souveraineté individuelle peut présenter quelques inconvénients, l'exercice de la Souveraineté des Rois et des Papes dont la dépravation et la perversité n'est plus un doute, doit nécessairement avoir des conséquences beaucoup plus fâcheuses.

Pourquoi donc nos législateurs et nos sauveurs idolâtres aiment-ils mieux voir s'exercer une Souveraineté d'usurpation, d'oppression, de privilège, d'astuce, d'imposture, de fraude ou de corruption, que celle de Liberté, d'Égalité, de Fraternité et d'Unité ? Ah ! ce sont des loups couverts de

peaux d'agneaux ! Apprenez donc, ô Prolétaires, à les juger selon leurs œuvres !.....

Paris, ce 27 mars 1851.

Gouvernement direct et universel.

N'est-il pas écrit dans l'ancienne loi que nous sommes des dieux ?.... Notre Père et nous, nous sommes une même chose.

(*Evang. de Jean*, 10 ; 30, 34.)

Pouvons-nous, devons-nous nous laisser éternellement gouverner comme des troupeaux d'animaux, asservis et exploités par leurs maîtres ?

Qui, parmi les mortels, pourrait légitimement nous imposer son autorité ? Qui peut prétendre avoir les qualités nécessaires pour nous gouverner selon notre dignité d'Enfants de Dieu, selon notre divine destinée, et au profit de la gloire et du bonheur impérissable de l'Humanité ?

C'est donc avec raison qu'on soulève depuis quelque temps la question du *Gouvernement direct et universel du Peuple par le Peuple*.

Mais, malheureusement, dans cette question, on confond sans cesse des idées qui doivent toujours rester distinctes, et, par conséquent, au lieu d'une SOLUTION satisfaisante, on ne propose qu'une opinion plus ou moins supérieure aux préjugés qui nous dominent et qui font tout notre malheur.

Ne doit-on pas toujours distinguer la *Souveraineté* et le *Gouvernement* ? Les conditions de l'une ne sont-elles pas tout-à-fait différentes de celles de l'autre ? Est-ce la même chose *régner* et *gouverner* ? Tous les Princes souverains savent-ils gouverner, le peuvent-ils, et gouvernent-ils réellement ? Les Princes perdent-ils la qualité de Souverains parce qu'ils ne gouvernent pas par eux-mêmes, mais par leurs ministres ? Pourquoi n'en

serait-il pas de même avec le Peuple ? Pourquoi le Peuple ne pourrait-il pas aussi avoir ses Ministres, ses Serviteurs ?

Un Prince qui, par sa qualité de Souverain, est complètement affranchi de tout souci de gouvernement, est-il au moins obligé de préparer sa nourriture, de faire ses habits, ses meubles, de construire ses palais, ou de se traiter lui-même étant malade, etc., etc.? Le Peuple ne pourrait-il pas se dispenser d'une seule de ces obligations, sans rien perdre de sa Souveraineté ?

Pourquoi certains sauveurs cherchent-ils à imposer au Peuple ce qui n'est jamais imposé aux Princes souverains, parmi lesquels les femmes et même les mineurs peuvent souvent jouir pleinement de leur Souveraineté ?

S'il n'est pas indispensable, pour conserver sa Souveraineté, de savoir se guérir, ou de se gouverner soi-même en cas de maladie, pourquoi le serait-il, quand il s'agit de se gouverner sous le rapport moral, politique ou industriel ?

Sans doute, il -serait très-désirable que chacun sût et pût se suffire à soi-même en toutes circonstances ; mais, dans une Société véritablement fraternelle, tous les hommes ne se suppléent-ils pas les uns les autres, ne se complètent-ils pas mutuellement ? Ne sommes nous pas tous Frères de la même Famille, solidaires en tout, pour nous entr'aider mutuellement, aux conditions égalitaires, de manière que notre spontanéité et notre souveraineté soient parfaitement respectées ?

Si tout le monde devait gouverner directement, non-seulement soi-même. mais encore toute la Société à laquelle il appartient ; si chacun devait directement décider et légiférer, non-seulement sur ce qu'il y a de plus nécessaire à sa propre conservation, à son perfectionnement et à son bonheur, mais aussi sur les besoins et les convenances de toute la Patrie ; pourquoi ne devrait-il pas, avec beaucoup plus de raison, se faire directement, par lui-même, tout ce dont il a besoin pour son existence et pour ses plaisirs ?

Serait-il par hasard plus aisé de traiter les affaires sociales et de résoudre les problèmes les plus difficiles et les plus compliqués, que d'être son propre cuisinier, tailleur, horloger, médecin, etc.?.... En vérité, il est presque honteux d'avoir à traiter ces questions.

Cependant, depuis quelque temps, on insiste plus que jamais sur le *Gouvernement direct et universel du Peuple par le Peuple* ; on le donne comme une nouvelle découverte, dernièrement faite en Allemagne ; on le propose comme une heureuse SOLUTION du problème social ; et, en outre, comme pour renchérir sur ce moyen, on veut que chacun prononce, par *oui* ou par *non*, sur toutes les questions importantes qui intéressent toute la Société.

Pourquoi ne pourrait-on pas, par les mêmes motifs, soumettre à la décision de l'universalité des Citoyens, au vote de *oui* ou *non*, toutes les questions de chimie, de physique, d'astronomie, de médecine, etc., qui sont mille fois plus accessibles à notre étude, à notre intelligence, que les questions de la vie sociale et humanitaire ?

Pourquoi l'Armée ne pourrait-elle pas aussi décider par un vote direct et universel, *oui* ou *non*, sur toutes les questions qui sont aujourd'hui de la compétence du Général en chef et de son Conseil ? Un tel procédé perfectionnerait-il l'art militaire et l'action des Armées ?

N'est-ce pas une illusion ou une tentation habilement dirigée contre le Peuple, que de vouloir lui faire décider, sous le prétexte de sa Souveraineté, des questions qu'il n'a jamais pu étudier et qui sont complètement en dehors de ses connaissances et de sa conscience ? Est-ce l'effet de l'ironie, de la légèreté ou de l'ignorance des sauveurs du Peuple ? Pourquoi vouloir le faire agir en dehors de la sphère de ses connaissances, de ses convictions, de son idéal, de ses moyens où ses actes inconscients, dirigés et exploités par d'habiles maîtres, ne peuvent produire pour lui que ténèbres, illusions, déceptions, asservissement et misère ? Est-ce de cette manière qu'on entend lui assurer l'exercice de sa Souveraineté ?

Est-il quelque chose de plus commode pour les intrigants et les roués, que de mettre en agitation stérile tout le Peuple, pour lui faire vainement poursuivre les questions et les solutions qui se trouvent tout-à-fait en dehors de sa portée ? Une fois fatigué par d'inutiles recherches et par d'impuissants efforts, le Peuple se dégoûte facilement des hommes et des choses, et se trouve forcé, dans son embarras extrême, d'accepter ce que ses adroits sauveurs ont préparé de longue main pour l'asservir et le perdre.

Constatons donc, pour le moment, que le moindre défaut du *Gouvernement direct et universel du Peuple par le Peuple*, c'est de nous provoquer à décider et à agir en dehors de nos connaissances et de notre conscience, ce qui ne peut produire que des mécomptes et des – malheurs.

Constatons qu'un tel Gouvernement, essentiellement impuissant pour le bien, est le plus commode pour les intrigants, – le plus recherché par les ambitieux, cupides ou affamés, – et le plus favorable à l'accomplissement de leurs projets fratricides.

Constatons ensuite que le Gouvernement direct et universel, tel qu'on l'entend généralement et qu'on nous le recommande, est contraire à *l'économie de la création*, à *l'économie de ressort*, laquelle cependant constitue l'un des premiers caractères de toutes les œuvres de la Providence, et de tous nos actes conformes aux lois de la Nature. En effet, pour résoudre un problème quelconque, faut-il appeler le concours de ceux qui ne peuvent rien y apporter, surtout quand il s'agit de mettre en mouvement toute une Nation comme la France ? Ne devons-nous pas rendre compte à Dieu même d'une seule parole inutile ?.... Ou tous sont également capables de résoudre la question posée, ou non. Dans le premier cas, un seul peut s'en acquitter aussi bien que tous ; dans le cas contraire, le concours des moins capables est superflu, stérile, et ne peut produire que des embarras et des entraves.

Constatons de plus que chaque Gouvernement de cette espèce, tout en réduisant la Direction de la Société à *la plus inconscients passivité*, a pour effet inévitable une *uniformité monstrueuse* qui pèse d'une manière insupportable sur tous les membres de la Société, – viole l'éternelle loi de la VIE qui se manifeste toujours par la *diversité* que nous retrouvons partout dans la Nature, – et rend toute application impossible de cette règle providentielle et humanitaire : *à chacun seion ses besoins, de chacun selon ses moyens*.

Constatons en outre que ce Gouvernement donne à chacun la faculté d'exercer sa Souveraineté par sa domination indirecte et collective sur les autres, et le rend impuissant ou faible à se défendre et à se protéger soi-même. La plus dangereuse organisation sociale, pour la dignité et la souveraineté individuelles, est celle où chacun, isolé, en face de toute la

Société organisée et armée, se trouve réduit à ses propres forces et livré à la merci de l'action et de la providence gouvernementales

Constatons encore que le Gouvernement direct et universel du Peuple par le Peuple, est *absurde*, non-seulement dans ses conséquences éloignées, mais dans son application immédiate. Car, s'il était vrai, conforme aux lois de la Nature, il conviendrait également à la plus petite Commune et à l'Humanité entière. Or, il suffit de vouloir seulement l'étendre à toute l'Europe, pour en apercevoir l'impossibilité et la monstruosité.

Constatons enfin qu'un tel Gouvernement, tout en respectant en apparence la Souveraineté du Peuple, l'escamote réellement et l'anéantit. N'est-ce pas en effet une ironie sanglante que de nous appeler à décider souverainement des questions que nous ne comprenons guère, ou dont nous ne pouvons ou ne voulons pas nous occuper ? Ne sommes nous pas réduits à la PASSIVITÉ OU plutôt au NÉANT, quand nous sommes ramenés à choisir entre deux négations de notre conscience et de notre volonté ? N'est-ce pas de la même façon qu'on a jusqu'aujourd'hui pratiqué le suffrage universel ? Les vrais Souverains n'exercent-ils pas tout autrement leurs droits ?

Constatons après tout que ce gouvernement qu'on se plaît d'appeler *direct* n'est rien moins que direct. Car, sous ce régime d'escamotage et d'asservissement uniforme et universel, aucun Département, aucun Arrondissement, aucun Canton, aucune Commune, ni personne enfin, ne peut se gouverner par lui-même, selon sa conscience, ses moyens et ses besoins, mais chacun est très indirectement gouverné par une collectivité confuse qui ne le connaît pas, qui ne peut sentir ni apprécier ses besoins, et qui de sa nature n'a ni cœur, ni conscience, ni affection pour personne. Appliquez cette panacée à toute l'Europe, et le Lapon aura à décider sur le sort de l'Italien, et le Turc aura à régler la vie du Français. L'absurde saute aux yeux !....

Pourquoi chacun dans les bornes de ses connaissances, de sa conscience, de ses besoins, de sa spontanéité et de ses relations affectueuses et intimes, ne pourrait-il pas directement exercer lui-même sa Souveraineté, comme il le voudrait, comme il l'entendrait et comme il le pourrait, sans d'autres

règles ni limites que celles que peuvent déterminer à tout moment *ses relations libres, égalitaires et fraternelles* avec les autres, ses PAIRS ?

Pourquoi le Peuple ne pourrait-il pas parfaitement jouir aussi de sa Souveraineté, dont ils ne saurait jamais abuser au même point que les Princes, toujours corrompus et dépravés, toujours dangereux aux autres hommes ?

Le gouvernement direct et universel, tel qu'on nous le propose, c'est du tâtonnement perpétuel et universel, du tâtonnement des aveugles sans connaissances, sans foi, sans conscience, qui ignorent le vrai, le juste, l'utile et même le nécessaire. On s'en occupe ardemment parce qu'on cherche à parer les inconvénients auxquels est exposé tout Peuple qui nomme ses mandataires sans pouvoir les remplacer *à tout moment* par des meilleurs, ni même révoquer leur mandat dès l'instant qu'ils en abusent.

On prétend que ce gouvernement est *l'exercice réel* de la Souveraineté *vivante* du Peuple. En vérité, les termes dont on se sert dans cette discussion perdent leur signification, et en expriment souvent une tout-à-fait opposée.

En effet, si la Souveraineté du Peuple est *vivante*, elle est *permanente* et *mobile* comme la vie, autrement elle ne saurait être *vivante*.

Si la Souveraineté du Peuple est réellement *vivante*, elle ne doit se déléguer dans aucun cas, par aucune raison, sous aucun prétexte et sous aucune forme, pas même sous la forme d'une loi, pas même pour vingt-quatre heures.

Si le Peuple est véritablement Souverain, comment pourrait-il cesser de l'être demain par sa volonté d'aujourd'hui, ou aujourd'hui par sa volonté d'hier ?

Si je suis effectivement Souverain, comment peut-on m'imposer n'importe quelle loi ou n'importe quelle règle que ma Raison repousse, que ma Conscience désapprouve, et qui ne me convient sous aucun rapport ?

Si l'on peut m'imposer une loi contraire à ma raison, à ma conscience et à mes intérêts, pourquoi ne pourrait-on en faire autant à tous les autres Citoyens et asservir tout le Peuple ?

Et comment propose t-on au Peuple d'exercer son Gouvernement direct ? – On ne le croirait pas sans en avoir des preuves trop nombreuses : c'est en votant seulement par *oui* ou *non*, à la majorité des voix. N'est-ce

pas réduire ainsi le Peuple à la passivité d'un esclave à qui on ne laisserait d'autre choix que d'être fustigé ou d'être fouetté ? Est-ce que le nombre de voix peut jamais déterminer la Vérité et la Justice ? Et qu'est-ce qu'une loi sans Vérité et sans Justice ? De quelle autorité peut être pour moi la loi escamotée à votre Majorité, si elle n'est pas approuvée par ma Raison et sanctionnée par ma Conscience ? Sous le régime du Gouvernement direct, les lois n'auraient-elles non plus d'autre sanction que celle du nombre et de la force ?

Supposons cependant pour un instant que les lois volées ainsi par la Majorité soient vraies et sacrées pour elle, non seulement le jour du vote, mais demain et après-demain ; à quel titre la Minorité devrait-elle les accepter et s'y soumettre ?.... Ne serait-ce pas une dérision que, sous le régime du Gouvernement direct, la Minorité ne put se gouverner directement elle-même ?.... Ne serait-ce pas une contradiction flagrante dans les termes même du problème ?.....

Finissons-en avec toutes les contradictions et toutes les monstruosité de ce fameux Gouvernement ; ce serait trop long et trop difficile de vouloir les énumérer toutes !..... Contentons-nous pour le moment de les résumer dans cette seule observation que c'est un système des plus vicieux, des plus compliqués, des plus propres à perpétuer le mécon-tentement, la division et l'agitation, et à paralyser la véritable action et la vie.

Mais, nous demandera-t-on peut-être, de quelle nature sera donc le Gouvernement du Peuple, s'il ne peut pas être direct et universel ? Le Peuple pourra-t-il jamais se passer de tout Gouvernement, de toute Direction ? – Sans doute, c'est la première nécessité de toute Société que d'être bien conseillée et convenablement dirigée. L'existence et la vie des Peuples ne se manifestent que par l'ensemble élan l'action, par la communauté d'efforts. Il n'en résulte cependant nullement que la Direction, la Gérance des Nations doive différer de tous les autres services dont le Peuple a besoin pour conserver sa dignité de Souverain, et pour se procurer toutes les jouissances, tout le bonheur possible. Le Peuple, en Souverain autocrate, aura donc dans chaque Commune, dans chaque Canton, Arrondissement, Département, etc., les Ministres, les Serviteurs qu'il

appellera à son service, les conservera et les renverra, lui-même et lui seul, selon sa volonté et même selon ses caprices.

Paris, le 18 janvier 1851.

Opinion de Louis Blanc

SUR LE GOUVERNEMENT DIRECT.

De ce que, dans une Démocratie, le plus grand nombre doit, comme dit Montesquieu, *faire par lui-même tout ce qu'il peut faire*, s'ensuit-il que ce qu'il ne ferait pas bien, il doive le faire aussi ? De ce que vous êtes parfaitement capable de choisir l'avocat qui plaidera le mieux votre cause, s'ensuit-il que vous soyez capable de la plaider mieux que personne ? Et de votre aptitude à discerner le mérite de qui peut vous être utile, tirerez-vous la conclusion que vous devez vous passer de ses services ?

Qu'on ne se méprenne donc point sur nos paroles ! Nous voulons le suffrage universel ; nous le voulons plus que jamais, malgré ses récentes erreurs, et avec la même ardeur de conviction qui nous animait lorsque, il y a quinze ans, nous commencions à unir notre voix à celles qui en proclamaient l'excellence ; seulement nous le voulons exercé d'une manière vraie et qui n'ait rien de de'risoire ; nous le voulons appliqué à la solution des questions qui sont de la compétence de tous ; nous le voulons appliqué à l'élection des mandataires du Peuple, c'est-à-dire au choix volontaire et libre du plus petit nombre par le plus grand, c'est-à-dire à la désignation solennelle :

Des plus DÉVOUÉS, pour faire ce qui exige le plus de dévouement ;

Des plus DIGNES, pour faire ce qui exige le plus de vertu ;

Des plus CAPABLES, pour faire ce qui exige le plus de capacité.

Mais qu'on pousse le suffrage universel jusqu'à l'impossible, jusqu'à l'absurde, sous prétexte de le féconder ; mais que, sous prétexte d'abolir l'autorité, on conserve l'autorité de l'ignorance sur l'instruction, – des préjugés sur les vérités nouvelles, – de l'esprit de routine sur l'esprit de progrès, – des ténèbres sur la lumière ; mais qu'on vienne appeler

Gouvernement direct du Peuple par lui-même ce qui n'est que le *Gouvernement direct d'une partie du Peuple par une autre partie*, et ce qui pourra n'être, en telle circonstance donnée, que le *Gouvernement direct de la majorité moins un par la minorité plus un....* voilà ce qui révolte notre raison, voilà ce que nous repoussons de toutes les forces de notre conscience !

(Extrait de la brochure : PLUS DE GIRONDINS.)

Opinion de Lamartine

SUR LE MÊME SUJET.

Les MULTITUDES *ne sont pas aptes* à délibérer sur les CHOSES, mais sur les HOMMES. La *nécessité* et l'*honneur* des Peuples libres ont toujours été de choisir dans le grand nombre le petit nombre d'hommes *les plus probes, les plus éclairés, les plus versés dans la connaissance des intérêts généraux* de la Nation par leur aptitude, leurs études, leur situation, leur expérience, et de les faire sortir avec un mandat de la foule, pour penser, délibérer, agir, pouvoir au nom de tous et former ainsi le Conseil, le Gouvernement, la tête réfléchissante, l'intelligence, la science et la volonté de la Nation. La Nature nous en a donné le type dans l'organisation physique et morale de l'homme, MODÈLE *de toute organisation* dans les Nations et dans l'Humanité. Les membres produisent la tête et lui prêtent leurs forces, lui donnent leur mandat, et la tête pense et gouverne par les membres et pour les membres. Laissons les folies et *suivons la Nature, elle enseigne tout, même le Gouvernement.*

(Extrait du journal le Pays, du 20 mai 1851.)

Gouvernement naturel ou providentiel.

O hommes, apprenez donc à vivre en vrais Enfants de Dieu, en vrais Souverains ! Ne vous soumettez à aucune Autorité humaine, à aucun Gouvernemeut humain, car c'est l'unique source de tous vos malheurs et de toutes vos misères !

L'Evangile nous recommande de ne nous soumettre passivement à l'autorité, au gouvernement d'aucun homme, d'aucun parti, d'aucune caste, mais de rechercher *avant tout* rétablissement du Règne de Dieu et de sa Justice sur la terre. Pouvons-nous avoir de meilleures raisons que celles du Christ pour soutenir le contraire ?..... Si nous en avons, pourquoi ne sont-elles pas appuyées par l'expérience, par le bonheur du Genre humain ou au moins par celui d'une seule Commune sur toute la Terre ?.....

Nous admettons facilement la Souveraineté du Peuple, pourquoi donc ne persistons-nous pas à vouloir vivre *tous* en véritables Souverains ? Le Peuple peut-il être considéré comme Souverain, quand ses membres sont asservis et plongés dans la misère ? Pourquoi ce mensonge perpétuel, d'appeler le Peuple SOUVERAIN et de le traiter toujours en *esclave* ou en *mineur* ?....

Que nous soyons spoliés et opprimés par des brigands couronnés ou far des princes de grands chemins, par une majorité ou même par unanimité, soit d'un parlement corrompu, soit d'une société mal organisée, l'effet en sera toujours le même. Notre âme se révolte contre toute domination, contre toute injustice, même contre celle qu'on veut exercer sur nous au nom de Dieu. Elle nous paraît d'autant plus odieuse et insupportable qu'on cherche à lui donner une sanction plus sacrée.

Le Christ donnait d'admirables leçons au Peuple, lorsque, sans aucun égard aux personnes, il saisissait toutes les occasions pour frapper de son irrévocable condamnation toutes les classes de dominateurs et d'exploiteurs. Il les désignait, ces classes, sous les noms de faux-christ, de

faux-prophètes, de docteurs de la loi, de scribes, de prêtres, de riches, de pharisiens (*libéraux juifs*) et de saducéens (*gens de cour et de pouvoir*).

Mais ce sont toujours principalement des scribes et des prêtres qui imposent aux hommes leur propre ignorance, leurs préjugés, leurs passions, leurs intérêts et leur volonté, ou sanctionnent la domination de ceux qui les paient, en faisant croire qu'ils agissent ainsi au nom de Dieu, de la Raison ou de la Science.

Le gouvernement de prêtres ou de toute autre caste quelconque ne doit jamais être qualifié de Gouvernement de Dieu ; car c'est toujours un *gouvernement humain*. Le Tout-Puissant n'a point besoin de substituts ni d'intermédiaires entre lui et ses Enfants.

Le Gouvernement de Dieu exclut absolument toute domination, toute autorité de l'homme sur l'homme, tout gouvernement de l'homme par l'homme.

L'Evangile nous transmet ce principe sous la forme du commandement : *Dieu seul tu serviras, à lui seul tu obéiras, et lui seul tu adoreras : on ne peut pas servir deux maîtres à la fois !...*

Tous ceux donc qui agissent contrairement à ce principe, fussent-ils mille fois baptisés, ne sont nullement Chrétiens, mais ce sont des païens, des barbares, des idolâtres, qui subissent ignominieusement toutes les conséquences de leur idolâtrie.

Il faut n'avoir aucune notion du Christianisme, aucun sentiment évangélique pour oser nier que le Christ a positivement annoncé qu'il est venu au monde pour abolir à jamais la domination et l'autorité des prêtres et des autres castes privilégiées. Il les a personnifiés, par Satan, et les a frappés d'un unalhême qui pèsera sur eux éternellement. Pour eux, l'unique moyen de réhabilitation et de sanctification, c'est de fraterniser sincèrement avec le Peuple et d'obtenir l'honneur d'être appelés par lui à le servir. Les premiers doivent se faire les derniers : et ce sera l'ORDRE selon la Justice du Règne de Dieu !....

Les sectes chrétiennes qui admettent des rois, des prêtres et d'autres castes de dominateurs et de gouvernants, n'ont rien de chrétien que le nom. Selon l'Evangile, tous les VRAIS-CHRÉTIENS sont eux-mêmes Rois et PRÊTRES, et ils ne sauraient, dans aucun cas, relever que de Dieu seul.

De toutes les sectes chrétiennes, celle de *Quakers* se conforme le mieux, sous ce rapport, à l'esprit évangélique.

Ceux qui, oublieux de leur divine origine, se soumettent aveuglément à une domination humaine quelconque, se révoltent donc contre Dieu et méconnaissent son Gouvernement, qu'ils devraient rechercher avant tout, et auquel ils devraient obéir même aux dépens de leur vie.

Certaines gens, abrutis et dénaturés, ne peuvent s'élever à comprendre un autre Gouvernement que celui que leur font connaître les gendarmes, les procureurs, les juges, les prisons et tout l'attirail de l'oppression, de la compression et de la repression. Ils comprennent la royauté, l'empire, et même une République de Cavaignac ou de Marrast ; mais le Règne de Dieu sur la terre, un Gouvernement qui conduit les hommes par l'Amour fraternel, selon leur RAISON et leur CONSCIENCE, *en ne demandant à chacun que ce qu'il PEUT et ce qu'il VEUT librement donner lui même*, c'est pour eux quelque chose d'absurde et d'inadmissible. Ils comprennent mieux et adorent plus le bourreau et son maître qu'ils voient, que Dieu qu'ils ne voient point.

Dans ses progrès, l'Humanité est arrivée là, où ni les rois, ni les prêtres, ni aucune autre caste de gouvernants n'a jamais voulu la conduire, et d'où tous les privilégiés ont toujours cherché à la détourner. Il suffit donc de remarquer cette circonstance pour reconnaître qu'indépendamment, de tous les sauveurs et conducteurs officiels et officieux du Peuple, il y a un autre Sauveur, un autre Conducteur qui sait mieux que tous les autres diriger l'Humanité dans les voies de son salut éternel.

Appelez ce Directeur Dieu, Nature, Raison souveraine, ou comme vous voudrez, sa réalité n'en sera point pour cela moins certaine ni moins évidente. Niez l'existence du soleil, il n'en continuera cependant pas moins de répandre sa lumière et sa chaleur vivifiantes.

O ! hommes de bon sens et de bonne volonté, puisque vous reconnaissez cet éternel Ordonnateur dont toute la Nature vous révèle la sagesse, l'amour et la toute puissance, attachez-vous donc de toutes vos forces à vous conformer à sa volonté, à réaliser son PLAN PROVIDENTIEL.

Bacon, illustre philosophe anglais, enseigne que nous ne pouvons commander la Nature qu'en lui obéissant. Près de seize siècles auparavant

le Législateur des Chrétiens avait mieux exprimé cette vérité, en faisant connaître au monde que nous ne pouvons pas *régner* avec notre Père éternel et jouir de tout le bonheur possible, si nous ne faisons constamment sa volonté. Pourquoi donc les Hommes se préoccupent-ils tant de l'obéissance à leurs maîtres, à leurs dominateurs, à leurs exploiters, à leurs bienfaiteurs ou à leurs prétendues lois, sans jamais sérieusement songer à ce qu'il y a d'essentiel pour notre dignité et notre bonheur, à l'obéissance de Dieu ?.....

Puissions-nous tous bientôt parvenir à mieux connaître notre Père éternel et à l'aimer en ses vrais Enfants ! Jaloux alors de notre dignité de véritables Souverains, pour ne pas nous avilir ni déroger à notre origine et à notre destinée, nous ne voudrions jamais *servir* que lui seul, *n'obéir* qu'à lui seul, *n'adorer* que lui seul. En ces choses-là tout partage, est inique, impie et absurde ; *on ne peut pas servir deux maîtres à la fois* : il est impossible d'obéir en même temps aux hommes et à Dieu ; il faut choisir entre deux routes différentes et subir les conséquences de l'un des deux systèmes opposés !.....

Peut-être nous dira-t-on à cette occasion : « La Vérité, la Justice, l'Amour évangélique, la Raison, les principes en un mot, n'existent a point pour l'Humanité sans hommes, et ne peuvent avoir d'applica-tion que par la volonté et l'action des hommes ; il faut donc accepter l'autorité des hommes supérieurs, se soumettre à leur direction se laisser gouverner par eux, et pas de Gouvernement possible sans obéissance ! »

Vous reconnaissez donc vous-même, par cette objection, que les hommes que vous appelez *supérieurs* n'ont de valeur qu'autant qu'ils ont des principes et qu'ils les pratiquent.

Vous reconnaissez donc qu'ils ne peuvent nous servir, nous conseiller et nous guider dans la voie du salut qu'autant qu'ils ont des principes, – qu'ils sont l'instrument de la Vérité, de la Justice, de la Raison et de la Fraternité, – qu'ils se font *Serviteurs de Dieu*, – qu'ils obéissent aux Lois ETERNELLES de la Nature, – qu'ils respectent notre dignité d'Enfants de Dieu, – qu'ils se chargent de défendre et de protéger notre Souveraineté, – et qu'ils reconnaissent en nous des Rois et des Pontifes.

Pouvons-nous, devons-nous accepter des conseils et des services de ces hommes *supérieurs*, à d'autres conditions que celles avec lesquelles nous

acceptons des conseils et des services de notre médecin, de notre horloger, de notre tailleur et de notre cordonnier ?

Notre cordonnier ne nous est-il pas aussi *supérieur* dans sa spécialité ?

Comment parvenez-vous à reconnaître, à aimer et à suivre avec plaisir une de ces supériorités qui, on servant Dieu, en obéissant aux lois de la Nature, contribuent à votre bonheur ? – N'est-ce pas votre *Raison* qui la reconnaît ? – N'est-ce pas votre **conscience** qui vous le dit ? – N'est-ce pas la **révélation** directe de Dieu qui vous l'enseigne ?

Eh ! si c'est Dieu qui est le principal Auteur de tous ces liens fraternels, de tous ces services mutuels, et de tout ce dévouement évangélique qui constitue la **vie** de l'Humanité, la **Religion** de toute Société, pourquoi ne voulez-vous pas le reconnaître ? Pourquoi ne le rapportez-vous qu'aux hommes qui vous enchantent, vous séduisent, vous aveuglent ?.... O idolâtres !....

Arrière donc tous ces systèmes et toutes ces doctrines qui nous anéantissent devant les hommes, nos Frères, nos égaux, – qui nous imposent leur domination ou leur direction, – qui étouffent dans nos cœurs le germe de notre salut, – qui dénaturent en nous la **VIE ÉTERNELLE** de l'Humanité et en empêchent la manifestation, en nous faisant méconnaître le seul vrai Gouvernement qui est celui de Dieu !...

Mais n'oublions jamais, ô Frères, que tous nos efforts individuels sont impuissants et inféconds, tant qu'ils sont isolés, tant que nous ne savons pas les relier et les harmoniser avec la vie la plus élevée de nos Frères.

Notre Père éternel ne nous bénit et ne nous assiste qu'autant que nous ne nous isolons de ses autres Enfants, ni par nos actes, ni par nos pensées, ni par nos désirs !

En dehors de la **SOLIDARITÉ** et de l'**UNION FRATERNELLE**, notre plus grande activité même est stérile et maudite. Le Christ dans le désert, étant seul, est tenté par le diable ; ses Apôtres, au contraire, bien que faibles et chancelants dans leurs convictions, en persévérant dans l'Union fraternelle et dans une intime Solidarité de leur dévouement évangélique, reçoivent le Saint-Esprit. Fuyons donc l'isolement, l'égoïsme, et unissons tous nos efforts, tous nos moyens pour ne former tous qu'un seul Corps, qu'une seule Famille, en tout, partout et toujours !....

Point de Salut pour personne hors de l'Association permanente et indissoluble, hors de la Société fraternelle humanitaire, de cette Église qui résume en elle tous les progrès du passé, et qui, seule, peut donner satisfaction à toutes les aspirations du Peuple !

Malheur aux hommes isolés : pour eux, le monde n'est qu'un vaste désert, et l'humanité entière n'existe pas plus, qu'un cortège funèbre n'existe pour un mort ! Ils sont morts en effet dans leur âme, dans leur esprit : ils ne vivent que de la vie animale, de la manière la plus incomplète et la plus malheureuse !

Souvenons-nous cependant toujours que toute Société ne nous est propice qu'autant qu'elle est *fraternelle*, – qu'elle respecte notre CONSCIENCE, – qu'elle ne nous impose aucune domination, ni aucune direction humaines, – qu'elle ne nous demande que *ce que nous POUVONS et ce que nous VOULONS nous mêmes lui donner librement*, – qu'elle nous laisse pleinement jouir de notre Souveraineté d'Enfant de Dieu, suivre spontanément la volonté de notre Père éternel, et nous conformer à sa RÉVÉLATION DIRECTE ET PERMANENTE !

Pouvons-nous considérer comme une Société, comme une Eglise, comme notre Famille, cette agglomération des individualités dégénérées, corrompues, avides et rapaces qui, loin de nous conseiller, de nous guider, de nous aider et de nous soutenir dans nos bonnes dispositions, loin de protéger notre faiblesse individuelle, attentent à notre Souveraineté, nous asservissent, nous exploitent sans merci ni pitié, et qui, par mensonge, astuce ou violence, nous détournent de l'obéissance à notre Père commun, et, par conséquent, nous privent de tous les bienfaits de son Gouvernement direct ? (Voy. p. 153 à 158.)

Mieux vaut encore pour l'homme la sauvagerie et l'isolement, que cette Société impie et homicide qui nous englobe dans son iniquité et nous anéantit !

Mieux vaut toujours pour nous, rester dans notre simplicité, dans notre ignorance, et jouir de notre liberté de sauvages, que de subir un gouvernement de fourbes et d'opresseurs !

Mieux vaut pour nous, nous gouverner par nous-mêmes, que par n'importe quels bienfaiteurs et sauveurs, qui se croient au-dessus de nous,

et qui ne sont nullement disposés à respecter notre Souveraineté !...

Ne repoussons cependant jamais ni de dédaignons aucune DIRECTION FRATERNELLE *que notre CONSCIENCE approuve et nous recommande* et qui ne se présente à nous que comme un *conseil amical* ; considérons là, aucontraire, comme un *commandement de Dieu*, respectons là religieusement, et appliquons-nous de toutes nos forces à la suivre et à nous conformer avec empressement à ses invitations !...

Dans beaucoup de cas, gouverner nos affaires, surtout les affaires sociales, n'est guère plus facile ni plus utile que de nous traiter par nous-mêmes en cas de maladie.

Très-souvent nous nous exposons à perdre tout, même notre vie, uniquement parce que nous avons le préjugé ou la témérité de dédaigner ou de ne pas rechercher de bons conseils des hommes sûrs et compétents.

Que sont tous nos efforts et même toute l'assistance de nos Amis, si nous ne sommes pas dans la Vérité, dans la Justice éternelle, si nous sommes en opposition avec les LOIS de la Nature ?

Dans ce cas nous perdre par nous-mêmes ou nous laisser perdre par les autres, n'est ce pas la même chose ?

La question principale n'est donc nullement de décider si nous devons nous *gouverner nous mêmes*, ou si nous devons nous laisser *gouverner par les autres*. Tout le problème pour nous, c'est de vivre toujours conformément à la VOLONTÉ de Dieu, conformément aux LOIS de la Nature, conformément à la Raison. Nous devons par conséquent nous appliquer avant tout à rechercher les moyens les plus propres pour y parvenir.

A cet effet, nous avons en nous-mêmes, un guide très-sûr, notre CONSCIENCE ; et en dehors de nous, nous trouvons les secours très-puissants de la SOCIÉTÉ FRATERNELLE, si nous avons le bonheur d'en faire partie.

Nous devons donc tirer notre salut de nous-mêmes, et de la Société au milieu de laquelle nous vivons, si elle est *fraternelle* ; mais en nous conformant toujours religieusement aux lois éternelles, à notre destinée, aux conditions de l'existence et du bonheur de la Société fraternelle elle-même.

Cherchons donc de toutes nos forces une organisation sociale où Dieu seul gouverne tous les Hommes par sa révélation directe et permanente ; où nulle loi humaine, nulle autorité mortelle ne puisse avoir d'autre valeur que celle de CONSEIL *fraternel* ; où toutes nos facultés et nos aptitudes puissent se développer sans entraves, se perfectionner jusqu'aux dernières limites, et trouver l'emploi conforme à notre destinée et à notre bonheur !

Cherchons avant tout, à édifier une véritable Eglise de Dieu, c'est-à-dire à nous organiser *nous-mêmes* en Société réellement fraternelle, selon notre dignité d'Enfants de Dieu, selon notre COUSCIENCE, selon notre volonté de Souverains, où il n'y ait d'autre constitution, d'autre loi, d'autre règle, d'autre autorité que celles des lois éternelles ; – où le Règne de Dieu soit pleinement réalisé ; – où la volonté de Dieu, seule, soit respectée, glorifiée et obe'ie de tout le monde, sans le moindre empêchement de la part des hommes ; – où chacun, libre de toute contrainte, en vrai Souverain, ait la faculté illimitée de suivre et de pratiquer sa Religion, c'est à-dire de repousser toute autorité, toute direction réprouvée par sa Conscience, et de ne relever, dans ses actes et dans sa vie, que de ce gouvernement naturel, permanent, direct et universel qui est toujours le même pour tous les hommes et pour toutes les générations !...

Paris, ce 30 janvier 1851.

Autorité.

Il n'y a d'autorité que celle qui vient de Dieu.
(SAINT-PAUL.)

O législateurs ! O puissants ! Si vous avez de l'autorité et du pouvoir, faites donc, au moins pour un seul homme, que le jour soit la nuit et que la nuit soit le jour.

Si vous avez de l'autorité et du pouvoir, faites donc, au moins pour vous-mêmes, que votre taille s'agrandisse d'un pouce ou que votre chevelure augmente d'un seul cheveu !

O imposteurs ! vous n'avez de pouvoir que pour faire le mal, pour asservir, pour détruire et pour tuer !

Si vous avez de l'autorité et du pouvoir pour faire le bien, pourquoi ne le faites-vous donc pas ?.... Donc, vous êtes responsables devant Dieu et devant l'Humanité de tous les malheurs, de toutes souffrances et de toutes les misères des hommes !....

D'où vient l'autorité des Savants, dont les arrêts sont respectés sans conteste ?....

D'où vient l'autorité de ces Martyrs religieux, politiques et scientifiques que la justice humaine, qui s'arroge aussi le pouvoir et l'autorité, a condamnés, flétris et assassinés ?....

Quelle autorité au monde pourrait faire que deux et deux fassent trois ou cinq ; ou qu'une pyramide soit mieux assise sur son sommet que sur sa base la plus large ; ou qu'un corps jeté par nous dans l'espace ne tombe pas sur la terre dans la direction du centre de gravité de celle-ci ?

Une volonté, une intelligence, quelque puissante qu'elle soit appuyée même de toutes les ressources de la diplomatie et de toutes les baïdramettes des princes de la terre, pourrait elle jamais produire ces effets contraires à la nature des choses ?

Il y a donc des lois éternelles, immuables, contre lesquelles l'intelligence et la volonté de l'homme sont impuissantes.

Donc, toute notre autorité, tout notre pouvoir est limité, asservi par les lois de la Nature, par la volonté de Dieu.

Donc, nous ne pouvons être ni souverains, ni libres, ni créateurs que dans les limites éternelles et immuables.

Donc, tous nos efforts contraires à ces conditions sont éternellement condamnés d'avance à l'impuissance, et, relativement à l'ordre providentiel, ils sont des impiétés et des folies qui ne peuvent produire que déceptions, malheurs et misère.

Saint-Paul était bien pénétré de cette conviction, lorsqu'il écrivait aux Corinthiens : « Le Seigneur nous a donné le pouvoir pour vous édifier et

non pas pour vous perdre ; nous ne pouvons rien contre la vérité, mais seulement pour la vérité. » En effet, toute notre autorité, tout notre pouvoir, toute notre influence, en tant qu'elle est réelle, ne peut nous venir que de nos efforts conformes aux lois de la Nature, – de notre obéissance à Dieu, – de notre dévouement à pratiquer l'Union fraternelle, – de notre intelligence et de notre énergie portées à la réalisation du Règne de Dieu sur la Terre. En-dehors de ces conditions, point d'autorité ni d'influence permanente pour personne. Les illusions et les mensonges passent vite, comme des fantômes produits par l'assemblage de nuages. Jean Evangéliste-confirme cette vérité lorsqu'il nous dit : « Le monde (*la politique et la diplomatie de tous les étages*) passe avec ses convoitises ; mais celui qui fait la volonté de Dieu subsistera éternellement. »(1. *Jean*, 2 ; 17.)

Les princes, les sénateurs, les scribes et les prêtres de la Nation juives n'avaient-ils pas d'autorité, lorsque Jésus vint prêcher la bonne nouvelle aux pauvres, – relever ceux qui étaient brisés par l'oppression, – apprendre aux prisonniers leur délivrance, – mettre en liberté ceux qui étaient asservis, – et annoncer à tous le grand jour de la Justice divine et de la résurrection des Peuples ?.... Certes, l'Aristocratie juive jouissait alors d'une autorité beaucoup plus grande et moins contestée que celle de tous les burgraves de nos jours.

Ce fils du charpentier pouvait-il avoir de l'autorité, et d'où pouvait-il la tirer, pour faire tout ce qu'il a fait contre les aristocrates juifs qui prétendaient, avec beaucoup d'apparence de raison, tenir de Dieu lui-même le droit et la faculté de gouverner, de dominer et d'exploiter la *vile multitude* de leur Nation ?

Quel Chrétien oserait aujourd'hui contester à Jésus cette autorité qui a mis en question toutes les positions et tous les droits acquis aux grands, – qui a frappé à mort tous les privilèges, – et qui a bouleversé ce puissamment majestueux monde païen, dont tous les princes, tous les prêtres et tous les savants étaient *satisfaits*, et dans lesquels ils ne trouvaient rien ou très-peu de chose à perfectionner ou à changer ?.... Cependant cette même autorité ne fut-elle pas furieusement contestée par les burgraves juifs et leurs valets ? Ne demandaient-ils pas souvent à Jésus de quelle autorité il agissait contre eux, et qui lui avait donné ce pouvoir ?...

Oh ! les impies !.... de même que les sauveurs de nos jours, ils supposaient aussi que l'autorité, le pouvoir, pouvait se donner par eux ou par ceux qui leur ressemblaient ; ils croyaient, eux aussi, que les plus habiles et les plus forts pouvaient s'emparer du pouvoir pour asservir, gouverner et spolier le Peuple.

Mais le Christ, avec cette autorité divine qui ne se prend ni ne se donne point par les hommes, a qualifié de pouvoir de Satan, ce pouvoir impie et sacrilège qui s'arroge le droit de régner sur les Peuples, de disposer des royaumes, et de distribuer les faveurs, les honneurs, les richesses et les privilèges. Il a ainsi personnifié les grands de ce monde par le diable ou Satan, en concentrant dans cet idéal tout ce que l'Aristocratie veut, tout ce qu'elle sait, et tout ce qu'elle peut faire pour tromper le Peuple, pour l'asservir et pour perpétuer sa misère. Il a cherché à faire comprendre à tout Prolétaire que même son plus grand dévouement à l'Aristocratie ne peut produire que l'enfer. Il a hardiment déclaré, de la manière la plus positive, qu'il était venu détruire cet exécrationnable pouvoir de Satan, qui est l'unique cause de tout le mal dans le monde. Il a annoncé que sa mission était de délivrer à jamais le Genre humain de ce démon multiple, et d'établir le Règne de Dieu sur la Terre.

Pour mieux caractériser l'accomplissement de son œuvre providentielle, le Christ proclama que Satan allait tomber de son ciel comme un éclair, – devenir l'escabeau des Enfants de Dieu, – et rouler dans la poussière, sous les pieds du Peuple sauvé.

Voilà donc deux autorités, deux pouvoirs bien distincts et bien déterminés : celui de Dieu et celui de Satan ; le pouvoir spirituel, idéal, éternel, selon la Vérité et la Justice, que personne au monde, pas même l'unanimité de tous les hommes, ne peut donner à aucun mortel, et qui ne vient que de Dieu seul ; et cette autre autorité mensongère et infernale, ce pouvoir arbitraire, temporel, qui ne peut produire que du mal, – qui vient des hommes rebelles contre Dieu, insoumis aux lois de la Nature, – et qui est le propre de tous les fous et de tous les malfaiteurs !

Lorsque le Christ enseignait à ses Disciples que, pour être homme parfait et pour jouir de ce bonheur complet qui nous est préparé depuis des siècles, il faut obéir à Dieu, se conformer aux lois de la Nature ; lorsqu'il leur

donnait l'assurance que de cette manière on peut seulement devenir l'Enfant de Dieu, – acquérir le pouvoir sur tous les démons malfaisants, – et marcher, sans aucun danger, sur tous ces reptiles venimeux qui empoisonnent tout ce qu'ils touchent dans ce monde corrompu ; il leur faisait ainsi connaître la véritable autorité qui ne dépend point de la volonté des hommes, et il leur donnait le véritable pouvoir qui surpasse celui de tous les rois de la terre. En effet, ses douze Apôtres n'ont-ils pas fait beaucoup plus de bien à l'Humanité que tous les princes du monde ?

Les grands faiseurs de la Morale, de la Religion et de l'Ordre, les burgraves en un mot, s'imaginent que, en sauvant quelques apparences de légalité, ou en abusant de sa position privilégiée, il suffit de surprendre pour un moment la bonne foi de ses concitoyens, pour créer un pouvoir *stable*, *permanent*, même héréditaire, qui jouirait d'une autorité au-dessus de toute conscience, de toute raison soit individuelle, soit collective. De telles monstruosité méritent-elles le moindre respect dû à une véritable autorité ? Si nous pouvions honorer de tels pouvoirs, pourquoi ne devrions-nous pas aussi vénérer la vie et la mémoire de tous les tsars, de tous les papes, et de tous les rois passés, présents et futurs ?

Les puissants et habiles législateurs de grands chemins qui règlent à leur gré, eux aussi, quand ils le peuvent, les destinées des voyageurs, s'appuient-ils sur d'autres principes ou agissent-ils autrement que toutes ces autorités qui s'imposent au Peuple par la ruse, par la fraude ou par la violence ? Ôtez à ces héros, diffamés par les tribunaux, leurs armes, – dévoilez leur diplomatie devant le public, – provoquez des associations bien organisées, bien dirigées et bien armées parmi les voyageurs, et toute autorité de ses souverains nomades disparaîtra ; ils se résigneront facilement à vivre de la vie commune et, peut-être, viendront-ils même fraterniser sincèrement avec les voyageurs, sans jamais se permettre de leur imposer leur autorité, leur gouvernement, leur direction.

Il en est absolument, de même avec les burgraves de tous les pays. Otez-leur les préfets, les procureurs, les gendarmes, le bourreau, l'armée, la diplomatie et les finances ; réduisez-les à la position qui convient à leur mérite réel, et ils deviendront bientôt doux et accommodants à tel point qu'ils n'oseront plus jamais parler du respect dû à leur autorité, ni de la stabilité

de leur pouvoir. En effet, les ont-ils revendiqués, les premiers jours après le 24 février ? N'étaient-ils pas tous des Républicains enthousiastes ? N'ont-ils pas tous crié, *Vive la République*, et crié même plus haut que les Républicains de la veille ? Où mettaient-ils alors leur autorité et leur pouvoir ? Ne nous faisaient ils pas des démonstrations d'un républicanisme en apparence sincère et dévoué ? Lisez le journal *la Presse* du 24 février dernier, et vous en aurez une preuve irréfutable. Comme le comte Chambord et les citoyens de Claremont aujourd'hui, ils disaient alors qu'ils ne demandaient qu'à sauver le Pays, à servir la Patrie, et à se rendre utiles à leurs concitoyens.

D'où vient donc aujourd'hui l'insolente arrogance de nos burgraves ? N'est-ce pas de cette autorité factice, usurpatrice et frauduleuse, qui n'a pas la moindre sanction dans la conscience de l'immense majorité de la Nation, et qui ne vient que du mensonge, de l'astuce, de la corruption, de la fraude et de la violence ? Leur pouvoir n'est-il pas absolument le même que celui de Louis-Philippe d'exécrable mémoire, avant sa chute du 24 février ? Leur autorité n'est-elle pas souvent plus odieuse que celle du roi honni et chassé par le mépris public ?

Du moment que la Providence avait ôté à ce fourbe couronné les moyens factices et frauduleux de son ascendant sur la Nation française, il ne lui est, plus resté que la confusion, la honte et le dédain de tous les hommes capables de sentir et de penser.

Pourquoi ce miracle pouvait-il s'opérer presque sans le concours et sans la volonté des hommes ? C'est uniquement par cette raison que l'autorité de cet oppresseur ne venait nullement de Dieu, – qu'elle n'avait point d'appui dans la conscience du Peuple, – et qu'elle n'était qu'une autorité de bourreau, de gendarme, de préfet et de procureur. C'est la même autorité qui a usé la grandeur de tous les dominateurs des Peuples, qui a conduit Louis XVI à l'échafaud, Napoléon à Sainte-Hélène, Charles X à Holyrood, Louis-Philippe à Claremont, et Pie IX à Gaëte. Quelle puissance au monde peut restaurer une telle autorité ? Il ne reste à de pareils malfaiteurs que le cilice et la pénitence publique !... Les hommes ne peuvent rien contre la nature des choses. La lutte est vaine contre la Raison et la Conscience publique.

L'autorité des usurpateurs, des dominateurs et des privilégiés est une autorité à jamais odieuse ; c'est l'autorité de Satan : tout homme de bien doit la maudire et l'anéantir quand il le peut.

Le Christ voulait-il de l'autorité pour ses Apôtres et ses Disciples ? Qu'est-ce qu'il leur recommandait pour arriver à un pouvoir supérieur à celui de tous les princes du monde ? – Se dépouiller de tout, et se mettre au service du Peuple. Voilà la véritable source de toute autorité et tout pouvoir légitime, si nous savons servir Dieu, nous conformer aux lois de la Nature ! Hors delà pour tous les prétendants à l'autorité et au pouvoir, grâce à Dieu, il n'y a que l'impuissance, les déceptions, la confusion et le mépris public !

Paris, ce 27 février 1851.

Unité sociale.

Toute l'Humanité ne sera qu'une seule Famille ! (JEAN, 10 ; 16.)

Quoique multitude, nous ne sommes tous qu'un seul corps. (ROM., 12 ; 5.)

Unité en tout, par la Liberté, voilà la Perfection ! (c. l'ECQUEUR.)

Avant tout, soyez unis et sacrifiez tout à l'Union fraternelle. (CABET.)

Nous ne pouvons réaliser l'Unité sociale qu'en nous conformant religieusement aux Lois éternelles de la Nature. Toutes les Sociétés oui sont en désaccord avec elles subissent inévitablement des schismes, des hérésies et de violents déchirements.

On ne peut réaliser l'Unité sociale par le mensonge, par l'imposture, par la fraude, par la corruption, ni par aucune sorte de *contrainte*. Les

législateurs et les gouvernants qui ont besoin d'y recourir prouvent, par leurs œuvres, qu'ils se sont fourvoyés dans une fausse direction où l'on ne peut trouver de salut pour personne. La prétendue *sanction* de leurs dispositions arbitraires, par la force, n'est qu'une violation de la Loi de la Nature, qu'un attentat sacrilège, qu'un fratricide des plus affreux et des plus exécrables !

On ne peut réaliser l'Unité sociale qu'en respectant religieusement la dignité d'Enfant de Dieu en chacun, et qu'en assurant à chacun l'exercice complet de sa Souveraineté royale et pontificale. Toutes les tentatives pour la constituer, qui ne remplissent pas cette condition, sont des crimes de lèse-humanité, et ne peuvent aboutir qu'à des révolutions, à des bouleversements et à des guerres d'extermination.

On ne peut réaliser l'Unité sociale que par l'application sincère et complète de notre principe de Fraternité à toutes les relations sociales. Là où ce divin principe cesse d'être appliqué, commencent les divisions, les schismes, les haines et les guerres.

On ne peut réaliser l'Unité sociale qu'autant qu'on aura assuré à chacun ce dont il a besoin, en ne lui demandant que ce qu'il *peut* et que ce qu'il *veut* lui-même librement donner à la Société.

On ne peut réaliser l'Unité sociale qu'autant qu'on aura assuré à chacun une direction évangélique unitaire qui sache, par amour et par dévouement, la préserver des aberrations personnelles et étrangères, et le conduire dans les voies de sa destinée humanitaire.

Voilà les conditions éternelles et immuables de l'Unité sociale !

Tous les Peuples seront éternellement divisés par l'antagonisme, déchirés par la discorde, et, par conséquent, ils ne pourront jamais accomplir leur destinée, jusqu'à ce qu'ils soient rentrés dans les voies évangéliques, jusqu'à ce qu'ils se soient appliqués à rechercher avant tout le Règne de Dieu et sa Justice sur la Terre, – jusqu'à ce qu'ils aient réalisé, chacun chez lui d'abord, et puis tous entre eux, la République parfaite, selon le programme, LIBERTÉ-EGALITÉ-FRATERNITÉ.

On ne parviendra jamais à éteindre les schismes, à étouffer les hérésies, ni à anéantir les partis, par l'ostracisme, par la persécution, ni par aucun de ces moyens qui, n'importe sous quel rapport et sous quelle forme, sont la

négarion de la règle suprême de toute Société humaine : Liberté pour tous, Egalité entre tous, Fraternité envers tous.

Pour réaliser l'Unité sociale, il faut de l'entente, du concert et de l'ensemble dans les efforts de tous ceux qui la désirent sincèrement. Les expédients démocratiques auxquels on a eu recours jusqu'aujourd'hui, n'ont abouti qu'à la divergence, à la division, à la dissolution, à l'anarchie, à l'impuissance qui a toujours donné beau jeu à l'usurpation et à l'oppression.

Quand on désire l'Unité sociale on doit d'abord, et avant tout, se reconnaître mutuellement pour Souverains et pour Frères, et ne jamais chercher à s'imposer aux autres, ni à les exclure d'aucune manière. Tous les systèmes qu'on *impose*, tous les systèmes *d'exclusion* aboutissent inévitablement au *fratricide*. Quand on ne peut les faire valoir par des coups de décrets ou de majorités, on cherche à y arriver par des coups de guillotine ou de canons.

Les systèmes qu'on suit aujourd'hui, et la plupart de ceux qu'on désire mettre en pratique, sont essentiellement caïnites.

On s'est fourvoyé. Il faut donc, à tout prix, changer de route.

Toute l'Humanité se trouve devant une difficulté immense, qui, depuis tant de siècles de souffrances et de misère, n'a pu être vaincue.

Est-ce Dieu, sont-ce les lois de la Nature, est-ce l'Humanité elle-même, ou sont-ce les éléments du monde extérieur qui en cela nous font défaut ?

Si l'on pouvait ici accuser quelqu'un, pour être juste, il faudrait peut-être en chercher la cause dans l'Humanité elle-même L'Ecriture dit : « C'est toi, ô Israël, qui es la cause de tes malheurs ! (*ex te perditio Israël* !) » En effet, tout nous prouve que Dieu nous a préparé un Salut éternel et un Bonheur impérissable. Les Lois de la Nature et les éléments du monde extérieur se prêtent aussi admirablement à tous les progrès, à tous les perfectionnements utiles aux hommes. Il ne nous manque qu'une VOLONTÉ *forte* et *éclairée* pour user de tous les biens dont nous sommes comblés, – pour régner éternellement dans ce Royaume impérissable où tous sont Rois et Pontifes. – pour atteindre à cette VIE ÉTERNELLE *sociale* qui ne s'éteindra jamais, – pour accomplir notre destinée dans toute la plénitude de notre qualité d'Enfants de Dieu. Paul, Apôtre, était bien pénétré de cette

vérité lorsqu'il enseignait que les DÉSIRS *inutiles et pernicieux plongent les nommes dans un abîme de malheurs et de perdition.*

Mais, que faut-il faire pour exciter en nous de bonnes aspirations et pour nous pénétrer d'une volonté ferme et salutaire ? Pouvons-nous y parvenir par nos efforts individuels et isolés ? – Sans doute, nos efforts y sont indispensables ; mais ils sont essentiellement impuissants tant qu'ils ne sont qu'isolés. Voilà ce qui a fait reconnaître depuis des siècles que l'homme isolé est incapable d'assurer son salut, et que, par conséquent, il n'y a pas pour lui de bonheur possible hors de l'Association, hors de l'Eglise, hors de cette Société fraternelle qui doit réaliser le Règne de Dieu et sa Justice sur la Terre.

Le caractère essentiel de tous les Enfants de Dieu, c'est qu'ils ne constituent partout et toujours qu'une seule Famille de Frères.

Nous cessons d'être Enfants de Dieu du moment que nous nous séparons de nos Frères, et que nous nous en isolons, par nos actes ou par notre pensée.

Notre piété envers Dieu consiste à nous identifier avec ses Enfants, et à rechercher avec dévouement le bonheur durable de toute la Famille humaine.

Il faut donc que tous nos sacrifices, tous nos efforts, toutes nos pensées, tous nos vœux et tous nos désirs, n'aient d'autre but que l'Union fraternelle universelle et le BONHEUR COMMUN de tous les hommes ; autrement nous perdons le caractère d'Enfants de Dieu, – nous ne pouvons accomplir notre destinée divine, – le Règne de Dieu ne viendra pas, et nous ne pourrons jamais participer à cette VIE ÉTERNELLE de l'Humanité où son bonheur sera complet et impérissable.

Mais tout en nous unissant par des liens fraternels, dévoués, sans *contrainte*, sans *mensonge*, sans *hypocrisie*, que faut-il faire pour atteindre notre but humanitaire ?

Que font tous les gens de bon sens et d'action, qui sont résolus de faire cause commune et de marcher ensemble, quand ils se trouvent devant une difficulté supérieure à leurs forces et à leurs moyens individuels ?

Vous répondrez peut-être : ils s'unissent et agissent ensemble comme un seul homme. Mais que font-ils après s'être réunis pour agir ensemble et pour accomplir la même œuvre ?

Que font, par exemple, les charpentiers, quand ils ont à exécuter un travail où la force de 30, 40 ou 50 Travailleurs peut à peine suffire pour soulever un immense fardeau ? – A la voix d'un seul, au commandement du plus intelligent et du plus habile, au même moment, ils agissent tous comme un seul, chacun de toutes ses forces, et l'ouvrage se fait sans difficulté.

Ne devons-nous pas toujours procéder de la même manière, quand, plusieurs à la fois, nous voulons ensemble vaincre une grande résistance ?

Que dirait-on d'un groupe d'ouvriers charpentiers qui devant une tâche à accomplir, au lieu de se ranger sous le commandement d'un seul, le plus intelligent et le plus habile, se mettraient tous à dérouler les préceptes de la profonde et impénétrable métaphysique du mysticisme moderne : sur les assemblées, – sur les majorités, – sur l'excellence des constitutions, – sur la puissance des lois, – et sur le gouvernement direct et universel ?... Que penserait-on de leur intelligence, de leur habileté et même de leur bonne volonté, si on les entendait discuter et soutenir, avec une fatuité orgueilleuse, que chacun d'eux avait un droit égal d'avoir son opinion, de donner son mot d'ordre, de commander, de vouloir et d'agir autrement que tous les autres ?... Quelle opinion se formerait-on du républicanisme et du dévouement de ces purs démocrates, s'ils se refusaient obstinément de marcher ensemble et d'agir de concert avec les autres, comme un seul homme, sous prétexte qu'ils dérogeraient par là à leur dignité citoyenne, – que leur liberté serait anéantie, – et que leur vie se trouverait dégradée jusqu'à celle des moutons ?... Oh ! insondables profondeurs du mysticisme démocratique, que vos mystères sont impénétrables !...

Laissons donc tous les sauveurs de cette espèce à leurs prétentions orgueilleuses, à leurs utopies personnelles, même à leurs assemblées constituantes et législatives, à leur gouvernement direct, à leurs constitutions, et à leurs lois organiques et inorganiques, etc., etc.!. (Pag. 154.)

Quant à nous, occupons-nous avant tout des réformes indispensables pour organiser l'UNITÉ SOCIALE, pour arriver à nous constituer en SOCIÉTÉ FRATERNELLE UNIVERSELLE !...

Qu'on ne vienne point nous reprocher ici que nous exagérons à dessein les opinions, les habitudes et la conduite des meilleurs démocrates ? – Dieu

nous en garde !... Personne ne les aime et ne les estime plus que nous ! Personne ne saurait mieux être disposé que nous à leur rendre justice, à respecter leur bonne foi et à apprécier leurs bonnes intentions ; mais nous ne pouvons nous empêcher de reconnaître la réalité. Nous n'y sommes pour rien, c'est la vérité qui les juge et qui nous commande !... (P. 158.)

Voyons ce qui se pratique sur chaque locomotive de chemin de fer et sur chaque navire, remplis de voyageurs. N'y a-t-il pas là une **DIRECTION UNITAIRE**, *précise, instantané, énergique* et souvent même *inflexible et inexorable* ?... Qui cependant, en vertu des principes démocratiques et des théories sur les majorités et sur le gouvernement direct et universel, oserait s'insurger contre le bon sens, et blâmer les nécessités de ces deux modes de la locomotion, les nécessités qui viennent de la nature des choses, et nullement de l'arbitraire des conducteurs et des capitaines ?... Qui oserait soutenir que toutes les questions de la construction et de la direction des wagons et des navires doivent être discutées et votées, à l'unanimité, à trois quarts ou à la majorité des voix des voyageurs ? Qui oserait accuser les conducteurs et les capitaines de despotisme, d'arbitraire, etc., du moment qu'on aurait la conviction qu'il n'y en a pas de plus habiles, de plus zélés et de plus dévoués aux voyageurs ? Qui oserait s'en plaindre, si l'on savait parfaitement bien qu'ils n'ont d'autre privilège que celui de leur service, et qu'à tout moment, ceux qui sont les plus capables de les juger et les plus intéressées à perfectionner leur service, pourraient les révoquer et les remplacer par les plus habiles et les plus dévoués ?... Qui, malgré ces conditions, oserait demander que toutes les décisions de la compétence des conducteurs et des capitaines dussent être résolues parlementairement, et que ces serviteurs publics dussent tout simplement exécuter la volonté de la majorité des voyageurs sans jamais oser avoir leur raison ni leur volonté ? Qui oserait proposer d'abolir l'abominable dictature des conducteurs et des capitaines, et de la remplacer par des commissions ou des comités, nommés à la pluralité des voix des voyageurs ?...

Il faut donc dans beaucoup de cas, il faut à tout prix, malgré nos sympathies sincères et dévouées pour les démocrates de bonne volonté, quoique à grand regret, rabattre considérablement des prétentions démocratiques, et nous résigner à accepter une **DIRECTION UNITAIRE**,

chaque lois que nous voulons concourir à l'accomplissement d'une **ŒUVRE COLLECTIVE**.

Toute la question se réduit pour nous, si nous sommes raisonnables, à déterminer à quelles conditions nous pouvons nous assurer *la plus parfaite DIRECTION* en tout, partout et toujours.

C'est de ce point de vue que l'Évangile envisage la question sociale, quand il nous recommande de rechercher avant tout le Règne de Dieu et sa Justice, – quand il personnifie les princes de ce monde par Satan, – et quand, en s'exprimant sur les Pasteurs et les Instituteurs des Peuples, il nous dit qu'ils sont tous des voleurs et des larrons, – qu'ils ne savent que voler et tuer, – que pour cette raison les hommes les ont en horreur, ne veulent pas leur obéir ni les suivre, – et que nous devons les abandonner comme des aveugles qui s'imposent aux autres pour conducteurs. (*Math. 6 ; 33. – 15 ; 11. Jean 10 ; 1 – 8....*)

Pourrions nous jamais découvrir une meilleur direction que celle que nous trouvons dans le Gouvernement direct de Dieu lui-même ? Or, Dieu ne nous gouverne que par **l'Amour**, par notre **Conscience** et par notre **Raison** ; *il faut donc, à tout prix et sans délai, nous affranchir à jamais de toute direction qui répugne à notre Conscience et à notre Raison ; il ne faut jamais nous y soumettre à aucune condition ; il ne faut jamais la tolérer sous aucun prétexte !...*

Si nous examinons le problème ainsi posé, nous arrivons bientôt à reconnaître que l'unique moyen et la meilleure garantie de nous assurer une bonne **DIRECTION** dans n'importe quel *effort collectif ou service commun*, c'est d'avoir toujours un **DIRECTEUR de notre propre choix, révocable à noire volonté**.

Il faut par conséquent, de l'ENTENTE *consciencieuse et rationnelle*, un **CONCERT fraternel**, pour nous assurer en tout, partout et toujours, le **Gui** le le plus dévoué et le plus intelligent possible.

Il faut donc que l'exercice de notre Souveraineté soit toujours sûr, intelligent, utile et, autant que possible, infaillible ou, au moins, perfectible.

Nous ne pouvons autrement y arriver que par notre *conscience*, par notre *raison* et par le *concours dévoué de nos Frères*. C'est la seule voie de notre salut individuel et social. Privés de ces trois *moyens providentiels*, nous

sommes les plus malheureux et sans aucun secours pour remédier à notre misère. Quand, au contraire, nous les possédons pleinement, rien ne manque à notre bonheur que notre *volonté* et notre *activité*.

Pour conserver toute la plénitude de l'exercice de notre volonté et de notre activité, il faut nous assurer un milieu où notre Souveraineté ne rencontre d'autres limites que celles de notre conscience, de notre raison et des relations affectueuses de nos Amis.

Ce n'est qu'à cette condition que l'UNION SOCIALE peut être constituée, – le Règne de Dieu sur la terre réalisé, – le bonheur constant de tous les Peuples assurés, – et la destinée de l'Humanité accomplie.

Girardin en avait un certain pressentiment, lorsque, préoccupé de la liberté absolue en tout, il a fortement insisté sur la nécessité de perfectionner le suffrage universel. En effet, c'est le seul moyen pour nous affranchir de toute domination et de toute contrainte, pour nous créer un milieu où toutes nos facultés puissent librement s'épanouir, et pour nous assurer l'exercice complet de notre Souveraineté d'Enfants de Dieu.

Voici comment il s'exprime sur ce sujet à l'occasion des CONSTITUTIONS ÉCRITES :

« Si les partis subsistent encore, c'est qu'au lieu de s'occuper à *perfectionner sans relâche le suffrage universel*, jusqu'à ce qu'il ait acquis la précision d'un instrument de mathématiques, on a employé trois années à filer laborieusement... une TOILE D'ARAIGNÉE. »

Qu'est-ce que ce Publiciste entend ici par la toile d'araignée ? N'est-ce pas ces lois écrites, pleines de perfidie et de pièges, tendues astucieusement par les habiles, pour attrapper ou au moins pour embarrasser les pauvres mouches, afin que les araignées grosses et voraces puissent s'en saisir sans peine, et sucer leur sang jusqu'à la mort ?...

Mais, pour le moment, prenons seulement acte de l'aveu de cet illustre Journaliste. C'est un témoignage bien précieux pour nous.

Il est donc possible que les partis cessent d'exister, – que les divisions s'évanouissent, – que les germes des révolutions et des guerres civiles disparaissent à jamais, – et que l'Union fraternelle universelle s'établisse d'une manière définitive, si le suffrage universel est suffisamment perfectionné, – s'il peut fonctionner avec la précision d'un instrument de

mathématiques, tout en respectant la Souveraineté de chacun, – tout en laissant chacun agir selon sa Raison et sa Conscience, – tout en ne limitant jamais autrement la volonté et l'activité des Citoyens que par les influences affectueuses de leurs meilleurs Amis.

Il faut donc nous occuper avant tout et sans relâche à perfectionner le suffrage universel, jusqu'à ce qu'il ait acquis ces qualités qui en rendraient un instrument de Vérité, de Justice, d'Ordre et d'Union fraternelle, un instrument de perfection sociale, facile à manier même pour les plus simples !... (Voyez page 71.)

Paris, ce 5 avril 1851.

Quand et comment serons-nous affranchis ?

Si vous persévérez à pratiquer la Fraternité vous parviendrez à connaître la Vérité, et la Vérité vous affranchira. (JEAN, ft ; 31, 32.)

Vous ne vivrez point comme les païens, sous le gouvernement des rois et des aristocrates, qui se donnent le titre de BIENFAITEURS ; mais le plus grand parmi vous sera comme le plus petit, *sans aucun privilège*, et vos Chefs seront comme vos Serviteurs, *sujets à être renvoyés et remplacés à tout instant*.

(Luc, 22 ; 25, 26.)

Le caractère essentiel de toute vie, c'est le mouvement incessant, le développement continu : le contraire, c'est la mort.

Arrêtez dans l'homme, pour une seconde seulement, tout mouvement, même celui de la respiration et de la circulation du sang, et sa vie

disparaîtra.

Tout mouvement, tout développement, aboutit inévitablement à une transformation, à un changement d'état, sans quoi ni développement ni mouvement ne pourrait avoir lieu. La croissance fait disparaître l'enfant en le transformant en adulte. Il en est absolument de même de la vie des Peuples et de toute l'Humanité. La glorieuse France de Charlemagne est disparue à jamais. Rien ne saurait la ressusciter, et personne n'en voudrait non plus voir le retour.

Il faut donc aussi que la France actuelle disparaisse pour toujours. Il faut nécessairement qu'elle fasse place à une France nouvelle, destinée à réaliser toutes les promesses de l'Évangile, et qu'elle resplendisse de tout l'éclat du Règne de Dieu sur la Terre.

Dans ce développement irrésistible, commandé par la Nature, dans ces progrès providentiels qu'aucune puissance humaine ne saurait arrêter, tous les obstacles viennent, pour les Peuples et pour l'Humanité entière, de la forme ancienne, de l'organisation existante, des autorités constituées, de l'usurpation intronisée, des privilèges en jouissance, et principalement de l'élément destiné à disparaître, de la caste parasite la mieux dotée et la plus favorisée, des lois et des institutions établies afin de perpétuer le règne et les jouissances de toutes espèces d'opresseurs et d'exploiteurs.

Quand on a semé du chardon, peut-on récolter du blé ? Les exploiters de la Société actuelle organisent toujours l'immobilité et la stabilité de leur domination et de leurs jouissances ; leur système a pour conséquence inévitable la perpétuité de l'asservissement et de la misère du Peuple ; il n'y a donc rien d'étonnant que le progrès soit ordinairement difficile, laborieux., et quelquefois même accompagne de catastrophes et de cataclysmes : il serait même très-surprenant qu'il en fût autrement ; car cela prouverait que la Providence aurait cessé de fonctionner, et que la destinée de l'Humanité serait anéantie.

Comment pourrions-nous être affranchis de tous ces obstacles et de toutes ces difficultés ? – Il est évident que, loin de favoriser l'immobilité et le silence du tombeau, il faut, nous organiser pour le progrès illimité, pour l'épanouissement complet de notre vie, pour la plénitude de notre perfectionnement physique, intellectuel et moral, pour notre activité

spontanée qui ne doit connaître d'autres limites que celles des Lois de la Nature, reconnues par notre Raison et sanctionnées par notre Conscience.

Ne pas pouvoir agir ni s'épanouir là où notre Raison, notre Conscience et notre Amour fraternel nous sollicitent, c'est être vraiment asservi ; ce n'est pas vivre ; c'est, selon la sublime expression évangélique, être enseveli dans la mort, et avoir besoin de ressusciter.

Cherchons donc sans relâche les moyens de rentrer dans la plénitude de l'exercice de notre Souveraineté personnelle, royale et pontificale. Ne nous laissons limiter d'aucune façon ni dans le développement de nos facultés, ni dans leur exercice. Sachons avant tout respecter en nous-mêmes cette parcelle de la Divinité qui se manifeste par notre Raison et notre Conscience. Ne la laissons jamais outrager ni profaner par des atteintes de la part d'une volonté étrangère. Appliquons-nous de toutes nos forces à les conserver pures, et à les perfectionner jusqu'à les identifier avec la Raison souveraine et la Sagesse éternelle !

Pour atteindre à ce but ne consentons jamais, à aucune condition, sous aucun prétexte, qu'à des relations fraternelles avec les autres. Recherchons l'établissement d'une Société telle que notre dignité d'Enfants de Dieu soit pleinement respectée, et où notre liberté de nous perfectionner et de servir l'Humanité, selon notre conscience, ne soit nullement limitée.

Quel est le moyen d'y arriver ? – Il n'y en a qu'un seul, c'est de réaliser entre nous et par nous-mêmes le Règne de Dieu et sa Justice ; c'est de nous associer en Frères, en une seule Famille, en nous garantissant mutuellement notre Souveraineté personnelle ; c'est de nous organiser nous-mêmes en **SOCIÉTÉ FRATERNELLE**, en assurant à chacun ce dont il a besoin, et en ne lui demandant que ce qu'il *peut* et que ce qu'il *veut* lui-même donner librement à la Société. Ce n'est qu'alors que nous serons véritablement affranchis, et que nous pourrons accomplir pleinement notre destinée.

D'après ces conditions, tout le problème se résout donc pour tout homme qui cherche son salut impérissable : à sortir sans retard de cet isolement déplorable où la Société actuelle, basée sur l'individualisme et la violence, nous maintient en nous imposant une-existence de contrainte et d'asservissement ; – à nous unir tous spontanément en une seule Famille de Frères et de Souverains ; – à perfectionner nos relations sociales, en les

rendant toutes libres, égalitaires et fraternelles ; – à exercer directement, par nous-mêmes, notre Souveraineté absolue ; – par conséquent et principalement, à conserver religieusement la faculté et les moyens de briser à *tout instant* les liens qui pourraient nous asservir ou nous gêner dans la jouissance de notre dignité d'Enfants de Dieu, ou dans l'exercice de notre Souveraineté personnelle, royale et pontificale.

Dans cette voie, rien n'a pour nous tant d'importance que l'exercice du suffrage universel ; car lui seul peut suffire à régler et à perfectionner toutes nos relations sociales. C'est donc avec beaucoup de raison que Girardin attache tant de prix à la simplification et au perfectionnement de cette manifestation de notre Souveraineté individuelle (*voyez page 71*), en le mettant au-dessus de la Constitution et des Lois.

Voici comment il s'exprime à ce sujet :

« Le vote universel, au moyen des bulletins déposés dans l'urne électorale, a été incontestablement un progrès, relativement à l'acclamation populaire sur la place publique. Qui oserait prétendre que la Souveraineté nationale en restera là, et qu'un mode *plus simple encore et plus direct* ne lui sera pas offert ? *Si demain ce mode était trouvé, faudrait-il donc en ajourner l'emploi à plusieurs années*, parce que la Souveraineté du Peuple aurait été *inconsidéré-rément* et *traîtreusement* enchaînée par une Constitution dont la révision ne saurait avoir lieu qu'après l'accomplissement des forma-lités les plus difficiles à remplir ?... »

Paris, ce 25 janvier 1851.

Ni Constitution, ni Lois, ni Législateurs :

Les Constitutions sont lin piège qui, avec ou sans préméditation, est tendu aux minorités.

Qui dit Constitution, dit implicitement Révolution. (GIRARDIN)

S'il est des indignes, c'est la fautes des lois.

(A. CHÉNIER.)

La loi sans le droit n'est rien. (EMILE JAY .)

La mort règne par le péché, et la puissance du péché c'est la LOI ! (1. CORINTH., 15 ; 36)

C'est la loi qui produit la colère et *par conséquent la discorde et le divisions* ; car où il n'y a point de loi il n'y a point non plus de délits. (ROM, 4 ; 15.)

Il n'y a plus de place au soleil pour les législateurs. (CH. RENOUVIER.)

C'est Dieu seul que nous devons *adorer*, c'est lui seul que nous devons *servir* nul ne peut servir deux maîtres à la fois.

(MATH., 4 ; 10. – 6 ; 24.)

Toutes les lois ont été faites par *les hommes* ; mais depuis Jésus nous ne devons vivre que selon la grâce, la vérité et l'amour fraternel.

(JEAN, 1 ; 17.)

Toute la LOI des VRAIS-CHRÉTIENS, c'est la Fraternité. (*Jean*, 13 ; 34, 35. – *Rom.*, 13 ; 8. – *Galat*, 5 ; 14.) Si cela est vrai, à quoi donc peuvent servir toutes les autres lois, si ce n'est à frauder et à anéantir notre LOI SUPRÊME ?

Si de par Dieu et l'Humanité nous devons tous nous reconnaître mutuellement Enfants de Dieu, Frères et partant SOUVERAINS, libres et égaux au même titre, quelle loi au monde peut avoir la vertu de nous ôter ces qualités, de nous soumettre arbitrairement les uns aux autres, malgré nous, contre notre CONSCIENCE, pour être dominés et exploités au profit du désordre, de l'imposture, de l'iniquité et de l'oppression ?

Quelle constitution ou quelle loi peut anéantir ou modifier ce qui est primordial, éternel, antérieur et supérieur à toutes les constitutions et à toutes les lois, à toute intelligence et à toute volonté humaines ?

Quelle raison valable, quel motif avouable peuvent alléguer, pour justifier leur conduite, ces sauveurs de la Société qui, dans l'intérêt de leur domination, font des constitutions et des lois arbitraires, elles imposent au Peuple par l'imposture, par la fraude ou la violence, sans songer jamais à respecter cette Constitution éternelle en vertu de laquelle l'Humanité existe, et sans vouloir jamais exécuter ces Lois immuables qui règlent toute la vie de la Nature ?

Au-dessus de tous les Législateurs il y a un Ordonnateur, un Directeur suprême dont la volonté nous oblige bien plus impérieusement que toutes les lois d'invention humaine. Appelez ce Créateur, ce Régulateur de la vie et de la destinée humaine, comme vous voulez, son existence est irréfutable pour tous ceux qui raisonnent un peu, même pour ceux qui n'auraient que la conscience de leur ventre et la connaissance des conditions de la satisfaction de leurs appétits.

Il en est absolument des lois, comme de l'autorité humaine.

Point d'autorité contre l'Autorité éternelle et supérieure à toutes les autorités humaines ; également, point de lois contre la volonté de Dieu, contre la loi éternelle, antérieure et supérieure à toutes les règles et à toutes les dispositions établies par les hommes.

Toute la perfection d'un médecin consiste non pas à inventer et à formuler des règles arbitraires pour la vie des hommes et pour leur conduite, mais à connaître complètement la Nature dans ses lois qui déterminent les conditions de l'existence, du développement et de la conservation de l'homme.

Il n'y a rien d'arbitraire pour le médecin qui connaît bien son art, et qui remplit consciencieusement son devoir. De même tout arbitraire dans la direction des affaires de la Société est absurde, et criminel de la part de l'ordonnateur stupide ou méchant.

C'est une idolâtrie des plus coupables et des plus dégradantes que l'obéissance ou le respect aux lois humaines dont la conscience nous accuse le désaccord avec les lois de la Nature, avec les lois divines et éternelles. On ne peut pas servir deux maîtres à la fois, ni suivre deux directions différentes en même temps.

C'est une corruption et une prostitution de l'esprit et du cœur que de penser, de consentir ou d'approuver, de quelque manière que ce soit, une disposition législative quelconque, contraire à l'*Ordre éternel* établi par Dieu.

C'est une débauche des plus sacrilèges et des plus criminelles que d'imposer sa volonté aux autres de quelque manière-et sous quelque prétexte que ce soit. Cette débauche est la plus dangereuse quand elle s'exerce en grand, par les législateurs nationaux, qui, par leurs prétendues lois, attentent à la CONSCIENCE de leurs concitoyens, la violent, la faussent ou la trompent et la fraudent. C'est une tuerie morale, spirituelle, qu'ils accomplissent en grand sur leurs semblables ; car la vie de tout homme, la vie morale, la vie divine, c'est sa conduite conforme en tout et toujours à la volonté de Dieu, et non pas à la volonté des hommes.

Ceux qui nous assassinent dans notre âme, dans notre esprit, dans notre conscience, sont des assassins dont la perversité et la scélératesse surpassent tous les crimes au monde ; car ils détruisent le seul germe de la vie de l'Humanité, et en tarissent la source unique.

O Législateurs de tous les pays, quand je pense à toutes les conséquences de vos actes, de vos folies et de vos orgies législatives, je me sens saisi d'horreur, et pour diminuer ma douleur, je cherche à vous excuser en supposant que vous êtes des hommes de bonne foi et de bonne volonté ; mais, malgré toute mon indulgence et ma pitié pour vous, puis-je m'empêcher de reconnaître que vous êtes plus nuisibles, plus dangereux pour les Peuples que tous les autres scélérats qu'on puisse rencontrer dans le monde ?...

En effet quelle est la source de tout le désordre social et de toutes les misères humaines, si ce ne sont votre arbitraire, votre ignorance, vos préjugés, votre perversité et votre corruption ?

Pour assurer le bonheur constant de tous les Peuples, ne suffit-il pas de respecter cette Constitution éternelle en vertu de laquelle l'Humanité existe, et d'obéir à ces Lois immuables qui règlent toute vie dans la Nature ?... Vous en préoccupez-vous ?...

Qui empêche le Peuple d'entrer dans les voies du *Salut éternel*, changé par l'imposture en un salut individuel dans l'autre monde, si ce ne sont

vos arbitraire, ô législateurs, vos folies et vos attentats ? Quand vous ne pouvez établir votre domination en tsarisme, en sultanisme ou en papisme, vous cherchez à la consolider par vos constitutions et par vos codes avec cette nuée innombrable de sbires de tous noms, de toutes livrées et de tous étages que vous instituez audacieusement pour assurer l'exécution de vos volontés impies et sacrilèges.

N'est-ce pas de votre puissance infernale qu'un publiciste moderne a dit : « puissance ingénieuse à créer sans nombre des crimes et des délits imaginaires, des peines afflictives et des peines infamantes : les législateurs n'ont servi qu'à inventer des supplices et qu'à perfectionner des tortures ! »

Voilà votre unique œuvre ! œuvre rétrograde, œuvre odieuse ! L'histoire de tous les Peuples est là pour attester cette triste vérité !... Vous vous arrosez audacieusement le droit de régler la vie et la destinée des Peuples ; vous prétendez impudemment posséder toutes les qualités nécessaires à cet effet ; subissez-donc toute la responsabilité de votre usurpation sur le Gouvernement de Dieu !...

Y a-t il, sur la toute la Terre, une seule Commune véritablement heureuse, où tous les hommes puissent accomplir sans obstacle toute leur destinée ? –

Malheureusement non ! Et cela ne tient nullement à la nature des choses, à la volonté de Dieu, mais uniquement à vos lois arbitraires et absurdes, à vos dispositions iniques.

S'il y a des pays, comme par exemple, les Etats-Unis d'Amérique du Nord, où les hommes soient plus heureux que partout ailleurs, cela ne tient qu'à cette seule circonstance que votre puissance législative y est amoindrie, – que vous y réglez moins que partout ailleurs la vie et les relations des Citoyens, – et que vous y êtes plus subordonnés que dans les autres pays à la Souveraineté du Peuple.

C'est donc avec beaucoup de raison que le même publiciste dont nous avons déjà cité l'opinion plus haut, Girardin, s'exprime ainsi sur la valeur des services rendus par vous à l'Humanité :

« Les législateurs n'ont servi qu'à retarder dans sa marche le progrès des sciences : tout ce qui s'est fait de bon et d'utile, s'est fait contre eux et sans eux ! »

Qu'avons-nous donc besoin de vos constitutions, de vos lois et de vous-mêmes ?...

Arrière donc, rétrogrades ! Le Peuple marche malgré vous, sans vous et contre vous ! Vous rendez sa destinée bien dure, bien pénible et bien douloureuse !... Retirez-vous, impies !... Le Souverain arrive, et il saura se passer de vous à jamais !...

Paris, ce 15 Mars 1851.

Absurdité et danger des lois écrites.

La liberté ne doit pas être dans un livre, elle doit être dans le Peuple et réduite en pratique. (SAINT-JUST.)

Je vous donne une *nouvelle* LOI : aimez-vous les uns les autres, comme je vous ai aimés. C'est par là qu'on reconnaîtra que vous êtes mes disciples, quand vous vous aimerez les uns les autres. (JEAN, 13 ; 34,35.)

Après ce temps-là, dit l'Eternel, je *mettrai* mes lois dans leur esprit et je *tes* écrirai dans leur cœur ; je serai leur Dieu et ils seront mon Peuple. (JÉRÉM, 31 ; 33.)

La loi de l'esprit de VIE qui est en Jésus-Christ nous a affranchis de la loi du péché et de la mort. (*Terreur.*) (ROM., 8 ; 2.)

Nous sommes maintenant affranchis de la loi de mort par laquelle nous étions *as* servis, afin que nous vivions désormais d'une nouvelle vie, selon l'esprit et non pas selon la vieille lettre. (ROM., 7 ; 6.)

Si notre perfection consiste à aimer Dieu de tout notre cœur, de tout notre esprit, de toute notre âme, et à le servir de toutes nos forces, comment pourrions-nous nous engager à agir autrement, n'importe sous quel prétexte, n'importe par quelle raison ? Ne serait-ce pas renier Dieu et commettre un acte d'idolâtrie manifeste ?

Dans cette obéissance à Dieu, dans ce culte que nous lui devons rendre perpétuellement et incessamment, devons-nous nous régler plutôt d'après l'opinion des autres, d'après leur volonté, d'après leur commandement, que d'après le témoignage de notre propre Raison et de notre Conscience, par lesquelles nous sommes en relation directe avec notre Créateur et sous son influence permanente ?

Pourrions-nous en même temps faire la volonté des hommes et celle de Dieu ? – On ne peut pas servir deux maîtres à la fois.

Arrière donc toutes les lois et tous les commandements des hommes ! Nous n'avons qu'un seul MAÎTRE, qu'un seul LÉGISLATEUR qui nous aime plus que tous les hommes, qui nous commande directement par notre propre Raison et par notre Conscience, et à qui nous devons obéir avant de penser à plaire aux hommes ! Nous devons plutôt nous fier à Dieu qu'à ses créatures ! Nous devons plutôt servir Dieu que n'importe quel saint, n'importe quel sauveur !

Mais on viendra peut-être nous dire. : « Comment pouvez-vous être sûr de n'obéir qu'à Dieu seul, de ne servir, que lui seul, si vous n'avez d'autre guide que votre Raison et votre Conscience ? Votre Raison et votre Conscience peuvent-elles être infaillibles ? Ne peuvent-elles jamais vous tromper ? Ce que vous appelez votre Raison et votre Conscience, ne sont-ce pas plutôt vos passions, vos préjugés, vos illusions, vos affections déréglées et corrompues ?..... » – Arrière, Satan !.... Tout ce que vous m'objectez s'applique parfaitement. et avec beaucoup plus de justesse à votre propre raison, à votre conscience, à vos conseils, à vos commandements et à toutes ces lois arbitraires, impies et sacrilèges auxquelles vous cherchez à me soumettre.

Dans aucun cas, je ne dois suivre votre raison, si elle n'est d'accord avec la mienne et que vous ne m'inspiriez de la confiance sous le rapport de vos vertus. Je dois même toujours me défier de vous et me tenir en garde contre

toutes vos démonstrations, même les plus amicales et les plus flatteuses, si ma conscience m'avertit que vous pouvez être mon ennemi.

Raison pour Raison. Conscience pour Conscience, je préfère encore et toujours les miennes propres à celles de tous les sauveurs ; car j'ai un moyen sûr de vérifier, si les miennes sont en accord parait avec la volonté de Dieu, avec les lois de la Nature, tandis que je n'en ai aucun pour reconnaître que celles des autres ne peuvent m'égarer, et qu'elles ne pourraient me perdre, si j'avais l'imprudence de les prendre pour mes guides, contrairement aux avertissements des miennes.

Si je me laisse guider dans certains cas, par la Raison des autres, mais seulement autant que la mienne m'y oblige ou me le permet, je n'obéis alors qu'à la mienne propre, je me conforme à la Révélation directe qui vient de mon Père éternel, je ne cesse pas d'être son Enfant bien-aimé, et je ne perds rien de ma dignité d'Homme, ni de ma Souveraineté royale et pontificale.

Mais, si – au lieu de me guider d'après la révélation directe, d'après ma Raison et ma Conscience, d'après cette lumière divine qui me vient de Dieu et que les Chrétiens primitifs appelaient assistance ou inspirations du Saint Esprit – je me livre aveuglément au commandement, à la direction et aux conseils des autres ; alors je me sépare de mon Créateur, – je romps tout lien avec lui, – je détruis l'unique source de mon salut, – je m'avilis, – je me dégrade, – je me rabaisse, pour ainsi dire, jusqu'à la brute, – je me suicide ignominieusement !

On ne peut jamais trop insister sur ce point que nous devons avant tout chercher le Règne de Dieu, avant tout obéir à Dieu, et qu'on ne peut pas servir deux maîtres à la fois. Du moment que nous voulons suivre la volonté de notre Père éternel, nous ne devons plus nous en laisser détourner ni par les commandements, ni par les conseils, ni par les punitions, ni par les récompenses, ni par les menaces des hommes, ni même par le martyre de la croix. Autrement, autant vaudrait nous livrer complètement à l'idolâtrie, et nous vouer sans réserve à toutes ses abominations.

Ne parlons donc plus ni de Dieu, ni de Religion, ni de Devoir, ni de Vérité, ni de Justice, ni de Fraternité, si nous voulons suivre les voies qui leur sont opposées !

La volonté de Dieu n'a rien de commun avec les lois et les inventions des hommes : autrement nous n'aurions jamais rien à démêler avec celles-ci.

Dieu nous donne ses lois dans notre esprit, et il les écrit dans nos cœurs. Donc, les lois humaines, si elles étaient conformes à celle de Dieu, n'auraient pas même besoin d'être écrites.

Tout ce qui nous vient de Dieu s'imprègne en nous par amour, nous remplit d'aise, et nous entraîne vers un bonheur constant et impérissable. Les lois humaines sont totalement privées de ce caractère divin. Voilà pourquoi elles ont toujours besoin de procureurs, de gendarmes et de bourreaux : sans cela elles ne pourraient jamais subsister, et encore moins être respectées.

Les lois humaines sont produites par le dernier vestige de l'idolâtrie, du paganisme, de la barbarie et de la servitude des Peuples. Elles n'ont jamais fait le bonheur d'aucune Nation, pas même d'une seule Commune.

Ce sont elles, au contraire, qui fournissent tous les prétextes et toutes les armes aux usurpateurs et aux oppresseurs contre les opprimés.

Ce sont les lois arbitraires qui asservissent les hommes et les tuent dans leur esprit, dans leur cœur, dans leur âme, et les rendent incapables de remplir leur destinée.

Toute loi, toute volonté *extérieure* qu'on nous impose est la négation directe de notre Souveraineté, une violation exercée sur notre CONSCIENCE, une atteinte portée à notre dignité d'Enfants de Dieu, un instrument de notre asservissement, un attentat contre notre vie.

Tous ceux qui se soumettent à une loi écrite quelconque cessent de seconder selon l'Esprit de Dieu, et ne peuvent plus vivre de la vie de leur destinée ; et cela d'autant plus lorsqu'ils sont exposés à l'action de la force brutale et de la terreur qui, par la crainte de la mort, les asservissent pendant toute leur vie et les tuent dans leur âme. (*Hebr. 2 ; 14, 15.*)

Tout ce que l'Evangile dit de Satan et de ses artifices s'applique aux lois écrites, à leurs effets pernicieux, à leur influence infernale qui ne peut produire pour le Peuple que des déceptions et des malheurs.

En effet, qui fait les lois ? qui les interprète ? qui leur donne le prestige de la sanction ? qui en assure l'exécution ? qui en profite ?.... Est-ce le

Peuple ? est-ce la classe la plus nombreuse et la plus malheureuse, ou, au contraire, ne sont-ce pas ces impies et ces corrompus dont l'Évangile dit qu'ils sont enfants du Diable, et que Satan distribue entre eux les royaumes de la terre avec tout leur éclat, toute leur gloire, toutes leurs richesses et toute leur puissance ?

Tous les malheurs et toutes les misères des hommes viennent de leur ignorance et de leur asservissement. Qui en profile, si ce n'est cette poignée de dominateurs des Peuples, qui, pour conserver leurs privilèges, font les lois les plus iniques, les plus oppressives, les plus sacrilèges et les plus homicides ? Ne sont-ce pas eux qui, dans l'intérêt de leur domination, spolient l'immense majorité de la Société actuelle, de tous ses droits, même de celui de vivre en travaillant ? Ne sont-ce pas eux qui, au nom de l'ordre, de la morale, de la famille, de la propriété et de la religion, cherchent à perpétuer toutes les injustices et toutes les iniquités de l'organisation sociale actuelle ?

Otez aux oppresseurs les lois écrites qu'ils savent si bien exploiter, et dont ils se servent uniquement pour prolonger la servitude du Peuple, pour lui imposer leur volonté, et ils seront réduits à l'impuissance, et se résigneront bientôt à vivre de la vie commune.

Girardin, en parlant du principe de la Liberté absolue et de la Souveraineté individuelle, arrive à reconnaître avec beaucoup de justesse que toutes les lois qui règlent actuellement la vie des Nations sont inutiles et nuisibles. Il exprime le vœu de les réduire à la plus simple expression de la SAGESSE ÉTERNELLE. Il entrevoit la possibilité de les renfermer dans quelques lignes et propose d'appeler ce nouveau code : le *dernier testament*. Voici comment il s'exprime à ce sujet :

« A la rigueur, cette loi pourrait ne se composer que de ces quatre lignes empruntées à la Constitution de 1795, laquelle les avait puisées dans l'Écriture-Sainte.

Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fit.

Faites constamment aux autres le bien que vous voudriez en recevoir.

Car, dans ces quatre lignes, il y a tout : la politique négative et la politique affirmative, la critique du passé, et l'ORGANISATION de

l'avenir. C'est le principe de la mutualité universelle élevé à la hauteur d'un précepte divin.

Chose remarquable ! Des deux préceptes que je viens de rappeler, le premier, celui qui constitue la politique négative, appartient à l'Ancien Testament ; tandis que le second, celui qui constitue la politique affirmative, appartient au Nouveau-Testament. De l'un à l'autre de ces deux préceptes, quel immense progrès !

Dès que la Souveraineté individuelle aura été irrévocablement définie, dès que les limites jusqu'où elle peut s'étendre auront été ineffaçablement tracées ; dès que le **LIBRE ARBITRE** donné à l'Homme lui aura été *pleinement restitué* ; dès que la Société ne sera plus que la *suppression de la violence sous toutes ses formes*, l'égalité par la Justice entre la force brutale et la faiblesse relative, que de choses se simplifieront, que de difficultés s'aplaniront, que de nœuds se dénoueront-, que de complications disparaîtront, que de problèmes qui passent pour insolubles se résoudront d'eux-mêmes !..... »

Lamennais avait bien aussi le sentiment de l'inutilité de toutes les lois humaines, lorsqu'il s'est écrié : *Quelle autre loi faut-il à celui qui a la loi de Jésus-Christ ?.....*

Pourquoi le Législateur des Chrétiens ne s'est-il jamais préoccupé de la rédaction d'une constitution, d'un code, d'un système ou d'une doctrine quelconque, se bornant toujours à recommander à ses Disciples de ne plus suivre la direction des hommes (*Math*, 15 ; 14), – de ne servir que Dieu seul, – de n'adorer que lui seul, – et de n'obéir qu'au Saint-Esprit qui demeure en nous, qui nous éclaire par notre Raison et notre Conscience, et qui nous perfectionne et nous sanctifie, Si nous sommes dociles à ses inspirations ? Pourquoi ce divin Maître a-t-il réduit tous ces préceptes et toute sa doctrine à la seule **LOI déterminée par notre Conscience**, celle de nous aimer les uns les autres en Frères ?

C'est véritablement honteux d'être obligé de rappeler aux Chrétiens ce point essentiel de leur Religion !....

Convient-il de se donner le titre de Chrétien, quand on ne pratique pas la vie chrétienne, quand on en méconnaît même les conditions indispensables,

et qu'on pousse l'égarement jusqu'à vouloir l'opposé de ce qui constitue le VRAI-CRISTIANISME ?

Quelle inconséquence, ou plutôt quelle folie, quelle perversité de ce troupeau d'impies et de leurs moutons, qui proclament Jésus Christ Dieu et qui ne font rien de ce que cette autorité divine leur commande, – qui enseignent même le contraire, – qui se préoccupent uniquement de faire *leurs lois, leurs systèmes, leurs doctrines*, à eux, – ou qui, comme les animaux confinés dans les cages d'une ménagerie, ne connaissent que la volonté de leur maître et de ses valets, et ne convoitent que la pâture qu'on leur distribue parcimonieusement !

Quelles constitutions, quels codes, quelles lois e'criles nous ont laissés les Chrétiens primitifs ? Ils s'entendaient pourtant sur la vie sociale : ils savaient mieux pratiquer la Liberté, l'Egalité, la Fraternité, la Solidarité, l'Ordre et l'Unité, qu'on ne les a jamais pratiqués avant eux et depuis. Il n'y avait parmi eux ni maîtres, ni esclaves, ni salariés, ni domestiques, ni riches, ni pauvres, ni étrangers, ni bourreaux, ni geôliers, ni gendarmes, ni procureurs, ni huissiers, ni avocats, ni notaires : ils se reconnaissaient mutuellement tous pour Frères ; ils s'entr'aidaient et se dévouaient les uns aux autres, comme les meilleurs amis ; ils ne souffraient d'autres relations avec les autres que celles qu'ils trouvaient fraternelles ; et, en cas de persécution, ils aimaient mieux se retirer dans un désert pour y vivre en obéissant à Dieu, selon leur conscience, que de se soumettre ignominieusement aux lois païennes, ou de les exploiter à leur profit avec les autres privilégiés, aux dépens du Peuple asservi et abruti.

Mais supposons un instant que les Chrétiens primitifs ne comprenaient guère les questions politiques et sociales, et que leurs opinions – à ce sujet étaient erronées et absurdes. Accordons même tout ce que les idolâtres légistes nous demandent. Consentons en outre à raisonner au point de vue le plus favorable à la législation écrite, et voyons quelles en seront les conséquences.

A cet effet, admettons donc un législateur supérieur à tous les autres, et ses lois plus parfaites que toutes celles que nous connaissons. Ce législateur ne serait-il pas toujours un Procuste qui chercherait à nous étendre inexorablement sur son lit homicide ? Ces lois ne seraient-elles pas toujours

uniformes pour tout le monde, tandis que les hommes se distinguent par la diversité infinie de caractères, de dispositions, de besoins et de facultés ? Que deviendrait alors la Fraternité dans l'exécution de ces lois ? Le juge, le geôlier, le bourreau et son aide indispensable, le soldat, peuvent-ils pratiquer plutôt la Fraternité que d'obéir aux lois et au commandement ? Que deviendrait alors, sous l'empire de votre code, notre beau principe humanitaire qui, à lui seul, vaut mieux que toutes les lois monarchiques, aristocratiques et démocratiques ; à *chacun selon ses besoins, de chacun selon ses moyens* ?.....

Comment donc ces lois pourraient-elles faire le bonheur de tous ? Comment pourraient-elles se plier jusqu'à l'infini pour que chacun pût en recevoir des bienfaits selon ses besoins ? Comment la Spontanéité et la Souveraineté de chacun pourraient-elles être respectées dans l'application de ces lois, inflexibles et immuables comme toute lettre morte ? Comment toutes les Consciences et toutes les **BONNES VOLONTÉS** pourraient-elles s'accorder avec ces lois et y trouver leur satisfaction ?... En vérité, c'est aussi difficile que de trouver un habit qui puisse également bien aller à tout le monde. Nous savons cependant qu'il y a moyen de procurer à chacun un habit selon son goût et ses convenances....

Mais soyons facile, et admettons encore que sur tous ces points les le'gomanes seuls aient raison.

Nous supposons donc qu'on soit parvenu à faire des lois parfaites, libres de tout reproche, et capables de rendre pour le moment tout le monde heureux.

Malheureusement même cette concession suprême ne nous avance guère ; tant le système des lois écrites est absurde : rien ne peut le justifier ni le sauver. Car observez bien, tous les avantages que nous accordons gratuitement aux lois écrites, les plus parfaites possibles, sont très-éphémères, et disparaissent à l'instant lorsqu'il s'agit de vivre, d'accomplir un progrès, et d'entrer dans une nouvelle phase de la vie sociale. La loi écrite, de sa nature immobile et morte, ne s'y prête pas. C'est un habit d'enfant qui ne peut point convenir à un adulte.

En effet, toutes les lois sont faites d'après les faits accomplis, d'après l'expérience du passé. Le législateur ne peut se baser dans ses dispositions

que sur ce qu'il a observé dans l'histoire et sur les exigences de son époque. Le meilleur ne peut aller au-delà. Ses lois ne peuvent donc nullement convenir pour l'avenir, où la Société aura dépassé, par ses progrès irrésistibles, l'époque à laquelle toutes leurs dispositions ont été adaptées. Et chaque fois qu'il s'agira pour le Peuple de marcher en avant, d'accomplir un nouveau progrès, de s'épanouir selon sa destinée humanitaire et providentielle, il sera obligé, avant tout, de faire des efforts, de lutter pour déchirer ces langes du passé dont une main téméraire, impie et sacrilège l'aura enveloppé pour le momifier.

Quand un législateur pourrait-il faire des lois passables, en supposant que cela fût possible ? – Dans un seul cas ; quand il serait prophète dans toute la force du terme ; quand il serait non-seulement inspiré de toutes les exigences de son temps, mais encore qu'il serait pénétré de toutes celles de la vie future, et qu'il aurait prévu tous les progrès et déterminé tous les besoins des hommes dans l'avenir. Tout législateur se trouve absolument dans la même position où se trouverait un médecin qui aurait l'inqualifiable prétention de n'avoir pas besoin de s'occuper autrement de ses malades que de leur faire, une fois pour toujours, une seule ordonnance pour guérir les maladies de tous les âges, de tous les sexes et de tous les tempéramens. Nous savons cependant qu'il y a moyen de traiter convenablement toutes les maladies, chacune en son temps et selon sa nature. Pourquoi cela ne serait-il pas possible pour les besoins dont se préoccupent les législateurs ?

Que devons nous donc penser des lois écrites, lorsque nous considérons que ni leurs auteurs, ni elles-mêmes ne peuvent jamais avoir ces qualités, que nous venons à l'instant de leur supposer pour faciliter la discussion ? Ne voyons-nous pas dans l'histoire de tous les siècles et de toutes les Nations que les lois sont uniquement faites pour la sûreté, pour la commodité et pour les convenances des usurpateurs, des oppresseurs et des exploiters du Peuple ? Ne voyons-nous pas partout et toujours qu'elles ne sont exécutées qu'autant que cela convient à ceux qui s'emparent du Gouvernement ? L'expérience quotidienne ne nous prouve-t-elle pas jusqu'à l'évidence qu'elles ne servent jamais aux faibles pour les protéger contre les empiétemens et contre l'oppression des forts, mais qu'elles sont uniquement destinées à fournir des armes et des moyens aux puissants

contre les opprimés et les exploités, qui, sans cette protection menteuse, useraient de leur droit de défense naturelle ?

Qui fait les lois ? qui les interprète et les applique ? Est-ce le Peuple ? Sont-ce ceux qui ont le plus besoin d'être protégés par la Justice ? En ont-ils quelque moyen ?...

Dans quel intérêt exécute-t-on toutes les constitutions et toutes les lois ? Est-ce dans l'intérêt de ceux qu'on gouverne, et à qui on ne cesse de prêcher une soumission aveugle et une obéissance passive, pour toute autorité qui daigne les *organiser* et les *protéger* à sa manière. Ne savons-nous pas que presque tous les jours, lorsqu'un faible, un spolié ou un opprimé a l'insigne témérité de vouloir se défendre et de chercher l'appui des lois, il n'arrive à d'autre résultat après beaucoup de démarches et de tourmens, qu'à enrichir les hommes de loi, à s'appauvrir lui-même, et à plonger sa famille dans une plus grande misère ?...

Les sophistes ne cessent cependant de nous dire : « c'est l'effet de mauvaises lois : faites-en de bonnes. » Mais, pardieu, où existent donc ces bonnes lois ? Où ont-elles jamais existé ? Comment les faire ? A qui confier leur interprétation et leur exécution ?...

O aveugles ! les lois éternelles ne sont donc rien pour vous ?... il faut les faire, dites-vous !... Qui s'avise jamais de faire des lois, si ce n'est un ignorant qui s'abuse ou qu'on abuse, ou celui qui est en révolte contre les lois éternelles, – qui a l'intention de continuer à les violer, – qui veut se garantir contre toute sorte de responsabilité et de revendication, – et qui cherche à se donner, le privilège d'exploiter le désordre, et à pratiquer la domination et la spoliation sur ses Frères ?...

Les conditions de l'usurpation et de l'oppression sont partout et toujours les mêmes. On ne peut établir leur règne et leur assurer l'impunité que par des lois et des institutions appropriées à leur usage. Et c'est tellement vrai, que partout où il y a usurpation et oppression, il y a aussi inévitablement des lois écrites. Voyez, par exemple, ces autorités, soi-disant saintes et sacrées, crossées et mitrées, qui affectent l'air de ne point s'occuper des affaires de ce monde, qu'est-ce qu'elles font si ce n'est des lois écrites, quand elles formulent leurs doctrines impies et homicides, sous la forme d'orthodoxies, de canons, etc ? Ne pouvant se lier à l'entraînement

providentiel de la vie de l'Humanité, qui les anéantirait inévitablement ou les absorberait, ces impies s'accrochent à tout ce qui tient de la mort, ne fût-ce qu'à une lettre, pour sauvegarder leur éphémère existence et prolonger leur règne.

Pourquoi Jésus-Christ n'a-t-il jamais cherché à formuler une constitution, une loi, un symbole d'orthodoxie ou une doctrine quelconque ? Pourquoi a-t-il renfermé toute la LOI POLITIQUE ET SOCIALE et toute la PERFECTION RELIGIEUSE ET MORALE de l'homme dans le seul précepte de FRATERNITÉ ? Pourquoi nous a-t-il recommandé d'obéir, avant tout, au SAINT-ESPRIT, c'est-à-dire à ce sentiment de VÉRITÉ et de JUSTICE que notre Raison et notre Conscience nous révèlent, quand nous y sommes attentifs ? Pourquoi a-t-il qualifié *d'irrémissible* le péché de désobéissance à cet ESPRIT ? Pourquoi a-t-il proclamé que ce péché est plus grand que tous les autres péchés, que tous les crimes qui font horreur à l'Humanité ? Pourquoi a-t-il attaché tant d'importance à ce seul point, si notre Salut dépend des constitutions et des lois que nous pouvons nous faire nous-mêmes ? (*Voyez page. 35.*) – Est-ce par erreur, par ignorance, par insouciance ou par négligence qu'il a agi ainsi ? N'est-ce pas, au contraire, par cette profonde conviction que toute formule immuable, n'importe de quelle nature, ne peut jamais comprendre toutes les manifestations de la VIE ni concorder avec elles, et que, lorsqu'elle est appliquée à régler les actes et les relations des Hommes, loin d'assurer leur bonheur, elle ne peut que détruire entre eux tous les liens spontanés et fraternels, que devenir pour eux un lit de Procuste, instrument perpétuel de leur martyre ? La *sainte inquisition*, conséquence inévitable de toute orthodoxie, assez accréditée pour avoir force de loi, ne nous le prouve-t-elle pas encore suffisamment ?

C'est le même sentiment, radouci par les habitudes d'un homme politique, qui fait dire à Girardin, ce qui d'ailleurs s'applique parfaitement bien à toutes les lois écrites :

« Quand je vois envelopper un Peuple libre dans une constitution, il me semble voir envelopper un homme robuste dans un linge. C'est plus qu'un contre sens ; c'est une dérision ! »

Le même Auteur, guidé par cette profonde connaissance des hommes et des choses, qui le distingue parmi les premiers publicistes de notre époque,

se dirigeant uniquement dans ses recherches par ce qui est juste, simple et éminemment pratique, arrive à peu près au même point que nous sommes forcés de reconnaître.

Voici son opinion à ce sujet :

« Dès qu'il ne serait plus nécessaire d'avoir une fabrique de lois, toute difficulté s'applanirait ; il suffirait alors que le Peuple, dans toutes les circonstances où il devrait agir comme Souverain, eût *un Ministre*. »

Nous adhérons complètement à cette conclusion et nous ne demandons pas autre chose. Nous voulons seulement que le Peuple ne soit jamais privé de son Ministre. Nous voulons qu'il ait un Ministre *toujours, partout, en tout et pour tout*, occupé ou au moins prêt à le servir. Nous voulons qu'aucune Famille, aucune Commune, aucun Canton, Arrondissement ni Département ne manque d'un tel Ministre. Nous voulons que ce Ministre soit *toujours, dans la CONSCIENCE* du Peuple, l'homme *le plus capable et le plus dévoué*. Nous voulons que ce Ministre ne soit appelé à fonctionner que dans les *limites de ses connaissances et de sa conscience*. Nous voulons que ce Ministre ne puisse jamais être corrompu, ni devenir usurpateur ni oppresseur. Nous voulons que le Peuple ait toujours la possibilité et la facilité de contrôler toutes les actions de son Ministre et, en quelque sorte, de le garder à vue. Nous voulons que le Peuple puisse facilement le remplacer par un meilleur, chaque fois qu'il le voudra, même toutes les 24 heures.

Voilà le problème qui nous occupe, voilà notre RÉPUBLIQUE FRATERNELLE dont nous demandons la réalisation ; et nous espérons que le Citoyen Girardin aura le courage d'y adhérer et de poursuivre jusqu'au bout les conséquences des principes reconnus par lui-même.

Paris, ce 29 mars 1851.

Où allons-nous ?

N'abordez pas un ami sans lui dire : Préparez-vous, préparez les vôtres pour 1352. (E. CAYLUS.)

On parle pour ne rien faire ; c'est assez. La parole a eu son tour, à l'action le sien ! (GIRARDIN.)

Les Peuples ne vivent plus en hommes, et il n'est plus permis de compter sur leur patience, tant elle est mise à une épreuve outrée. (Fénélon.)

La transformation, amenée par l'âge du monde, aura lieu. *Tout est calculé dans ce dessein* ; rien n'est possible maintenant hors la mort naturelle de la Société d'où doit sortir la renaissance. C'est impiété que de lutter contre l'Ange de Dieu, de croire que nous arrêterons la Providence. (Chateaubriand.)

A la surface de cette Société, en apparence si calme sous l'empire des lois que chaque jour on lui impose, surgissent de toutes parts les signes d'une *révolution profonde*, UNIVERSELLE, IRRÉSISTIBLE : *la révolution par l'IDÉE*, (J.-B. Millière.)

Les signes des temps annoncent qu'une GRANDE ŒUVRE va s'accomplir prochainement. (Epître générale de la présidence de l'Eglise de Jésus-Christ des saints du dernier jour, en date du 27 septembre 1850, de la vallée du grand lac Salé, Etat du Déseret de l'Amérique du Nord.)

Tout annonce je ne sais quelle GRANDE UNITÉ vers laquelle nous marchons à grands pas !.... Il faut nous tenir prêts pour un *événement immense* dans l'ORDRE DIVIN vers lequel nous marchons avec une vitesse accélérée !.... Des oracles redoutables annoncent que les temps sont arrivés !.... Il n'y a peut-être pas un homme véritablement religieux en Europe qui n'attende dans ce moment quelque chose d'extraordinaire..... (J. Demaistre.)

Dieu nous a appelés à vivre au milieu d'une génération toute en mouvement. Nous ne pouvons plus, quand même nous le voudrions, rester

en repos, chacun chez soi Dieu, je le répète, nous a placés, nous les Chrétiens, dans une génération qui ne dort certes plus ; qui s'agite, qui se tourmente, qui va grand train vers un avenir, inconnu sans doute, mais qui, à coup sûr, sera fort peu ressemblant au passé.... Nous touchons à des événements immenses ! En-dehors de la prophétie, *toutes nos prévisions seront dépassées, tous nos calculs déjoués !* L'histoire de l'Humanité n'a rien de comparable, pour la grandeur du spectacle, pour l'étendue des résultats, à la Révolution qui se prépare !..... (L'abbé C. Massiot.)

Nous avons regardé autour de nous et au-dessus de nos têtes, nous avons interrogé le ciel, cherchant une suite à ces heureux présages. Hélas ! pourquoi vous le dissimulerions-nous ? Aucun signe n'a paru sur l'horizon qui puisse rassurer notre cœur paternel et diminuer nos alarmes. Le sol tremble toujours sous nos pas. La sagesse humaine est à bout : elle se déclare vaincue, en présence de cet ébranlement universel. Les plus fermes empires, aux termes des livres saints, *penchent* ; la Société tout entière, comme un homme ivre, chancelle au bord de l'abîme ; et les Peuples effarés regardent au ciel avec anxiété, dans l'attente de ce qui menace le monde.

C'est, nos très-chers Frères, l'impression commune et la préoccupation générale. L'effroi trouble jusqu'aux plus fortes têtes, et devant cet épouvantable avenir pas un courage qui ne défaille ! *Les rois s'en vont*, s'écriait, il y a quelques années, un sage de la politique humaine. Chacun répète aujourd'hui que c'est, hélas ! toute la Société qui s'en va : le VIEL ORDRE SOCIAL *s'affaisse !..... tout tombe !..... tout se précipite !.....* (Sibour, archevêque de Paris.)

Voici l'heure prophétisée où tout passera, excepté la CHARITÉ, la FRATERNITÉ. Ceci est une *époque de renouvellement* : en toutes voies toutes choses seront changées du tout au tout ! (Victor Meunier.)

Les prêtres, les scribes et les pharisiens entassèrent des monceaux de pierres sur le tombeau du Christ.

Les juges du crucifié avaient envoyé des soldats pour écarter les saintes femmes qui pleuraient près du cadavre du premier martyr Socialiste.

Trois jours après, les pierres se soulevèrent d'elles-mêmes ; les soldats, effrayés, s'enfuirent, et le Christ ressuscitait !

Le Peuple, c'est le Christ moderne.

On l'a salué du titre de *Roi*, dans ses mains a été placé le roseau menteur, sa tête a été déchirée par la couronne d'épines ; sur ses épaules on a attaché, en signe de mépris, le lambeau d'étoffe rouge.

Les Judas, les Caïphes et les Pilâtes l'ont envoyé au Calvaire pour qu'il soit crucifié.

Le Peuple, comme le Christ, ressuscitera.

De l'Irlande à la Hongrie, la terre ne tressaille-t-elle pas comme une femme qui va enfanter ?

L'air s'embaume des parfums qui annoncent une saison nouvelle.

Dans nos cœurs nous entendons les hymnes célestes.

Hosanna ! le Christ va ressusciter !

Priez encore, femmes, qui avez attendu avec confiance le réveil de notre premier Maître. Priez pour le Peuple, car des gardes entourent sa tombe dont l'entrée est cachée par des pierres.

Priez, car vos larmes et vos bénédictions ont vaincu les prétoriens de Caïphe.

Priez, pour que vos prières, montant au ciel, en descendent comme une manne bénie. –

Nous autres, Frères ! attendons avec patience et résignation. Préparons le grand jour par le travail !

« Enseignez par le monde, » avait dit le Christ à ses disciples. *Enseignons nos croyances par la parole, par l'exemple !*

Avant peu, le Peuple, laissant son linceul, prendra possession du Monde, qui sera régénéré ! (Aristide Olivier.)

..... Alors changeront les rôles : qui lève la tête la baissera, qui la baisse la lèvera ; qui insulte le Peuple le flattera ; qui le calomnie s'humiliera ; qui l'accuse se justifiera.

L'accuse deviendra le juge, l'accusateur deviendra l'accusé.

Ce sera le grand jour de la reddition des comptes et du JUGEMENT DERNIER, jour sinistre pour les dépositaires infidèles, mais, pour le Peuple, *jour heureux !*

Ce jour arrivera dans un an ; il arrivera en mai 1852 !!! (*Girardin.*)

Règne de Dieu.

Balayons des esprits toutes les niaiseries tous les préjugés du *fétichisme démocratique* ; alors le Peuple pourra reporter son attention vers les questions importantes qui relèvent du raisonnement et de la science !...

(Anatole LERAY.)

Nous savons que le Règne de Dieu n'arrive pas avec éclat et qu'il est au milieu de nous !

En montant sur la dernière brèche où l'étendard de *l'ordre humain* est planté, la Révolution porte une autre bannière avec ces mots : UNITÉ

DE LA VIE, ORDRE DIVIN !.....

Il faut s'y résoudre : l'homme sera détrôné et DIEU RÉGNERA L'homme abdiquera aux pieds du *vrai* Dieu ; il obéira *volontairement* au vrai Dieu, ou il sera vaincu !.....

Dieu règne quand les institutions sociales n'entravent point la liberté de le servir, et ne favorisent pas la liberté de le mépriser. Voilà en quoi consiste essentiellement son Règne, sur le fondement de la BONNE VOLONTÉ !.....

Vous n'avez pas voulu de ce Dieu, en voici venir un autre. Celui-là se moque de la bonne comme de la mauvaise volonté. Il prend ses garanties contre les CONSCIENCES, au moyen de la LOI EXTÉRIEURE !.....
(Roux-Lavergne, rédacteur de *l'Univers*)

Le péché ne nous dominera plus, car nous ne sommes plus sous la toi, mais sous la GRACE (Rom., 6 ; 14.)

La consommation de toutes choses ne viendra que lorsque Jésus-Christ aura remis son règne à Dieu son Père, et qu'il aura détruit tout *empire*, toute *domination* et toute *puissance*. Car il doit régner jusqu'à ce que son Père lui

ait mis tous ses ennemis sous les pieds : et le dernier ennemi qui sera détruit ce sera la terreur. (I. *Corinth.*, 15 ; 24-26.)

Cherchons donc avant tout le Règne de Dieu et sa Justice, le reste nous sera donné par surcroît. (*Math.*, 6 ; 33.)

Jésus Christ nous a fait Rois et Prêtres pour notre Dieu, et *nous régnerons sur la Terre !* (*Apoc.*, 5 ; 10.)

L'oppresseur cessera d'opprimer, la destruction finira, et le dominateur ne sera plus trouvé sur la terre. (*Isaïe*, 16 ; 4.)

Et Dieu essuiera de nos yeux toutes les larmes, et il n'y aura plus ni terreur, ni deuil, ni lamentation, ni affliction ; car le vieux monde aura passé et toutes choses seront nouvelles ! (*Apoc.*, 21 ; 1-5.)

L'avenir est à nous :

La fin de toute chose approche, conduisez-vous donc avec sagesse et soyez vigilants !

(I. PIERRE 4 ; 7.)

Lamennais a grandement raison de soutenir que le ciel descendrait sur la terre, si les hommes voulaient, en observant l'Evangile, *consentir à leur bonheur.*

En vérité, pour y atteindre, il suffit que nous nous abstenions de ce qui est contraire à l'ORDRE ÉTERNEL établi par la Providence, – de ce qui est opposé à la Liberté, à l'Égalité et à la Fraternité, – de ce qui n'est pas conforme aux conditions de la vie sociale NORMALE, et qu'en même temps nous consentions à notre propre bonheur, en nous prêtant un peu à ces inspirations salutaires qui ne font jamais défaut à nul mortel de bonne volonté, et que les Chrétiens attribuent à l'action incessante du Saint-Esprit.

Rien de plus simple, rien de plus accessible, rien de plus tacite aux Peuples que leur propre bonheur ; mais il faut absolument qu'ils y *consentent*, – il faut qu'ils le *veuillent*, – il faut qu'ils fassent acte de leur Souveraineté !....

La Souveraineté n'a résidé jusqu'à ce jour que dans le Gouvernement. Désormais il n'y aura d'autre Souverain que le Peuple. Les premiers deviendront les derniers, et les dominateurs seront les serviteurs de ceux sur lesquels ils exerçaient jusqu'à ce moment leur autorité. Mais pour obtenir ce résultat il faut, il faut à tout prix, que le Peuple *veuille* et *sache* exercer pleinement sa Souveraineté ; il faut qu'il consente à son propre bonheur ; il faut avant tout qu'il cesse de pratiquer le contraire et de chercher l'opposé.

Arrière donc toutes les routines, toutes les vieilles habitudes ! Les anciens moyens sont impuissants ! Les voies déjà battues sont sans issue !

Le bonheur de l'Humanité est encore inconnu ; il rencontre même beaucoup d'incrédules : on ne peut y arriver que par des chemins

Courage donc et espoir ! Il suffit au Peuple de vouloir – de consentir à son propre bonheur, – et de s'abstenir du contraire !

Il n'y a point d'exagération dans cette affirmation. Vous en avez le témoignage dans l'opinion d'un illustre philosophe, et si cela ne nous suffit pas, rappelez-vous encore un autre témoignage d'une autorité bien supérieure. L'Evangile nous donne, l'assurance la plus positive que, dans les limites de la perfection et du bonheur de l'Humanité, tout est possible aux hommes de conviction et de volonté, – qu'ils peuvent transporter les montagnes par leur simple commandement, et qu'ils peuvent atteindre à un bonheur que l'œil na jamais vu, que l'oreille n'a jamais entendu, et que la pensée humaine na jamais conçu. Rappelez-vous encore que le Règne de Dieu doit venir sur la terre inopinément comme un voleur et rapidement comme un éclair, pour réaliser le salut éternel de tous les Peuples !

Démocrates ! serrons nos rangs !

Il faut se classer loyalement et sans arrière-pensée dans la SOCIÉTÉ NOUVELLE.

(J.-P. CANTELOUP, avocat.)

« Pourquoi ne le dirions-nous pas, puisque nous le pensons. Ce qui manque aux Républicains *sérieux* et *radicaux*, c'est-à-dire aux Républicains socialistes, ce n'est ni le talent, ni la foi, ni le courage ; ce qui manque à ce formidable Parti, qui grossit tous les jours, c'est l'*Unité d'action*, c'est l'ensemble et la discipline.

N'est-il pas évident, en effet, pour quiconque y regarde de près, que faute de nous entendre, nous marchons et combattons, chacun de notre côté, sans y voir et à tâtons, comme des soldats qui ont oublié le mot d'ordre, et qui tirent la nuit sur leurs frères d'armes sans les reconnaître.

Champions de la Démocratie ! nous tous qui sommes prêts à sceller de notre sang l'avènement du droit et de l'*immortelle* RAISON ! il est temps, croyez-moi, aujourd'hui surtout que nous touchons au MOMENT SUPRÊME, DÉCISIF, il est temps d'adopter un *autre plan* de bataille ; il est temps de resserrer nos rangs ; de nous compter et de combiner nos forces, si nous voulons éviter les embûches tendues sous nos pas et faire face à toutes les éventualités !....

Il s'agit bien de savoir, en effet, quel chef d'école fera prévaloir ses théories gouvernementales. Ni Proudhon, ni Louis Blanc, ni Cabet, ni Ledru Rollin ne sont en cause pour le moment. Allons donc au plus pressé. La République – ne le sait-on pas ? – notre Mère commune, est attaquée par de perfides et implacables ennemis ; il s'agit, avant tout, non seulement de la défendre envers et contre tous, mais encore de la consolider, mais encore de l'asseoir sur des bases à jamais inébranlables. Le débat, ramené sur ce terrain, pouvons-nous différer d'avis et de sentiments ? Non, certes !

Assurément – et nous sommes des premiers à le reconnaître – il est bon et utile que les hommes éminents du parti avancé, que les Hommes de cœur et de savoir, exposent au préalable, au grand jour de la discussion, leurs

idées de réforme et de régénération sociale ; car c'est du choc des opinions diverses que jaillit la lumière, c'est à-dire la vérité. Mais il n'appartient, pensons-nous, à aucune individualité, si puissante soit-elle, de violenter le Peuple, et de lui imposer sa volonté !..... »

C'est ainsi que s'exprime *Le Furet*, journal de Béthune.

Rien de plus grave et de plus pressant que cet appel à la Démocratie.

Qu'est-ce qu'il manque, en effet, à notre Parti ? – Rien que *l'Unité d'action*, l'ensemble et la discipline. Rien, comme le dit Mazzini, que l'Organisation convenable, que le moyen d'utiliser toutes ces ressources que nous possédons *en abondance*.

Mais pourquoi donc notre grand Parti, qui est le plus puissant par ses principes, le plus puissant par son nombre, et le plus puissant par son dévouement et par son énergie, ne peut-il produire ce qui est nécessaire au triomphe de la cause commune ? – On en rejette ordinairement la faute sur les personnes ou sur les choses, et l'on demande inconsidérément que les unes ou les autres soient changées dans leurs qualités et dans leur nature. Le problème n'est pas là. Ne récriminons sur personne ni sur rien. La haine et les récriminations sont la fausse route qui nous égare le plus. Sachons, au contraire, accepter et utiliser les hommes et les choses, tels qu'ils sont.

Dans une Société bien organisée tout devient utile, ou au moins innocent et inoffensif. Que chaque personne et chaque chose occupent la place que l'ORDRE PROVIDENTIEL, l'HARMONIE ÉTERNELLE leur assigne, et le mal dont nous nous plaignons disparaîtra de lui-même et pour jamais. Inutile et pernicieux de chercher notre salut ailleurs. Ne souffrons pas les royalistes à la place de Républicains, ni les faux démocrates à la place de Socialistes. Le chardon ne peut pas produire des raisins. Nous ne pouvons pas changer les éléments constitutifs du monde ; il nous suffit de les utiliser selon leurs qualités naturelles.

Pour arriver au but, il faut courir ou au moins marcher. Pour produire l'Harmonie vivante et durable, il faut s'organiser en conséquence, Sans contrainte, unitairement et fraternellement.

L'Armée n'est puissante que par son organisation, qui la prédispose à l'unité d'action. Point d'effet sans cause. Il faut préalablement semer pour récolter. Nous n'arriverons jamais à cette unité si désirable, tant que nous la

chercherons dans les voies et les moyens qui ne peuvent produire que la divergence et l'éparpillement.

Nous ne sommes que des Soldats, souvent des Héros ; mais nous ne sommes pas encore une *Armée de Frères*. Rangeons-nous donc, Amis, chacun selon nos forces et selon nos armes, et notre Père éternel, qui est le Dieu des Armées, nous bénira et nous donnera la victoire définitive !

Le grand homme, le génie de l'avenir, ne s'appellera ni Alexandre, ni César, ni Charlemagne, ni Napoléon, il s'appellera **LE PEUPLE** ; il sera un être collectif. Devant lui s'effaceront les individualités et leurs misérables querelles. A. **GUÉPIN**.

RÉFORME DÉFINITIVE.

Projet à soumettre à la Souveraineté nationale.

Une Nation fait bien de se revendiquer elle-même. (GUIZOT, en 1844.)

Si le Peuple souverain ne peut pas faire ses affaires par ses Représentants, il les fera lui-même ; il en a le droit et le moyen !.....

(F. BOILAY, réd. du *Constitutionnel*.)

Nous ne cherchons point à détruire, mais à
nous organiser *nous-mêmes* et à édifier !

Gloire à Dieu ! salut à l'Humanité !

Paix et fraternité' aux Hommes de bonne volonté !

Vive la Réforme définitive !

Plus de président !

Plus de représentants ni de parlementarisme !

Plus de majorités oppressives ni de minorités opprimées !

Plus de constitutionl

Plus de lois contraires à la Souveraineté de chacun et à la Fraternité entre
tous !

Plus de Révolution !

Plus d'entraves au Progrès !

Plus d'inégalité, plus d'arbitraire, plus de fraude !

Plus de misère, plus de Pauvres, plus d'Orphelins abandonnés

Plus de privilèges d'aucune nature pour personne !

Plus de domination de l'homme sur l'homme !

Plus d'exploitation de l'homme par l'homme !

Plus de gouvernement de l'homme par l'homme !

Plus de concurrence, plus d'accaparement !

Plus de rapine, plus de concussion, plus de spoliation !

Plus de parasitisme, plus de sinécure !

Plus de salariat, plus de domesticité !

Plus de maîtres, plus de sauveurs, plus de bienfaiteurs !

Plus de législateurs, plus de charlatans !

Plus de fourbes, plus de menteurs, plus d'hypocrites, plus de flatteurs !

Abolition de tout ce qui est faux, arbitraire et inique ; réalisation ne tout
ce qui est vrai, juste et fraternel !

Réalisation de l'Ordre absolu par la Liberté absolue !

Nous sommes tous Enfants de Dieu !

Nous sommes tous une même Famille !

Nous sommes tous Frères !

Nous sommes tous Souverains, Rois et Pontifes !

Nous sommes tous co-héritiers du DOMAINE COMMUN dont Dieu a doté nos Pères et qu'ils ont fécondé et embelli de leur travail !

Nous ne sommes dignes de vivre parmi les Hommes qu'autant que nous respectons la Souveraineté royale et pontificale de chacun, et que nous pratiquons la Fraternité dans toutes nos relations avec eux !...

Chacun, à titre de Souverain, dans l'UNION fraternelle avec tous : – c'est notre Liberté !

Chacun dans la pleine jouissance de sa SOUVERAINETÉ : – c'est notre Egalité !

Chacun dans la SOLIDARITÉ avec tous, en tout, partout et toujours : – c'est notre Fraternité !

Chacun ne connaissant d'autres relations avec les autres que celles qui sont fraternelles : – c'est notre Morale !

Chacun ne se gouvernant et ne s'associant avec les autres que selon l'AMOUR ÉVANGÉLIQUE, éclairé par la RAISON et la CONSCIENCE : – c'est notre loi !

Chacun librement associé à ceux qu'il aime le plus, qu'il estime le mieux, et auxquels il accorde le plus de confiance : – c'est notre premier DEVOIR, c'est notre entrée dans l'Eglise universelle !

Chacun accomplissant sa destinée humanitaire, dans l'Union libre, égalitaire, fraternelle, solidaire, intime, permanente et indissoluble avec les autres : – c'est notre Société fraternelle !

Chacun pour tous et tous pour chacun, – à chacun selon ses besoins et de chacun selon ses moyens, – chacun et tous dans l'*Union hiérarchique*, sous la DIRECTION UNITAIRE, comme une seule Famille : – c'est notre Ordre invariable !

Chacun n'obéissant à d'autre commandement qu'à celui de Dieu, qui s'adresse directement à sa Raison et à sa Conscience, et seulement après l'avoir vérifié avec les convictions des plus dévoués Serviteurs de la Vérité, de la Justice et de la Fraternité : – c'est notre acheminement vers la réalisation du Règne de Dieu sur la Terre !

I.

Conseils pour l'époque préparatoire.

Tâchons de *ne devoir rien à personne que l'amour mutuel* ; car celui qui aime le prochain accomplit la loi La nuit a duré jusqu'ici, mais le jour va paraître ? Rejetons donc les œuvres de ténèbres, et couvrons-nous des armes de lumière ! (ROM., 13 ; 8,12.)

... Dans le but de *remettre à la Nation le PLEIN EXERCICE DE SA SOUVERAINETÉ.*
(Proposition de 233.)

1. – A dater du..... mai 185...., si la Souveraineté nationale accepte ce terme comme définitif, tous les hommes de *bonne volonté* qui habitent le sol français, sans .aucun égard à leurs opinions, ni même à leur passé, ne forment qu'un seul parti, un seul camp, une seule famille, et tous solidairement, comme un seul homme, s'appliquent librement et spontanément de tout leur esprit, de tout leur cœur, de toute leur âme et de toutes leurs forces, à réaliser, chacun selon ses moyens, le Règne de Dieu et sa Justice, d'abord entre eux et chez eux, et puis sur toute la Terre.

2. – A dater du même jour, toutes les constitutions, tous les codes, toutes les lois, tous les décrets, toutes les ordonnances, qui seront en vigueur jusqu'à ce jour, sont à jamais abrogés.

3. – Toutes les anciennes fonctions, toutes les dignités, tous les titres et tous les privilèges, n'importe de quelle nature, sont pour jamais abolis.,

4. – Tous les Travailleurs deviennent fonctionnaires publics, ou plutôt ils sont tous reconnus Maîtres et Souverains, au même titre que tous les autres Citoyens.

5. – Le salariat et la domesticité sont considérés comme des actes de corruption de fonctionnaires publics, comme des crimes de lèse-humanité.

6. – Tous les fonctionnaires publics, en activité avant la grande Réforme, jusqu'à ce qu'ils soient légitimement remplacés, sont déliés de toute obéissance envers l'ancien Gouvernement ; à l'avenir, sous leur responsabilité personnelle, ils serviront le Peuple, selon leur CONSCIENCE, et non pas selon la vieille routine. Cette responsabilité les atteindra lorsque le nouveau service public sera constitué selon le principe de la Fraternité et de l'Unité évangéliques.

7. – Tout individu qui empêche ses concitoyens de se réunir, de manifester leurs opinions, de se concerter, de s'associer, d'exercer, en un mot, leur Souveraineté pour accomplir la Réforme définitive, est déclaré hors la Nation, hors l'Humanité.

8. – La sûreté des personnes et la conservation de toutes les propriétés publiques et privées sont confiées à la garde de tous les Citoyens et particulièrement du Chef de la **SOCIÉTÉ FRATERNELLE** de chaque localité.

9. – Tous les salariés de l'Etat, jusqu'à l'accomplissement de la Réforme définitive, autant qu'ils y seront autorisés par le Chef unique de la Société fraternelle de leur Canton, continueront à toucher du Trésor public un traitement, déterminé par eux-mêmes, qui ne pourra cependant dépasser le prix d'une journée de travail commun dans leur localité, et ce pour chaque membre de leur famille.

10. – Tout homme sans moyens d'existence touchera aussi, provisoirement, du Trésor public, la même somme que les fonctionnaires publics, mais seulement en tant qu'il sera sorti des conditions du salariat et de la domesticité, et qu'il se sera associé avec ses Amis pour former la SOCIÉTÉ FRATERNELLE.

11. – Tous les impôts, excepté ceux d'octrois, de douanes, de timbre et de patente, jusqu'à l'accomplissement de la Réforme définitive, continueront à être prélevés sur tous les contribuables qui n'en seront pas affranchis par le Chef de la Société fraternelle de leur Commune, agissant dans son Conseil.

12. – Les contribuables qui, en application du principe *de chacun selon ses moyens*, peuvent fournir à l'Etat des provisions de n'importe quelle

nature, sans priver leurs familles et leurs Amis habituels du nécessaire et sans nuire à leurs établissements industriels en activité, seront toujours tenus, au premier appel du Chef de la Société fraternelle de la localité, agissant en son Conseil, de livrer tout ce qui sera nécessaire à la subsistance et au service publics, en constatant contradictoirement la valeur de la chose livrée, et contre un bon qu'on ne pourra faire valoir qu'après l'accomplissement de la Réforme.

13. – L'Armée actuelle, sans se dissoudre, en conservant ses cadres et ses armes, se réorganisera sans aucun retard, selon le principe républicain : LIBERTÉ-EGALITÉ-FRATERNITÉ. A cet effet, les soldats, en usant de leur droit inaliénable et imprescriptible de n'obéir qu'à leurs Amis les plus *dévoués*, les plus *estimés* et les plus *respectés*, congédieront tous les officiers qui ne voudront pas fraterniser avec eux, et incontinent nommeront eux-mêmes leurs commandants immédiats ; ceux-ci nommeront les leurs ; et ainsi de suite jusqu'au Commandant en chef qui sera nommé par les officiers qu'il doit commander directement.

14. – Toute l'Armée française, en attendant l'heureux moment où elle pourra complètement être supprimée, sera à la disposition et sous les ordres du Chef suprême de la Société fraternelle française.

15. – Le premier soin de tout corps et de tout détachement de l'Armée, après sa réorganisation selon le principe d'égalité fraternelle, sera de se porter immédiatement à la frontière la plus proche, en donnant la préférence aux points qui pourraient être menacés par l'ennemi.

16. – Le premier devoir de tout Commandant, du corps ou du détachement ainsi réorganisé, sera de s'entendre avec les Officiers *de son grade* des garnisons les plus proches pour assurer, dans les limites de sa compétence, l'UNITÉ DE DIRECTION a toute la force armée.

17. – Aucun Officier de n'importe quel service, ni aucun citoyen, – dans aucun cas et sous aucun prétexte, ne peut être obligé de suivre ni de reconnaître une direction, un commandement quelconque, à la sanction duquel il n'a pu prendre aucune part, – dont il ne pourrait s'affranchir à *tout moment*, – et sur le perfectionnement duquel il ne saurait à *tout moment* exercer son influence d'une manière directe, souveraine et fraternelle. Par

cette raison, le Commandant de toute la force armée fait partie du Conseil suprême de la Direction ou de la Gérance de toute l'activité sociale.

18. – Dans toute la Société fraternelle il n'y aura pas un seul commissaire, agent, ni fonctionnaire nommé ou délégué par le Chef de n'importe quel grade, qui puisse avoir une autre autorité ou influence que celle de conseiller, de propagandiste, de missionnaire, en un mot d'Apôtre.

19. – Celui qui attente à la Souveraineté royale et pontificale d'un Membre de la Société fraternelle, dont *la personne est toujours et partout sacrée et inviolable*, fait la guerre à toute la Société fraterternelle, – il est déclaré indigne de vivre parmi les Hommes, – il est proclamé hors la Nation, hors l'Humanité, – et il est considéré comme l'un des plus dangereux ennemis dont il faut s'affranchir à tout prix.

20. – Tous les individus qui refusent de s'associer, et qui vivent en-dehors de la Société fraternelle, jouissent, malgré cela, de la plus parfaite liberté, tant pour disposer de leurs personnes que pour user de leurs propriétés, pourvu qu'ils ne portent aucune atteinte ni à l'ORDRE pratiqué dans la Société fraternelle, ni à sa sécurité, ni à sa Souveraineté, ni à la Souveraineté de personne.

Celui de ces malheureux qui se mettrait dans le cas de guerre, d'hostilité ou d'opposition permanente avec la Société fraternelle, – qui chercherait à l'entraver dans son développement ou dans son action, – et qui persisterait à refuser de s'arranger à l'amiable avec elle, serait déclaré hors la Nation, hors l'Humanité. Mais chacun, en tout état de cause, est parfaitement libre de quitter sa localité pour passer dans une autre, pourvu qu'il justifie partout de son identité, et qu'il fasse connaître son origine et ses antécédents, en produisant la *carte de l'état de sa vie*.

Cette carte servira aux *nomades* non-seulement de passeport, mais aussi de titre de rente et de propriété, pour les valeurs reconnues et acceptées par la Société fraternelle.

21. – Même les plus grands ennemis du Peuple deviennent nos Frères, et doivent toujours être traités comme tels, du moment qu'ils donnent des preuves de leur repentir, – qu'il se soumettent sincèrement au régime évangélique, – qu'ils sont admis à la Société fraternelle, et qu'ils se conforment en tout à **l'ordre fraternel**.

II.

Société fraternelle.

La Fraternité c'est le DEVOIR, car tous les devoirs sont renfermés dans celui de s'aimer et de s'aider en Frères. (*La Réforme du 25 novembre 1849.*)

La Fraternité est un sentiment, sentiment exceptionnel et rare, il en faut faire une science, une science commune et vulgaire. (GIRARDIN.)

Tout le monde a la conscience de ce qu'il faut faire pour être bon Frère. C'est le milieu social qui nous empêche principalement de pratiquer la Fraternité. Organisons nous donc de manière à être complètement affranchis de toutes les entraves qui ne nous permettent pas de suivre nos aspirations fraternelles !....

1. – Quiconque s'associe librement aux conditions égalitaires et fraternelles, avec deux autres personnes au moins, pour ne former ensemble, d'une manière intime et permanente, qu'une seule Famille évangélique, et pour appliquer tous ses moyens et toute sa vie à la réalisation du Règne de Dieu sur la terre, au profit de toute l'Humanité, celui-là est effectivement un VRAI CHRÉTIEN, il est propre à faire partie de la SOCIÉTÉ FRATERNELLE, et il entre par la vraie porte dans la bergerie de Jésus-Christ. (*Math., 18 ; 20. Jean, 10 ; 7, 8. – 11 ; 25. – 14 ; 6 – 15 ; 1. – 6.*)

2. – Les VRAIS-CHRÉTIENS, en tant qu'ils sont associés entre eux en une seule Famille, en Société fraternelle permanente et universelle, sont tous solidaires les uns des autres, jusqu'à donner leur vie les uns pour les autres ; – ils se garantissent mutuellement leur dignité d'Enfants de Dieu et leur Souveraineté royale et pontificale ; – et ils s'obligent religieusement à protéger et à défendre chacun de leurs co-associés de toute la puissance de leur Société. (*Jean*, 15 ; 12, 13.)

3. – Les VRAIS-CHRÉTIENS sont tous unis en Société fraternelle, et il ne peut en exister sans être associés, car la Fraternité ne peut être pratiquée dans l'isolement. Les ermites et les anachorètes ne sont point Chrétiens. On ne saurait non plus reconnaître pour Chrétiens ces égoïstes passionnés et exaltés qu'on rencontre dans plusieurs sectes, — qui ne vivent que pour eux-mêmes, pour le salut de leur âme, pour un bonheur individuel, chimérique, au-delà du tombeau et de la terre, et pour qui toute l'Humanité et son Avenir providentiel n'existent point.

4. — Les VRAIS-CHRÉTIENS ne se préoccupent nullement de leurs intérêts personnels, ni de leurs plaisirs égoïstes, ni des moyens de faire valoir leur volonté ; mais ils recherchent avant tout le Règne de Dieu et sa Justice. Par conséquent, ils mettent au-dessus de tout, la Vérité, la Justice, l'Amour fraternel, l'Union, en un mot, la Volonté de Dieu, et sa réalisation.

5. – Tout VRAI-CHRÉTIEN ne vit pas pour manger et pour se noyer dans les plaisirs égoïstes ou privilégiés ; mais il mange pour soutenir sa vie, et il ne recherche d'autres plaisirs que ceux qui sont accessibles à tous ses Frères, qui peuvent contribuer à son perfectionnement physique, intellectuel ou moral, et qui sont conformes à la destinée éternelle de l'Homme.

6. – Tout Vrai-Chrétien, loin d'être esclave de son ventre, de ses passions déréglées ou de ses plaisirs égoïstes, est au contraire un serviteur zélé, infatigable et dévoué de la République fraternelle, et il est prêt à donner même sa vie pour en atteindre toutes les conséquences, et pour en assurer tous les bienfaits, nécessaires-au perfectionnement et au bonheur de ses concitoyens.

7. – Tout Vrai-Chrétien se distingue par cette courageuse, active et énergique abnégation évangélique, qui est nécessaire à un Soldat de

l'Humanité, et qui nous donne une force indomptable, devant laquelle disparaissent toutes les fatigues, toutes les peines et tous les dangers.

8. – Vaincre, même au prix de sa vie, tous les obstacles à l'établissement définitif du Règne de Dieu et de sa Justice sur toute la Terre, – re'aliser la République fraternelle universelle, – faire à jamais disparaître l'esclavage sous toutes ses formes, même sous la forme du salariat et de la domesticité, – rendre pour toujours la misère impossible, – introduire la Fraternité évangélique dans toutes les relations sociales, – assurer le *salut éternel* à tous les Peuples et le bonheur permanent à tous les Hommes, voilà le problème de tout Vrai-Chrétien, voilà le but de la Société fraternelle !

9. – Aux yeux de tout Vrai Chrétien, vivre tranquille chez soi et pour soi, tandis que les autres succombent ou s'épuisent à travailler pour le Salut commun, pour le Bonheur de tous, c'est quitter le poste que la Providence nous a assigné ; – c'est trahir la République ; – c'est voler à ses Frères ce qui leur appartient ; – c'est martyriser et tuer les plus chers Enfants de Dieu et les plus dévoués Serviteurs de l'Humanité ; – c'est se couvrir soi-même d'opprobre et d'ignominie ; – c'est enfin se rendre digne du mépris et de l'exécration de toute la Société fraternelle.

10. – Dans la conscience de tout Vrai-Chrétien, s'épuiser par les excès, s'énervier par le plaisir, ou s'efféminer par l'oisiveté et une vie molle, même lorsqu'on n'aurait aucune mauvaise influence, directe, sur les autres, et qu'on vivrait du produit de son propre travail dans un désert, c'est toujours commettre un attentat sur un Enfant de Dieu, – c'est toujours confisquer un bon Soldat à l'Humanité, – c'est toujours tuer un Membre de la Famille humaine et la priver de son concours dévoué, – c'est toujours voler la Société dans ce qu'elle a de plus cher, – c'est toujours commettre un sacrilège sur le dépôt le plus sacré de la VIE et du SALUT communs, – c'est toujours frapper de mort un Membre de l'Humanité et l'empêcher d'accomplir sa destinée divine.

Il n'y a point de petits péchés pour les Vrais Chrétiens ; et l'on peut pécher par l'action, par la parole, par la pensée ou par l'omission.

11. – Le Vrai-Chrétien considère que, tout Souverain, Roi et Pontife qu'il est, il ne s'appartient point à lui-même, mais à Dieu et à l'Humanité. Il se donne et se dévoue, dans toute la mesure évangélique, à la Société

fraternelle, à cette Eglise divine et unique, qui se manifeste au Monde par une République parfaite, et qui réalise le Règne de Dieu sur la Terre, en aidant à chacun à remplir sa destinée humanitaire dans la proportion de toutes ses facultés et de tous ses moyens.

12. – Le Vrai-Chrétien respecte, comme une manifestation divine, toute opinion sincère, toute conscience de ses semblables, mais il use de son influence fraternelle et de son dévouement pour éclairer ceux qu'il croit égarés.

Il respecte également toute propriété, soit individuelle, soit collective ; mais il la considère comme un dépôt sacré appartenant à la Famille humaine, et c'est à tel point que, conformément à l'esprit évangélique et à l'opinion des Pères de l'Eglise, il regarde comme un voleur le détenteur des biens de toute nature, qui, pendant que les autres meurent de faim ou souffrent de la misère, se permet d'en garder au-delà du nécessaire, déterminé par la mesure de l'égalité évangélique.

13. – Selon l'opinion du Vrai-Chrétien, aucune propriété individuelle ne peut s'acquérir que par le **TRAVAIL** *personnel*, par la **CHARITÉ** des autres ou par le **VOL**. Pour lui, la charité qui se fait aux dépens des autres n'est point une charité, mais un vol déguisé, un sacrilège qui s'empare des biens des autels vivants et en fait un usage inique et impie.

14. – Un respect fraternel que chacun témoigne pour les autres, en tout, partout et toujours, – des prévenances assidues pour les obliger, – une déférence religieuse pour leur liberté et leur souveraineté, – et un empressement dévoué à les défendre, à les secourir et à les appuyer, donnent à la Société des Vrais-Chrétiens un caractère tout particulier d'affection, d'intimité, de dévouement mutuel, et de cette solidarité fraternelle permanente qui constitue la véritable vie de famille, et qui réalise parmi les Hommes le bonheur évangélique destiné à se perpétuer dans toutes les générations.

15. – Persuadé que, dans toute œuvre collective, l'action, pour être efficace et fructueuse, demande à être *commune, bien combinée et bien dirigée*, tout Vrai-Chrétien ne cherche point à faire prévaloir sa volonté personnelle, isolée, ni à satisfaire ses goûts égoïstes ; mais avant tout il recherche l'intérêt général, la réalisation du Bonheur commun. Il considère

que son premier devoir est de chercher et de faire, d'abord ce qui est *nécessaire* à la République, et principale-[']ment à ceux qui souffrent ; puis, de chercher et de faire ce qui est *utile* à tous ; et enfin de chercher et de faire ce qui peut être *agréable* à tous. Dans sa conviction, agir ainsi, c'est véritablement adorer Dieu, le servir, faire sa volonté, et s'acquitter de ses devoirs envers ses semblables ; agir autrement, c'est être idolâtre, – c'est se révolter contre Dieu, – c'est attenter au bonheur de ses Frères – c'est détruire leur destinée divine.

16. – Aimer Dieu de tout son cœur, de tout son esprit, de toute son âme, de toutes ses forces et de toute sa vie, – n'adorer que lui seul, – ne servir que lui seul en se dévouant au bonheur de ses Enfants ; c'est l'unique effort de tout Vrai-Chrétien ; c'est sa conduite constante dans toutes les circonstances de sa vie. Ne s'appartenant en rien à lui-même, et ne se cherchant lui-même en rien, il ne se fait point *juge dans sa propre cause*. Il ne dispose jamais de lui-même à son profit personnel, selon son plaisir, mais fidèle et docile au **COMMANDEMENT DIRECT** de Dieu qui se révèle à sa Raison et à sa Conscience, guidé en même temps par les lumières de ses Frères les plus dévoués à pratiquer la Vérité, la Justice et la Fraternité, il se donne sans réserve à la réalisation de la République évangélique. En agissant toujours ainsi, non pas isolément, mais de concert avec ses plus estimables Agnis, selon les besoins et les convenances de la Société fraternelle, il poursuit avec persévérance ce Salut éternel de tous, que Jésus a cherché à conquérir, même au prix du supplice de la croix.

17. – Le caractère essentiel qui distingue partout, en tout et toujours cette Société, c'est l'Union fraternelle. Cette Union est l'objet principal de tous les vœux, de toutes les dispositions et de tous les efforts des Vrais-Chrétiens. Ils la considèrent comme la preuve la plus certaine de l'établissement du Règne de Dieu. Elle existe effectivement parmi les Vrais-Chrétiens, aussi bien dans chaque Famille, dans chaque Commune, dans chaque Canton, Arrondissement, Département, Province, Nation, que dans tous les Continents et sur tout le Globe terrestre. Paix éternelle ! Concorde permanente ! La Fraternité réalisée dans toutes les relations entre les Hommes et entre les Peuples ; voilà les bienfaits de la Société fraternelle, de la République évangélique !

18. – Toutes les pensées, toute l'activité, tous les efforts et tous les sacrifices de chaque Membre de la Société fraternelle n'ont d'autre but que de provoquer, de maintenir et de perfectionner l'Union fraternelle entre tous les hommes. Mais chacun ne le fait que dans les limites de sa vie, de son action, de ses connaissances, de sa conscience et de ses relations. C'est à ce prix seulement qu'on peut atteindre à la réalisation des promesses attachées à cette condition évangélique : *si vous êtes unis, si vous êtes d'accord...*, .. (Math., 18 ; 19, 20.) Sans cela point de Société fraternelle possible, point d'Eglise de Dieu, point de salut pour personne !....

Nous sommes tous inexorablement soumis, par la Nature des choses, à la solidarité dans le mal, chaque fois que nous ne la pratiquons pas dans le bien.

19. – Le principal moyen dont la Société fraternelle se sert pour assurer et pour perpétuer l'Union évangélique dans son sein, c'est que toute son activité, tous ses biens et tous ses moyens sont toujours et partout gouvernés, administrés et dirigés par *un seul* DIRECTEUR, qui est librement reconnu et accepté par ceux qu'il dirige, – qui est remplaçable à tout moment, – qui n'use jamais de violence envers personne, – qui ne jouit d'aucun privilège sur les autres, – et au-dessus de qui la Conscience de ses Frères ne peut découvrir personne dans la Famille ni plus capable, ni plus dévoué, ni meilleur Serviteur de la Vérité, de la Justice et de la Fraternité.

20. – Pour que chacun, même le plus ignorant et le plus faible, puisse concourir, dans la mesure évangélique, à la solution du problème humanitaire et à l'accomplissement de l'œuvre de la Société fraternelle, tout Vrai-Chrétien recherche, avant tout et par-dessus tout, de bons conseils, des inspirations utiles, les moyens les plus puissants et les Guides les plus intelligents, les plus sûrs et les plus dévoués, afin de rendre son concours plus efficace et plus fructueux.

21. – Comme un voyageur dans une région inconnue, tout Vrai-Chrétien, mû par le sentiment de sa mission et de sa destinée humanitaires, demande et recherche en tout, partout, toujours et avant tout, des Compagnons bons et sûrs et un Guide parfait : sans cela il se croit *inutile* et *perdu*.

22. – Le Vrai-Chrétien est essentiellement Apôtre et Initiateur. Il ne se repose point sur l'initiative des autres, et il ne s'abandonne point à l'espoir

de ce que feront ses Frères ; en vrai Serviteur de Dieu, il s'applique de tout son cœur, de tout son esprit, de toute son âme et de toutes ses forces, à réaliser en tout, partout et toujours, cette perfection, cet idéal qui est révélé à sa Conscience. Mais loin de se faire juge de lui-même, ou de se complaire dans sa personnalité, il se défie toujours de ses meilleures intentions, et il ne se croit rassuré dans ses voies que lorsqu'il est *confirmé* dans sa croyance par la Société fraternelle, en dehors de laquelle il ne voit de salut pour personne.

23. – Pratiquer constamment la Fraternité, et par conséquent ne se séparer en rien de ses Frères, ne s'isoler jamais d'eux, même par la pensée ; ne faire qu'un avec ses Amis et accepter librement la Solidarité avec eux jusqu'à la mort ; en cas de divergence d'opinion et de volonté, se résigner, attendre, patienter, et faire son devoir selon l'esprit de l'Union fraternelle et selon ses convenances, c'est une des premières règles de la conduite de tout Vrai-Chrétien.

24. – Dans toute réunion de n'importe quel nombre, de n'importe quelle nature, le Vrai-Chrétien cherche toujours la plus grande sanctification de l'Assemblée, par l'idéal du beau, du vrai, du juste et du fraternel. Elever le sentiment, la pensée, les discours et l'action de chacun au plus haut degré de perfection, et en même temps assurer aux efforts communs une direction conforme à la volonté de Dieu, pour réaliser l'idéal le plus élevé, voilà le problème de tous les instants de sa vie. Dans son amour évangélique pour ses Frères, il se sent vivre en eux au moins autant que dans lui-même, et il cherche avec un dévouement entier leur perfectionnement et leur bonheur. Mais *il ne le fait que dans les limites de ses connaissances, de sa conscience et de ses relations*. D'après sa conviction, porter son jugement, et, à beaucoup plus forte raison, son action en-dehors de ces limites, c'est prostituer sa vie, – c'est commettre un sacrilège, – c'est attenter à la vie commune, à la vie de sa Patrie, de la même manière qu'un charlatan qui se charge de guérir les infirmes de maladies sur lesquelles il ne possède aucune notion.

25. – Les Vrais-Chrétiens ne se lient jamais par des vœux ni des serments d'aucune nature. Fidèles en cela aux préceptes évangéliques, ils conservent toujours la *liberté entière* de pouvoir obéir sans retard et sans réserve à

toutes les injonctions de la RÉVÉLATION DIRECTE ET PERMANENTE. Ils considèrent cette Révélation comme la *loi suprême* de l'Humanité, – comme *l'unique source* de toutes lumières qui éclairent les Hommes, – comme un *commandement direct de Dieu* lui-même, pour nous bien autrement obligatoire que toutes les constitutions, toutes les lois, tous les contrats, tous les serments et tous les vœux du monde.

26. – Le Vrai-Chrétien n'a j'amaïs cette impie et niaise prétention que sa volonté puisse faire loi pour les autres ou valoir, à n'importe quelle condition, comme une autorité. Il reconnaît avec l'humilité de son cœur, que c'est la volonté de Dieu, seule, qui doit en tout se faire, et servir de règle à toutes nos actions, à tous nos discours, à toutes nos pensées et à tous nos désirs. Il ne s'arroge jamais, dans aucun cas et sous aucun prétexte, le prétendu droit de faire des lois obligatoires pour les autres ni pour lui-même, car, dans sa conscience, *rien ne peut obliger l'homme hormis la volonté de Dieu*. Agir autrement lui paraît le dernier degré de stupidité, d'impiété et de démente. Il a en horreur et en exécration tous les décrets arbitraires de ces audacieux rebelles contre Dieu, qui ne respectent en rien ni Vérité, ni Justice, ni Fraternité.

27. – Le Vrai-Chrétien n'ose même jamais prétendre qu'il a *droit* de choisir arbitrairement, n'importe qui ou quoi, pour protéger ses intérêts, pour se procurer des plaisirs ou pour satisfaire ses goûts ; car il sait que l'homme qui prend pour règle de sa conduite la volonté de Dieu, c'est-à-dire : la Vérité, la Justice et la Fraternité, et qui se conforme en tout aux lois éternelles et immuables de la Nature, ne peut en rien avoir de choix ; de même qu'il n'a pas de choix de reconnaître que deux et deux font trois, quatre ou cinq. Par ce motif, les Vrais-Chrétiens recherchent toujours cette AUTORITÉ qui vient de Dieu, – qui est directement révélée à leur Raison et à leur Conscience, – qui leur présente l'idéal le plus élevé, – et qui, pour eux, est adéquate à la voix de la Vérité, de la Justice et de la Fraternité. Au lieu donc de prétendre, avec les ignorants et les corrompus, qu'ils ont DROIT de choisir ou d'élire leurs Représentants, leurs Mandataires ou leurs Commis, les Vrais Chrétiens professent humblement, qu'il est toujours de leur DEVOIR de reconnaître pieusement les Serviteurs de Dieu, partout où ils les rencontrent, et de suivre avec empressement leur commandement et

leurs conseils. Et, comme l'idée de Dieu révèle toujours pour eux l'IDÉAL en tout – la Vérité, la Justice, l'Amour infini et la Perfection – ils ne reconnaissent point pour leur Guide celui qui s'impose à eux ou qui leur est imposé, mais celui, au contraire, qui défend et protège le mieux leur dignité d'Enfants de Dieu, leur Souveraineté royale et pontificale, et au-dessus duquel ils ne trouvent personne, dans leurs relations directes, de plus intelligent ni de plus dévoué. « Du moment qu'ils reconnaissent en quelqu'un des qualités supérieures de Serviteur de Dieu à celles qu'ils reconnaissaient jusqu'alors dans leur Guide, ils s'empressent d'avouer avec piété les nouveaux bienfaits de la Providence, les considèrent comme une *nouvelle révélation*, comme une initiation au progrès, au perfectionnement, et suivent ce nouveau rayon des lumières divines avec amour et avec un dévouement évangélique. »

28. – Tout Vrai-Chrétien aime mieux déplaire aux hommes qu'à Dieu, et obéir plutôt au Saint-Esprit qui éclaire sa Raison et sa Conscience qu'à n'importe quelle loi ou convenance humaine. Son *critérium*, c'est sa Raison libre et sa Conscience affranchie de toutes les influences impures, mais seulement lorsqu'elle est parfaitement d'accord avec le témoignage sur la Révélation directe que reçoivent ses Frères les plus dévoués à la réalisation du Règne de Dieu sur la Terre. Il en résulte qu'il n'y a point de *critérium* pour lui, tant qu'il vit dans l'individualisme, dans l'isolement ; – tant qu'il n'est pas associé aux autres, selon les conditions évangéliques ; – tant qu'il ne pratique pas l'Union fraternelle avec toutes ses conséquences ; – tant qu'il ne réalise pas le Règne de Dieu et sa Justice ; – tant qu'il ne produit pas des œuvres collectives ou sociales, parfaites, car ce n'est que par ses œuvres qu'on peut connaître bien les autres et soi-même. (*Math.* 6 ; 33.-7 ; 16-20. – 12 ; 25. – 13 ; 31-33. *Jean*, 15 ; 35. – 15 ; 1-6. 1. *Jean*, 2 ; 17.)

29. – L'OEuvre collective ou sociale à laquelle chaque Vrai-Chrétien applique tout son cœur, tout son esprit, toute son âme et toutes ses forces ; l'œuvre dans laquelle il trouve son *critérium*, fût-il le plus borné et le plus ignorant (*Isaïe*, 35 ; 8. *Math.* 15 ; 13. *Jean*, 14 ; 6) ; l'œuvre par laquelle il accomplit sa destinée et suit la voie du Salut éternel de tous les Hommes : c'est, comme nous venons de le voir, la réalisation du Règne de Dieu et de sa Justice sur la Terre ; c'est la réalisation et l'universalisation de la

République évangélique ; c'est le succès, le triomphe et la gloire éternelle de cette Société fraternelle qui doit assurer pour toujours le bonheur de tous ses Membres.

30. – Les Vrais Chrétiens estiment la SINCÉRITÉ au plus haut point, et la pratiquent avec une application religieuse. Ils sont persuadés que, sans cette vertu, la Société fraternelle n'est pas possible, et que, sans elle, la Fraternité n'est qu'une promesse mensongère. L'hypocrisie, au contraire, est regardée dans la Société fraternelle comme le plus grand vice, et tout individu qui ne voudrait point s'en corriger serait exclu de son sein.

31. – On a dit avec beaucoup de raison que la Russie est une République où l'on ne compte qu'un seul Citoyen, et où le tsar seul peut impunément être *sincère*. Dans la Société fraternelle, organisée pour la pratique de la Souveraineté royale et pontificale de chacun et de tous, la sincérité est, au contraire, non-seulement praticable par tout le monde, mais elle est consciencieusement et constamment pratiquée, et elle sert de lien fraternel et religieux entre les membres de chaque Famille évangélique (*Luc*, 12 ; 1, 2.)

Il n'y a point de place dans la Société fraternelle pour les Talleyrand : ils y sont honnis, méprisés, et relégués dans cette *vile multitude* qui périt misérablement dehors. (*Apoc.* 22 ; 15.)

Celui qui manquerait de la vertu de sincérité, celui surtout qui serait surpris en flagrant défit de *mensonge*, perdrait complètement l'estime et la confiance de Frères, et ne pourrait prolonger ses relations intimes avec eux, sans leur donner des preuves évidentes de sa ferme résolution de s'en corriger (*Isaïe*, 25 ; 8. *Apoc.*, 21 ; 8. – 22 ; 11 – 15.)

32. – La pratique constante et universelle de la sincérité est toujours très-facile pour les Vrais-Chrétiens, car ils sont tous véritablement Souverains ; et du moment qu'ils sont agréés, approuvés et protégés par leurs Frères, ils n'ont plus de compte à rendre de leurs actions à personne, et ils ne peuvent plus être jugés ni condamnés par personne, pour n'importe quelle action. (*Math.*, 7 ; 1. *Luc.* 6 ; 37. *Jean*, 1 ; 9. – 2 ; 10.)

33. – par suite de cette admirable pratique de la Souveraineté personnelle et de la Fraternité évangélique, aucune discorde, aucune division, aucune hérésie n'est possible dans la Société fraternelle. Si quelqu'un est

individuellement mécontent de sa position ou de ses relations, il use librement de sa Souveraineté, et cherche dans la Société des rapports qui lui conviennent mieux. Chacun se trouve dans le milieu qu'il affectionne le plus et où il trouve le plus d'estime et d'amitié. Tous, associés par groupes sympathiques, jouissent individuellement et collectivement de leur Souveraineté royale et pontificale, tous prouvent par leurs relations libres, égalitaire et fraternelles qu'ils sont véritablement Chrétiens. (*Jean*, 13 ; 35.)

34, – C'est ainsi que les préceptes évangéliques sont compris et pratiques dans la Société fraternelle. Chacun, en véritable Enfant de Dieu, réalise souverainement la Fraternité évangélique, comme il le *sait* et comme il le *peut*, étant, toujours et en tout, parfaitement libre de faire ce qu'il *veut*, à condition seulement d'avoir toujours l'approbation de ses Frères, qu'il se choisit lui-même, *dans la Société*, – qu'il aime le mieux, – qu'il estime le plus, – et auxquels il accorde le plus de confiance.

35. – C'est ainsi que les Vrais-Chrétiens prouvent que le Règne de Dieu ne consiste point dans les paroles, mais dans l'actjon, la puissance et la vie. (*I. Corinth.* 4 ; 20.) Hors de la pratique de l'Union fraternelle, entre tous les *Hommes de bonne volonté*, sans aucune condition d'opinion, de dogme ni de doctrine, il n'y a point de Christianisme ni de Religion, mais erreur, mensonge, fraude ou imposture. Tous ceux qui viennent nous débiter et nous imposer leurs orthodoxies et leurs systèmes, lesquels ne nous mènent point à l'Union fraternelle et à la réalisation de la République évangélique universelle, ne sont que des ignorants, des ambitieux ou des imposteurs et des voleurs. (*Jean*, 10 ; 8.) qui cherchent à nous asservir, à nous spolier, moralement ou physiquement, et à nous exploiter au nom de la Religion et au nom de Dieu.

III.

Formation de la Société fraternelle.

Que la Société se modèle sur la Famille ; c'est
tout ce que les Socialisfes demandent.

(Louis BLANC)

Tous ont également besoin de GUIDES : il
faut obliger les uns à conformer leurs volontés à
leur RAISON, il faut apprendre à l'autre à
connaître ce qu'il veut (J.-J. ROUSSEAU)

Hors de l'Eglise point d'Eglise.
(DEMAISTRE.)

On ne décrète ni l'amitié, ni l'amour, ni les
bons caractères, ni la fraternité, et puis nous
avons tous horreur de ce qui est *imposé*.

(A. GUÉPIN)

Faisons de tous les Français des Frères, en les
unissant dans des JOUISSANCES
COMMUNES.

(BROGLIE, en 1817.)

1. – Tous les hommes qui ont le sentiment de leur dignité d'Enfants de Dieu, – qui se reconnaissent mutuellement Souverains, – qui sont résolus à ne jamais souffrir d'autres relations avec leurs semblables que celles qui seront fraternelles, – et qui sont disposés à se dévouer les uns pour les autres, dans la mesure évangélique, s'assortent librement entre eux, sans autres conditions que leur consentement mutuel, et leur engagement solennel à pratiquer constamment la Fraternité' avec tous les Hommes, mêmes avec leurs ennemis personnels, – à ne former tous ensemble qu'une seule Famille, – à réaliser la République évangélique, en réalisant le Règne de Dieu et sa Justice sur la Terre, – et à amener cette Association universelle, humanitaire, qui doit comprendre tous les Peuples, tous les Hommes, et assurer le bonheur de tous.

2. – Pour atteindre à ce but, tout individu âgé de vingt ans, au moins, recherche parmi ses Amis, ceux qu'il aime le mieux, qu'il estime le plus et à qui il accorde le plus de confiance, pour s'associer librement avec eux, en Souverain, et pour ne former ensemble qu'une seule Famille évangélique.

3. – Toute Famille évangélique, conformément à l'exemple donné par Jésus-Christ et ses Apôtres ne sera composée que de trois Membres au moins et de treize tout au plus (sans compter les enfants et les autres protégés) *sous la direction* FRATERNELLE, d'un seul Guide librement reconnu, et remplaçable à tout instant. (Voyez page 77.)

4. – La Famille évangélique de treize avec ses germes, est le seul milieu de relations *directes* entre les Associés, et le seul élément constitutif de toute la Société fraternelle, n'importe à quel degré de sa formation, même lorsqu'elle sera devenue humanitaire. Les Familles primitives seules admettent des *protégés*, c'est-à-dire, des étrangers ou d'autres individus qui ne sont pas encore suffisamment connus, et qui demandent à se faire connaître par leurs œuvres.

5. – Personne ne peut entrer individuellement, isolément, dans la Société fraternelle, mais seulement avec sa Famille évangélique. Il faut donc que chacun en cherche une pour soi-même ; il faut que chacun pratique la Fraternité, en vrai Souverain, avec qui il veut et comme il lui plaît ; il faut que chacun réalise, dans les limites de ses connaissances, de sa conscience et de ses relations intimes, le Règne de la Vérité, de la Justice et de l'Amour évangélique ; il faut que chacun contribue, dans la mesure de ses moyens, à former cette République fraternelle humanitaire, qui doit assurer le bonheur durable à tout le monde.

6. – Celui qui, par une raison quelconque, ne peut trouver une Famille évangélique, pour entrer en solidarité fraternelle avec elle, à titre de vrai Souverain, reste en dehors de la Société fraternelle, aux mêmes conditions qu'un enfant ou un fou.

7. – Tout membre de la Société fraternelle n'agit et ne fonctionne que dans les limites de sa Famille évangélique ; car, ce qu'on ne peut jamais répéter trop, *toute action qui sort du cercle de nos connaissances, de notre conscience et de nos relations immédiates*, loin de réaliser l'idéal, ce à quoi vise tout Vrai-Chrétien, *ne peut produire que des mécomptes, des*

déceptions et des malheurs. En outre, la pratique de la Fraternité, pour être parfaite, exige que l'on se connaisse bien mutuellement, ce qui est impossible en dehors des relations quotidiennes. Voilà pourquoi le Groupe évangélique se limite au nombre de Pythagore, de treize, nombre qui est aussi sanctionné dans le système de Fourier.

8. – Tous les Groupes dont se compose la Société fraternelle, cherchent, avant tout et avec une ardeur apostolique, la réalisation du Règne de Dieu dans leurs limites. Par conséquent, tous les désirs, toutes les pensées, tous les discours et toutes les actions de chaque membre de ces Groupes, n'ont d'autre but que la perfection sociale dans leurs Familles et le bonheur de tous. A cet effet, et pour pouvoir réaliser l'idéal le plus élevé dans chaque Groupe, on confie la direction de toute l'activité de ses Membres, à celui que l'on croit le plus capable et le plus dévoué, sans lui accorder pour cela le moindre privilège, pas même pour 24 heures. (*Voyez page 78.*)

9. – Tout Guide de Groupe pour pouvoir réaliser complètement l'idéal le plus élevé, dans la mesure de ses moyens, ne se laisse jamais lier par aucune volonté ni par aucune conviction *contraire* ou *étrangère* à sa Conscience. Il recueille tous les avis et il recherche toutes les lumières que peuvent lui apporter ses Amis ; il examine et pèse religieusement tous les conseils qu'on lui donne et toutes les opinions qu'on lui présente ; mais il ne suit que la Révélation directe de Dieu qui éclaire sa Raison et sa Conscience. Par une telle conduite ferme, énergique, courageuse et dévouée, il se fait réellement Serviteur de Dieu, – réalise à tout moment son Règne et sa Justice, – se trouve constamment sous l'influence et la direction du Saint-Esprit, – accomplit pleinement sa destinée divine, – et aide le plus puissamment toute sa Famille évangélique, par son exemple et par ses conseils, à réaliser la plus grande perfection, et à atteindre au plus grand bonheur. (*Voyez pages 81,153 et 154.*)

10. – C'est de ses Guides des Familles évangéliques qu'on peut dire qu'ils sont véritablement Serviteurs de Dieu ; car ils ne se soumettent et ils ne sont soumis à aucune volonté, à aucune loi, à aucune autorité humaines ; ils sont réellement Souverains, pour faire le bien ; ils n'obéissent qu'à leur Père éternel ; leurs lumières et leur pouvoir suffisent toujours non-seulement pour affranchir leurs Frères de toute domination et de toute

exploitation humaine, mais encore pour les aider à réaliser le Règne de Dieu et sa Justice. C'est d'eux qu'on peut véritablement affirmer qu'ils ont les clés du Royaume des cieux, – que tout ce qu'ils auront lié parmi nous sera lié dans l'avenir de l'Humanité, – et que tout ce qu'ils auront délié, le sera pour toujours. (*Math.* 16 ; 19.)

11. – Les Guides ne se bornent point à pratiquer et à faire pratiquer la Fraternité dans leurs Familles, – à y réaliser l'idéal connu le plus élevé, – et à y maintenir constamment le Règne de Dieu et de sa Justice ; mais ils s'appliquent aussi de toutes leurs forces, dans les limites de leur fonction, à réaliser l'Association fraternelle dans toute l'Humanité, et à y étendre tous les bienfaits de la Réforme définitive. A cet effet, sans déroger en rien à leur Souveraineté personnelle ni à celle de leurs Familles évangéliques, ils s'associent entre eux en Familles du second degré, aux mêmes conditions que les Familles primitives.

12. – Quand un Groupe avec son chef, de n'importe quel degré, ne veut pas ou ne peut pas pratiquer la Religion du Christ, *laquelle n'impose absolument aucune autre condition à l'Association entre les Hommes que celles de SINCÉRITÉ et de BONNE VOLONTÉ* ; quand il ne se relie pas, en vrai Souverain, avec ses *pairs* pour réaliser l'Unité fraternelle humanitaire ; il se trouve par cela seul en dehors de la Société fraternelle et exclu de tous ses bienfaits, – il n'existe pas pour elle, – et il doit faire des efforts pour arriver à se faire agréer par ses pairs : car hors la Société fraternelle point de Société évangélique, mais la *vile multitude* des corrompus, des pervers et des incorrigibles.

13. – Hors de la Société fraternelle point de véritable Société. Comment en effet supposer, de la *bonne volonté* ou des efforts à pratiquer la Fraternité, à ceux qui s'enferment dans un scandaleux *chez soi et pour soi*, – qui ne cherchent point à se relier avec les autres, – qui s'isolent au milieu de l'Humanité, comme s'ils ne voulaient ou ne pouvaient avoir rien de commun avec elle, – et qui de cette façon se mettent en quelque sorte eux-mêmes au ban de la grande Famille humaine ?... Aussi tous ceux qui ne sont pas reliés avec la Société fraternelle, sont ils toujours traités par elle comme des enfants, comme des fous, ou comme des bandes de malfaiteurs, ligés entre eux pour commettre impunément des crimes contre leurs Frères.

14. – La première et la plus grande préoccupation de tous les Hommes réunis en Société fraternelle, c'est de trouver un Serviteur de Dieu, le meilleur possible, et de le seconder de toutes leurs forces dans l'accomplissement de ses devoirs. Point d'Armée sans commandant ; – point d'Ecole sans maître ; – point de Famille sans chef ; – point de Société sans directeur ou gérant ; – et point de Règne de Dieu possible sans bons Serviteurs de Dieu, sans Guides intelligents et dévoués. Tout Chef ou Guide, s'il en a les qualités nécessaires, n'est qu'un instrument perfectionné d'action sociale, instrument destiné à communiquer à un certain nombre d'hommes, de la manière la plus opportune, la plus utile et la plus affectueuse possible, la pensée la plus élevée et la volonté' la plus conforme au salut éternel de tous.

Aussi tous les efforts et tous les sacrifices de chaque Famille évangélique sont-ils constamment dirigés, avant tout, à trouver un Guide parfait, à l'aider, à le soutenir, et à se relier fraternellement avec d'autres Familles. Sans cela, selon leur conviction, il n'y a rien à faire, rien à entreprendre, rien à espérer : c'est l'essence de tous les conseils évangéliques, – c'est la pratique constante de tous les ordres religieux qui cherchaient, quoique d'une manière très insuffisante, la perfection sociale évangélique, – c'est la seule voie du Salut impérissable de tous les Peuple

15. – La recherche ardente et permanente des Guides parfaits, produit cet effet dans la Société fraternelle, que tous les Serviteurs, depuis les plus petits jusqu'aux plus élevés, sont remplaçables *à tout moment* par les plus parfaits que Dieu révèle à la Conscience des Familles évangéliques. Sans cela on se croirait *renégat* de la VRAIE FOI et idolâtre. Car dans cette Société la véritable Religion consiste à suivre fidèlement et à pratiquer constamment la plus grande PERFECTION, en tout, partout, toujours et aussitôt qu'elle est révélée à la Conscience. (*Math.*, 5 ; 48. 1. *Pierre*, 1 ; 15, 16.)

16. – Les Guides du second degré prennent le titre de *Surveillons*, selon l'exemple des Chrétiens primitifs parmi lesquels les Evêques, comme l'origine de leur nom le prouve, n'avaient d'autre fonction que celle de servir Dieu en veillant avec un dévouement apostolique à ce que la

Fraternité évangélique fût pratiquée entre les fidèles de leur ressort, et à ce que le Règne de Dieu y fût réalisé de la manière la plus parfaite possible.

17. – Tout Surveillant fonctionne, en dirigeant et en commandant en vrai Serviteur de Dieu, seulement dans le Conseil et par le Conseil des Guides associés entre eux en une seule Famille évangélique. Son action directe, en dehors de ce cercle, ne peut s'étendre autrement que comme celle d'Apôtre. Son ordre fraternel n'est acceptable que par les Guides de son ressort. Les Membres des Familles primitives, auxquelles appartiennent les Guides qui composent sont Conseil, ne reconnaissent point directement son autorité et ils ne s'en soucient guère. Partout, en tout et toujours, chacun agit en vrai Souverain, et il ne fait que ce qu'il *peut* et que ce qu'il *veut* : chacun ne relève que de Dieu seul qui gouverne directement notre Raison et notre Conscience. Les Chefs de la Société fraternelle, n'importe de quel degré, n'ont d'autres moyens d'influence légitime que leur enseignement, leurs exhortations, leurs conseils, leurs instances fraternelles ; et, dans les cas extraordinaires, ils envoient les fous furieux à l'hôpital, et fulminent l'anathème contre les incorrigibles.

18. – Un des premiers et des plus impérieux devoirs des Surveillants, sans quoi leur mission et leur fonction seraient nulles, est de s'associer aussi entre eux en Familles évangéliques, sous une *DIRECTION apostolique unitaire*. Par cette raison, ils poursuivent l'accomplissement de la Réforme définitive, en s'unissant fraternellement entre eux, et en reconnaissant dans chaque Groupe évangélique du troisième degré un Serviteur de la Vérité, de la Justice et de la Fraternité, lequel porte le nom de GARDIEN et fonctionne de la même manière que les Guides et les Surveillants.

19. – Les Gardiens continuent la réalisation de la Réforme sociale définitive, en s'associant entre eux, aux mêmes conditions que les Serviteurs de Dieu des degrés précédents, et nomment les CONDUCTEURS des Familles évangéliques qu'ils forment entre eux-mêmes. Ceux-ci font de même, et constituent des familles du quatrième degré avec le service évangélique de DIRECTEURS, etc.

20. – Enprocédant toujours de la même manière, à chaque nouveau degré de la réalisation de l'Union fraternelle universelle, on parvient facilement à se constituer évangéliquement, comme une seule Famille, dans chaque

Commune, dans chaque Canton, dans chaque Arrondissement, Département, Province, Nation, Race, Continent, et même sur tout le Globe terrestre. Et observez bien que partout, dans chaque circonscription, n'importe de quelle étendue, on réalise de cette manière, sans violence, sans spoliation, sans aucun retard, par des procédés libres, spontanés, égalitaires et fraternels, l'idéal de la Réforme définitive à la conception duquel on est parvenu à s'élever. C'est ainsi qu'on réalise la DÉMOCRATIE la plus parfaite, – le *Gouvernement spontané* le plus naturel, le plus rationnel, le plus facile à organiser, le plus prompt à s'établir, et à la lois le plus convenable pour toute Société soit en guerre ou en paix, soit en temps de révolution ou en temps de calme, – le *Gouvernement direct et universel*, le plus vrai, le plus simple, le plus unitaire, le plus fraternel, le plus expéditifs, le plus énergique et le plus puissant ; – la *Commission permanente de surveillance et de contrôle*, la mieux composée, la plus compétente, la plus zélée, qui distribue ses fonctions et ses travaux de la manière la plus convenable sur tous les points où il y a quelque chose à examiner, à sauvegarder, à stimuler ou à perfectionner, – l'*Union fraternelle*, universelle et indestructible, – l'*Ordre* naturel, vivant et progressif, – l'*Association* générale, solidaire et complète entre tous les Hommes de bonne volonté, – la « Société réellement *fraternelle* où aucune discorde ni division, à cause de partis ou d'hérésies, ne sera plus possible, – la *Bépublique évangélique*, la plus sincère et la mieux ordonnée, – la *Monarchie* perpétuelle, la plus rationnelle et la plus fraternelle, – l'*Aristocratie* sans aucun privilège, toujours dévouée aux faibles, toujours aimée et respectée, – la *Dictature* la plus énergique, la plus puissante et à la fois la plus libérale, pour laquelle aucune usurpation, aucune oppression ne sera jamais possible, – le *Papisme* le plus saint, le plus aimé et le plus infailible, – le *Concile* oecuménique continuel, vraiment évangélique, – le *Règne de Dieu* le plus complet, – la *Paix* universelle, perpétuelle, – et le *Salut* éternel de tous les Hommes. (Voyez page 82.)

21. – Indépendamment de l'Association générale humanitaire, qui recherche avant tout la constitution de tout le Genre humain en une seule Famille, et la réalisation du Règne de Dieu avec sa Justice sur la Terre, toutes les activités industrielles, artistiques et scientifiques, où le concert,

l'ensemble et la direction sont utiles, s'organisent spontanément, toujours sous la DIRECTION UNITAIRE. Mais toutes ces Associations secondaires se relient et se concertent, par leurs Chefs, avec les Guides, les Surveillants, les Gardiens, les Conducteurs, etc., qui seuls, en s'inspirant de la Vérité et de la Justice éternelles, et en utilisant les conseils, les avis et les lumières de leurs Frères, coordonnent, chacun dans son ressort, toutes les activités de la Société fraternelle. Rien dans cette Société n'est jamais imposé à personne, et rien de ce qui n'est pas contraire à la Souveraineté de tous et de chacun, ni aux relations fraternelles entre tous, n'est jamais exclu de la vie sociale, ni comprimé dans ses manifestations.

22. – Il serait injuste de prétendre que nous proposons ici quelque chose d'arbitraire ou de personnel. La Vérité, la Justice, l'Amour évangélique, la Solidarité, l'Union fraternelle, les conditions de l'Unité sociale et la destinée de l'Humanité, entrent dans le PLAN TROVIDENTIEL ; ils sont éternels ; ils n'ont rien d'arbitraire, et ils ne viennent d'aucun homme.

Qu'on nous repousse donc, si nous déplaçons ; qu'on oublie à l'instant même tout ce que nous venons de dire ; mais que l'on se mette incontinent – comme on *sait*, comme on *peut* et comme on *veut* – à s'organiser dans chaque Commune selon le modèle pris sur la Famille, sous une DIRECTION UNITAIRE, *perfectible incessamment*, en respectant la Liberté de chacun et de tous, en réalisant l'Egalité évangélique entre tous, et en pratiquant la Fraternité envers tous ;

Que les Chefs de Communes s'entendent entre eux pour assurer une telle Direction dans leurs Cantons respectifs ;

Que les Chefs de Cantons se concertent pour constituer chaque Arrondissement en une seule Famille sous une Direction de même nature ;

Que les Chefs d'Arrondissements fassent la même chose dans chaque Département ;

Que les Chefs de Départements continuent cette organisation dans chaque division militaire actuelle ;

Que les Chefs de celles-ci s'empressent de poursuivre l'accomplissement de la Réforme, toujours dans le même esprit et aux mêmes conditions ;

Enfin, que tous ces Chefs de divers degrés soient révocables à tout instant, par ceux-là mêmes qui les nomment ; et avant un mois toute la

France sera définitivement organisée de la manière la plus simple, la plus unitaire, la plus vitale, la plus puissante, et à la fois la plus favorable à l'exercice de la Souveraineté de chacun et de tous, et la plus efficace pour produire le Bonheur commun.

23. – C'est ainsi que va s'accomplir très-prochainement la Réforme sociale définitive ! Il n'y a pas d'intelligence, de science, de puissance au monde qui puisse l'empêcher ! Car elle est nécessairement amenée par l'ORDRE PROVIDENTIEL ; car elle est impérieusement commandée par les Lois de la Nature ; car elle se trouve dans les aspirations et dans la destinée de l'Humanité ; car elle a pour stimulants toutes les calamités, toutes les souffrances et toutes les misères des Peuples. Elle va s'opérer d'une manière irrésistible et toute-puissante. C'est à elle que se rapportent toutes les promesses évangéliques et les prophéties qui concernent le Jugement dernier universel, par l'accomplissement duquel le Règne du Christ sera établi sur la Terre, et le bonheur durable de tous les Enfants de Dieu à jamais assuré.

Gloire à Dieu, Paix et Fraternité aux Hommes de bonne volonté !

Paris, 31 mai 1851. Louis KROLIKOWSKI.

Dernier mot.

Nous sommes tous Frères, Rois et Pontifes, et
nous RÉGNERONS SUR LA TERRE !

(*Math.* 23 ; 8. *Apoc.* 5 ; 10.)

La VOLONTÉ de *chacun* et de *tous* librement manifestée, voilà le DROIT ! *Fraternellement unifiée* et religieusement respectée, voilà le

DEVOIR !..... (L.-N. BONAPARTE, Discours de Poitiers, revu et corrigé
par le *Constitutionnel* et autres.)

TROYES. – IMPRIMERIE DE CARDON.



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

Système de fraternité.

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1050400x>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'étape d'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format EPUB (*electronic publication*), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr

Notes

1 *Malthusien*, disciple de *Malthus*, nom d'un économiste anglais dont les exécrables théories peuvent se résumer dans cette phrase célèbre : « *Un homme qui naît dans un monde déjà occupé, si les riches n'ont pas besoin de son travail, est réellement de trop sur la terre. Au grand banquet de la Nature, il n'y a point de couvert mis pour lui. La Nature lui commande de s'en aller, et elle ne tardera pas à mettre elle-même cet ordre à exécution.* »
(*Essai sur la population*, par MALTHUS.)

2 *Histoire des Girondins*, tome v, page 109.

3 Qu'y a-t-il en ce monde de vrai, de juste, de beau et de bon qui ne vienne de Dieu et ne lui appartienne exclusivement ? Quand nous aurons rendu à Dieu tout ce qui est à lui, que restera-t-il à César, si ce n'est ce qui ne peut nullement appartenir à Dieu ? Or, le mensonge, l'imposture, l'oppression, l'injustice et l'iniquité ne sont point à Dieu, et ne nous viennent que de César, qui, selon le témoignage même de l'Évangile, n'a rien en Dieu, et qui tient toute sa domination de SATAN, souverain momentané de ce monde (Luc IV, 5, 6). Rendons donc à César ce qui est à lui ! .

4 Ce travail a d'autant plus d'importance, que les calomniateurs du Communisme ne cessent de méconnaître, défausser et dénaturer les principes du vrai Christianisme, afin de sanctifier l'individualisme et de légitimer le parasitisme, la domination des puissants et l'exploitation de l'homme par l'homme. Il nous est pénible d'avoir à signaler ici les erreurs inqualifiables de la lettre pastorale publiée récemment par le citoyen Debonald, cardinal, archevêque de Lyon. Cette épître peu charitable envers les Communistes et encore moins chrétienne après avoir cherché ses raisons dans le fond même du puits d'Abraham, ose soutenir en face de toute la Chrétienté que la Communauté des biens n'est pas obligatoire mais facultative pour les Chrétiens !.... Certes, cette Communauté, en vertu de notre principe de Charité et de Fraternité, comme nous ne cessons de le répéter, est toujours facultative pour les Payens, pour les Individualistes, pour les Pharisiens et leurs cousins les Malthusiens ; mais elle est toujours impérative et obligatoire pour les vrais Chrétiens, tant qu'ils persistent à se dire eux-mêmes Chrétiens. Si le citoyen Debonald n'avait pas avancé cette

hérésie en sa qualité de Chçéticn et au nom des Chrétiens, nous n'aurions point à déplorer son erreur.

5 *Conférences de Notre-Dame d'Angers*, page 214.

6 Les articles non signés sont de Louis Krolikowski.

Table des matières

1. Page de titre
2. SYSTEME DE FRATERNITÉ.
 1. POINT DE MILIEU.
 2. RÉPUBLIQUE.
 3. FRATERNITÉ.
 4. LIBERTÉ.
 1. Incroyables calomnies.
 2. Cabet accuse d'escroquerie.
 3. ICARIE. Existe-t-elle ? où est-elle ?
 4. Nos de serteurs.
 5. Courage, Persévérance.
3. SYSTÈME DE FRATERNITÉ. (Extrait du POPULAIRE.) N° 2.
 1. POUVOIR LÉGISLATIF.
 2. ICAR E DEVANT LE MONDE.
 1. Armes de nos adversaires.
 2. Notre mission.
 3. QUELQUES PROTESTATIONS En faveur du Citoyen Cabet, accusé d'escroquerie.
 1. Société des Proscrits démocrates-socialistes à Londres.
 2. Protestation de la Colonte Icarienne à Nauvoo.
 3. Protestation de trois prétendus Plaignans et témoins à charge.
 4. Membres de la première et de la deuxième Avant-Garde.
 5. Protestation des icariens de Paris.
 6. Les Icariens de Toulon à leur vénéré Père Cabet.
 4. AUX FONDATEURS D'ICARIE.
 5. LE CITOYEN CABET A LOUIS-NAPOLÉON, Président de la République française.
 6. ROME.
 7. DÉFENSE LÉGITIME.
 8. INFAME CALOMNIE.

4. SYSTÈME DE FRATERNITÉ. N° 3.

1. ÉMANCIPATION DU BAS CLERGÉ.

1. Suffrage universel. Comme une garantie de la souveraineté de chacun.
2. Conclusion.
3. Louis Blancs aux Curés de campagne.

2. JÉSUITISME CONFONDU.

1. Ce Communisme, c'est le vrai Christianisme.
2. La Communauté des biens obligatoire pour les vrais Chrétiens .
3. Que faire dans notre situation ?

5. SYSTÈME DE FRATERNITÉ N° 4.

1. UNION ET FUSION.

1. Explication sur la fraternité. (Extrait d'une lettre de P. Bourg à un intime ami.)
2. Faites mieux, ou taisez-vous !

2. ALERTE, ICARIENS ! On nous déclare la guerre.

1. A la rédaction de la VOIX DU PEUPLE.
2. Lettre du citoyen Durand.
3. C'est Proudhon.
4. Qu'est-ce que Proudhon ?
5. Qu'est-ce que la VOIX DU PEUPLE ?

6. SYSTÈME DE FRATERNITÉ. (Extraits du POPULAIRE.) N° 5.

1. PROTESTATION DU CITOYEN CABET Contre sa deuxième condamnation par défaut.

1. Le citoyen CABET au citoyen PROUDHON.
2. Réponse des Icariens de Nauvoo. Aux dissidens de Saint-Louis.
3. Mort aux Socialistes !
4. Tablettes d'un transporté.

2. TROIS PARTIS DANGEREUX.

1. Parti de la Révolution.
2. Parti des Assassins.
3. Le parti des Athées.

4. Conclusion.
5. Dette des États de l'Europe.
3. RÉGIME DES MAJORITÉS.
 1. Mortalité dans les Manufactures.
 2. Impôts en Suisse et en France.
7. SYSTÈME DE FRATERNITÉ. N° 6 (dernier).
 1. AU LECTEUR.
 1. Socialisme.
 2. Chômage.
 3. Californie et Icarie.
 4. Droit de détester la République.
 5. Géographie mensongère.
 6. République romaine.
 7. Malheur aux Conspirateurs.
 8. Jugement universel du Peuple.
 9. La Consommation.
 10. L'Impôt.
 11. Tu es un communiste :
 12. Je ne suis pas Communiste :
 13. Garde à nous :
 14. Catholicisme.
 15. Souvenir historique.
 16. Infailibilité de l'Eglise catholique.
 17. Plus de Maîtres :
 18. Gouvernement.
 19. Peuple et Gouvernement.
 20. Etat de siège.
 21. Idée générale du Communisme.
 2. FRATERNITÉ. Relations fraternelles.
 1. La Nature et la Société.
 2. Notre Evangile.
 3. Progrès Irrésistible : notre triomphe certain.
 3. SOUVERAINETÉ DIRECTE.
 1. Révision par le Peuple et pour le Peuple.

2. Gouvernement direct et universel.
3. Opinion de Louis Blanc SUR LE GOUVERNEMENT DIRECT.
4. Opinion de Lamartine SUR LE MÊME SUJET.
5. Gouvernement naturel ou providentiel.
6. Autorité.
7. Unité sociale.
8. Quand et comment serons-nous affranchis ?
9. Ni Constitution, ni Lois, ni Législateurs :
10. Absurdité et danger des lois écrites.
11. Où allons-nous ?
12. Règne de Dieu.
13. L'avenir est à nous :
14. Démocrates ! serrons nos rangs !
4. RÉFORME DÉFINITIVE. Projet à soumettre à la Souveraineté nationale.
 1. I. Conseils pour l'époque préparatoire.
 2. II. Société fraternelle.
 3. III. Formation de la Société fraternelle.
 4. Dernier mot.
8. Notes
9. À propos de cette édition numérique